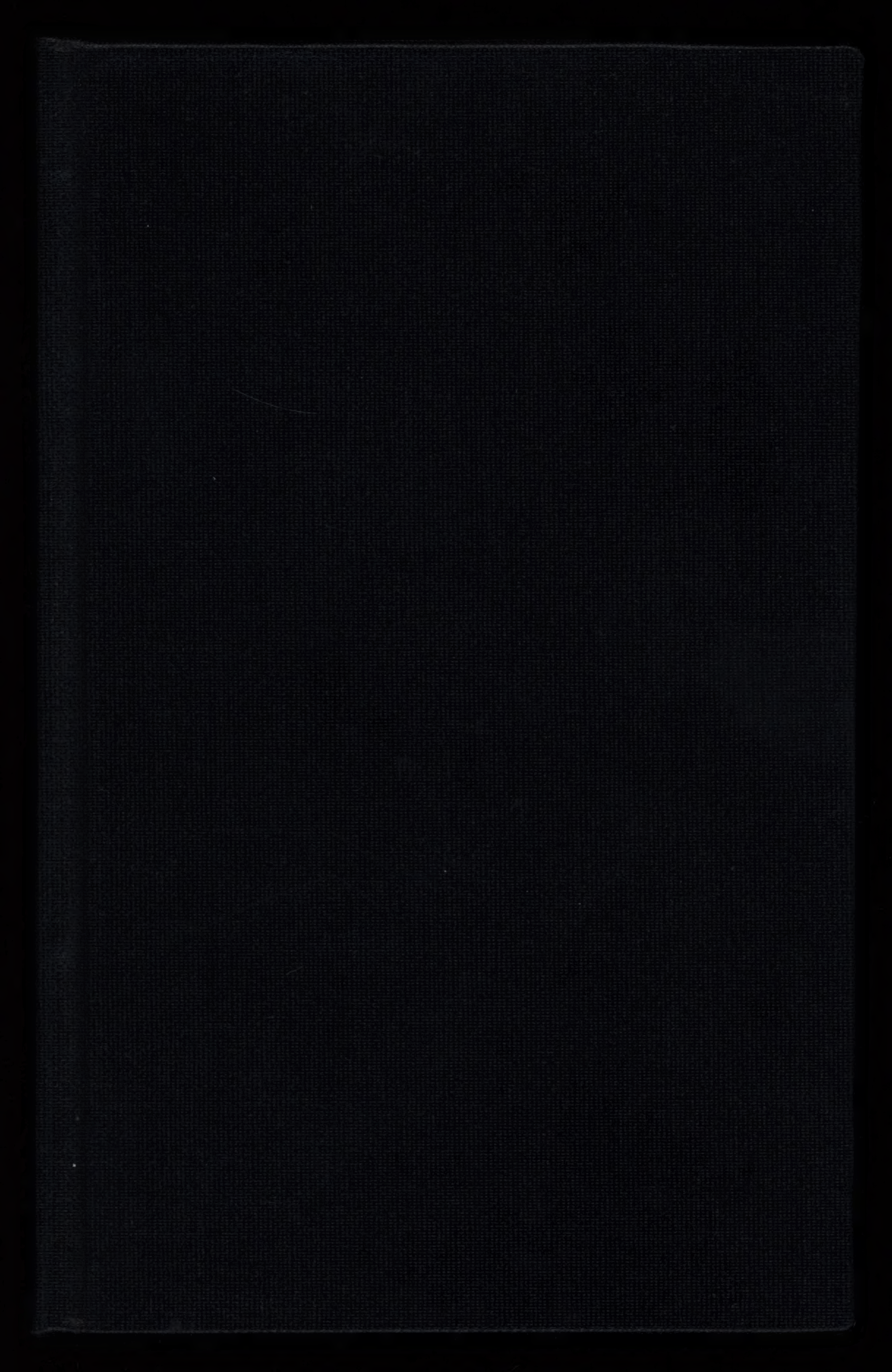


ALEXANDRE BUCHON

VOYAGE

DANS

L'EUBÉE, LES ILES IONIENNES

ET

LES CYCLADES

EN 1841

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

PAR

JEAN LONGNON

Préface de MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR

100, RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 100

1911

PRÉFACE

Comme j'étais à Sparte, il y a quelques années, j'écrivis à Edouard Drumont pour lui parler de son oncle Buchon. J'ai oublié les termes de ma lettre, mais je devais lui dire, j'imagine, quelque chose comme ceci : « Mon cher Drumont, je fais un voyage admirable où je vous ai des obligations importantes. Je voyage avec un de vos parents. J'ai dans ma poche le livre de Buchon sur la *Grèce continentale et la Morée*. Je l'ai retenu entre mille ouvrages, les uns d'une érudition sans âme, les autres d'un enthousiasme boursouflé. Ici Buchon est allé tout droit à qui m'intéresse moi-même le plus naturellement ; il s'est ému de voir que des chevaliers français, des gens de chez nous, des gens comme nous, avaient pris la succession des héros d'Homère et de Plutarque ; il a rêvé sur ces beaux noms de ducs d'Athènes, de princes de Morée, de seigneurs d'Arcadie et de Thèbes. Il a suivi leurs traces, retrouvé leur mémoire. Voilà une science qui va tout droit au cœur d'un Français et s'y transforme aussitôt en sentiments. Bref, mon cher Drumont, veuillez recevoir mon remerciement. Je n'avais pas pensé en venant ici que j'y trouverais une raison de plus de vous aimer… »

J'ai sous les yeux la réponse que m'a faite Drumont :

« 31 mai 1900.

« Mon cher Barrès, j'ai été très heureux de votre lettre datée de Lacédémone. Buchon était effectivement mon oncle maternel et c'est très certainement une des plus intéressantes figures qui puissent tenter la plume d'un Sainte-Beuve...

« En réalité, il a découvert, il a révélé tout au moins cette chose exquise, suggestive, évocatrice de pensées, qu'il y avait eu sur la terre de l'Hellade des marquis d'Athènes et des ducs de Sparte qui étaient originaires de l'Ile-de-France. A la suite du monde nouveau de la Renaissance, l'oubli complet où les Français ont laissé tomber leurs traditions et leur histoire, est un spectacle tout à fait curieux.

« Je vous envoie le volume la *Dernière Bataille* où j'ai esquissé quelques traits de la physionomie de Buchon (pages 232 à 244).

. . . .

« Edouard DRUMONT. »

J'ai plaisir à retrouver et à copier ce billet, parce que c'est un moment précieux de la vie que celui où, de l'un des plus beaux lieux du monde, on s'entretient de grandes choses avec un personnage exceptionnel.

Buchon n'a pu que poser devant nous le miracle du XIIIe siècle, il ne nous l'a pas expliqué ; il nous a montré que des barons du Blésois, de la France et de la Champagne, ayant pris la croix dans une journée de fête, au cours d'un tournoi, à Ecry, qui est un petit village champenois, le 28 novembre 1199, s'en étaient allés fonder là-bas un royaume où l'on parlait aussi bien français qu'à Paris (je reproduis le langage des chroniqueurs du temps), et que ce royaume et sa chevalerie, un siècle

plus tard, s'étaient engloutis dans le lac Copaïs, sous les coups des routiers catalans, au cours d'une bataille désastreuse, aussi absurde qu'Azincourt et que Sedan. Il n'a pu rien nous rendre intelligible de ce roman d'aventures. On voit les donjons sous le ciel de Grèce, on ignore tout de la vie qu'y menaient les chevaliers. Et pourtant, avec ses lacunes, inévitables à son époque, Buchon marque une grande date dans notre connaissance de la Grèce. On nous a donné de ce pays, depuis l'abbé Barthélemy jusqu'à Maurras, plusieurs interprétations saisissantes. Buchon nous fournit l'une d'elles et certainement, pour nous autres Français, une de celles qu'il convenait le mieux de remettre dans le courant de nos pensées. Après soixante-dix ans écoulés, il nous enchante encore. C'est qu'il aimait passionnément son sujet.

Il l'aimait en voyageur infatigable, en historien précurseur, en patriote. Il fut un voyant, comme aujourd'hui son neveu, et par là plus capable que personne de nous fournir la musique de ce livret et de nous mettre en disposition pour nous la jouer à nous-mêmes.

J'ai beaucoup rêvé à Buchon. Quand je cheminais sur mon mulet, sous le grand soleil, dans les sentiers pierreux de Grèce, que de fois ma pensée l'a rejoint ! J'imaginais avec admiration ce petit homme, ce quinquagénaire de santé chétive, parcourant sans répit, des semaines et des mois, ces mêmes durs sentiers sous le même soleil implacable. Qu'il était endurant ! C'est peu de dire qu'il résistait à la fatigue, il lui allait au-devant. Je n'en veux pour preuve que ce trait : étant arrivé une nuit sur une barque à deux rameurs dans le petit port d'Oréos, le capitaine d'un brick qui était à l'ancre lui offrit de le recueillir à son bord, car il n'y avait nul moyen de trouver un gîte dans le village à cette heure si tardive.

Notre Buchon refusa, disant que c'était le jour anniversaire de sa naissance et qu'il voulait passer cette nuit en plein air sur cette barque de pêche pour se faire un beau souvenir.

C'est à des traits pareils qu'on reconnaît le beau voyageur ; j'entends, un voyageur qui a de l'imagination.

Quand je rédigeai mes notes de voyage, je ne manquai pas de payer ma dette à mon charmant compagnon. En même temps je demandais de tous les côtés qu'on nous le fît mieux connaître[1].

Assez malchanceux au cours de sa vie, Buchon fut toujours un savant hors cadre ; il n'éprouva jamais le bienfait des encouragements ni des succès officiels. Après sa mort, ce fut pis. Quand des fièvres contractées dans les marais de l'Eubée le mirent au tombeau, il venait de rédiger et tenait toutes prêtes pour l'imprimerie la suite et la fin de son précieux voyage en Grèce. Or, voilà-t-il pas que le manuscrit disparut au milieu du désordre de la succession ! Effroyable surcroît d'aventure pour un martyr de la science.

Durant soixante années, on crut ces papiers bien perdus. Nous les réclamions à tous les échos. En vain.

Honneur au jeune Jean Longnon ! Cet érudit de vingt-trois ans n'a pas pris son parti du désastre. Avec cette patience et cette méthode qui guident les recherches de son père (le savant Auguste Longnon, auquel nous devons une édition définitive des œuvres de Villon, et

1. Mon éminent confrère, M. Gustave Schlumberger, m'a écrit un billet qu'il me permet de communiquer aux lecteurs. Ce n'est qu'une note, mais elle éveille agréablement l'imagination. Voici ce que me dit le savant auteur de l'*Epopée byzantine*, qui, dans sa *Numismatique de l'Orient latin*, a, comme on sait, fourni une contribution nouvelle à l'étude de la principauté de Morée : « ... Depuis tant d'années, j'ai la passion de Buchon dont les œuvres m'ont été si utiles pour mes travaux ! Détail qui vous intéressera peut-être, la *seule* personne qui m'ait longuement parlé de Buchon comme l'ayant connu personnellement dans sa jeunesse, c'est l'impératrice Eugénie. Elle semblait l'apprécier à sa valeur. Il lui avait été présenté par Mérimée... »

M. B.

un essai magistral dans sa brièveté sur la *Formation de l'unité française*), il a eu le bonheur de mettre la main, sinon sur le voyage lui-même, du moins sur les notes que Buchon avait prises au jour le jour, étape par étape, en Eubée et dans les îles,

Peut-être rien ne passe-t-il l'intérêt, la vie de griffonnages fixés rapidement sur les lieux mêmes par un voyageur passionné. Une foule d'indications familières, qu'un auteur ne conserve pas dans sa rédaction définitive, amusent, intéressent, instruisent. Dans ce livre de route, on ne voit pas seulement un érudit de grande race, mais un homme du monde, en relations avec la société indigène et internationale d'Athènes, un touriste aimable, plein d'entrain. Au quitter de ce livre, maint détail d'histoire ou d'archéologie pure s'efface de ma mémoire, mais il me reste dans l'esprit, pour toujours, telle et telle page vraie, délicieuse, où Buchon note une impression, une coutume, une fête paysanne, une légende locale. J'aime ces jeunes filles d'Eubée habillées en naïades et que l'on conduit processionnellement au bord du fleuve pour avoir la pluie ; j'aime les fées de Céphalonie dont a parlé Froissart et que visitèrent nos frivoles Français au lendemain du désastre de Nicopolis, dont il fallait bien que l'on se consolât ; j'aime la gracieuse tarentelle que dansent sur le rivage une jolie femme d'Hydra et le plus élégant palikare...

Ce Buchon, quelle heureuse liberté il garde et quel excellent usage il sut faire de sa science (science très réelle pour son temps, si l'on songe qu'il fut un initiateur dans l'étude de l'Orient latin) ! Cet homme des archives a su toujours se tenir dans le plein courant de la vie, j'entends au milieu des grandes préoccupations naturelles à l'honnête homme, au citoyen, à toutes les nobles caté-

gories d'audacieux. L'histoire de notre royaume de Grèce, cette véritable chanson de gestes qu'il a retrouvée entre les pierres écroulées de nos châteaux-forts de là-bas, comment ne toucherait-elle pas de la façon la plus vivante notre nation d'éternels conquérants, aujourd'hui encore gardiens de Fez et visiteurs de l'azur ?

A cette heure, nous avons bien besoin d'esprits de la sorte de Buchon, des esprits originaux, pourvus toutefois des bonnes méthodes, des esprits qui sachent travailler d'une façon scientifique, mais pour qui les acquisitions de la science ne soient jamais des notions mortes.

Bien sûr, je ne demande pas qu'un livre d'histoire soit nécessairement une glorification de la France, mais je veux qu'il se raccorde à des sentiments non professionnels, non techniques, qu'on y voie de quel individu ou de quelle société il est né. Le jeune Longnon appartient à cette race des vrais savants qui se servent de leurs études pour développer l'humanité qui est en eux, pour accroître leur piété profonde, je veux dire leur goût de ce qui est noble, leurs puissances d'émotion, leur cœur. Cette conception vigoureuse du travail de laboratoire, qui fut celle des Claude Bernard, des Fustel de Coulanges, anime, je le sais, à la manière d'un beau ferment, les nouvelles générations. Et voilà bien pourquoi je ne m'inquiète pas éperdument du problème de la Sorbonne, ou, comme on dit, de « l'esprit de la Nouvelle Sorbonne ». Si c'est vrai qu'on y déraille, c'est notre argent gâché, mais l'on ne gâchera pas si aisément nos jeunes hommes de talent ! En se ralliant autour des maîtres de leur goût, voire des oubliés et des dédaignés, ils maintiendront, fût-ce en dehors du monde officiel, une élite, une élite qui fera bonne garde autour de ce qui ne doit pas mourir.

Maurice BARRÈS.

ALEXANDRE BUCHON

Sa Vie et son Œuvre

Jean-Alexandre Buchon naquit le 21 mai 1791, dans une petite ville du Berry, à Menetou-Salon. Jean-Louis Buchon, son père, appartenait à une vieille famille berrichonne. A dix-neuf ans, il avait épousé sa cousine germaine, Marie-Jeanne Despalt, dont la famille, anciennement établie à Saint-Sauveur-en-Puisaye, tenait une place très honorable dans le pays, immédiatement après les seigneurs du lieu ; depuis longtemps déjà, des relations s'étaient établies entre les deux familles fixées à une vingtaine de lieues l'une de l'autre. De ce mariage, naquirent de nombreux enfants dont Alexandre fut l'aîné.

Vers 1795, Jean-Louis Buchon s'établit à Bourges comme épicier-droguiste. De bonne heure distingué par ses compatriotes, il fut élu en 1802 juge au tribunal de commerce ; et à partir de cette époque jusqu'à son départ de Bourges, il y remplit les fonctions de juge ou de président. En 1812, comme la ville était menacée d'une disette, il fut chargé de l'approvisionner et s'acquitta de cette commission à la satisfaction générale. Peu de temps après, une affaire de fournitures militaires l'ayant ruiné, il vint se fixer à Paris. C'était en 1813.

Alexandre Buchon était alors dans sa vingt-troisième année. A douze ans, élève de l'Ecole centrale du département du Cher, il s'était fait remarquer par son intelligence et avait été nommé élève au lycée de Bourges ; son travail lui mérita, deux ans plus tard, une place à trois quarts de pension dans le même lycée. Là s'éveilla sa curiosité et son goût pour les lettres ; là encore se forma une des amitiés que la mort seule devait

rompre, avec le fils du baron de Wateville qui était un peu plus jeune que lui.

Lorsque son père s'établit à Paris, Alexandre Buchon se fit maître répétiteur dans une institution privée à Saint-Germain-en-Laye. Vers cette époque, il fit la connaissance de Cobianchi et de Leduc, plus connu sous le nom de Saint-Germain, qui devaient être aussi de ses plus fidèles amis.

Buchon allait bientôt se trouver le seul appui de sa famille. A Paris, son père avait cherché des places dans différents ministères : dévoué à la cause royale, il espérait l'aide du gouvernement de la Restauration ; mais tout ce qu'on lui offrit fut une place de greffier à Sainte-Pélagie, « il vit que ce n'était pas son affaire et, sans rien dire à personne, il partit pour la Californie et jamais plus on n'en entendit parler.[1] » Il laissait sept enfants dont deux n'avaient que cinq et neuf ans. L'aînée des filles épousa peu après, en 1817, son cousin Pierre-François Piétresson de Saint-Aubin. Pour subvenir aux besoins de sa famille, en même temps que dans l'intérêt de ses études, Alexandre alla chercher en Angleterre une place dans l'enseignement. C'est là que Philarète Chasles le rencontra pour la première fois :

« Un jour vers 1817, écrit Chasles dans ses *Mémoires*[2], je me promenais à pied seul dans ces petits sentiers couverts du comté d'Essex, que le houblon ombrage de festons et de feuillages, lorsque je me trouvai tout à coup sous une espèce d'arcade en ruine qui surplomblait la route ; et levant le front, j'aperçus deux jambes d'homme pendantes sur moi ; c'étaient celles d'un lecteur niché dans le balcon d'une fenêtre supérieure ; la tête en dedans, les pieds en dehors, il lisait ainsi. Me reconnaissant pour Français à ma démarche et à mon habit : « Bonjour, Monsieur », me dit-il du haut de son observatoire. » C'était Buchon, devenu sous-maître dans une pension du comté d'Essex.

Comme Philarète Chasles, Buchon devait, dans la suite,

1. Drumont, *La dernière bataille*, p. 232.
2. Tome I, p. 248.

s'attacher à faire connaître à ses compatriotes les civilisations étrangères, et principalement celle de l'Angleterre. Aux fortes études classiques qu'il avait faites, il joignit, grâce à ce séjour, la connaissance de la langue et des auteurs anglais, sans négliger la philosophie, depuis Bacon jusqu'à Dugald Stewart.

En 1818, il partit pour un voyage en Irlande, dont il a consigné le récit quelques années plus tard dans le *Journal des Voyages* [1]. Doué d'un esprit curieux, il observe tout : la nature grandiose au nord avec la Chaussée des Géants et le château de Dunluce qui évoquent la magnificence féerique des *Mille et une nuits*, l'organisation des villes, les mœurs de la population laborieuse, souvent indigente, que l'administration anglaise persécute en raison de son catholicisme ; il note les traditions populaires et les souvenirs historiques, comme la fondation de l'hôpital de Saint-Patrick à Dublin par le doyen Swift, l'auteur de Gulliver.

De retour en France, Buchon s'adonna d'abord à des études d'histoire littéraire : il écrivit, en 1819, une vie du Tasse pour la traduction de la *Jérusalem Délivrée* de Baour-Lormian [2], et des *Réflexions sur l'Art dramatique*, publiées dans le *Censeur Européen* ; en 1820, il fit à l'Athénée, société de conférences très suivies à cette époque, un cours des plus remarqués sur l'*Histoire de l'Art dramatique en Angleterre* [3].

Mille qualités donnent à sa vie du Tasse une fraîcheur de jeunesse particulière. On sent que Buchon, maître de son sujet, a puisé aux meilleures sources antiques et modernes, le sens de la poésie qu'il étudie. Tout imprégné de ce sentiment, il retrace la vie de cet écrivain qui enchanta tant de générations, et qui, né à Sorrente, « séjour délicieux dont les poètes avaient fait la demeure des sirènes » [4], reçut d'abord les honneurs de la

1. *Journal des Voyages*, année 1825, t. XXV, p. 286 ; t. XXVI, p. 5 et 319.
2. Paris, 1819, in-8°, p. I à CLXXXVIII.
3. Une grande partie de ce cours a paru dans le *Mercure du XIX*e *siècle*, t. II et suivants. Le cours entier fut recueilli dans une plaquette, que nous n'avons trouvée dans aucune des grandes bibliothèques de Paris.
4. P. VI.

cour de Ferrare, puis passa quelque temps en France où il rencontra Ronsard ; de retour en Italie, fut enfermé à l'hôpital des fous ; enfin, après mille fortunes diverses, retiré au monastère de Saint-Onufre sur le mont Janicule, mourut la veille du jour où il devait recevoir la couronne triomphale au Capitole.

Dans cette étude, Buchon a fait sur son héros de fines observations morales : reçu à Castel Durante par le duc d'Urbin, tandis que le duc s'occupait de chasse et d'autres exercices, le Tasse lisait à la duchesse les amours de Renaud et d'Armide ; et Buchon explique en ces termes la naissance de leur inclination réciproque : « L'isolement de la campagne, la fraîcheur des eaux, l'air embaumé des forêts entretiennent une douce mélancolie et donnent souvent aux simples affections la violence sourde des passions. Ce sentiment vague d'amour se porte bientôt sur celui qui aide à partager la solitude, et le cœur se fait aisément illusion sur ce qu'il désire » [1].

En une autre page, Buchon exprime, au sujet de la littérature, des vues qu'il y a lieu de retenir : « Quand on a lu ces discours (les trois discours du Tasse sur la poésie), dit-il, on ne peut assez s'étonner d'entendre répéter aujourd'hui des absurdités si bien réfutées il y a trois siècles. Quel est ce prétendu système romantique que les Allemands et leurs disciples veulent nous donner comme une découverte nouvelle et féconde de leurs cerveaux ?... Tous les gens qui raisonnent et qui étudient les auteurs grecs et latins avec goût et discernement ne prétendent pas qu'on recueille aucun fruit de se traîner servilement sur les pas des anciens. Ce ne sont pas leurs ouvrages qu'ils conseillent d'imiter, mais bien la méthode et les procédés par lesquels ils sont parvenus à enfanter leurs chefs-d'œuvre. Etudier ainsi les anciens, ce n'est rien autre chose qu'étudier la nature : on a seulement l'avantage d'avoir un guide éclairé » [2]. On ne saurait mieux dire. Le romantisme ne s'est imposé aux esprits qu'en représentant le classicisme sous des traits qu'il n'a jamais eus. Le classicisme est une discipline, une culture, une tradition

1. P. LXV.
2. P. XXXIX-XL.

qui nous attachent à ce qu'il y a d'éternellement vrai dans la nature et l'existence humaine.

Autre vue qu'on ne manquera pas de trouver en harmonie avec celle-là, dans ses *Réflexions sur l'Art dramatique* : l'art, dit-il, est « l'imitation de la nature éternelle. » Imitation et non copie, car ce que l'artiste tire de l'observation de la nature est refondu et reformé par l'imagination, en vue de rendre l'effet produit par la nature et suivant les nécessités de temps et de lieu. « Cette imitation bien entendue est l'âme de l'art dramatique, ainsi que de tous les beaux-arts ; c'est le fluide vital qui le fait vivre et respirer. L'homme de génie et d'observation se reconnaît à ces grands traits d'une imitation parfaite qui donnent un corps et impriment une existence aux créatures idéales de son imagination. Le reste n'est qu'une draperie variable avec le temps ou les lieux, et constitue aussi peu un drame, que la visière ou l'armure d'acier, qui masquent un manequin dans l'atelier d'un peintre, ne constituent un héros. Mais pour être moins nécessaires, il faut bien se garder toutefois de négliger ces nuances, qui d'un être abstrait, métaphysique, idéal, forment un français, un grec, un romain, un homme réel. Ce sont les ombres qui font ressortir les formes, c'est le manteau romain qui de Talma fait un Manlius »[1].

Ces lignes montrent que, si Buchon, comme tous les historiens de 1830, a participé du sentiment romantique, il avait du moins une formation et des théories littéraires toutes classiques.

Dans la suite de ses *Réflexions*, Buchon applique les considérations qui précèdent à l'examen du théâtre anglais : « Au premier rang Shakespeare, au second Otway, Massinger, Dryden, Lee, Young et miss Bailie ont réuni, dans un degré plus ou moins éminent, les deux premiers talents déjà énumérés, celui de peindre la nature, et celui de la peindre avec ses nuances distinctives. Le cadre seul diffère de notre cadre tragique ». A l'unité d'action qui a servi de base au théâtre classique français, Buchon cherche à opposer une unité un peu factice, *l'unité*

1. *Le Censeur Européen*, 6 novembre 1819.

de passion, qu'il retrouve dans les tragédies de Shakespeare, de miss Bailie et d'Young, et, « presque sans exception dans les ouvrages supérieurs des plus grands poètes dramatiques anglais »[1].

Ces *Réflexions* peuvent servir d'introduction au cours de littérature dramatique anglaise que Buchon fit à l'Athénée en 1820, et qu'il publia en grande partie dans le *Mercure du* XIX[e] *Siècle*. L'auteur expose d'abord, dans ce cours, l'origine du théâtre, notamment en Angleterre, où il prit, comme en France, le caractère de *mystères*. A la Renaissance, l'étude de l'antiquité amène un nouveau courant, et l'on voit la tragédie anglaise se développer en ce sens avec Sackville, Lily, Kyd et Marlow. C'est alors que paraît Shakespeare.

Buchon cherche à réagir contre l'idée qu'on se fait du grand écrivain anglais, « armé du poignard ou de la coupe empoisonnée, et se plaisant à épouvanter l'imagination de ses lecteurs par la peinture de tout ce que le crime a de plus atroce et le vice de plus hideux »[2]. A cela, notre auteur réplique que « chez lui, la terreur n'est qu'un ressort très secondaire, tandis que le pathétique est son caractère vraiment distinctif. Shakespeare était un écrivain profondément moral, qui sentait bien que, si la terreur peut un instant étonner les hommes, ce n'est qu'en parlant à leur cœur qu'on obtient sur eux un triomphe durable... Convaincu, comme Virgile, que le vice est hors de la nature, et ne peut exciter aucun intérêt, Shakespeare, bien différent des poètes qui prétendent être de son école, a toujours su le faire plaindre dans l'adversité, mais jamais il ne lui a concilié, dans sa prospérité, une immorale admiration »[3].

Ce que l'on peut reprocher à Shakespeare, c'est l'abus même de ses qualités ; de l'afféterie et du bel esprit, et, dans ses premières pièces, un mélange de vrai et de faux, de ridicule et de sublime. Mais ces défauts disparaissent devant les beautés du drame : « Malgré toutes les imperfections de la tragédie

1. *Le Censeur Européen*, 16 décembre 1819.
1. *Mercure du XIX[e] siècle*, t. III, p. 75.
3. *Ibidem*, p. 77.

d'Hamlet, le rôle du jeune prince est empreint d'une mélancolie si douce et si vraie, elle peint si bien le malheur d'une âme qui se désabuse de ces illusions enchanteresses, erreurs de nos beaux jours, elle offre d'une manière si vive et si exacte à chacun de nous le tableau de ses propres chagrins, la pitié y est si constamment éveillée par les souffrances de la malheureuse Ophélie, par les remords même du roi criminel et de sa coupable et faible épouse, qu'on oublie aisément l'absurdité de l'ensemble pour ne voir que la perfection d'un petit nombre de détails »[1].

Sur l'inexactitude historique de Shakespeare, Buchon distingue avec raison deux sortes de couleur locale : l'une ne concerne que des faits d'ordre matériel ; sans dédaigner celle-là, il ne faut pas y attacher trop d'importance ; elle deviendrait pédanterie. L'autre, d'un ordre plus élevé, concerne la vraisemblance morale. « Cette dernière espèce de fidélité est véritablement indispensable et féconde ; elle est l'âme de l'éloquence ainsi que de la poésie, de la fiction aussi bien que de l'histoire. Les esprits médiocres et superficiels peuvent se contenter de la première par l'impuissance d'atteindre à la seconde ; les hommes de génie seuls savent s'élever à la dernière[2] ».

Certaines de ces études littéraires sont mêlées de réflexions générales où s'accusent les préoccupations politiques de Buchon. Citant ce jugement du Tasse que : « L'opinion et la foi n'émanant pas de la volonté, ne peuvent raisonnablement nous apporter ni louange, ni blâme », « que nos politiques modernes, dit-il, fassent bien attention à cette phrase aussi vraie aujourd'hui qu'alors[3] ». Plus loin il écrit : « Quelle leçon de voir ainsi le tyran trembler devant sa victime ! Avec quelle éloquence elle enseigne aux hommes de lettres leur noble vocation, et leur montre que, s'ils savent, seulement durant quelques années, conserver leur indépendance devant les séductions de l'or et des places, et braver la crainte, je ne dis plus des échafauds, mais de la torture, du secret et des prisons, bientôt à leurs pieds

1. *Mercure du XIXe siècle*, t. III, p. 419.
2. *Ibidem*. t. V, p. 266.
3. *Vie du Tasse*, p. LXXXVI.

viendront expirer la superstition, la tyrannie et l'ignorance, fléaux destructeurs de la société, fléaux puissants par notre faiblesse » [1].

Un rédacteur du *Censeur Européen*, où écrivait Buchon, jugeait ainsi la *Vie du Tasse* : « Ce qui distingue particulièrement la notice de M. Buchon, c'est une philosophie sévère, une profonde admiration pour le génie malheureux, et cette haine *vigoureuse* qu'on doit à l'ignorance opulente et oppressive. Ne soyons pas surpris que le jeune biographe trouve des adversaires dans l'aristocratie, il n'aime pas les protecteurs, et paraît ne pas apprécier assez l'honneur insigne qu'un duc faisait à Corneille, un cardinal à Racine, en daignant siéger à côté d'eux dans l'Académie Française » [2]. La traduction de Baour-Lormian était dédiée au roi ; mais le ton des remarques déplut à Louis XVIII : dans la seconde édition de ce livre, la vie du Tasse fut supprimée. Ainsi l'esprit d'indépendance qu'avait dès lors manifesté l'auteur, lui causait un premier préjudice dont les suites devaient peser sur sa carrière.

Pendant les premiers mois de 1820, la lutte politique était ardente ; après l'assassinat du duc de Berry, le vote des lois d'exception, puis la discussion de la loi électorale agitaient le peuple de Paris ; l'intervention du marquis de Chauvelin qui, tout malade, se fit porter à la Chambre pour voter contre le ministère, amena, au commencement du mois de juin, des manifestations dans la rue. Toute une jeunesse, désignée sous le nom général d'étudiants, se déclarait contre la Restauration : « Témoin des douleurs et des hontes des deux invasions, trompée sur les faits de cette époque, écrit un historien libéral [3], cette jeunesse accusait les Bourbons et leur parti de la double chute de leur indépendance... Pour elle, chaque royaliste était un complice de l'étranger, Louis XVIII et les siens des princes imposés par la défaite ».

1. *Vie du Tasse*, p. CXL.
2. *Le Censeur Européen*, 10 octobre 1819.
3. Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, 1re édition, t. IV, p. 551.

Buchon qui se rattachait aux idées philosophiques du XVIIIe siècle, et qui avait collaboré au *Censeur Européen,* fut compromis avec les principaux chefs de ces étudiants qui, dans la journée du 5 juin, sous les ordres d'officiers à demi-solde, avaient fait une démonstration violente, de la place de la Concorde à la Bastille. Arrêté le 7 juin, il fut, pendant un mois, retenu en prison sans jugement.

Quand il fut arrêté, il venait de publier le premier volume d'une traduction de Dugald Stewart, l'*Histoire abrégée des Sciences métaphysiques, morales et politiques depuis la Renaissanse des Lettres.* Cette traduction, précédée d'un important *Discours préliminaire,* est dédiée à Victor Cousin. Plus jeune que Buchon d'un an, celui-ci avait traité à la Sorbonne, dans un cours qui allait être suspendu cette même année 1820, l'histoire de la philosophie morale au XVIIIe siècle et notamment la philosophie écossaise. Buchon, ami de Cousin, avait suivi son cours ; les éléments de ce cours se retrouvent dans le « Discours préliminaire », où il expose les origines et le développement de l'école écossaise avec Hutcheson, Adam Smith, Fergusson, Reid et Dugald Stewart.

Peu après, il publiait, en collaboration avec son ami Saint-Germain, une traduction des *Antiquités grecques* de Robinson. Cependant il n'oubliait pas la politique : attaché à la cause libérale européenne, il défendit en 1821 la révolution de Sicile dans une brochure sans nom d'auteur, intitulée *Documents historiques sur les derniers évènements de Sicile.*

La police continuait à le surveiller et lui causait mille tracas. De nouveau, il fut mis en prison et y demeura un mois. Fatigué de ces poursuites, il partit pour l'Allemagne. En France on le recherchait pour un article du *Morning Chronicle,* qui lui était attribué, et dont il n'était pas l'auteur. Le vieux roi de Bavière, Maximilien Ier, informé de ces évènements, lui fit savoir qu'il pourrait rester en toute sécurité dans son royaume. Tout en remerciant le roi, Buchon ne voulut pas profiter de cette autorisation, et se rendit en Suisse, auprès de la reine Hortense qui l'avait accueilli à Munich et l'avait invité à venir la voir à

Arenenberg. Averti que des ordres avaient été donnés à la frontière pour l'arrêter à son retour, il gagna d'abord la Hollande, puis l'Angleterre, et rentra en France sans être inquiété cette fois.

*
* *

Jusqu'alors Buchon ne s'était occupé que d'histoire littéraire, indécis encore sur le choix des études auxquelles il allait s'adonner. C'est à ce moment que son penchant pour l'histoire, reçut d'ailleurs un aiguillon nouveau. Le goût nouveau qui emportait sa génération vers l'histoire, fit une grande impression sur Buchon. Il résolut de ne plus s'appliquer qu'à écrire l'histoire nationale.

La Révolution avait suspendu pour un temps le cours des études historiques : la grande école des Du Cange, des Mabillon et des dom Bouquet, que représentaient surtout les Bénédictins de Saint-Maur, avait été arrêtée dans son œuvre par la dispersion des ordres religieux. Le petit nombre d'érudits qui réussissaient à conserver quelque tranquillité dans la tourmente, se voyaient privés de tout moyen d'étude par l'état où se trouvaient les archives. Suspects au plus grand nombre comme souvenirs féodaux, les papiers qui avaient échappé au feu, étaient entassés sans aucun ordre dans les dépôts. Ce ne fut que sous l'Empire, en 1807, après la création des Archives Impériales et de l'Institut, que les quelques érudits survivants, comme dom Brial, furent chargés, par l'Académie des Inscriptions, de reprendre les travaux des Bénédictins. On fit aussi le projet d'une institution destinée à « ranimer un genre d'études indispensable à la gloire de la France, et à fournir à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres tous les moyens nécessaires pour l'avancement des travaux confiés à ses soins »[1]. C'était le projet de l'Ecole des Chartes qui ne put être exécuté que quatorze ans plus tard, sous l'influence du mouvement dont nous parlons.

En effet, à la place de l'ancienne école de sévère érudition

1. Ordonnance royale du 22 février 1821 portant création d'une Ecole des Chartes.

que la Révolution avait abattue, succédait un nouveau courant historique, d'origine littéraire. Le goût des lettrés de la fin du XVIII[e] siècle pour le genre poétique qu'ils croyaient être celui des troubadours, goût développé par les ouvrages de Lacurne de Sainte-Palaye, de Legrand d'Aussy, du comte de Tressan et de Constant d'Orval, puis le succès des œuvres de Chateaubriand, pleines de la nostalgie de l'histoire, plus tard enfin l'enthousiasme que provoquèrent les romans de Walter Scott, marquent l'origine et le développement de ce mouvement. Un Augustin Thierry découvrit sa vocation en lisant *les Martyrs ;* nul doute que l'influence de l'auteur d'*Ivanhoe* n'ait compté pour une part dans la vocation de Buchon. Son goût pour la littérature anglaise s'accorde à cette supposition.

Cette nouvelle école eut pour chef Augustin Thierry. Respectueuse des travaux des grands érudits du XVII[e] siècle et du XVIII[e], auxquels elle rend justice, elle avait une autre ambition : « La recherche et la discussion des faits, sans autre dessein que l'exactitude, dit cet auteur, n'est qu'une des faces de tout problème historique ; ce travail accompli, il s'agit d'interpréter et de peindre, de trouver la loi de succession qui enchaîne les faits l'un à l'autre, de donner aux évènements leur signification, leur caractère, leur vie enfin, qui ne doit jamais manquer au spectacle des choses humaines »[1].

Avec Augustin Thierry, son frère Amédée, Guizot, Barante, Fauriel, Mignet furent les principaux historiens de cette école. Buchon, ami d'Augustin Thierry et son collaborateur au *Censeur Européen,* s'y rattache. Cependant les circonstances de la vie, l'attrait des vieilles chroniques et l'ardent désir de les faire connaître, en même temps que l'utilité ressentie d'une publication préalable des textes, le détournèrent presque toujours des travaux d'histoire générale. C'est ainsi que, par ses recherches d'archives et de bibliothèques et ses collections de chroniques, disciple de Du Cange et de Dom Bouquet, il relia la nouvelle école à la tradition des savants d'autrefois.

1. *Récits des temps Mérovingiens,* t. I, p. 180.

En s'adonnant à l'histoire nationale, Buchon cédait au désir de mettre en lumière le patrimoine d'honneur et de gloire qu'elle compose, et de « rattacher le passé à l'avenir, en montrant ce que notre vieille histoire présentait d'imparfait à fuir, de noble et de grand à imiter »[1]. Dans la dédicace au duc d'Orléans de son volume de *Chroniques étrangères*, il écrivait : « Notre devoir à nous autres pédants utiles, c'est de sonder avec conscience ces temps obscurs, d'y porter la lumière d'en faire jaillir les vérités cachées, de replacer sous l'auréole les grands hommes méconnus, de rechercher d'un œil sûr, si, dans cette grande bataille que nous livre l'oubli, nous ne retrouverions pas sur le champ de mort quelque victime abattue, mais encore pleine de sève et de vie. »

Ailleurs il disait : « Tout fait glorieux du passé est un legs sacré qui appartient à la génération présente, laquelle à son tour en doit compte aux générations futures ; car c'est la réunion de tous ces faits qui compose la vie d'une nation ; et le bien comme le mal, la gloire comme les revers, le bon usage de la prospépérité comme la fermeté d'un haut cœur dans l'adversité, sont des exemples et des leçons qu'on ne saurait passer sous silence, sans se rendre coupable envers soi et les siens... Ce sentiment conscienciеux de mon devoir comme français et comme écrivain est l'inspiration qui m'a toujours guidé et soutenu dans mes études[2]. »

Poussé par ce goût pour l'histoire nationale, Buchon parcourut une grande partie de l'Europe, en 1822 et les années suivantes. Il recherchait des documents d'histoire, qu'il mit en œuvre, de 1824 à 1828, dans la « Collection de Chroniques nationales françaises écrites en langue vulgaire du XIIIe au XVIe siècle », publication considérable qui comprend 47 volumes.

Buchon avait été séduit par le style vif et primesautier de Froissart, qu'il appelle le « La Fontaine des historiens, l'écrivain le mieux fait pour vivre dans notre familiarité..., le conteur

1. Lettre de Buchon au comte de la Bourdonnaye, ministre de l'Intérieur, en date du 21 septembre 1829.

2. *La Grèce Continentale et la Morée*, p. 8-9.

naïf des faits d'amour et de chevalerie du siècle le plus poétique de notre histoire »[1]. Les chroniques de Froissart en 14 volumes formèrent la première partie de la collection ; l'érudit y utilisait les travaux et les conseils de Dacier, qui, au XVIIIe siècle, avait commencé une édition, interrompue par la Révolution. Ni l'œuvre de Dacier, ni celle de Buchon ne constituent une édition critique telle qu'on la donnerait actuellement : l'orthographe est rajeunie par Buchon, et les différentes rédactions ne sont pas distinguées ; mais telle quelle, cette édition a rendu bien des services ; et Molinier lui-même la déclare « en somme fort utile, et accompagnée de précieux appendices »[2].

Après Froissart trouve place Monstrelet « diffus et baveux, dit Rabelais, comme un vieil pot à moutarde », et qui prétend continuer Froissart. L'édition qu'en donne Buchon est encore faite d'après les indications de Dacier. Un volume est consacré, à la suite de Monstrelet, aux chroniques et aux Procès de la Pucelle. Buchon avait un culte pour Jeanne d'Arc « à laquelle, disait-il, ses contemporains sont loin d'avoir rendu les honneurs qu'elle mérite. » Cette publication, bien moins importante que les travaux de Laverdy, fut néanmoins utile, jusqu'aux études de Quicherat.

La collection comprend encore un certain nombre d'ouvrages historiques relatifs à l'empire de Constantinople et à la principauté de Morée. Enfin Guillaume Guiart, Godefroy de Paris, Georges Chastellain et Jean Molinet y sont donnés pour la première fois au public. Les mêmes critiques qu'une sévère école historique fait à l'édition de Froissart, parue dans un temps où aucune règle n'existait en la matière, pourraient être renouvelées au sujet de ces publications. Il est plus juste de reconnaître que Buchon a donné ainsi une impulsion nouvelle aux études d'érudition. Il a appelé l'attention sur cette partie de l'historiographie ; il a fait connaitre d'importants textes historiques. Des générations d'historiens en ont profité dans leurs travaux ; ses notices sont toujours consultées avec fruit. Pour certains chro-

1. *Collection de chroniques : Froissart*, t. I, p. II.
2. *Les Sources de l'Histoire de France*, t. IV, p. 16.

niqueurs, comme Guillaume Guiart et Jean Molinet, dont Buchon reste encore l'unique éditeur, c'est à sa collection de chroniques que l'on a toujours recours. Des érudits viendront peut-être, comme d'autres l'ont fait pour Georges Chastellain ou Froissart, donner de ces textes une édition plus conforme aux exigences des érudits contemporains, il n'en sera pas moins celui qui leur aura montré la voie.

L'époque où Buchon publia sa collection de Chroniques, est celle de la guerre de l'Indépendance grecque. Depuis que du couvent d'Hagia-Lavra, l'archevêque Germanos avait donné le signal de l'insurrection, des hommes généreux de tous les pays s'étaient levés ; déjà Byron était mort à Missolonghi et le comte de Santa Rosa à Sphactérie, tandis que le général Fabvier se battait autour d'Athènes. Buchon se passionna pour la cause des Grecs : l'un des volumes de sa *Collection*, où se trouve la chronique grecque de la conquête de Constantinople et de l'établissement des Français en Morée, est dédiée à la princesse grecque Marie Soutzo :

« Vous avez une patrie, lui dit-il, tous les biens vont y germer d'eux-mêmes. Cet heureux avenir se rapproche tous les jours davantage. Le courage des hommes a été exalté de tout le patriotisme de leurs mères, de leurs épouses et de leurs filles, et plus d'une femme grecque a dit comme vous : Mieux être servante dans la Grèce libre, que princesse dans la Grèce esclave. Avec de tels sentiments quel peuple ne triompherait de la rage des hordes musulmanes et de l'intrigue de quelques ministres européens ! Que votre nation marche avec fermeté dans la voie qu'elle s'est ouverte d'elle-même ; tout ce qu'il y a d'âmes honnêtes et d'esprits éclairés parmi les nations les plus civilisées des deux mondes sympathise avec elle. Les Français, les Anglais et les Américains sont impatients d'ouvrir leurs rangs pour admettre au milieu d'eux le peuple grec régénéré ».

Ces lignes furent écrites en septembre 1825. Le 6 juillet 1827 l'indépendance de la Grèce devait être reconnue, grâce au concours de la France, par le traité de Londres, et définitivement assurée, le 20 octobre suivant, par l'éclatante victoire de Navarin.

Buchon avait alors 36 ans. Toute situation fixe lui manquait ; il vivait de ses travaux et de sa collaboration au *Constitutionnel*, à diverses publications périodiques comme la *Revue Encyclopédique* et le *Mercure*, et même à deux revues anglaises, la *Westminster Review* et la *Retrospective Review* ; il dirigeait la *Revue Trimestrielle* qui venait de se fonder et ne devait durer que deux ans.

En 1828, il soumit à Martignac un mémoire sur l'organisation des archives et des bibliothèques. Un grand désordre régnait dans ces dépôts : formés au temps de la Révolution dans les chefs-lieux de départements et les principales villes, par suite de la suppression de corps politiques et religieux ou avec les dépouilles des particuliers, on les avait laissés à l'abandon, sans s'occuper de les classer. Il en résultait, pour les savants, de grandes difficultés dans les recherches. C'est à cet état de choses que Buchon résolut de remédier. Dans son mémoire il signalait le mauvais état des archives et des bibliothèques, et la nécessité de créer un poste d'inspecteur de ces dépôts « chargé principalement de surveiller la classification des archives et de dresser ou faire dresser des catalogues exacts des divers manuscrits déposés dans les bibliothèques publiques. »

Le ministre approuva ce projet et donna à Buchon mission d'inspecter ces divers dépôts. Le savant partit à la fin d'août 1828, et pendant neuf mois, parcourut le centre et le sud-est de la France, signalant dans les bibliothèques municipales les manuscrits et les imprimés les plus anciens comme les plus précieux, examinant l'état des archives départementales et communales, recherchant même chez des particuliers les vestiges d'anciens fonds. Il poursuivit sa mission jusqu'en Italie où il passa cinq semaines au commencement de 1829. Les services qu'il rendit à la science en cette occasion, particulièrement par la publication de son rapport, sont inappréciables. Rappelons seulement que les précieux manuscrits et chartes de l'abbaye de Cluny furent signalés par lui et qu'on lui doit, en grande partie, l'entrée d'un certain nombre de ces documents à la Bibliothèque.

A son retour, Buchon rédigea son rapport et présenta au ministre un mémoire sur la réorganisation des archives départementales. Le plan de Buchon était considérable : division en archives historiques (antérieures à 1790 ou à 1800) et en archives administratives, groupement des archives historiques en des centres de même ressort que les cours royales, création dans chaque centre d'une petite Ecole des Chartes, dans laquelle se recruteraient les archivistes et les bibliothécaires.

Ces réformes étaient beaucoup trop importantes pour pouvoir être adoptées sur-le-champ. Mais le ministre rendit un arrêté portant sur les points suivants : rédaction d'un inventaire des archives départementales, et dépôt aux Archives du royaume à Paris d'un exemplaire de cet inventaire ; création d'une place d'inspecteur des archives ; établissement aux Archives à Paris d'une section chargée de la correspondance avec les départements, du classement, des inventaires et des renseignements.

Cet arrêté qui, pour sa dernière partie, devançait de soixante ans le service créé aux Archives nationales par Gustave Desjardins, ne fut suivi d'abord que d'un seul effet : la nomination de l'inspecteur des Archives. Pour remplir la place, et en même temps faire les réformes, nul n'était mieux désigné que celui qui les avait conçues ; aussi le 1er août, le ministre, Martignac, nomma Buchon inspecteur des archives aux appointements de 6.000 francs, provisoirement payés sur les fonds de l'Ecole des Chartes.

Buchon venait d'apprendre cette nomination quand tout à coup la chute du ministère (8 août) vint anéantir ses espérances. Le ministère Polignac parut. Compromis pour ses opinions libérales, Buchon songea d'abord à se démettre ; mais Martignac l'en dissuada, disant qu'une démission fondée sur des raisons politiques ferait croire que la politique l'avait placé dans ces fonctions. Buchon voulut que le ministre La Bourdonnaye prît parti. Dans une lettre qu'il lui adressa, Buchon rappelait sa mission et les dépenses qu'elle avait coûtées, ajoutant qu'il attendait des ordres au sujet de ses fonctions d'inspecteur. Peu après, le 22 septembre, il recevait avis de l'arrêté révoquant

sa nomination : on alléguait que le service était déjà rempli par l'inspecteur des bibliothèques et que « les fonds de l'Ecole des Chartes ne sauraient être plus longtemps détournés de leur destination. »

Buchon, persuadé que la politique était cause de cette révocation, envoya au ministre l'explication écrite des circonstances de sa nomination et une réclamation de ses frais de voyage. On ne les lui accorda point. Alors il demanda la première place vacante de conservateur des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. C'était pour le ministre, disait-il, une occasion de prouver que les raisons tirées de la politique n'étaient pour rien dans sa disgrâce. Ce fut en vain. En 1829, le ministère changea. Buchon sollicita alors Montbel, le nouveau ministre, qui l'accueillit favorablement et promit de le satisfaire. Mais les mois passèrent sans que l'effet arrivât.

La Révolution de 1830 rendit Buchon à l'espérance. Toute une école historique vit dans l'avènement de Louis-Philippe l'instauration d'un régime conforme à l'idée qu'elie se ferait de la monarchie capétienne : les journées de juillet enlevaient à la royauté le caractère féodal, qui, selon Augustin Thierry, avait provoqué la Révolution ; l'avènement de Louis-Philippe restaurait, à ses yeux, la politique bourgeoise des rois protecteurs des communes. Ces théories se retrouvent chez Buchon qui explique la Révolution comme l'aboutissement du long mouvement d'émancipation du peuple brisant le lien féodal : « Ce qui avait été tenté par les Etats Généraux de 1356, et par les Etats de Tours en 1384, fut exécuté par ceux de 1789... La noblesse française, sortie avec les rois francs des forêts de la Germanie, alla pendant l'émigration s'éteindre à sa source, tandis que le peuple des serfs et des prolétaires s'était organisé et avait pris place dans la société moderne »[1]. Ainsi s'expliquait encore à ses yeux, la Révolution de 1830. Dans le même ordre d'idées, on voit Guizot chercher une justification historique de la nouveauté de la monarchie de Juillet, dans celle de la royauté capétienne : « Ce

1. *Histoire populaire des Français*, p. 154.

qui portait ombrage dans la royauté carlovingienne, c'était ses souvenirs, son passé. » Au contraire, Hugues Capet « était un roi parvenu, en harmonie avec une société renouvelée. » Ici l'allusion transparaît, et, dans la pensée de Guizot, ces deux phrases pourraient s'appliquer exactement à la monarchie des Bourbons et à Louis-Philippe.

Buchon voyait, avec la révolution de Juillet, triompher les idées pour lesquelles il avait toujours combattu ; il pouvait espérer que le nouveau gouvernement lui accorderait enfin la récompense de ses travaux. Il s'empressa donc de la demander. Le 20 août 1830, il adressa à Guizot, ministre de l'Intérieur, une note par laquelle il demandait qu'on réglât ses frais de voyage et qu'on lui rendît la place d'inspecteur des archives ; peu après, nouvelle demande au ministre de la Justice d'être autorisé à imprimer, à l'Imprimerie Royale et aux frais du gouvernement, le rapport rédigé de sa mission. On ne lui fit droit que de la moitié du remboursement demandé. Dans une seconde lettre à Guizot, Buchon se plaignit de rencontrer une telle indifférence auprès de ceux qu'il considérait comme des amis éclairés et animés des intentions les plus libérales ; il y exposait de nouveau les conditions et le but de sa mission, et demandait qu'on lui rendit le poste qu'il avait occupé sous Martignac, ou une place analogue. Guizot lui répondit que le budget de l'Ecole des Chartes et le règlement de la Bibliothèque du roi ne permettaient de le nommer ni inspecteur des archives, ni conservateur de la Bibliothèque. En même temps, il lui fit compter les 3.700 francs qui lui étaient encore dus.

Au reçu de cette lettre, Buchon apprenant qu'une place d'inspecteur général des monuments historiques venait d'être créée, posa sa candidature. En cela encore, il ne put obtenir satisfaction : Guizot nomma Vitet. Le tenace Buchon n'en fut pas rebuté; en mars 1831, il écrivait à d'Argout, successeur de Guizot, pour demander qu'on lui confiât à nouveau la place d'inspecteur des archives, ou qu'on le nommât à la Bibliothèque du roi, les obstacles qu'on lui avait opposés ne lui paraissant pas insurmontables. La fin de cette lettre mérite qu'on la cite ;

elle peint exactement le travailleur opiniâtre, universellement curieux et instruit qu'il était :

« Je demande à être nommé conservateur des manuscrits en langues modernes, anglaise, provençale, italienne, portugaise, espagnole, etc... Je sais ces langues ; j'ai la passion des manuscrits ; j'aime à la faire partager aux autres, et j'ai un goût décidé pour les catalogues. On peut donc être certain que mes inclinations me porteront à exécuter de moi-même ce que me prescriraient les devoirs de ma place, c'est-à-dire de procéder avec activité et intelligence à la publication des catalogues. Cette partie des manuscrits est la plus curieuse pour notre histoire, la plus riche, la plus nombreuse ; et j'espère que, tout considéré, M. d'Argout verra que, sous peu, je l'aurai justifié aux yeux du public de cette création d'une nouvelle place de conservateur » [1].

Un plaidoyer aussi éloquent n'arriva pas à toucher le ministre ; Buchon ne devait pas plus obtenir de ses amis que de ses ennemis politiques, le couronnement de ses travaux.

Cependant, Buchon continuait ses recherches et ses publications : il écrivit une *Histoire populaire des Français*, récit assez court, rédigé de façon intéressante, et où ressortent les théories historiques d'Augustin Thierry. Dans la préface de cet ouvrage, il parle longuement de son pays d'origine, auquel il garda un souvenir fidèle. En Irlande, en Grèce, une ville, un paysage lui remettent tout à coup à la mémoire les campagnes et les villes du Berry ; ici c'est la Puisaye qu'il nous décrit :

« Je revenais de faire une visite de quelques jours au village de Moutiers [2] en Bourgogne... Je suivais à cheval, précédé de mon beau lévrier, les bois qui couvrent ce pays si pittoresque

1. Ce goût de Buchon pour les recherches d'archives et de bibliothèques était si vif qu'il fit, pour son propre compte, en 1837, une sorte d'inspection de ces divers dépôts dans le département des Basses-Pyrénées. La relation qu'il nous en a donné ne compte pas moins de 25 pages grand in-8° à deux colonnes. Elle se trouve dans le volume du *Panthéon Littéraire* consacré à la chronique de Du Guesclin et à d'autres chroniques relatives au XIVe siècle, aux pages XVI à XLII.

2. Moutiers (Yonne, arr. d'Auxerre, cant. de Saint-Sauveur).

et s'étendent jusque fort près de la Loire. Quelquefois montant avec peine des sentiers rocheux, je découvrais autour de moi l'agreste pays de la Forterre, et admirais d'un côté la vieille tour ovale de Saint-Sauveur[1], protégée par sa ceinture de lierre; plus loin, les remparts crénelés de Druyes[2] et la tour carrée d'Etais[3]; tantôt descendant dans la vallée, je retrouvais au milieu des bois, ici une petite chapelle auprès d'une source d'eau vive, là quelques pierres creuses noircies par le temps, comme la basalte de nos anciens volcans du puy du Puerou et du puy de Dome, ou comme les rochers de la Cheminée du Diable. Il était sept heures du soir, et les rayons du soleil qui glissaient à travers les arbres et inclinaient vers le couchant, répandaient sur tous les objets un ton suave et mélancolique qui m'invitait à la méditation »[4].

Tous ces souvenirs du passé sur la terre de ses pères lui fournissaient l'occasion de longues explications historiques éclairant et rendant plus vif encore le sentiment que chacun a pour sa petite patrie.

Après un an de démarches infructueuses auprès des ministres successifs de l'Intérieur, Buchon renonça définitivement à obtenir une place qui lui était due. Une autre occasion s'offrait à son activité, qui, sans présenter le même intérêt que l'érudit historien pouvait trouver à la conservation d'archives, de bibliothèques ou de monuments historiques, convenait bien à sa science encyclopédique : la direction du *Panthéon Littéraire*, « collection universelle des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. »

« Nous présenterons dans les différents siècles, disait Buchon dans le programme du *Panthéon Littéraire*, tout ce qui a secondé et hâté le mouvement progressif de l'intelligence humaine ; mais nous ne présenterons rien qui ne soit sanctionné par l'admiration des hommes de tous les temps et de

1. Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne, arr. d'Auxerre, chef-lieu de canton).
2. Druyes (Yonne, arr. d'Auxerre, cant. de Courson).
3. Etais (Yonne, arr. d'Auxerre, cant. de Coulange-sur-Yonne).
4. *Histoire populaire des Français*, p. x-xi.

tous les lieux. Suivre la marche de l'esprit humain, depuis le jour où l'homme put se continuer, pour ainsi dire, en transmettant à ses descendants sa parole, sa pensée, son individualité, par le secours d'une langue écrite, épurée par une civilisation avancée, c'est tracer aussi à grands traits l'histoire de notre publication. »

Cete collection devait contenir, en cent volumes, tous les grands écrivains des littératures grecque, latine, italienne, espagnole, portugaise, anglaise, allemande et française. Seuls les classiques français édités par Lefèvre ne devaient pas être réimprimés. Publier toutes ces œuvres, en les faisant précéder de notices historiques et littéraires, telle était la tâche que Buchon assumait.

***

Buchon était à cette époque dans toute la force de l'âge : passionné pour la littérature et l'histoire, il faisait preuve d'une merveilleuse activité. Levé de bonne heure, après un court sommeil, il travaillait toute la matinée et la plus grande partie de l'après-midi. Souvent il sortait dans la journée pour faire quelques visites ; le soir, on le retrouvait dans les salons les plus fréquentés, car il était aussi passionné pour le monde que ponr les recherches d'érudition. « Il se plaisait aux conversations de salons, dans la société des femmes, et il était chez lui chez la comtesse Merlin, dont les chocolats furent un moment aussi célèbres que les thés de Madame de Lieven. C'était la nuit, au sortir d'une soirée ou d'un bal, qu'il prenait sur son sommeil le temps d'écrire ces livres graves »[1].

Il avait les plus grandes relations ; reçu par la famille royale qu'il avait su intéresser à ses études, il n'en fréquentait pas moins les adversaires du gouvernement : « ami du prince Louis (Bonaparte), qu'il allait voir souvent à Ham, et auquel il devait présenter Louis Blanc, il était presque chaque année l'hôte de la reine Hortense à Arenenberg ; et la princesse, qui peignait

1. Drumont, *La dernière bataille*, p. 238.

fort joliment sur porcelaine, lui offrit même comme souvenir une tasse d'un dessin vraiment charmant, la vue du lac entouré de grands peupliers »[1].

Il s'était fait dans le monde des amis sûrs et dévoués pour lesquels il avait la plus grande affection ; il ressentait vivement la perte de ceux que la mort atteignait, et il lui semblait que s'en allait ainsi une partie de lui-même. Certaines pages inédites de son journal de voyage en Grèce le montrent : « Fabreguettes m'a donné une nouvelle qui m'a causé un très profond chagrin ; c'est la mort de la comtesse O'Donnell. Elle si pleine de vivacité, de feu, d'amour de la vie ! Combien me manqueront et son amitié ferme et courageuse, et sa conversation si spirituelle, et la sûreté de son commerce ! Je ne lui ai jamais vu d'inégalité dans le caractère. Bien que vive et emportée, elle ne faisait jamais tomber sur ses amis la fatigue d'esprit qu'elle éprouvait elle-même. A mon âge, on ne remplace plus de tels amis qui ont marché avec vous dans la vie, et une perte semblable est une perte irréparable »[2].

Ces amitiés et cette vie mondaine ne lui faisaient pourtant pas oublier ses parents : Buchon était plein de tendresse et de dévouement envers sa mère et ses jeunes sœurs, dont il était l'unique soutien ; après leur avoir assuré le nécessaire, il cherchait sans cesse à leur procurer quelque agrément. Dans son voyage de Grèce, étant resté longtemps sans nouvelles de sa mère, il reçut enfin la lettre tant attendue. Son journal privé contient, à ce propos, l'expression de ces sentiments : « Dieu merci, ma mère se porte bien et résiste aux chagrins et aux ennuis qu'a pu lui causer mon absence. Elle me donne les témoignages les plus touchants de sa bonne amitié. Excellente mère, quand pourrai-je la dédommager un peu d'une vie de sacrifices, en entourant sa vieillesse de toutes les prévenances qui la rendraient heureuse ? »[3]

Buchon chérissait aussi sa plus jeune sœur, Honorine, de

1. Drumont, *La dernière Bataille*, p. 239.
2. *Journal manuscrit de voyage en Grèce*, t. III, p. 291.
3. *Ibidem*, t. I, p. 129-130.

seize ans sa cadette. M. Edouard Drumont, fils d'Honorine Buchon, écrit à ce propos : « Dès qu'il eût conquis une situation dans les lettres, mon oncle Buchon fut admirable pour les siens et particulièrement pour ma mère : il lui fit donner des leçons d'anglais et des leçons d'équitation, et pour fortifier sa santé un peu débile, il lui loua une petite maison de campagne et lui acheta même un cheval, dont il oublia naturellement de payer la nourriture, et qui, en attendant les avances de journaux ou d'éditeurs, était toujours sur le point de mourir de faim. Ce cheval fut le désespoir de ma grand-mère, bonne vieille provinciale, pleine de vénération pour son fils qui recevait chez lui presque autant de ministres et d'ambassadeurs que d'huissiers. Constamment en tête-à-tête avec ce cheval, la pauvre mère grand écrivait à mon oncle des lettres éperdues sur l'appétit extraordinaire de cet animal. Fidèle à la doctrine des hommes de ce temps qui avaient dans l'avenir une foi mystique comme celle de Napoléon III, mon oncle ne répondait jamais sur ces questions-là ; il pensait que cela s'arrangerait...

« Quand ma mère fut revenue à Paris, mon oncle la fit entrer dans l'atelier de Madame de Mirbel, et bientôt elle devint une miniaturiste de grand talent ; elle eut, au salon de 1834, une médaille d'or pour un beau portrait de jeune femme »[1]. Les croquis que Buchon, très médiocre dessinateur, avait pris en Grèce, étaient fixés et achevés par sa sœur ; et c'est sous cette forme que nous les retrouvons dans l'*Atlas des nouvelles recherches* qu'a publié l'historien.

Buchon avait pris comme secrétaire un jeune Flamand, Adolphe Drumont, qui, après avoir suivi les cours de l'Ecole des Chartes, était devenu un excellent paléographe. Honorine Buchon le rencontrait souvent chez son frère ; ils s'aimèrent et se marièrent ; Alexandre fit obtenir à son jeune beau-frère un emploi dans l'administration de la Ville. De cette union devait sortir le grand écrivain qui nous a donné des pages charmantes sur son oncle, M. Edouard Drumont.

1. Drumont, *La dernière Bataille*, p. 242-243.

Honorine Buchon avait fait plusieurs portraits en miniature de divers membres de sa famille ; l'un d'eux nous a conservé les traits de l'historien [1] : petit de taille et peu robuste, il avait un visage régulier encadré de favoris blonds, un front large, les yeux clairs et brillants, à la fois vifs et doux, la bouche et le menton très ferme ; physionomie franche, énergique et bonne.

Au moral, c'était un homme excellent, parfait causeur, mondain recherché, érudit curieux et infatigable, universellement instruit, savant sans pédantisme. Il apportait à ce qu'il faisait une grande opiniâtreté ; confiant dans l'avenir et ne se laissant pas arrêter par les obstacles, qui ne faisaient que le stimuler, il prenait volontiers pour devise : *adversa favent*. Il avait une vive sensibilité, une nature spontanée et enthousiaste, jointe à un peu d'étourderie et de désordre dans le caractère, qui faisaient souvent perdre le fruit de ces premiers mouvements, et une excessive prodigalité : « il constituait dans ses voyages de merveilleuses bibliothèques, et les laissait vendre tous les dix ans pour liquider sa situation » [2].

Très indépendant de nature, il professait le libéralisme en matière politique et religieuse ; il s'inspirait de la doctrine des *whigs* anglais, et s'accommodait d'une monarchie parlementaire, pourvu qu'elle appliquât les principes libéraux ; en politique extérieure, il était partisan de la théorie des nationalités. Librepenseur, il n'en sentait pas moins la beauté de certains ouvrages de mystique et de philosophie chrétienne ; il montrait une grande admiration pour l'abbé de Lamennais et pour d'autres prélats. Toutes les idées du temps sur la tolérance universelle des opinions étaient les siennes. A ces sentiments il joignait un patriotisme éclairé : sensible à toutes les gloires françaises, il aimait à citer ce mot de Napoléon à son frère Louis : « Vous devez comprendre que je ne me sépare pas de mes prédécesseurs, et que, depuis Clovis jusqu'au Comité de Salut public, je me tiens solidaire de tout, et que le mal qu'on dit de gaieté de

1. Il appartient à M. Ed. Drumont et se trouve reproduit en tête de ce volume.

2. Drumont, *La dernière Bataille*, p. 238.

cœur contre les gouvernements qui m'ont précédé, je le tiens comme dit dans l'intention de m'offenser ». Et Buchon ajoutait : « Cette même sympathie pour les triomphes et les souffrances de nos devanciers, nous devons la ressentir tous ; et nous ne devons pas permettre qu'on arrache ou qu'on dédaigne un seul feuillet de nos annales nationales »[1].

Ses relations, sa santé, et plus encore ses travaux l'obligeaient à de fréquents voyages. C'est ainsi que, de 1832 à 1834, il fit, en Suisse et dans le pays de Bade, des excursions dont il nous a laissé le récit. Pour prendre le chemin de la Suisse, il traverse l'Alsace où il s'arrête à Strasbourg ; et de là il se rend au pèlerinage de Sainte Odile à la Hohenberg. Puis il gagne le pays de Bade, et parcourt la Suisse jusqu'au Tessin et aux lacs italiens. La richesse et les beautés naturelles de ces lacs, sous l'éclatant soleil d'Italie, sont faites pour charmer un Français qui a cultivé un vif sentiment de la nature par le commerce des poètes :

« La vue des îles Borromées, avec leur couronne de fleurs, de jardins et de palais enchantés, ramène à des idées plus douces et plus pures. Ce que l'Arioste et le Tasse ont trouvé d'images délicieuses pour représenter les féeries d'Alcine et les jardins d'Armide, voilà les traits qu'il faut choisir pour peindre l'Isola Bella avec son noble palais, l'Isola Madre avec ses jardins embaumés. Après avoir employé toute une journée à errer de l'une à l'autre, et à jouir de ce beau soleil, de ces doux parfums, à dîner à l'ombre des citronniers, au milieu de toutes ces merveilles d'un art si gracieux, d'une nature si imposante, j'allai à la rencontre d'un bateau à vapeur, et je rentrai sur la rive suisse, le cœur plein d'émotions. »

Dans ses voyages, Buchon observe la vie et les coutumes du pays, s'attachant également aux beautés de la nature et aux souvenirs historiques en même temps, il visite les bibliothèques et les archives des villes où il passe, et signale les plus importants manuscrits. Il s'intéresse particulièrement à la littérature populaire, et se plaît à recueillir les récits légendaires et les

1. *La Grèce continentale et la Morée*, p. 8.

traditions. C'est ainsi que, comme il le faisait remarquer dans un de ses livres, un voyage de santé et de délassement devenait pour lui une étude utile.

De 1835 à 1840, Buchon fit paraître trente-cinq volumes du *Panthéon Littéraire* : les historiens grecs et les vieux chroniqueurs, les moralistes, les mystiques et les docteurs de l'Eglise, Machiavel, Montaigne et Bacon, l'Italien Guichardin et les Anglais Robertson et Gibbon furent ainsi édités par ses soins ; chacun des ouvrages était précédé d'une notice sur l'auteur. Buchon dédiait ces volumes à d'illustres personnages, tels que le duc d'Orléans, la princesse Marie d'Orléans, le prince de Hohenzollern, les ministres Guizot et Salvandy, le général Fabvier ; à de grands prélats, à des savants étrangers, à ses confrères ou ses amis, Augustin Thierry, Daunou, Fauriel, Barante, Mignet, Vitet, le comte de Girardin, le baron Charles Dupin, Lamennais, Mérimée. Une de ces dédicaces notamment montre l'indépendance de l'historien : le récit du sac de Rome par Jacques Buonaparte est adressé au prince Louis Bonaparte, « condamné, en expiation de la gloire de son nom, à user jusqu'ici dans l'exil, cette généreuse ardeur par laquelle il eût su le soutenir », et, certain du dévouement et de l'esprit de sacrifice que le prince saurait apporter à la défense de la patrie, comme capitaine ou soldat, magistrat ou citoyen, Buchon termine par le rappel des vers de Virgile :

Si qua fata aspera rumpas
Tu Marcellus eris.

Cette publication du *Panthéon Littéraire* avait dès le commencement reçu des modifications de plan : dans les cinquante-six volumes qu'elle compte, les ouvrages purement littéraires sont les moins nombreux. On y trouve bien Platon, les petits poètes grecs, Tertullien, Machiavel, Montaigne, Bacon, la Bruyère, Pascal et d'autres moralistes ; mais ce sont surtout des ouvrages historiques qui y ont paru.

Dix-neuf volumes notamment sont consacrés à des chroniques et des mémoires sur l'histoire de France du XIIIe au

XVIIe siècle. Pour leur servir d'introduction, Buchon écrivit une *Esquisse des principaux faits de nos Annales nationales.* Il y explique le but de ce recueil :

« En rassemblant, en un faisceau, des écrivains si divers par leur allure, mais si unis par la communauté de leur but, j'ai voulu présenter une sorte d'histoire de France, bien plus fidèle, pour me servir des expressions d'un savant historien et habile écrivain, M. Augustin Thierry, bien plus fidèle, quoique moins polie, qu'une composition récente, et portant dans sa rudesse même l'empreinte des formes littéraires et du caractère du moyen âge ».

Et il cite les paroles d'Augustin Thierry : « L'histoire de France la plus complète, la plus fidèle et la plus pittoresque qu'on pût faire aujourd'hui, serait celle où, tour à tour et dans un ordre strictement chronologique, chacun des anciens chroniqueurs viendrait raconter lui-même, dans le style et avec les couleurs de son époque, les événements dont il aurait été le témoin, qu'il aurait le mieux observés et décrits. Cette longue suite de dépositions naïves, que n'interrompraient aucune réflexion philosophique, aucune addition moderne, qui se succéderaient sans effort et s'enchaîneraient presque à l'insu du lecteur, serait en quelque sorte la représentation immédiate de ce passé qui nous a produits, nous, nos habitudes, nos mœurs et notre civilisation ».

Pour relier ces diverses chroniques, Buchon donne, dans la suite de son *Esquisse*, une vue rapide de l'histoire, où il marque la place de chacune d'elles.

Un certain nombre de ces chroniques sont réimprimées d'après la précédente collection, d'autres suivant d'anciennes éditions ; mais quelques-unes sont éditées pour la première fois. Chacun de ces textes est précédé d'une introduction. Cette partie du *Panthéon Littéraire* forme ainsi une seconde collection, comparable à la *Collection de chroniques*, et d'un égal intérêt.

A côté de ce recueil historique, prend place un choix d'œuvres littéraires françaises et étrangères. On ne peut guère juger du plan qui a été suivi pour cette partie demeurée incom-

plète ; mais on doit reconnaître la valeur des notices qu'y a jointes Buchon.

Tel est ce *Panthéon Littéraire* qui, par sa diffusion, fut d'une grande influence sur l'état des esprits en France.

*
* *

Buchon avait toujours été passionné pour la Grèce ; les souvenirs classiques, le réveil de l'Indépendance, l'attiraient vers ce coin de terre privilégié. Aussi est-ce avec enthousiasme que, mis sur la trace de documents concernant la Morée française, il résolut d'étudier cette histoire où revivaient nos chevaliers français sur le sol sacré de la Grèce.

Au cours de ses études historiques, il avait été frappé de la force d'expansion qu'avait toujours montrée la race française, et de l'oubli dans lequel étaient laissées les plus glorieuses pages de notre histoire : « Quelle partie de l'univers, écrivait-il, n'avons-nous pas possédée et perdue, sans qu'il reste même dans notre mémoire, le souvenir du nom des pays que nous avons régis, des hommes éminents qui nous les ont acquis, et de ceux qui ont consacré leur talent à nous les conserver »[1] !

L'histoire de l'empire de Constantinople et de la principauté de Morée est, au moyen âge, une des phases principales de ce mouvement d'expansion. A la suite de la quatrième croisade, Constantinople et tout l'empire grec avaient été conquis par les Latins en 1204 ; de nombreux états francs furent créés : Beaudouin de Flandres devint empereur; Boniface de Montferrat, roi de Salonique ; Geoffroy de Villehardouin, le neveu de l'historien, prince de la Morée. Mais dans cette « Nouvelle France », comme l'appelait le pape Honorius III, le royaume de Salonique dura peu, et après soixante ans, Constantinople fut reprise par les Grecs.

Seule en 1361, la principauté française de Morée subsistait encore, et était en pleine prospérité. Sous le gouvernement intelligent des Villehardouin, elle avait groupé autour d'elle tous

1. *La Grèce Continentale et la Morée*, p. 7.

les états de l'ancienne Grèce, les Cyclades et les Iles Ioniennes. La principauté passa ensuite aux princes de la maison angevine de Naples, qui la tinrent jusqu'à la fin du XIVe siècle.

Cette domination française fut la plus brillante époque de l'histoire de la Grèce au moyen âge. Le commerce et l'agriculture s'y développèrent, en même temps que la cour du prince acquérait une grande réputation dans toute l'Europe : regardée comme la meilleure école de chevalerie, Villani l'appelait *les délices des Latins*, Sanudo la disait plus grande que la cour d'un grand roi, et Muntaner écrivait que la plus noble chevalerie du monde était celle de Morée, et qu'on y parlait aussi bon français qu'à Paris.

La source la plus complète de cette histoire, comme aussi la plus pittoresque, celle qui nous renseigne le mieux sur la vie, les institutions et les mœurs de la principauté, est la chronique de Morée. Nous en possédons deux rédactions principales, l'une en grec, l'autre en français. La chronique grecque avait été connue de Du Cange qui n'eut pas le temps d'en donner une édition ; Buchon la retrouva et l'imprima en 1825 dans sa collection de chroniques. Peu après, il devait découvrir la chronique française de Morée et la publier en 1845.

Ayant déjà donné dans le *Panthéon Littéraire*[1] de nombreux documents sur cette période, il résolut de visiter la Grèce pour y rechercher les souvenirs, manuscrits ou monuments, de notre domination. Dans ce dessein il adressa au comte Molé, président du conseil et ministre des Affaires Etrangères, une lettre où il résumait ainsi son projet :

« Visiter tous les lieux détachés par les Latins, au XIIIe siècle, de l'empire grec, et transformés en principautés séparées ;

« Rechercher sur les lieux, les monuments d'architecture barbare, les chroniques, les chartes, les lois, les monnaies, les noms, les souvenirs ;

« Rassembler ensuite et comparer entre elles ces notions nouvelles et chercher à combler une lacune dans nos annales

1. L'un des volumes, les *Recherches et Matériaux*, qui ne rentrait pas dans le cadre de la collection, a été édité aux frais de Buchon.

nationales, en écrivant une histoire de la domination des Français au XIIIe et au XIVe siècles, dans les provinces démembrées de l'empire grec.

« Tel est le plan que j'ai conçu et que je vous prie de vouloir bien m'aider à réaliser ».

Buchon fit encore part de ce projet au comte de Rémusat, ministre de l'Intérieur, qu'il avait intéressé, comme le comte Molé, à ses recherches. En 1840, il lui fut possible d'exécuter ce voyage tant désiré. Avant de gagner la Grèce, il voulut visiter les différentes archives de l'Italie ; il s'arrêta à Pise, à Lucques, à Florence, à Naples et en Sicile, où il fit une abondante moisson de documents. Puis il passa à Malte où les archives des Hospitaliers le retinrent quelque temps ; enfin, le 5 décembre 1840, il arrivait à Athènes.

Dès son arrivée, Buchon fut reçu par la société d'Athènes. Il connaissait déjà Marie Soutzo et M. de Lagrené, ministre de France. Ils le présentèrent au roi Othon et à la reine, auxquels il démontra l'utilité d'un musée du moyen âge. Il fit en même temps la connaissance de la duchesse de Plaisance qui avait un château dans le Pentélique, du général Church, de Pittakis, directeur du musée, de Ross, jeune professeur de l'Université d'Athènes, et de Constantin Colocotroni, fils du grand Colocotroni. « Ce jeune homme, dit-il, s'est occupé de la chronique de Morée, et a parcouru lui-même les divers lieux qui y sont mentionnés. Il a retrouvé des villages portant encore les noms de La Trémouille et de Tournay. M. Ross et lui ont visité les ruines d'Isova »[1].

Afin d'être à même de parcourir sans interprète tout le pays, il faisait venir chaque matin un Grec pour apprendre le grec moderne. Il travaillait pendant la journée, rédigeant son journal et préparant son voyage. Et il passait ses soirées dans le monde, où il retrouvait toute la société d'Athènes : avec le ministre de France, ceux d'Autriche et d'Angleterre, M. de Prokesch et

1. A Isova se trouvait un monastère datant de l'époque française. Voir *La Grèce Continentale et la Morée*, de Buchon, p. 497.

sir Edmond Lyons, les Soutzo, les Argyropoulo, les Karadza, Mme Thébaut et Mme Rouen, toutes deux Grecques, M. de Roujoux, M. et Mme Lenz. Il prenait part à leurs divertissements : un jour M. de Lagrené organisa des tableaux vivants, Buchon y joua le rôle de don Quichotte, et réjouit tous les assistants.

Dans cette société, il s'occupait aussi d'affaires sérieuses : un différend s'étant élevé entre les ambassadeurs anglais et français, Buchon fit son possible pour l'apaiser, et finit par y réussir. Il reçut l'ordre du Saint-Sauveur ; nommé membre de la Société archéologique d'Athènes, un jour le roi le pria de lui faire visiter les monuments du moyen âge en Grèce. Tandis qu'il lui montrait ainsi qu'à son frère, l'église du Catholicon, à Athènes, et le monastère de Daphni, il leur fit part de quelques vues politiques sur la France ; le roi lui parla alors des affaires de Grèce, et prit beaucoup d'intérêt aux remarques de Buchon ; aussi l'invita-t-il à dîner plusieurs fois.

Cependant Buchon n'oubliait pas, dans cette vie si active, ses parents et ses amis de France. Resté pendant trois mois sans nouvelles de sa mère, il lui écrivit à différentes reprises et ne fut rassuré que lorsqu'il eut reçu des nouvelles. Il correspondait avec ses vieux amis Cobianchi et Saint-Germain, avec Mme Merlin, Charles Dupin, Mme de Verneuil, Mme de Girardin, Raoul-Rochette, Rossini à qui il recommande la chanteuse Rita Basso, le duc d'Orléans à qui il fait remettre par Asseline un rapport sur son voyage. Au Pirée, il ramasse des coquillages pour les envoyer à la petite Jeanne de Montebello et aux autres enfants du duc.

Il resta ainsi quatre mois à Athènes, préparant son voyage dans le pays, et visitant la ville et les environs, s'intéressant autant aux souvenirs de l'antiquité qu'à ceux du moyen âge : avec M. de Villeroy, il va constater certaines particularités du temple de Thésée ; M. Heydenstan lui remit en présent le doigt d'une statue colossale fort beau, trouvé au Parthénon et regardé comme « le pouce de la grande statue de Minerve. »

Le comte Alexandre de Laborde, qui devait écrire *l'Histoire d'Athènes aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles*, étant arrivé à Athènes,

vint le voir aussitôt. Mérimée, Ampère et Lenormant y vinrent aussi peu de temps après.

Le 19 avril 1841, Buchon entreprit sa première excursion ; il consacra trois semaines à parcourir, à cheval ou en bateau, l'Attique, la Béotie, la Phocide et l'Eubée. Après un mois de séjour à Athènes, il repartit, le 2 juillet, visiter cette fois la Morée et les îles Ioniennes. Ce voyage fut plus long encore, et par des journées de chaleur excessive ; le 23 septembre, il était de retour ; et sans prendre plus de quinze jours de repos, il gagnait les Cyclades, où il fit une croisière de cinq semaines.

Le récit qu'il nous a laissé de ce voyage intéresse aussi bien le simple amateur que l'érudit. C'est un plaisir de tous les instants, pour le lecteur français, d'y suivre l'auteur, de la tour des duc d'Athènes au lac Copaïs où a péri la fleur de la chevalerie française, en luttant contre les routiers catalans ; de la forteresse de Saint-Omer sur la Cadmée de Thèbes, aux Thermopyles que gardaient les marquis de Bodonitza ; du château de la Belle que, suivant la légende, une fille de France défendit pendant dix ans contre les Turcs, à la ville de Mistra, fondée par Guillaume de Villehardouin ; de la forteresse de Passavant qui dominait l'extrémité de la péninsule, au château de Caritena possédé par un si « gentil » baron ; des églises françaises d'Andravida, où gisent les princes de Morée, aux ruines du fort de Montesquiou près de Corinthe, et au monastère de Daphni, tombeau des ducs d'Athènes.

Les monuments antiques ne sont pas sacrifiés aux vestiges de l'époque franque. La vie, les usages, l'état du pays y sont également dépeints avec le plus grand soin ; et venant d'un observateur aussi curieux et aussi renseigné des choses grecques que l'était Buchon, ce tableau de la Grèce en 1841, sous le règne d'Otton, nous est d'une grande valeur documentaire. Les légendes, les traditions populaires ont été encore recueillies avec soin, et ce n'est pas un des moindres mérites de ce livre, car elles sont ainsi passées dans les recueils de contes grecs, tels que celui de Legrand [1].

1. E. Legrand, *Recueil de Contes populaires grecs*, p. XIV-XVI et 133-176,

Pour avoir réuni tant de renseignements précieux dans son récit, Buchon n'en négligea pas cependant la mise en œuvre ; et il l'a rendu d'une lecture agréable, et rempli de descriptions pittoresques, comme par exemple celle des Thermopyles : « Je longe de délicieuses vallées, qui tantôt remontent en pentes arrondies sur les flancs opposés de deux montagnes, et tantôt se resserrent un peu, et suivent les ondulations de la montagne, en présentant à la vue une série de collines verdoyantes, qui comme les flots de l'océan se fondent en se rapprochant. L'arbre de Judée y prodigue ses fleurs lilas, et l'anémone de toutes couleurs émaille la verdure. Je m'avance sous l'ombrage des plus beaux arbres ; je m'attendais à trouver un passage bien étroit et bien rocailleux, suspendu au-dessus d'un marais profond ; la vigne sauvage forme au-dessus de ma tête d'impénétrables berceaux, et me dérobe les troncs d'arbres les plus noueux ; tout est verdure, tout est fleurs, et mille et mille rossignols luttent d'harmonie sous ces bosquets délicieux. Je demande si je suis bien sur la route de Thermopyles. — Vous êtes aux Thermopyles, me répond-on. Je regarde avec étonnement autour de moi. L'épaisseur des ombrages me dérobait la vue des montagnes qui se jettent en avant pour resserrer la route, et les marais à fleur de terre sont déguisés par les joncs qui les couvrent »[1].

Avec la même « affection religieuse » qu'il avait parcouru la Grèce continentale et le Péloponnèse, il avait visité l'Eubée, les îles Ioniennes et les Cyclades. En 1845, il s'occupait de préparer la publication de cette autre partie de son voyage ; il l'annonçait même dans ses ouvrages ; mais la mort ne lui laissa pas le temps de donner au public ce volume sur les îles de la Grèce.

Ces voyages, principalement celui de Morée, fatiguèrent extrêmement le savant, peu accoutumé à de tels exercices : constamment à cheval dans les chemins peu frayés, il avait à traverser tantôt des défilés périlleux, tantôt des torrents ; aux diffi-

1. P. 319.

cultés de la route, il ajoutait encore, pour visiter quelque vieux château situé comme un nid d'aigle, des ascensions de plusieurs heures parmi les rochers, dans les montagnes d'Eubée ou d'Arcadie. Et à la fin de la journée, il ne pouvait, malgré l'hospitalité cordiale des Grecs, goûter du repos nécessaire pour réparer ses forces ; rares étaient les jours où il pouvait trouver un repos suffisant, une chambre où rédiger dans le calme ses notes de voyage, un lit où s'étendre entre deux draps frais :

« C'est un grand luxe, note-t-il à Zante, qu'une auberge quelconque à qui vient de faire une longue course en Grèce. Se trouver seul et libre dans une chambre à soi, rester tant que l'on veut, s'asseoir sur un sofa paisible à lire, à rêver ou à fumer, sortir quand bon semble, dîner à une table servie à son heure, pouvoir écrire assis à sa table et sans gêne, voilà des plaisirs qu'on ressent avec vivacité quand on en a été longtemps privé, car dans toute la Grèce, Roumélie et Morée, je n'ai trouvé d'auberge qu'à Athènes où il y en a plusieurs bonnes, et à Corinthe, Nauplie et Patras, où il y en a une seule. Le reste du temps, il faut vivre ou en public, en plein air, ou en commun, chez ses amis, sans pouvoir même se laver en liberté, dans l'appréhension continuelle de voir entrer les gens de la maison dans votre chambre, qui est la leur [1]. »

Ces mauvaises dispositions jointes à la chaleur accablante, aux fatigues de la route, à une chute de cheval, et à la traversée de torrents profonds, déterminèrent, à plusieurs reprises, chez Buchon des accès de fièvre qu'il surmonta avec courage : la crainte de tomber malade chez des hôtes excellents qu'il gênerait, une volonté obstinée et son optimisme habituel le poussaient. Tant qu'il allait, il s'inquiétait peu de sa santé, encore moins de ses bagages. Dans un défilé du Taygète, ses chevaux tombèrent à plusieurs reprises : « il n'y eut de brisé que mes malles et tout ce qui m'appartenait. Il n'y avait pas là de quoi les préoccuper beaucoup (les guides), et quant à moi, j'y étais fort préparé ; plus d'une fois mes malles, livres et cartes avaient

1. Voir plus loin, p. 79.

subi ces chutes, et même avaient soutenu fort commodément la bête qui les portait, au beau milieu des rochers d'un torrent un peu jauni par le superflu des irrigations. »

Mais au prix de toutes ces fatigues et de tous ces ennuis, quels avantages inestimables ne devaient-ils pas résulter de ce voyage, non seulement pour la géographie et l'archéologie qui profitèrent de la confrontation des textes et des lieux dans son récit, mais encore pour la formation de l'historien de la Morée franque. Ce que des recherches dans de telles conditions peuvent faire pour le développement et l'enrichissement d'un esprit aussi bien préparé, un autre historien l'a dit dans des circonstances à peu près semblables :

« Si mon travail n'instruit personne, écrivait Fustel de Coulanges [1], je prétends qu'il m'instruise moi... Quand j'aurai employé une année à recueillir ce qu'on sait sur une île, la science n'en sera pas plus avancée ; non, mais moi j'aurai appris l'histoire grecque, j'aurai suivi la vie, les développements, la décadence et le caractère de cette race depuis les fameux Pélasges jusqu'aux bons Turcs... J'enverrai donc à l'Institut une géographie que Périgot lui-même ne ferait pas plus exacte, et une histoire aussi complète que possible ; mais je garderai pour moi quelques petites observations trouvées dans mon voyage ou dans mon cabinet » [2].

Avec ce précieux bagage, Buchon quitta Athènes, le 27 novembre, pour Venise. Ses recherches terminées aux archives de la Sérénissime République et à la Bibliothèque Saint-Marc, il gagna Bologne et de là Paris, où il était de retour au commencement de l'année 1842. Il rapportait, de son séjour en Italie et en Grèce, la plus riche moisson pour une partie bien ignorée, mais aussi bien attachante, de notre histoire nationale.

De son voyage et des études connexes, devait sortir une partie

1. Fustel de Coulanges, alors membre de l'Ecole française d'Athènes, préparait une étude sur l'île de Chio depuis l'antiquité jusqu'à l'époque moderne. Cette étude, parue dans les *Archives des Missions*, t. V (1856), p. 481-642, a été réimprimée dans les *Questions historiques*, p. 213-399.

2. Lettres de jeunesse publiées par l'*Amitié de France*, n°s de novembre-décembre 1907-janvier 1908, p. 283.

considérable de son œuvre : quatre volumes de *Recherches* et *Nouvelles Recherches*, un récit de voyage dans la Grèce continentale et le Péloponnèse, un atlas de planches, et une histoire malheureusement inachevée de la principauté française de Morée.

A l'aide des documents qu'il avait rassemblés en Grèce et en Italie et de ceux qu'il avait publiés antérieurement, il avait en effet entrepris une histoire de la Morée franque; c'est l'ouvrage historique le plus parfait de Buchon, par le style et par la mise en œuvre. Le livre se lit avec un véritable agrément, toujours intéressant dans la restitution de la vie de nos anciens Gallo-Grecs ; et l'érudit trouve au bas des pages toutes les références, qui lui permettent de contrôler le récit. Cet ouvrage est malheureusement inachevé et ne nous mène qu'en 1290. Buchon semble encore avoir eu la pensée, après cette étude, de retracer l'histoire des autres états de l'Orient Latin. La mort l'a empêché de donner ce couronnement à son œuvre.

Tandis qu'avant lui on ignorait presque tout de cette période, Buchon a su édifier une importante histoire de la Morée. D'autres documents ont été découverts depuis, qui jettent de nouvelles clartés sur le sujet et rectifient en partie le récit de Buchon. Mais dans ces études gallo-grecques, à côté de Du Cange qui a été un précurseur, Buchon reste le véritable initiateur.

En dehors de cette partie capitale de son œuvre, Buchon s'occupa encore d'autres études historiques : il collabora à la *Jeanne d'Arc* d'Alexandre Dumas, donnant en appendice les principaux documents sur la Pucelle, édita la correspondance de Madame Campan avec la reine Hortense, continua la publication du Panthéon Littéraire et dirigea la rédaction d'une *Histoire universelle des Religions*, qui n'était pas encore achevée à sa mort.

Tous ces travaux lui créaient des titres à l'Institut. Et cependant, là comme ailleurs, il ne put recueillir la récompense de son mérite : passionné pour les documents, il n'avait pu demeurer inspecteur des archives ; érudit remarquable, avec une œuvre

considérable, il ne connut aucune gloire académique. Ses qualités mêmes, sa curiosité et son activité en furent cause ; on avait quelque méfiance pour le savant qui s'était intéressé aux littératures étrangères, pour l'homme qui partageait son temps entre le monde et l'étude.

Il avait fait quelques communications à l'Académie des Inscriptions ; en 1843, il présenta ses *Nouvelles Recherches sur la principauté française de Morée* au concours des antiquités de la France ; cet ouvrage, capital pour l'histoire de l'expansion française au moyen âge, ne fut pas considéré comme rentrant dans le programme, et fut éliminé. Buchon ne se rebuta pas : en 1845, il présenta ses études sur la Morée franque au concours du prix Gobert. A cette époque, les prix académiques formaient souvent des sortes de majorats littéraires : à l'Académie Française, le grand prix était donné chaque année à Augustin Thierry ; de même à l'Académie des Inscriptions, le second prix fut continué, en 1845, à Monteil, l'auteur de l'*Histoire des Français des divers Etats* ; et le grand prix fut décerné à Pétigny pour ses *Etudes sur l'Histoire des Lois et des Institutions de l'Epoque mérovingienne*. Mais Buchon eut une compensation au concours des antiquités de la France, où il obtint la seconde médaille.

L'année suivante, il présenta encore au prix Gobert ses *Recherches Historiques* et son histoire de la principauté de Morée. Mais il n'obtint pas de récompense : le grand prix fut donné à l'*Histoire des Peuples bretons* d'Aurélien de Courson et pour la septième fois, Monteil reçut le second prix.

Buchon n'était plus là pour apprendre ce résultat. A la fin de mars 1846, quand il adressa ses ouvrages au concours, il était déjà atteint du mal qui devait l'emporter. Doué d'une constitution délicate, petit, maigre et de forces limitées, il n'avait jamais ménagé ses forces, ne prenant presque pas de repos, ne s'occupant de sa santé qu'en cas d'absolue nécessité. Ses voyages lui avaient donné un surcroît de fatigues, et il ne s'était jamais remis de celles qu'il avait éprouvées en Grèce ; si bien que son activité fébrile avait fini par totalement épuiser ses forces et

que son état l'exposait aux atteintes de la première maladie grave.

Malgré les soins de plusieurs grands médecins que l'amitié avait appelés à son chevet, le mal empira très vite : le 19 avril, sans espérer tout à fait le sauver, on pensait pouvoir encore le transporter à Saint-Sauveur-en-Puisaye, au berceau de sa famille et au milieu des siens. Mais il fallut y renoncer ; et ce furent sa sœur et son beau-frère, Piétresson de Saint-Aubin, qui vinrent à Paris lui porter un dernier adieu.

Alexandre Buchon supportait courageusement de cruelles souffrances ; les derniers jours ne furent qu'une longue agonie. Enfin, le 29 avril, toute douleur cessa ; le malade se trouvait calme, presque heureux ; ses derniers moments furent doux. Autour de son lit se trouvaient Piétresson de Saint-Aubin, Cobianchi, Saint-Germain, Charles Dupin et Ampère. A la vue de ces amis, son visage s'illumina ; il se tourna vers son beau-frère, et lui dit : « Je suis bien malade, mais n'est-ce pas heureux que de se voir ainsi entouré de ses meilleurs amis. » Ce furent ses dernières paroles ; une demi-heure après, il s'éteignit, « laissant sur sa figure l'empreinte de cette douce bienveillance qui était l'expression de sa physionomie » [1].

Les funérailles eurent lieu à la Madeleine ; des personnes illustres tinrent à honneur de rendre les derniers devoirs au savant : on y remarquait Thiers, Mignet, le commandeur d'Avila, ministre d'état portugais ; les cordons du poêle étaient tenus par le comte Destutt de Tracy, député, le comte de Beaumont-Vassy, Charles Romey et Robert. Des discours furent prononcés par le baron Charles Dupin, Petit de Baroncourt, professeur d'histoire, et Paulin Paris, membre de l'Académie des Inscriptions.

Un dernier hommage fut porté sur sa tombe par un prince étranger : Buchon avait adressé ses œuvres au roi de Sardaigne, et quelques jours avant sa mort, Charles-Albert lui avait décerné une médaille d'or. La récompense arriva trop tard ;

1. Lettre de Pierre-François Piétresson de Saint-Aubin à son fils Napoléon.

mais lorsque le roi apprit la mort de l'historien, il tint à faire parvenir la médaille à ses héritiers, « pour qu'ils la pussent conserver comme un souvenir des sentiments d'estime qu'il portait à sa personne. »

Malgré un labeur de tous les instants, Buchon était mort sans fortune. Sur la demande de Tracy et d'Augustin Thierry, une pension fut accordée à sa mère. Renouvelée par le gouvernement de 1848, elle fut, à la mort de madame Buchon, continuée à la sœur du savant, Joséphine Buchon, qui vint terminer ses jours à Saint-Sauveur, et mourut le 6 février 1867,

Des nombreux frères et sœurs d'Alexandre Buchon, il n'est resté que quelques descendants, qui conservent pieusement sa mémoire, parmi lesquels son neveu, M. Edouard Drumont, « en quelque manière son héritier spirituel », et son petit-neveu, M. Pierre Piétresson de Saint-Aubin, professeur au lycée de Troyes.

***

Telle fut la carrière d'Alexandre Buchon, consacrée tout entière à la science ; cette carrière est considérable tant par l'étendue que par la diversité des sujets qu'il a traités. Et dans bien des domaines, il s'y est révélé comme un novateur. C'est qu'à une intelligence remarquable, il joignait des qualités d'esprit qui caractérisent son génie : une vive curiosité, une activité opiniâtre. Porté vers les études les moins connues et les points les plus obscurs de l'histoire, il s'efforça de mieux faire connaître tout ce qui pouvait servir à l'enrichissement de l'esprit humain, ou à l'accroissement du patriotisme français par la fierté d'un glorieux passé : les littératures étrangères et principalement la littérature anglaise, les vieilles chroniques françaises, les bibliothèques et les archives où il glana quelques pages de nos annales, enfin toute une partie de notre histoire, celle qui a trait à la principauté française de Morée, sont les domaines qu'il explora, et qu'il contribua, pour une part plus ou moins grande, à dévoiler à ses contemporains.

Cet érudit qui s'adressait au grand public avait, sans aucune prétention d'écrivain, des qualités de style qui plaisent chez un historien : son récit est simple ; de nombreuses citations s'y mêlent ; et avec ce sérieux fond historique, il se développe généralement facile et clair, faisant ressortir le côté pittoresque, l'épisode caractéristique, situant les faits et retraçant les principales figures. Mais dans ses descriptions, différant en cela de nombreux écrivains de son époque, il évite soigneusement l'erreur d'une fausse couleur locale.

Dans son œuvre, Buchon avait porté son extraordinaire activité sur les sujets les plus divers, guidant les esprits dans les chemins peu frayés, projetant sur certains évènements une lumière nouvelle, et, du milieu des faits, indiquant des aperçus inattendus. Ses contemporains s'étaient intéressés à cette œuvre ardente. Et cependant, lui mort, cette œuvre qu'il soutenait de son prestige personnel fut injustement délaissée.

Il semble que Buchon ait pressenti ce retour de la fortune littéraire. Dans un article de la *Revue de Paris*, sur « l'oubli prématuré des hommes et des choses », il parle de personnages qui, esprits indépendants, curieux, novateurs, ainsi que lui, furent oubliés parce que leurs travaux ne rentraient pas dans le cadre étroit du mouvement général des idées : « Déplacez chacun de ces hommes pour les transporter dans une époque identique à leurs efforts, et ils acquièrent une réputation toute nouvelle... En ce monde, il faut naître et mourir à propos. Ajoutez à cette raison, qui semble fort naturelle, les hasards du caprice et de la fortune ; et vous apprécierez mieux le concours de circonstances nécessaires, d'abord pour produire un grand homme, un grand évènement ou un bon ouvrage, en second lieu pour que l'un ou l'autre arrive à terme, et enfin pour qu'ils puissent surnager quelques secondes sur ce torrent rapide des âges. »

Plus que d'autres, Buchon avait senti ces terribles difficultés à se faire un nom. Il avait aimé à lutter contre elles. Sans fortune, il avait réussi, après de nombreux échecs, à acquérir une certaine situation. Il s'était imposé, autant par son énergie que

par l'intérêt soulevé par ses découvertes. Mais c'était surtout une auréole d'étrangeté en raison de la nouveauté de ses travaux. Il s'était déclassé du cercle des études courantes ; son enthousiasme le faisait considérer comme le Don Quichotte du libéralisme, et l'opinion prit sa revanche après qu'il fut mort.

Lorsqu'on pense aux éminentes relations qu'il avait dans les lettres, on est étonné, quand l'excès de travail l'eut enlevé, de le voir ainsi abandonné sans un éloge funèbre, sans une notice, par tous ceux qui l'avaient connu, et avaient eu recours à sa science inépuisable.

Philarète Chasles fut le premier qui rompit le silence, dans ses Mémoires publiés en 1876. Sans tendresse, mais avec assez d'impartialité, il trace le portrait de l'historien, tel qu'il le connut au temps de la Restauration : « Je veux rappeler le souvenir de ceux que la folle société française, occupée à gâter ses favoris et à perdre ses engouements, a repoussés sans justice. Parmi les honnêtes et les déclassés, mais aussi parmi les dépaysés qui ont trop voyagé, que la France a dédaigné injustement à cause de cela, qu'elle aurait dû encourager et qu'elle a forcé de rester presque stériles, en les regardant comme demi-étrangers, demi-français ; enfin, parmi les blessés, les mutilés de ce temps, je citerai trois personnages qui se rapportent à l'insurrection de la Grèce et aux souvenirs de mon adolescence : Chelard, Buchon et Bory de Saint-Vincent. Ils avaient peu de précision et de tenue, des prétentions supérieures à leur mérite, mais un mélange de sincérité et d'étourderie, de vérité dans l'emphase et de désintéressement dans le casse-cou, qui les ont mal servi dans cette génération de 1815 à 1838. L'absence de servilité et de l'intérêt personnel les distinguait » [1].

Buchon, « non moins étourdi, non moins hâbleur, plus honnête encore » que Bory de Saint-Vincent, « avait une érudition moins pure que vaste et une patience hardie pour déchiffrer les manuscrits ; d'ailleurs une science énorme, infatigable, intelligente. Il a beaucoup publié et n'a été d'aucune Acadé-

1. *Mémoires*, t. I, p. 247.

mie... On ne voulait pas de lui. Il avait été dépaysé et transformé par l'Angleterre, comme le musicien Chelard le fut par l'Allemagne »[1].

Chasles était un des rares survivants de cette époque, il emporta avec lui les derniers souvenirs sur Buchon.

Les érudits, malgré les réserves qu'ils peuvent faire, ont été souvent moins injustes envers Buchon que les contemporains ne furent oublieux. Dès 1852, Karl Hopf, le continuateur des études gallo-grecques de Buchon, écrivait : « Jean-Alexandre-Charles Buchon, homme illustre par ses études dans les lettres et les arts français, né à Menetou-Salon le 21 mai 1791, chargé de diverses fonctions publiques, nous a été enlevé prématurément par la mort, il y a six ans. Il acquit une grande réputation par ses nombreuses études historiques. » Et parlant de son histoire de la Morée, il disait : « Cette histoire, qui, en raison de la mort de l'auteur, n'a pu être conduite que jusqu'en 1290, témoigne de la plus haute érudition »[2].

En 1877, l'éminent historien de l'Orient Latin, le comte Riant, rendit justice à l'œuvre de ces deux savants, en rappelant que l'étude des sources de l'histoire de la quatrième croisade « a, de nos jours, successivement absorbé, et peut-être abrégé, l'existence de deux érudits opiniâtres, dont les noms resteront inséparablement attachés au sujet qu'ils ont enrichi de leurs découvertes, de Buchon en France et de Karl Hopf en Allemagne »[3]. Et il s'occupait de faire rechercher, vainement d'ailleurs, le manuscrit de l'ouvrage que préparait Buchon au moment de sa mort, la fin de son histoire de la Morée[4].

Tout récemment, en 1906, dans une étude sur les chroniques de Morée, un érudit grec formé aux disciplines françaises, M. Adamantiou, disait de Buchon :

« L'histoire de la Grèce au moyen-âge, et principalement à

1. *Mémoires*, t. I, p. 248 et 249.
2. *De historiæ ducatus Atheniensis fontibus*, p. 20-21 et 25.
3. *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*, t. I, p. XV.
4. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. XLII (1881), p. 250.

l'époque de la domination franque, doit beaucoup à ce savant et infatigable chercheur, qui, grâce à une science rare et un labeur continu, a dissipé l'obscurité qui la voilait. Les divers travaux du savant français auront peut-être seuls rendu possibles les recherches fondamentales de Hopf et la reconstitution par ce savant allemand de la Grèce franco-byzantine, — reconstitution grossière, il est vrai, mais certaine et considérable. Buchon a beaucoup écrit pendant sa courte vie entièrement vouée à la science (1791-1846) ; il s'était consacré avec enthousiasme à l'étude du moyen-âge de la Grèce, pays qu'il aimait et dont il souhaitait la renaissance.

« Pour critiquer avec justesse l'œuvre de Buchon en cette matière, il faut toujours se rappeler que l'esprit de l'historien français était enflammé par la gloire de sa patrie et que, par ses recherches sur la Grèce du moyen-âge, il désirait « trouver... « de nouvelles gloires à ajouter à ses gloires. » Son but était de « recomposer en entier l'intéressant édifice, tout français, qui « surgit tout à coup sur les mers de Grèce. » En éditant la chronique de Morée, il déclarait : « J'ai moins pour but l'avance« ment de la philologie grecque, dont je suis juge peu compé« tent, que celui *de notre histoire nationale*, dans tous ses « embranchements étude à laquelle a été dévouée la meilleure « partie de ma vie. » Cette déclaration de Buchon, nous ne devons pas l'oublier dans l'examen de son œuvre : cette vue du chercheur explique d'une part le sentiment français qui transparaît à toute page de ses travaux, et d'autre part l'imperfection philologique des éditions qu'il a données de la chronique grecque de Morée »[1].

Ce jugement sur l'œuvre historique de Buchon est des plus équitables : avant tout, un érudit, quand il examine l'œuvre d'un devancier doit en rechercher l'inspiration et le but, la replacer dans son milieu, faire ressortir la part de nouveauté qu'elle apporte, montrer surtout quelle impulsion elle a donnée aux études historiques. Quelle que soit son imperfection,

1. Τὰ Χρονικὰ τοῦ Μορέως, p. 478-479.

alors même que de nouveaux travaux l'auraient complètement dépassée, chaque pas qu'elle a fait est un pas qu'elle nous a évité. Sans elle que seraient ces travaux? Et si nous ne la considérons pas comme une part du patrimoine historique qui s'accroît chaque jour, un chaînon de la tradition érudite qui nous a formés, comment la postérité nous jugera-t-elle nous-mêmes? L'œuvre de Buchon est de ces gloires qui forment l'indivisible héritage français, et dont nous ne pouvons, selon sa parole, laisser oublier une seule, sans nous rendre coupables d'ingratitude envers les services passés, et sans porter atteinte à ce dépôt sacré, qui appartient à l'avenir comme à nous.

Et déjà l'opinion, guidée par d'éminents écrivains, revient de l'injuste délaissement dont a souffert la mémoire de Buchon. La piété familiale a, pour une grande part, provoqué ce retour. Dans *La dernière bataille*, parue en 1890, M. Edouard Drumont, fils d'Honorine Buchon et neveu de l'historien, retraçait en des souvenirs contés avec une grâce familière, le portrait de son oncle :

« Le grand homme de la famille fut Alexandre Buchon.

« Buchon, dont le nom est à peu près oublié aujourd'hui, fut, avec les Michelet, les Guizot, les Augustin Thierry, un des rénovateurs de l'école historique française.

« Moins bien doué, sous le rapport de la forme, que les grands écrivains que nous venons de nommer, il se chargea, pour ainsi dire, de leur fournir des munitions. Il apporta aux historiens, avec la publication de ses *Mémoires et Chroniques sur l'Histoire de France*, des matériaux d'un prix inestimable...

« La publication des *Mémoires et Chroniques sur l'Histoire de France* et du *Panthéon Littéraire* aurait suffi à absorber l'existence d'un écrivain ordinaire ; elle est une étape seulement dans la carrière parcourue par ce chercheur d'une infatigable activité. Ses recherches sur la domination française en Grèce constituent peut-être la partie la plus originale, la plus caractéristique de l'œuvre d'Alexandre Buchon. Mêlé de très près aux préoccupations de son temps, en partageant tous les enthou-

siasmes et toutes les ardeurs, il s'était passionné, comme tant d'autres, pour la cause des Hellènes. Cette sympathie qui se traduisit chez Byron et chez Victor Hugo par des vers immortels, chez Delacroix par des toiles admirables, s'était traduite chez le savant par des découvertes d'érudition...

« Quelle que soit l'apparente aridité du sujet, c'est un étonnement d'abord, un enchantement ensuite, que de s'enfoncer, à la suite d'un tel guide, dans ce lointain à demi-fabuleux qu'il explore d'un pied si ferme, qu'il éclaire de lueurs si vives. La sensation étrange que produit un roman de chevalerie, se mêle à l'admiration qu'inspire cette érudition sans pédantisme qui semble s'être colorée au ciel de l'Attique. Ces guerriers aux armures sonores, qui chevauchent le long de ces chemins de l'Hellade qui ont vu passer Hercule, Thésée et tous les tueurs de monstres, ont l'air de revenants de l'âge héroïque ; il semble que les Faunes et les Sylvains qui dorment, depuis deux mille ans, dans leurs cavernes, vont surgir tout à coup en entendant ces cavalcades dans les vallées et sur les monts, et s'imaginer que les antiques Centaures sont de retour.

« Ce fut d'ailleurs, à tous les points de vue, une figure originale que celle d'Alexandre Buchon. Tous les hommes de cette génération étaient vraiment taillés autrement que nous... Il aimait les civilisations étrangères comme Philarète Chasles, les manuscrits comme Léon Gautier et Léopold Delisle, le monde comme Mérimée, les dettes comme Dumas père » [1].

Et ce portrait si nettement dessiné se termine par un éloge de l'homme de famille.

En 1895, le souvenir de l'historien de l'expansion française se présentait à l'esprit de M. Paul Bourget, dans *Outremer*, à Saint-Augustin-en-Floride, « vieille petite ville fondée voici trois cents ans par les Espagnols, qui massacrèrent là une colonie de huguenots français » ; ce qui lui faisait écrire : « Qu'il est donc vrai ce mot mélancolique du savant et mal-

1. *La dernière Bataille*, p. 232-234 et 238.

heureux Buchon qui disait, découvrant par-dessous la Morée vénitienne toute une Morée française : Quel pays au monde n'avons-nous pas conquis et perdu ! [1] »...

Enfin, des pages décisives ont été écrites dans *Le voyage de Sparte*, à la gloire de Buchon : « C'est Buchon qui m'a conduit à Caritena. Il fut certainement mon meilleur compagnon de Grèce. Ce Buchon ! Qu'il a bien travaillé. Après avoir publié les textes qui racontent comment nos croisés de France vinrent fonder leurs baronnies dans les vallons où avaient régné les rois d'Homère, il est allé sur les lieux mêmes, interroger les traditions et les pierres des châteaux francs oubliés dans les montagnes. Ses mouvements d'amour devant les paysages historiques lui assurent notre piété. Combien j'aime cette nuit de printemps qu'il passa sur la tour carrée du château de la Belle, au fond d'une gorge de Tzaconie, tandis qu'un pâtre lui chantait la vieille ballade d'une châtelaine aux belles robes franques et au cœur tendre ! Il mourut des fatigues de son voyage. Ce n'est pas très hygiénique, pour un quinquagénaire, de fouiller les archives de l'Italie méridionale, de la Sicile et de l'île de Malte, puis de courir les cantons les plus inconnus de la Grèce continentale et des Iles...

« Edouard Drumont, fils de la sœur de Buchon et, en quelque manière, son héritier spirituel, s'indigne justement que cet historien voyageur, qu'anime un haut sentiment de la France, soit recouvert de la plus noire obscurité. Quoi qu'en pensent les Chartistes, qu'à leur tour l'avenir revisera, Buchon doit être sauvé, comme le furent les deux Thierry, ou bien un François Lenormant. Nos lettrés protègent mal certains cas de leur ressort. Ah ! quel succès nous ferions au *Voyage en Morée*, s'il nous arrivait d'Allemagne » [2] !

Les Allemands, aujourd'hui, reconnaissent le mérite des études sur la Grèce de nos savants de la génération de 1825 à 1845, parmi lesquels se place, à côté des directeurs de l'expé-

1. *Outremer*, t. II, p. 279.
2. Barrès, *Le voyage de Sparte*, p. 253-255.

dition scientifique de Morée, l'auteur de *la Grèce Continentale et la Morée*. En Grèce, des membres des écoles anglaise et allemande d'Athènes, des érudits grecs suivent, pour l'archéologie franco-byzantine, la voie tracée par Buchon.

Nous ne pouvons être les derniers à reconnaître la valeur de son œuvre, non seulement en cette matière, mais dans les ordres d'idées les plus variés ; et nous devons admirer en lui un esprit élevé, indépendant, curieux et novateur, un érudit sévère et infatigable, une des plus curieuses figures de son époque.

Jean LONGNON.

BIBLIOGRAPHIE

DES ŒUVRES DE BUCHON

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Histoire de France.

Histoire populaire des Français. — Paris, Levrault, 1834, in-18.

Collection de : Maître Pierre ou le savant du village. — Traduit en allemand : Strasbourg, Levrault, 1833, in-18. Collection de : Meister Bernhard, oder der Dorfgelehrte.

Esquisse des principaux faits de nos annales nationales du XIII[e] au XVII[e] siècle. — Paris, 1840, gr. in-8°.

Histoire des Conquêtes et de l'Etablissement des Français dans les Etats de l'ancienne Grèce, sous les Ville-Hardoin, à la suite de la quatrième croisade. — Paris Renouard, 1846, in-8°.

T. I (seul paru).

Recherches historiques sur la Principauté de Morée et ses hautes baronnies... — Paris, Renouard, 1846, 2 vol. in-8°.

Nouvelles Recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies... — Paris, Renouard, 1843, 2 vol. in-8°.

Atlas des Nouvelles Recherches. — Paris, s. d., in-f°.

Histoire étrangère.

Documents historiques sur les derniers évènements de Sicile. — Paris, Baudouin, 1821, br. 8°.

Sans nom d'auteur.

Voyages.

Quelques souvenirs de courses en Suisse et dans le pays de Baden. — Paris, Gide, 1836, in-8°.

La Grèce Continentale et la Morée, voyage, séjour et études historiques en 1840 et 1841. — Paris, Gosselin, 1843, in-18.

Littérature anglaise.

Cours de Littérature dramatique anglaise ancienne. — S. l. n. d., in-8°.

Ce livre annoncé dans l' « Esquisse des principaux faits de nos annales Nationales » comme étant tiré à petit nombre ne se trouve dans aucune des grandes bibliothèques de Paris ; une partie du cours a paru dans le *Mercure du XIXe siècle.*

ÉDITIONS

Collection de chronique nationales françaises, écrites en langue vulgaire, du XIIIe au XVIe siècle. — Paris, Verdière, 1824-1828, 47 vol. in-8°.

Histoire de l'empire de Constantinople de Du Cange, Villehardouin, Henri de Valenciennes, etc., Chronique de Morée, Muntaner, Guillaume Guiart, Godefroy de Paris, Froissart, Monstrelet, Georges Chastellain, Jean Molinet, etc.

Panthéon Littéraire. — Paris, Panthéon Littéraire (ou Desrez, ou Mairet et Fournier), 1835-1843, 38 vol. gr. in-8°.

Un certain nombre de volumes portèrent dans la suite : Paris, Panthéon littéraire, 1842-1861 ; Sabe, 1848 ; Garnier, 1867 ; Wattelier, 1867 ; Orléans, Herluison, 1875 ; Paris, Delagrave, 1879-1884.

Recherches et Matériaux pour servir à une Histoire de la domination française dans les provinces démembrées de l'empire grec... (ce volume imprimé aux frais de Buchon ne rentre pas dans le cadre de la collection), Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIIIe siècle, Chroniques et Mémoires sur l'Histoire de France du XIIIe au XVIIe siècle.

Petits poètes grecs, Thucydide, Xénophon, Hérodote, Ctésias, Arrien, Polybe, Hérodien, Zozime, Josèphe, Monuments primitifs de l'Eglise chrétienne, Mystiques, Moralistes français, Machiavel, Guichardin, Brantôme, Montaigne, Bacon, Robertson, Gibbon.

Correspondance inédite de madame Campan avec la reine Hortense. — Paris, Levavasseur, 1835, 2 vol. in-8°.

Eclaircissements historiques sur mes négociations relatives aux affaires du Portugal... par le marquis de Rezende. — Paris, 1832, in-8°.

Notice d'un atlas en langue catalane, manuscrit de l'an 1375... — S. l. n. d., in-4°.

En collaboration avec Tastu.

Extrait des « Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi et des autres bibliothèques » tome XIV, 2e partie, p. 1-152. — Paris, 1841, in-4° (6 planches).

TRADUCTIONS

Atlas géographique, statistique, historique et chronologique des deux Amériques... traduit de l'Atlas exécuté en Amérique d'après Lesage... — Paris, Carez, 1825, gr. in-f°.

Bœckel, Entretiens sur le calendrier. — Paris, Levrault, 1833, in-18.

Collection de Maître Pierre ou le savant du village.

Robinson, Antiquités grecques. — Paris, Verdière, 1822, 2 vol. in-8°, et Paris, Didot, 1837, 2 vol. in-8°.

En collaboration avec Leduc.

Samuel Petit, Lois athéniennes. — Paris, 1822, in-8°.

Cet ouvrage annoncé dans l' « Esquisse des principaux faits de nos annales nationales » comme étant une brochure de 88 pages ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale.

Dugald Stewart, Histoire abrégée des Sciences métaphysiques, morales et politiques, depuis la Renaissance des Lettres... — Paris, Levrault, 1820-1823, 3 vol. in-8°.

DIRECTIONS

Histoire universelle des Religions... — Paris, 1845, 5 vol. gr. in-8°.

Revue trimestrielle, 1re et 2e années. — Paris, 1828, 1830, 3 vol. in-8°.

NOTICES, TIRAGES A PART

Appendice contenant une analyse raisonnée des documents anciens, et de nouveaux documents inédits sur la Pucelle d'Orléans, dans la *Jeanne d'Arc* d'Alexandre Dumas. — Paris, Gosselin, 1843, in-18.

Notice sur la vie et les ouvrages de Torquato Tasso, dans la traduction de la *Jérusalem délivrée* de Baour-Lormian. — Paris, Delaunay, 1819, in-8°.

Annoncé dans l' « Esquisse des principaux faits de nos annales nationales » comme étant tiré à part.

Notice sur Thomas Hope, dans la traduction de l'*Anastase* de Hope par Defauconpret. — Paris, Gosselin, 1844, in-18.

Rapport sur les Institutions municipales de Littérature, Sciences et Arts. — Paris, Everat, s. d., in-8°.

Extrait de la *Revue de Paris* et de la *Revue Trimestrielle*.

Rapport sur la situation des Bibliothèques publiques... Haute-

Saône et Doubs (publié par Pierre Piétresson de Saint-Aubin). — Vesoul, Suchaux, 1893, in-8°.

Extrait de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône.

Lettre au directeur du Courrier grec sur des armures du moyen âge trouvées à Chalcis en Eubée. — Athènes, 1841, in-8°.

En français et en grec. Extrait du *Courrier grec.*

ARTICLES DE JOURNAUX ET DE REVUES

De l'Etablissement d'une Principauté française en Grèce après la première Croisade. — *Revue de Paris*, Quatrième Série, t. VII (1842), p. 33-55.

Etablissement féodal de la Principauté française de Morée. — *Revue Indépendante*, t. IX (1843), p. 214-246.

Voyage en Irlande. — *Journal des Voyages*, t. XXV (1825), p. 286-330 ; t. XXVI, p. 5-47, 319-393.

Annoncé dans l' « Esquisse des principaux faits de nos annales nationales » comme étant tiré à part.

La Grèce, les Cyclades et les Iles Ioniennes. — *Revue de Paris*, Quatrième Série, t. X (1842), p. 267-281 ; t. XI, p. 171-186 ; t. XII, p. 110-124 ; t. XIII (1843), p. 37-55, 318-337 ; t. XV, p. 125-141 ; t. XVI, p. 330-351 ; t. XVII, p. 268-280 ; t. XX (1844), p. 190-210.

Excursions historiques dans les Cyclades. — *Revue Indépendante*, t. XIII (1844), p. 554-572.

Réflexions sur l'Art dramatique. — *Le Censeur Européen*, 29 sept., 13 oct., 6 nov., 16 déc. 1819.

La Littérature dramatique anglaise ancienne. — *Le Mercure du* XIXe *siècle*, t. II (1823), p. 16-32, 149-162, 260-272, 351-364, 463-480, 560-572 ; t. III, p. 75-87, 219-227, 415-424 ; t. V (1824), p. 259-267.

De l'Oubli prématuré des Hommes et des Choses. — *Revue de Paris*, Première Série, t. XXXVII (1832), p. 326-336.

Et divers articles dans *le Censeur Européen*, *la Renommée*, *le Constitutionnel*, *la Presse*, la *Revue Encyclopédique*, *les Tablettes Universelles*, les *Mercure*, la *Revue Trimestrielle*, la *Revue de Paris*, la *Revue Indépendante*, la *Biographie Michaud*, le *Dictionnaire de la Conversation*, la *Westminster Review* et la *Retrospective Review*.

MANUSCRITS

Bibliothèque Nationale.

Journal de Voyage en Grèce. — 4 vol. petit format. — Nouv. Acq. fr. 4692-4695.

A M. Pierre Piétresson de Saint-Aubin.

Registre contenant les pièces relatives au passage de Buchon dans les Archives. — 137 pp.

Copie du Livre des Métiers d'Etienne Boileau, et autres documents. — 398 pp.

Ouvrage en portugais, suivi d'une « Description géographique de l'Afrique. » — 236 et 140 pp.

Chansons et poèmes en latin et en différentes langues modernes. — 3 vol. de 190, 68 et 39 pp.

Manuscrits perdus.

Copie des procès-verbaux du congrès de Vienne en 1815. — Prêté par l'intermédiaire de Cobianchi à Victor Emmanuel.

Copie d'un manuscrit de Froissart de Bruges. — Perdu dans les affaires de la succession ?

Et peut-être aussi le manuscrit de la fin de l'histoire de Morée de Buchon. — Perdu également dans les affaires de la succession ?

VOYAGE DANS L'EUBÉE
LES ILES IONIENNES ET LES CYCLADES
en 1841

AVERTISSEMENT

Pendant son séjour en Grèce, Alexandre Buchon avait rédigé un journal de voyage, où il consignait le récit de ses excursions sur le continent, dans la péninsule et dans les îles. Il avait tiré de ce journal, en y faisant quelques retouches, surtout de forme, son livre sur la Grèce continentale et la Morée. *Il s'apprêtait à faire de même pour* l'Eubée, les Iles Ioniennes et les Cyclades ; *déjà il avait extrait du volume en préparation quelques chapitres pour la* Revue de Paris *et la* Revue Indépendante[1], *lorsque la mort vint l'empêcher de mettre la dernière main à son œuvre.*

En 1846, Buchon annonçait son livre comme étant sous presse. Avait-il, dès lors, mis au point son manuscrit, et ce manuscrit a-t-il été abandonné par l'imprimeur, ou perdu par le notaire de la succession? On ne sait. Les réclamations du comte Riant auprès du notaire n'amenèrent aucun résultat; et on ne peut espérer retrouver la rédaction définitive du voyage dans les îles.

Cette perte est compensée en grande partie par le journal de voyage en Grèce. Ce manuscrit, dont l'intérêt avait échappé jusqu'ici, se trouve depuis 1892 à la Bibliothèque Nationale (Mss. fr. nouv. acq. 4692-4695). Le donateur, Oscar de Watteville, l'avait fait précéder de la note suivante :

1. *Dans la* Revue de Paris *a paru l'Eubée, d'Oréos à Mandianika, et les Cyclades, jusqu'à Siphnos ; dans la* Revue Indépendante *la plus grande partie de l'excursion de Tinos et d'Andros.*

« J. Alex. Buchon, né en 1791, fut élève du lycée de Bourges comme mon père; malgré la différence d'âge (mon père était de beaucoup son cadet), ils furent toute leur vie extrêmement liés; et vers 1844, il lui donna le manuscrit de son voyage en Grèce. Ce sont ces notes prises au jour le jour qui ont servi de base à ses deux ouvrages : la Grèce continentale et la Morée *et les* Nouvelles Recherches sur la Principauté française de Morée. *Mais le manuscrit du voyage, outre les croquis, les plans, les inscriptions, les blasons, etc., renferme un grand nombre de renseignements que Buchon n'a pas utilisés dans les deux publications citées plus haut. »*

C'est plus que des renseignements, c'est toute la matière du voyage dans les îles qu'on peut en tirer, tel, à peu près, que Buchon pensait le donner au public.

En effet, le manuscrit de ce journal est ainsi composé :

Bibl. Nat., nouv. acq. fr., 4692 ; t. I,	p. 1-8	Voyage de Malte à Athènes. . . .	1er-5 déc. 1840
	p. 8-192	Séjour à Athènes et excursions aux environs. . .	5 déc. 1840-31 mars 1841
	p. 192-215	*1er voyage dans les Cyclades : Tinos, Delos, Syra*[1]. . .	31 mars-9 avril 1841
	p. 215-229	Séjour à Athènes	9-19 avril
	p. 280[2]-283	Voyage dans la Grèce Continentale : d'Athènes à Chalcis.	19-20 avril
	p. 283-302	*1er voyage en Eubée : Chalcis.*	20-21 avril
	p. 302-356	Suite du voyage dans la Grèce Continentale : de Chalcis à Salona. . . .	21-27 avril
4693 ; t. II,	p. 1-139	Fin du voyage dans la Grèce Continentale : de Salona à Thronium	28 avril-20 mai
	p. 139-215	*2e voyage en Eubée : d'Oréos à Chalcis, et retour à Athènes*	20-30 mai
	p. 215-246	Séjour à Athènes	30 mai-2 juillet
	p. 247-356	Voyage en Morée : d'Epidaure à Navarin. . . .	2-26 juillet
4694 ; t. III,	p. 1-90	Suite du voyage en Morée : de Navarin à Clarentza .	27 juillet-14 août
	p. 91-208	*Voyage dans les îles Ioniennes en partant de Clarentza et en revenant par Patras.* .	15 août-9 sept.
	p. 208-280	Fin du voyage en Morée : de Patras à Corinthe, et retour à Athènes . . .	9-22 sept.
	p. 281-294	Séjour à Athènes	22 sept.-10 oct.

1. Nous avons mis en italiques les parties qui sont publiées dans ce volume
2. Par suite d'une erreur de numérotation, Buchon saute ici de 229 à 280

4695 ; t. IV, p.	1-199	*Voyage dans les Cyclades : Delos, Paros, Naxos, Amorgos, Nio, Siphnos, Tinos, Andros, Zéa, Thermia* . .	10 oct.-16 nov.
	p. 201-205	Séjour à Athènes ; et retour jusqu'au débarquement à Trieste	16 nov.-7 déc. 1841

*Nous avons extrait de ce manuscrit ce qui concernait les îles de la Grèce. De cette partie même, nous avons retranché quelques détails étrangers au sujet, ainsi que des renseignements historiques trop spéciaux : les uns, reproduits dans d'autres ouvrages de Buchon ou consistant en des textes grecs, ont été simplement supprimés ; les autres ont été rejetés en appendice. L'écriture, très fine et souvent difficile à lire, a rendu douteuse la lecture de certains noms propres, on voudra bien nous en excuser. Buchon avait joint à son journal de médiocres croquis ; les sujets en ont été reproduits dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches, *auquel nous renvoyons le lecteur.*

Pour la clarté du récit, nous avons divisé le texte du journal en chapitres ; et en notes, nous avons ajouté quelques éclaircissements ainsi que des détails nouveaux tirés des articles de la Revue de Paris *et de la* Revue Indépendante. *Enfin, nous avons fait précéder le récit d'une notice sur la vie et l'œuvre de l'historien.*

Par cette édition et par cette notice, nous avons voulu rendre à l'historien un juste hommage, et élever un modeste monument du souvenir. A cet égard, il nous reste une dette de reconnaissance envers ceux qui y auront contribué : M. Edouard Drumont, qui a bien voulu nous donner les renseignements qu'il possédait sur son oncle et nous permettre de reproduire en tête de ce volume la miniature due à Mme A. Drumont ; M. Pierre Piétresson de Saint-Aubin, petit-neveu de Buchon et professeur au lycée de Troyes, qui, en nous communiquant généreusement tous les documents qu'il avait rassemblés sur Buchon et sa famille, nous a apporté plus qu'une aide, une véritable collaboration ; enfin, M. Marichal, archiviste aux Archives Nationales, qui nous a guidé dans nos recherches aux Archives. Qu'il nous soit permis de les remercier ici.

J. L.

CHAPITRE PREMIER

Premier voyage dans les Cyclades : Tinos, Délos et Syra[1]

Vers la fin de mars 1841, pendant que Buchon séjournait à Athènes, le prince Karadza[2] lui proposa de faire une excursion dans les Cyclades avec lui et son neveu, Manuel Argyropoulo ; Buchon accepta et les trois voyageurs s'embarquèrent au Pirée pour Syra.

Mercredi 31 mars. — Nous sommes partis à bord du...[3], capitaine Levavasseur, et nous avons appareillé à sept heures. La traversée a été fort douce, mais la pluie a commencé à neuf heures du soir et a duré toute la nuit. A dix heures, je suis allé me mettre au lit et ai passé une fort bonne nuit.

Jeudi 1er avril. — Il a plu toute la nuit et toute la matinée. Cependant la mer n'était pas mauvaise ; nous avons seulement été obligés de rester autant que possible à l'intérieur, ou dans la chambre du capitaine. A huit heures nous sommes entrés dans le port de Syra en doublant la partie de l'île opposée à celle que j'avais doublée en arrivant de France. La pluie continuait à tomber par rafales et nous sommes restés à bord jusqu'au départ du bâtiment qui devait porter Madame Rouen et

1. Sur les Iles de la Grèce, en général, voir Lacroix, *Iles de la Grèce* (collection de l'*Univers Pittoresque*), Paris, 1853, 8°.

Cartes. Eubée et Cyclades : carte de l'Etat Major français au 200.000e — Iles Ioniennes : cartes de l'Amirauté anglaise, nos 203 (Sainte-Maure, Ithaque et Céphalonie) et 206 (Corfou), toutes deux à l'échelle de 0,5 ; et n° 207 (Zante) à l'échelle de 0,35.

2. Les Karadza étaient, comme les Argyropoulo, les Soutzo et les Mavrocordato, des familles du Fanar, quartier grec de Constantinople. Parmi ces familles étaient choisis, au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, les drogmans de la Porte et les hospodars de Valachie et de Moldavie. Elles étaient devenues ainsi puissantes et riches et possédaient des titres princiers. Elles mirent leur fortune et leur puissance au service de l'indépendance grecque, et dans le nouvel état formèrent une sorte d'aristocratie.

3. Le nom est resté en blanc.

Madame Cini à Smyrne et à Constantinople. Comme la goëlette donnée par le ministre à Karadza n'était pas arrivée. Karadza était d'avis que, le temps paraissant mauvais pour une excursion dans les îles, nous allassions, lui jusqu'à Smyrne et moi jusqu'à Constantinople. Dans un premier moment d'entraînement j'avais cédé et avais même fait demander un passeport pour Constantinople à M. Devoize[1] qui me l'avait envoyé sur le champ; mais sur plus mûres réflexions, je me suis décidé à rester, malgré le plaisir que j'aurais eu à faire cette route et aussi la quarantaine suivante avec des amis. Cini m'offrit avec bonne grâce de suppléer à ma bourse faite uniquement pour les îles, et quant aux habits je m'en serais fort bien passé; mais mon but de voyage n'aurait pu être rempli, je serais resté trop peu de temps et aurais eu trop peu de temps pour travailler à Smyrne comme à Constantinople. Je me suis donc décidé à laisser mes amis partir. A deux heures le bâtiment a fait voile pour Constantinople et nous, nous sommes entrés à Syra.

Notre premier soin a été de chercher la goëlette qu'on devait envoyer au prince Karadza et qui était partie du Pirée un jour avant nous; mais les mauvais temps avaient retardé son arrivée, et dans l'incertitude de son arrivée, le prince Karadza pria Miaoulis[2] de lui donner une de ses deux canonnières, ce qui lui fut accordé. Si nous n'eussions pas perdu le temps à rester à bord jusqu'au moment du départ de nos compagnons de voyage pour Constantinople, nous aurions pu être remorqués jusqu'à Naxie; mais, à notre débarquement, ils étaient partis et nous ne trouvâmes Canaris[3] que le soir, à l'aide d'un de ses officiers,

1. Consul de France à Syra.

2. Probablement un des fils du héros de l'indépendance grecque, André Vocos-Miaoulis, qui, né à Négrepont en 1768, mourut à Athènes en 1835, et avec Canaris et les autres brûlotiers hydriotes fut un des plus redoutables adversaires d'Ibrahim.

3, Constantin Canaris, le populaire héros grec. Canaris était né à Ipsara en 1790. Ce fut, pendant la guerre de l'Indépendance, le principal et le plus célèbre des brûlotiers : dans la nuit du 18 au 19 juin 1822, il fit sauter le vaisseau-amiral de la flotte turque qui venait de réduire Chio, La même année, il fit sauter à Tenedos un autre vaisseau-amiral ; et pendant toute la guerre se distingua par les tentatives les plus hardies. Nommé député

M. Sotireusis. Nous fûmes donc obligés de passer cette nuit à Syra et d'ajourner notre départ jusqu'au lendemain matin.

Vendredi 2 avril. — Nous avions l'intention de partir à sept heures du matin, mais M. Devoize nous ayant retenus à dîner, nous ne pûmes mettre à la voile qu'à onze heures. Notre bâtiment était fort bon, bien qu'un peu alourdi par ses trois canons, et le vent était assez favorable, mais à une petite distance du port il tourna tout à fait au sud et tout ce que nous pûmes faire, au lieu d'aller à Délos d'où nous comptions revenir le même soir pour repartir le lendemain avec notre goëlette qui devait arriver, fut de relâcher dans une petite crique à côté de Saint-Nicolas de Tine. Nous n'avions apporté aucun de nos effets avec nous, croyant retourner les prendre à Syra le même soir, et nous n'avions qu'un agneau et un fromage de Hollande avec quelques bouteilles de vin. Pendant que nous allions débarquer et visiter la ville, nous prescrivîmes aux matelots de faire rôtir notre agneau sur les pierres et rochers brisés qui ferment cette petite cale de Stavros, et nous nous mîmes en route.

L'approche de la fête de Tine pour le 6 avril (l'Annonciation)[1] avait attiré quelques autres petits bâtiments; il y en avait six dans la même cale qui sert aussi de quarantaine, ainsi qu'on le voyait à sa bannière jaune. Il n'y a qu'une demi-heure de la cale de Stavro à la ville de Saint-Nicolas. Le chemin est assez facile à marcher le long de la côte, tantôt en suivant le rocher et tantôt en suivant le rivage.

Nous allâmes à Saint-Nicolas faire visite à M. Theotoki, le gouverneur (διοκήτης), père de Theotoki qui vient d'épouser lady Ellenborough[2]. Nous vîmes dans les appartements des meubles

d'Ipsara à l'Assemblée nationale hellénique, en 1827. il s'attacha à Capo d'Istria qui le nomma commandant d'escadre. Il disparut du premier plan de l'actualité (*Canaris ! Canaris ! nous t'avons oublié !*) : après l'assassinat de Capo d'Istria, il s'était, en effet, retiré à Syra. En 1841 il rentra dans la politique : il fut nommé sénateur (1847), puis chargé plusieurs fois du ministère de la marine et de la présidence du conseil. Il mourut seulement le 15 septembre 1877, avec la dignité de vice-amiral.

1. Au 6 avril correspondait, dans le calendrier grec, le 25 mars.

2. Miss Digby ; voir plus loin, p. 207.

qu'on déballait, et entre autres des selles de femme. M. Theotoki nous dit que c'était son fils qui les lui envoyait de Paris, devant venir passer avec sa femme six mois au moins, et probablement un an chez lui. Je lui demandai s'il n'avait pas choisi pour eux une maison qui eût vue sur la mer, et il m'assura qu'il lui serait impossible de trouver une maison plus grande et plus habitable que celle qu'il habitait aujourd'hui, maison située dans une petite rue à pente rapide, étroite, tortueuse et sans vue de la campagne, des rochers et de la mer. Je ne sais quelle histoire aura pu faire Theotoki à lady Ellenborough pour la décider à venir se fixer dans un pays aussi étranger à tout confort, à tout agrément, à tout beau paysage, à toute conversation. Envoyer des selles pour des chevaux dans un pays où ne peut marcher un cheval et où les mulets ont peine à se tenir sur la pente des rochers glissants, il y a certainement là ignorance complète du pays où elle doit vivre, et elle sera bien tristement désappointée quand elle verra ce qu'est à Tine une maison de gouverneur, une garnison, une marine, une ville, un paysage, une promenade dans la campagne ! Ce sera une dure expiation des folies de sa jeunesse terminées par la plus grande de toutes les folies.

De chez M. Theotoki je sortis pour visiter la ville et aller voir un médecin italien nommé Zallony qui s'est fixé dans cette ville sur le port. Zallony a écrit autrefois un ouvrage sur les îles grecques, et tout récemment un ouvrage sur les Fanariotes. J'étais curieux de le voir et d'obtenir de lui quelques renseignements sur Tine et les îles, mais il était allé à son jardin et malgré deux visites je ne pus le rencontrer. Sa sœur, espèce de paysanne marseillaise, me reçut seule, mais c'était lui que je voulais voir. La vue d'un auteur et quelques instants de conversation avec lui, mettent sur la voie pour mieux se rendre compte de ses ouvrages.

Ne trouvant pas M. Zallony, j'allai voir l'église de la Panagia de l'Apparition, située sur la hauteur au-dessus de la ville. C'est une église grecque bâtie seulement depuis dix-sept ans et voici à quelle occasion. Une vieille religieuse rêva (en juillet 1822), pendant son sommeil, qu'une image de la Vierge existait dans

un des pans de la montagne, sans doute par tradition de quelque souvenir de vieille église chrétienne située en ce lieu. Elle parla de ce rêve à un prêtre qui, sur le champ, fit faire la recherche, trouva la grotte et la Vierge au lieu désigné, publia le miracle de cette apparition et appela le zèle des fidèles qui promptement répondit au sien. On proposa de bâtir une église et un hôpital dans ce lieu. L'argent arriva de tous côtés. Les chrétiens grecs de l'Asie Mineure, de toutes les îles, des provinces turques et de la Grèce envoyèrent leurs contributions en argent ou en nature et l'église commença à s'élever. Le premier maçon du pays en fut l'architecte. Tout ce que l'on désirait, c'était qu'il y eût un clocher à plusieurs rangs de cloches plus haut que les autres clochers de l'île, la seule où jusqu'ici j'aie remarqué des clochers dans les anciennes églises, car les Turcs ne permettaient pas de clochers et Tine était une exception, la conquête sur les Vénitiens étant d'une date beaucoup plus récente. Quant à Syra ce n'est que depuis l'affranchissement de la Grèce qu'on s'occupe d'ajouter des cloches aux anciennes églises et d'en donner à celles que l'on bâtit près des moulins.

L'église de la Panagia de Tine était remplie de monde. Elle est plus grande que ne le sont habituellement les églises orientales, mais beaucoup moins que nos églises occidentales. Toutes les colonnes sont en marbre blanc, prises au temple d'Apollon de Délos, car Délos est la carrière d'où toutes les églises chrétiennes du voisinage ont l'habitude de retirer leurs colonnes toutes taillées. La construction de tous les bâtiments dépendant de l'église est une véritable confusion et la peinture intérieure est un misérable barbouillage. Telle qu'elle est cette église excite le zèle des fidèles et chaque année au 25 mars (Annonciation) et au 15 août (Assomption) une masse de trois à quatre et cinq mille pèlerins accourt, de l'Asie même, pour contempler les cures merveilleuses qui ne peuvent manquer de s'y faire et apporter leurs dons en huiles, joyaux et argent.

M. Theotoki, le gouverneur, a eu la sage idée de tourner cette superstition publique au profit même des lumières publiques, en enlevant aux prêtres la distribution de ces dons et leur ré-

partition. Il a fait décider que les dons seraient réunis en un fond commun et que les objets en nature seraient vendus à l'enchère. De cette manière il a réalisé une somme assez importante dont la répartition fut ainsi réglée : l'église devait avoir tant pour la splendeur du culte, la réparation de l'église et le salaire du clergé additionnel ; les hôpitaux venaient ensuite ainsi que les pauvres malades ; une troisième partie était réservée pour l'instruction publique et des écoles primaires de jeunes filles et de jeunes garçons. L'argent qui restait était placé sur le champ en achat de maisons dont le produit venait augmenter les revenus de l'année suivante et former peu à peu un fond qui remplacerait ce qui pourrait manquer à la chaleur des fidèles. M. Theotoki et le dimarque M. Sagredo que je rencontrai sur la place que l'on forme en ce moment au bord de la mer — place bien petite mais utile cependant — me dirent que les offrandes des pèlerins s'étaient élevées en 1840 à 42.000 drachmes et que l'emploi suivant en avait été fait :

7.000 drachmes pour l'église ;
5.000 id. pour les pauvres ;
2.000 id. pour les enfants trouvés ;
12.000 id. pour les maîtres de dix écoles nouvelles ;
2.640 id. pour entretenir deux jeunes gens de Tine dans de plus hautes études : l'un est envoyé à Paris, aux frais de la Panagia, pour y étudier la médecine ; l'autre est envoyé à Athènes pour se préparer au professorat.

M. Theotoki père a, certes, montré beaucoup de sagesse dans une semblable répartition de l'argent et des dons des pèlerins [1].

1. « Dans ces ventes annuelles des offrandes des pèlerins, on trouve parfois de fort jolies choses qu'on irait vainement chercher ailleurs : des bagues antiques, des pierres gravées, des colliers, agrafes, bracelets, pendants d'oreilles en or, trouvés par le donateur en labourant ses champs, fouillant les tombeaux helléniques ou creusant les fondements de sa maison. Il y aurait là de quoi orner les étagères de nos belles les plus recherchées. L'intérieur des maisons de Saint-Nicolas est abondamment fourni aussi de vieux bahuts, de glaces de Venise, de lits, chaises et fauteuils sculptés et armoriés, d'étoffes en guipure qui auraient fait envie à MM. Revoil et

Après avoir admiré en passant les belles figures des grandes filles de Tine et avoir vu tout ce qu'il y avait à voir dans cette ville qui m'a beaucoup rappelé Amalfi en moins beau, — mais par ses sales portiques le long des quais, par sa construction en pente sur la montagne, par ses rues beaucoup plus étroites, plus tortueuses et plus malpropres, — nous allâmes rejoindre notre petite chaloupe canonnière pour dîner et coucher à bord et guetter les vents favorables. Notre dîner était excellent, un agneau rôti sur la pierre de la jetée le long du mur avec des broussailles odoriférantes, un excellent fromage de Hollande, des œufs frais apportés avec nous de Tine et des oranges fort douces. Le temps était doux, nous nous promenâmes quelque temps sur le pont et allâmes nous coucher sur des lits qui n'étaient revêtus que d'un tapis au lieu de matelas ; c'était ainsi que se couchait le capitaine et nous n'avions pas à nous plaindre puisque nous n'étions pas plus mal traités qu'il ne se traitait lui-même. Il prit au contraire pour nous des soins extraordinaires, nous mit double coussin et une bonne courte-pointe grecque ; et nous pûmes ainsi reposer un peu mieux.

Samedi 3 avril. — Je me réveillai un peu brisé, mais l'air du matin eut bientôt réparé mes forces. Non seulement le vent ne nous permettait pas de faire voile pour Délos, mais il nous tenait clos dans notre petite cale sans que nous puissions en sortir même pour retourner à Syra. Le temps, du reste, était fort beau et paraissait sûr. Nous envoyâmes chercher trois mules à la ville afin de faire une excursion dans la campagne à Exoburgo, ou le faubourg, emplacement de l'ancienne ville du temps de l'occupation vénitienne et avant qu'on fût descendu à Saint-Nicolas. La route va toujours en montant par le lit d'un torrent qui s'est creusé un passage à travers les rochers, et nos mules avaient grand'peine à se tenir sur ces pentes glissantes. La campagne est sans arbres. De temps à autre seulement la vue est appelée par une petite maison blanche carrée

du Sommerard, et qui gisent là obscurs et négligés dans une chambre de paysan. » Buchon, Excursions historiques dans les Cyclades, dans la *Revue Indépendante*, t. XIII (1844), p. 560.

et revêtue de sortes d'arabesques fantastiques ; ce sont des *peristerioni* ou colombiers qui sont très multipliés dans l'île. Un des commerces de l'île est l'exportation en tonneaux de ces tourterelles confites dans le vinaigre. Un autre produit meilleur est le vin doux dit de Malvoisie qu'on ne recueille plus que là. Sans doute que ce nom sera resté au vin de Tine de ce que les plants y auront été transportés de Malvoisie (Monembasie en Morée). Ces plants sont peu élevés, assez rares, et fort peu pittoresques. L'orge vient à merveille à Tine et les champs couverts d'orge y étaient beaucoup plus avancés qu'en Attique.

Nous étions à peine à une heure de la ville que le temps se couvre et une pluie battante commence à nous assaillir. Nous poursuivîmes cependant notre route, traversâmes le village abandonné d'Exoburgo et descendîmes dans la plaine jusqu'à un petit couvent où s'abritent trois franciscains placés sous le protectorat de l'Autriche. L'un qui est vieux et gras a l'air d'un idiot parfait et regarde tout d'un air hébété. Le second, grand et fort, a l'air d'un pauvre diable qui est entré là pour vivre avec moins de travail manuel. Le chef paraît homme d'esprit. Le chef de leur ordre réside à Constantinople et change de résidence tous les trois ans. Je lui demandai à voir sa bibliothèque. Elle est pauvre et se compose seulement de livres religieux sans aucuns manuscrits.

Après avoir pris une tasse de café que nous offrit obligeamment le bon franciscain qui n'avait pas même de bois pour faire jamais du feu, nous remontâmes sur nos mules et nous fîmes conduire au couvent des Jésuites qui était celui que je voulais voir. Les frères Jésuites de l'*Oliveta* de Palerme m'avaient dit avoir envoyé un des leurs à Tine et c'était celui-là que je voulais voir. Au lieu du jeune jésuite sicilien, je trouvai un vieux jésuite polonais qui nous reçut fort mal, s'enquit si j'étais catholique et me sembla, par sa remarque qu'il y avait de bons et de mauvais Français, avoir conservé une vive rancune contre ce qui s'était fait en France contre son ordre. Karadza le voyant s'agenouiller devant une porte lui demanda ce que c'était. Il répondit que c'était la porte de l'église, l'ouvrit, et nous entrâmes en

nous inclinant. Le jésuite se mit à genoux et au lieu de se contenter d'une petite prière à voix basse se mit à entonner des oremus à voix haute et nous ordonna de nous prosterner comme lui et de chanter comme lui. Je vis que c'était un fou et sans répliquer je tournai le dos et sortis de l'église et du couvent, suivi de Karadza et de Manuel ; mais lui, furieux, nous poursuivit de ses cris et ferma la porte du couvent avec fureur, nous laissant là à la pluie.

Une sœur de la charité chargée, ainsi que deux de ses compagnes dont l'une était l'abbesse, de la cuisine des Jésuites, nous offrit l'hospitalité et nous fit entrer dans sa cellule, sur quoi elle reçut de vives réprimandes de l'autre qui l'accusa d'être trop communicative avec les hommes et alla chercher la supérieure qui nous fit entrer dans son salon. La pluie continuant, je persistai à poursuivre ma visite du château vénitien dont les ruines dominent l'Exoburgo et toute cette partie de l'île de Tine et dont les pointes de rocher se voient de loin en mer. Je laissai Manuel et Karadza chez la femme du médecin qui possédait la seule maison un peu propre du village et m'acheminai à pied vers les ruines qui ne sont qu'à quelques pas de là.

La forteresse d'Exoburgo s'étend du haut du village jusqu'au sommet le plus élevé du rocher. Les murs de fortification suivent la crête d'un rocher moins élevé que l'autre qui est surmonté d'un dernier pyrgos. Les murailles seules sont conservées avec quelques fenêtres, mais tout le reste est en ruines. En haut de cette tour on a une vue magnifique de toutes les Cyclades, et l'œil suit avec effroi la pente perpendiculaire et unie du rocher jusqu'à un puits qui était alors enclos dans les ouvrages de fortification, bien qu'il y eût une fort grande distance à parcourir pour y arriver. Ce château est tout à fait vénitien et non français. Après l'avoir parcouru soigneusement, je redescendis au village prendre le prince Karadza chez le médecin, et nous remontâmes sur nos mules. La pluie toujours violente nous accompagna jusqu'à la ville de Saint-Nicolas, puis le temps s'éclaircit et la soirée fut fort belle. Il était près de quatre heures et nous n'avions pas encore mangé de la journée. Nous dînâmes à bord de notre bâtiment et y restâmes pour guetter le vent. Quelques nouveaux bâti-

ments chargés de pèlerins étaient arrivés dans la cale et d'autres voguaient vers Saint-Nicolas pour la fête de la Panagia.

Dimanche 4 avril. — Dès le lever du soleil nous eûmes un vent favorable et nous nous décidâmes à appareiller pour aller visiter Délos et la grande Délos (Rhœnéa). A sept heures nous sortions de la cale, car l'appareillage est long ici et dure plus d'une heure ; et à neuf heures nous jetions l'ancre entre les deux Délos après avoir passé en vue du port Colonne de Rhœnéa sur lequel sont placées les ruines du château des Hospitaliers. Les chevaliers de Saint-Jean fondés en 1118 pour desservir les hôpitaux de Jérusalem avaient en 1187, lors de la prise de cette ville, 19.000 manses à eux. La manse est ce que deux bœufs attelés à une charrue labourent en un jour. Après la prise de Margat en 1285 et de Saint-Jean-d'Acre le 18 mai 1291, les chevaliers se retirèrent en Chypre où le roi leur fit don de Limisso. Mais ils furent en querelle perpétuelle avec les rois de Chypre ; et Foulques de Villaret, pour se débarrasser de cette tutelle, sollicita l'appui de Philippe le Bel et s'empara de Rhodes le 15 août 1309. L'année suivante, 1310, ils s'emparèrent de Cos et de la grande Délos où ils établirent des châteaux-forts. Tournefort dit que parmi les ruines situées sur la pointe opposée à celle de Glaros sur l'autre côté du port Colonne, il remarqua des pierres qui portaient la croix de Jérusalem et qu'on en avait emporté beaucoup d'autres à Myconi pour les employer à la construction de l'église.

Nous prîmes le bateau et nous fîmes descendre dans la petite Délos, dans le port que Tournefort appelle de Fourni. La journée était superbe et Manuel et moi nous nous mîmes à parcourir l'île qui n'est habitée que par un seul berger qui reste du côté de Myconi ; encore va-t-il tous les jours à Myconi. Je me dirigeai par le rivage sur une petite colline et de là je redescendis dans une vallée où se montraient de tous côtés des amas de temples

1. T. I, p. 378 (Note de Buchon).

2. Sur Délos, voir Benoit, *Archives des Missions*, t. II, p. 386-407 et Haussoulier, *La Grèce* (dans la collection des Guides Joanne), t. II, p. 443-463. Radet, *l'Histoire et l'œuvre de l'Ecole Française d'Athènes*, Paris, 1901, 8° p. 331 et suiv.

renversés à dessein sans qu'une muraille restât debout. Un peu sur la droite du côté de la montagne qui sépare l'île en deux versants brillent les masses de marbre blanc qui formaient le temple d'Apollon. J'allai d'abord visiter non loin du rivage des colonnes et un pilier de beau granit encore debout. Ce granit est celui du mont Cynthien. Près des colonnes conservées beaucoup d'autres sont jetées çà et là. C'était, dit-on, un gymnase célèbre et les habitants des îles voisines appellent encore la petite Délos *les Ecoles*.

En suivant le rivage de ce côté on retrouve partout de ces belles colonnes et de ces beaux piliers de granit et jusque dans la mer on retrouve d'énormes morceaux de granit et de marbre blanc de Paros. On dit que quelques-uns de ces piliers appartenaient à des magasins publics disposés sur le rivage ; ils ont l'air un peu trop monumental. Peut-être étaient-ce des portiques pour la promenade. A droite de ces colonnes sont les ruines d'un temple où le granit et le marbre sont amoncelés. On a peine à se frayer un chemin à travers ces débris. Enfin apparaissent devant vous les immenses ruines du temple d'Apollon ; le piédestal de la statue portant encore le nom d'Apollon est à la même place où il se trouvait. Les blocs de marbre sont si énormes que leur masse seule les a protégés. Autour sont accumulées des colonnes cannelées, des colonnes demi-cannelées et des colonnes unies avec d'immenses architraves ; c'est là une mine où pendant plusieurs siècles sont venus s'approvisionner les architectes des îles voisines. Dans la même direction du rivage et sur le même penchant du coteau on trouve la naumachie disposée en ellipse avec des murs épais de soutènement en granit.

Nous commençâmes ici à monter la colline qui fait face au rivage opposé à Myconi. Tout le terrain est couvert de débris car la ville s'étendait de là jusque sur la crête de la colline et à la grande citerne placée à la pointe de l'île opposée à notre pointe de débarquement. Une autre ville s'étendait du même côté au pied du mont Cynthien ; la porte de forme connue sous le nom de forme cyclopéenne se voit encore adossée au mont Cyn-

thien. En descendant dans cette même direction pour rejoindre le port Fourni, on rencontre le théâtre construit sur la montagne même. Les murs et les gradins sont encore parfaitement visibles. Je restai quatre heures dans Délos à la parcourir en tous sens, mais il faudrait y revenir à plusieurs reprises et y consacrer plusieurs jours. Je n'avais pas de papier avec moi et n'ai pu calquer un piédestal sur lequel se lit une inscription à Alexandre, fils d'Ammon. Ce piédestal de quatre pieds de haut et carré est couché par terre entre le temple d'Apollon et la ville en montant.

L'imagination est frappée de tout ce qu'il y avait de grand dans cette petite île aujourd'hui inhabitée. Plus de quarante temples magnifiques, un vaste théâtre, un gymnase probablement pour les choses religieuses, une naumachie pour de petits bateaux, des portiques, des milliers de statues, tous les chefs-d'œuvre de l'art ; aujourd'hui, son seul habitant temporaire est un berger qui a amassé quelques pierres près d'une citerne et s'en est fait un gîte, et nous y a donné de bon lait de brebis et de bon fromage frais.

Notre bateau nous conduisit à Rhœnéa ou la grande Délos, à un port connu sous le nom de *port du général*. Nous grimpâmes la côte et arrivâmes sur le champ au milieu de tombeaux qui sont répandus sur tout le versant de la côte opposée à la petite Délos. Presque tous paraissent avoir été bouleversés par la main des hommes plus destructive que la main même du temps. M. Rouen, qui a fait ouvrir, il y a quelques années, plusieurs de ces tombeaux, y a trouvé de fort beaux joyaux d'or. Au milieu de cette masse de tombeaux, beaucoup encore sans doute ont échappé aux recherches avides et restent intacts ; mais il est difficile de les reconnaître au milieu de ce bouleversement.

En suivant toujours la côte dans la direction opposée à celle par laquelle nous étions entrés dans le détroit et en allant jusqu'au cap Glaros (*cormoran*, du nom de ces oiseaux que j'y ai vus en quantité), on arrive à des débris de temples. Partout çà et là gisent des autels et des piédestaux. Sur plusieurs j'ai vu sculptée une tête de bouc à laquelle pendent des festons et une grappe de raisin. Le plus beau de ces piédestaux a été transporté

au lazaret de Syra, mais j'en ai vu un autre du même style dont la sculpture est tout aussi bien conservée. Au-delà de ces piédestaux et fragments de temple s'étend le long de la pente élevée du rivage l'ancienne ville qui faisait face au temple d'Apollon. Toutes les maisons sont là gisant par terre, comme des châteaux de cartes renversés par la main d'un enfant.

Il fallait une heure et demie pour aller, de là, de l'autre côté du port Colonne, en traversant la langue de terre qui sépare les deux caps ; je ne pus y aller et fus obligé de remettre à un autre temps ma visite aux Hospitaliers de Délos. Le vent étant très favorable pour aller à Naxie, je pressai Karadza d'en profiter. En deux heures au plus nous y étions transportés. Nous aurions pu de là renvoyer notre chaloupe canonnière qui nous eût envoyé chercher par la goëlette, et celle-ci nous aurait apporté nos effets que nous avions laissés à Syra ; mais Karadza voulut retourner à Syra aussi bien que Manuel, et nous mîmes à la voile à cinq heures. A minuit nous entrions dans le port de Syra.

Lundi 5 avril. — Devoize nous donna l'hospitalité et un excellent souper. Le vermicelle qu'on fabrique à Syra est presque aussi bon que celui d'Amalfi. Toute la journée le vent nous fut contraire, et nous fûmes obligés de rester. Le jeune Tastu venait ce matin de sortir de la quarantaine. Il a quitté Smyrne pour venir pendant trois mois remplacer M. Devoize qui va remplacer M. Challais à Smyrne. C'est un jeune homme qui s'est rapidement formé. C'est une chose utile de placer de bonne heure les jeunes gens dans les affaires sérieuses, cela les mûrit plus vite.

Le temps était assez beau ; je montai à la haute ville rendre visite à M. de Blancy, piémontais, évêque de Syra, après avoir rendu visite dans la basse ville au vicomte de Forestier, consul d'Autriche, qui m'apprit l'augmentation des révoltés de Candie et tout ce qui s'y était passé avec le consul d'Angleterre et le capitaine de la station anglaise. Les Anglais désiraient faire solliciter leur protection par les Candiotes, mais aujourd'hui après leurs déclarations au sujet de l'affaire d'Egypte, ils en sont un peu embarrassés.

L'évêque de Blancy que je trouvai chez lui, est un capucin d'environ 70 ans, sec et bien conservé. On voit une nature nerveuse et impatiente qui aime l'activité et ne peut prendre le temps de tourner les obstacles. Il doit être entêté et vain. Sa conversation m'a prouvé qu'il était homme du monde et d'habitudes faciles, mais qu'il était fort ignorant de l'histoire. Il est délégué du pape dans les Cyclades et fort jaloux de l'autorité des autres évêques et, en particulier, de celle de l'archevêque de Naxie qui porte le titre de Métropolitain de la mer Egée. Comme il n'y a pas d'évêque catholique dans le Péloponnèse, c'est l'évêque de Syra qui étend sa juridiction sur ce pays. Mais le plus grand nombre de ses paroissiens se trouve à Syra. Hermoupolis ou la basse ville en contient 800, et la haute ville où réside l'évêque environ 3.200, qui sont très certainement les plus pauvres et les plus ignorants et les plus sales habitants de l'Archipel. L'évêque chercha dans ses archives s'il serait possible de trouver quelque chose sur l'époque historique qui m'intéresse, mais il ne trouva rien qu'une prière faite dans les mosquées de Turquie pour demander en 1715 la victoire sur les Vénitiens de Morée. Il n'a pu avoir la liste que de quinze évêques de Syra et ne va pas au delà du xv[e] siècle. Il m'a parlé d'une pièce relative à Patras lorsque les Vénitiens en firent le siège, mais il ne put la trouver.

Je descendis de la ville avec une grande fatigue et allai passer le reste de la soirée chez Devoize.

Mardi 6 avril. — C'était aujourd'hui l'anniversaire de l'insurrection hellénique. Tous les bâtiments du port ont été pavoisés et les églises ouvertes. Nous autres, croyant trouver le vent bon au large, aussitôt que notre capitaine eût fait ses salutations de canon, nous nous mîmes à bord. C'était une petite goëlette, fine voilière, appelée *la Scylla*; mais peu nous servit qu'elle fût bien construite. Après avoir erré jusqu'au soir sans pouvoir faire plus de trois ou quatre milles en mer, nous rentrâmes dans le port, après sept heures de navigation, de 11 à 6 heures et nous allâmes chez Devoize où nous passâmes le reste de la journée,

Mercredi 7 avril. — Le vent continue à être beaucoup plus

défavorable et tout à fait violent. Aucun bâtiment ne peut sortir du port. Je reste à causer avec M. Devoize qui me donne l'historique de la détestable administration de Syra. M. Tastu reste aussi avec nous, et je vais faire quelques visites avec M. Pitzipios. Le vent continuant à être tout à fait contraire et semblant vouloir continuer ainsi, nous décidons de retourner à Athènes.

Jeudi 8 avril. — Nous nous embarquâmes à sept heures pour le Pirée avec un jeune officier des colonies de la Marche autrichienne, près de la Bosnie. C'est un homme de bon sens et d'un cœur droit. Ses remarques sur l'organisation de ce pays ont eu pour moi un grand intérêt. Il s'appelle le baron.....[1] et est le fils du général croate de ce nom. Il avait été envoyé d'Autriche avec onze autres officiers pour être placés auprès des pachas et les aider dans leur guerre ; mais l'Autriche a vu que l'Angleterre prenait le dessus avec une telle arrogance qu'elle a préféré se retirer de la partie.

Après avoir eu quelque peine à sortir du port de Syra nous trouvâmes un vent favorable, mais qui finit par se ralentir et qui à sept heures du soir, lorsque nous eûmes passé Thermia et Zéa, tomba tout à fait. Vers minuit nous eûmes un peu de vent, mais cela dura peu et nous n'avancions pas. Enfin arriva un temps terrible, une pluie par torrents et des vents furieux. Notre pauvre goëlette fut ainsi terriblement secouée toute la nuit.

Vendredi 9 avril. — Le temps devint plus mauvais encore le matin. Il pleuvait par torrents. La bande de notre bâtiment était dans la mer et le vent s'engouffrait dans nos voiles de manière à faire plier les mâts. Deux fois nous faillîmes être jetés de côté parce que des ris s'étaient échappés et avaient donné plus de prise au vent. Ne pouvant entrer directement dans le port, nous tirâmes des bordées jusqu'à Phalère, et enfin à deux heures, trempés de pluie et d'eau de mer, nous débarquâmes au Pirée. Nous prîmes sur le champ des voitures et arrivâmes à trois heures à Athènes, absolument avec la même saison que j'avais eue à mon premier débarquement en décembre.

1. Le nom est laissé en blanc.

CHAPITRE II

Premier voyage en Eubée : Chalcis[1].

Le 19 avril, Buchon partit d'Athènes pour une excursion dans la Grèce. Il gagna Marcoupoulo, les bords de l'Euripe et la baie de Laspi auprès de laquelle se trouvait le port d'Aulis. Contournant la baie, il arriva bientôt à l'endroit le plus resserré du canal d'Eubée[2].

Mardi 20 avril. — A trois heures et demie nous passâmes l'abominable pont jeté aujourd'hui sur l'Euripe, franchîmes les portes de la tour et entrâmes dans la forteresse, puis dans les faubourgs, en ville de Chalcis. Aussitôt après mon arrivée, j'allai voir Adam Doucas, ex-ministre de la guerre chez qui je logeai, grec rusé parmi les plus rusés et faisant tourner ses ruses trop court peut-être vers son propre avantage. De là, j'allai chez le colonel Fabricius, excellent homme de nation allemande, aimé par exception des Grecs et les aimant aussi, bien différent en ces deux points de la plupart de ses compatriotes qui, malgré un long séjour au milieu des Grecs qu'ils gouvernent, ne sont pas encore parvenus à les connaître.[3]

Je commençai le soir même une excursion dans Chalcis. Je cherchai vainement sur les murs de toutes les maisons qui pouvaient offrir quelques traces des anciens baux de Venise, je ne pus y trouver l'inscription suivante que Wheler dit[4] avoir lu sur les murailles de ce palais en 1674. Cette inscription est de l'an 1273. La voici telle qu'il la rapporte :

1. Sur l'Eubée, voir le mémoire de Jules Girard sur l'Eubée, *Archives des Missions*, t. II, p. 635-728.

2. Voir *La Grèce Continentale et la Morée*, p. 204-205.

3. Le roi de Grèce était alors Othon de Bavière.

4. Wheler, *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, La Haye, 1723, t. II, p. 279.

ANNO AB INCARNATIONE DÑI NRI IHN XPI
MILLE CCLXXIII MĒS MAIO HOC OPVS FEC.
INCHOARI NOBIL. VIR DÑVS NICOLAVS
MILIANI BAIVL. NIGROPONTIS ET EIVS
CONSILIARII DÑI MICHEL DE ANDRO ET
PETRVS NAVAIARIO IN HONORĒ DEI ET
BEATI MARCI EVĀG

A cette époque Chalcis était encore sous le suzeraineté des princes français de Morée et le bail vénitien n'était chargé que de la protection des Vénitiens. Mais si je ne pus retrouver, peut-être par suite de la faiblesse de ma vue, l'inscription trouvée par Wheler, et qui, peut-être aussi, aura été depuis ce temps ensevelie dans les décombres, je retrouvai beaucoup d'autres choses curieuses pour mes études.

Au-dessus de la grande porte de la tour sur l'Euripe est le lion ailé et au-dessous trois écussons l'un à côté de l'autre [1]. Les Vénitiens ont mis partout ici le lion de Saint-Marc après leur prise de possession et l'ont fait placer sur des bâtiments construits longtemps avant eux. Les Turcs l'ont laissé presque partout, seulement ils l'ont parfois retourné la tête en bas.

Ces trois mêmes écussons se retrouvent chez M. Thiesse, agent consulaire de France à Chalcis. La maison qu'il a achetée faisait partie des bâtiments qu'habitait le pacha de Négrepont, peut-être après le bail de Venise et après le gouverneur franc. C'est la première maison après le pont sur l'Euripe et après la tour dans l'intérieur de la citadelle. En faisant faire des réparations, il trouva sous sa maison deux fort belles caves voûtées bien construites, les seules de l'île probablement avec celles que vient de faire construire M. Noël à Achmet Aga. Dans une autre partie de la maison, en faisant des excavations, M. Thiesse trouva trois écussons qu'il fit placer fort convenablement dans son jardin au-dessus de la fontaine. Le premier et le troisième écusson sont tout à fait semblables à ceux que je viens d'indiquer, celui du milieu seul diffère [2].

1. Ces écussons sont reproduits dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XL, fig. 9, 13, 32.
2. *Ibidem*, pl. XL, fig. 34.

Au-dessus d'une porte intérieure de la forteresse sont trois autres écussons surmontés du lion ailé[1].

Nicétas raconte[2] que le marquis de Montferrat après s'être rendu maître d'Athènes et avoir mis garnison dans la citadelle, marcha vers l'Eubée et que les habitants de Chalcis, loin de se mettre en défense, préparèrent un pont à son armée. Les Latins, ajoute-t-il, firent élever sur le détroit un fort pour contenir la mobilité des insulaires grecs. Cette tour a subsisté longtemps et on en trouve beaucoup de restes dans la tour actuelle qui est plus récente.

Sur la porte opposée à celle que je viens d'indiquer dans la citadelle sont trois écussons surmontés aussi du lion de Saint-Marc[3].

La cigogne abonde à Chalcis et a dû être adoptée dans beaucoup d'armoiries. Comme en Hollande on voit à Chalcis les cigognes faire leurs nids au-dessus de beaucoup de maisons et c'est un signe de prospérité pour la maison dans les idées populaires des deux nations.

Au-dessus de la porte de l'Arsenal est un écusson avec les cinq losanges, semblable à celui ci-dessus.

L'église de Saint-Demétrius contient çà et là dans ses murailles d'anciens fragments d'autres bâtiments avec des écussons. J'en ai retrouvé deux, l'un dans le cimetière au milieu de beaucoup de tombeaux turcs renversés, et l'autre à la porte de l'église par terre le long du mur[4].

Au-dessus de la porte d'une maison bâtie en 1752, on a enchâssé un écusson en pierre sculptée bien plus ancienne[5].

Le long des murailles de la forteresse à l'entour de la porte est encore une grande pierre sculptée portant le lion de Saint-Marc. Les Vénitiens étaient devenus seigneurs de Chalcis, c'est-à-dire de la seigneurie tercière de Négrepont, par la mort de Nicolas dalle Carceri, en 1372. Nicolas était fils de Jean dalle

1. *Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XL, fig. 6, 12, 15.
2. Page 22 de mon édition de Villehardouin (Note de Buchon).
3. *Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XL, fig. 8, 9, 18.
4. *Ibidem*, pl. XL, fig. 37 ; pl. XLI, fig. 7.
5. *Ibidem*, pl. XLI, fig. 9.

Carceri, seigneur d'Egripo, et de Florence Sanudo, duchesse de Naxos. Jean était mort en 1310 et Nicolas hérita d'Egripo. Sa mère Florence se remaria à un Sanudo Spezzabanda qui mourut sans enfant en 1345 et alors le duché de Naxos échut à Nicolas. Il régna sur les deux seigneuries jusqu'en 1372, année où il fut assassiné par François Crispo qui se fit duc de Naxos et laissa Venise succéder à la seigneurie tercière de Chalcis.

Dans l'année 1421 (le 17 juillet) le bail vénitien de Chalcis, en exécution d'une décision du conseil de l'île, examina plusieurs manuscrits des coutumes de Romanie et envoya au doge les plus authentiques pour qu'une loi conforme fût accordée à la seigneurie. Trois ambassadeurs successifs, dont le dernier était l'archevêque d'Athènes, furent envoyés au doge pour solliciter sa confirmation qui fut enfin donnée par le doge François Foscari, le 4 avril 1453 ; et les 219 articles de la rédaction nouvelle, transcrits dans un volume sur parchemin revêtu de la bulle de plomb, furent envoyés à Chalcis. Je l'ai vainement cherché. Il est probable que les Vénitiens l'auront emporté lorsque, quelques années après, ils perdirent toute l'île d'Eubée.

Au printemps de 1470, une flotte composée de 108 galères et de 200 autres bâtiments et portant, dit Daru[1], 70.000 hommes, partit de Constantinople, vint jeter l'ancre dans le canal de Négrepont, entre cette île et le continent vénitien. Nicolas Canale, le bail vénitien, était avec 35 galères dans le golfe Saronique, sous l'île de Salamine. Il laissa les Turcs débarquer à Chalcis par un pont de bateaux. En quatre assauts, du 24 juin au 12 juillet, les Turcs perdirent 35.000 hommes, mais Canale persista à ne rien faire et Chalcis fut emportée d'assaut, le 12 juillet 1470. Le gouverneur se réfugia dans le château, mais il fut obligé de se rendre. Mahomet, malgré la promesse de vie sauve qu'il lui avait donnée, le fit scier par le milieu du corps. Les Vénitiens firent quelques armements pour reprendre leurs anciennes possessions, mais ils conclurent enfin la paix, après

1. *Histoire de la République de Venise*, éd. de 1826, t. III, p. 177.

quelques années de lutte ineffective, et cédèrent l'Eubée aux Turcs par le traité du 25 janvier 1479. Depuis 1470 de fait et depuis 1479 de droit, les Turcs ont donc occupé l'île d'Eubée jusqu'à l'année 1828 [1] où ils durent l'évacuer conformément au traité du 6 juillet 1827 [2]. Ils y ont laissé pour souvenir de leur séjour la forteresse de Carababa, la maison de campagne de Velibaba, trois mosquées assez vastes, et d'énormes boulets de pierre en grand nombre pour charger leurs vieux canons.

Du temps des Francs, il existe encore deux tours carrées [3] encadrées depuis par les Vénitiens dans l'enceinte de leurs plus savantes et plus modernes fortifications, et une autre tour carrée dans l'intérieur de la ville. La plus grande église de Chalcis, appelée Hagia Paraskevi, transformée d'abord par les Turcs en mosquée et rendue depuis peu seulement au culte chrétien, est aussi d'origine franque. Elle est de structure gothique et contemporaine des premiers temps de la conquête franque. Sa largeur est de 18 mètres et sa longueur de 40. Deux rangs de colonnes soutiennent des arcades, mais les Turcs, en en faisant une *djamid* ont fait mettre un pilier grossier au milieu de trois des cintres de chaque côté, ce qui gâte complètement l'église.

La nef a huit mètres de largeur ; et il y a trois mètres d'une colonne à l'autre. Cette nef se termine par une beaucoup plus grande arcade qui va jusqu'à la voûte de l'édifice et est en plein cintre. Les fenêtres fort grandes sont en ogive et la petite tourelle qui surmonte la tour est composée de plusieurs petites colonnes grêles, comme la cathédrale de Worms. Dans le mur à gauche du chœur se trouve incrustée à la hauteur de six pieds environ l'épitaphe suivante en lettres gothiques du XIVe siècle :

1. La date est en blanc.
2. Le manuscrit porte 6 juillet et la date d'année est restée en blanc.
3. M. Fabricius m'a indiqué sur le mur de la tour carrée du centre une, grande pierre avec des armoiries franques trop effacées pour les reconnaître, mais faisant partie du bâtiment et non plaquées comme le sont les armoiries vénitiennes (Note de Buchon).

HIC JACET NOBILIS ET
EGREGIVS VIR DOMINVS
PETRVS LIPPOMANO NEC
NON HONORABILIS CONSILIARIVS
NIGROPONTIS A VENETORVM
DVCALI DOMINIO CONSTITVTVS
QVI AB HOC SECVLO MIGRAVIT
DOMINI SVB ANNIS S[ALVTIS] 1393
DIE SEPTIMO MENSIS
SEPTEMBRIS EX[PENSIS] SVORVM
HEREDVM

Au-dessous de cette épitaphe est sculpté sur la pierre un écusson [1].

Cette épitaphe n'avait pu être connue jusqu'ici des voyageurs, puisque les Turcs ne laissaient pas pénétrer dans leurs mosquées et que les Turcs d'Eubée étaient surtout fort jaloux de leur autorité et ne laissaient pénétrer personne au-delà de Chalcis, sans que sa vie fût exposée à leur intolérance indisciplinée. Depuis le départ récent des Turcs, les chrétiens en badigeonnant le tout en blanc ont rendu les lettres fort difficiles à lire et les armoiries fort difficiles à reconnaître. Il m'a fallu monter sur une échelle et suivre une à une toutes les lettres gothiques à l'aide des cierges tenus par le sacristain pour pouvoir déchiffrer ces caractères, que quelques personnes n'ont pas l'habitude de lire. A côté de cette église, qui était autrefois l'évêché, est un vieil édifice aussi des premiers temps de la conquête franque et qui servait probablement de palais épiscopal. Avant la construction de cette église, la première église de Chalcis était une église de Hagia Panagia (Notre-Dame). Voici ce que raconte Henri de Valenciennes dans sa chronique :

« Là (à Thèbes) séjourna li empereres (Henri de Flandres) deus jours et au tiers s'en ala vers Negrepont. La nuit jut à un casal (probablement près de la source qui, au bas des montagnes Klephto Vouni et de celles d'Aulis, se jette dans la grande baie

1. Cet écusson est reproduit dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XL, fig. 19.

autour de laquelle tourne la route d'Oropos à Chalcis) et s'i reposa jusques à lendemain... Lendemain se mist à la voie en une galie pour aler à Négrepont.... Li empereres Henris entra a Négrepont a grant joie ; et mout le rechurent joieusement li Griphon de la vile et de toute la contrée, car il vinrent encontre lui a gran taburs et de trompes et d'autres enstrumens. Et le menerent a une église de Nostre-Dame pour ourer. »

L'empereur Henri était venu à Négrepont avec Ravain dalle Carceri, seigneur de Chalcis ou de la tierce partie de l'île depuis trois ans en 1205 et les deux autres tiers avaient été donnés à ses deux frères.

Les trois mosquées bâties par les Turcs à Chalcis y sont conservées. J'entrai dans la plus grande pour voir comment elles sont distribuées. Elles sont encore au culte mahométan, mais les Mahométans ne sont plus que tolérés. Aussi a-t-on défendu l'appel du muezzin du haut du minaret, comme eux-mêmes défendaient autrefois les cloches, et on peut entrer dans leurs djamid sans s'inquiéter du yataghan d'un croyant. C'est une vaste salle dont le parquet est recouvert d'une natte et sur cette natte sont placés plusieurs tapis de prière au goût de chacun. Les murs sont sans ornement. Un petit escalier étroit, droit et haut avec une balustrade est appuyé sur le mur du fond ; et tout en haut de cet escalier droit, se trouve une espèce de chaire recouverte de son dôme. C'est là que monte le prêtre musulman pour faire la lecture du Coran aux assistants. Une petite fontaine entourée d'une balustrade et recouverte de tous côtés, est placée vis à vis la djamid et servait aux ablutions.

Avant la révolution grecque les Turcs d'Eubée se distinguaient par leurs richesses. L'île entière avait été distribuée entre quelques grands propriétaires turcs qui résidaient à Chalcis, Oréos, Roviès et Carystos, et possédaient un grand nombre de villages qu'ils faisaient fort mal régir par des fermiers. Comme il n'y avait jamais de règle dans cette administration turque, le paysan craignait de produire, de peur d'être tourmenté par de plus fréquentes angaries ; et l'opprimé comme l'oppresseur restaient pauvres. La population de l'île était alors de 100.000 habitants

dont 20.000 Turcs et 80.000 chrétiens. A la fin de la guerre de la révolution, une guerre impitoyable avait fait périr 60.000 chrétiens et 5.000 Turcs, et il ne restait plus dans l'île que 35.000 hommes dont 20.000 chrétiens et 15.000 Turcs.

Aussitôt que le protocole d'avril 1833 fût signé par les trois puissances et eût assigné l'Eubée à la Grèce, les 15.000 Turcs se hâtèrent de vendre leurs propriétés pour le prix qu'on voulut leur en donner. Quelques brocanteurs grecs, tels qu'un M. Doumas de Roviès, cité parmi les plus mauvais hommes de son pays, intervinrent pour se créer une petite industrie en se faisant payer à la fois par le Turc qui voulait vendre et par l'Européen qui voulait acheter, car plusieurs Européens furent tentés par la beauté de l'île d'Eubée. Le Turc ne reçut pas plus, mais l'Européen paya plus cher, une partie des terres du Turc et de l'argent des deux restant entre les mains des Doumas du pays, race qui a trop longtemps été habituée à trembler ou à tromper sous les Turcs pour rentrer aussi facilement sous le joug austère de la morale européenne. Quelques Turcs au nombre de 300 à Chalcis et de 100 à Carystos n'ont pu se décider à quitter leur belle Eubée et continuent à y vivre sous le gouvernement grec et se conduisent fort bien. On leur a laissé deux des mosquées, l'une dans la ville et l'autre dans la citadelle, dans l'enceinte de laquelle presque tous habitent.

Il se trouve aussi à Chalcis quelques Juifs qui avaient d'abord émigré en même temps que les Turcs mais qui sont revenus depuis. Ils tâchent de se faire tolérer des Grecs par leur humilité servile ; les Turcs au contraire sont froids, dignes et fort estimés. Il se trouve environ 200 Juifs à Chalcis ; ils habitent comme les Turcs l'intérieur de la citadelle. Réduite en 1830 à 200 habitants chrétiens, Chalcis en compte aujourd'hui 5.000 ; et sa prospérité peut devenir fort rapide si on met promptement à exécution le projet du pont de l'Euripe qui permettra aux plus grands bâtiments de se diriger par cette route. Les travaux sont peu dispendieux et les bénéfices considérables. Le roi a cédé à la ville le droit de le faire, il est donc possible que cela se fasse puisque cela n'est plus dans les mains du gouvernement.

Mercredi 21 avril. — J'ai reçu ce matin la visite de MM. Bulgari, président du tribunal et Tibaldo, procureur du roi, et celle du général Griziottis. Les deux membres du tribunal de Chalcis m'ont parlé d'une découverte de 1800 monnaies vénitiennes découvertes à Castrovala près de Coumi en Eubée, à quinze heures d'ici, au mois de mars, il y a une quinzaine de jours, en bâtissant une église. Elles ont été apportées au dimarque qui en a envoyé cinq à Chalcis. Celui-ci vient d'en envoyer trois à Athènes et m'a donné les deux autres. Elles sont de deux modèles différents et en argent fort léger. D'un côté on voit le lion de Saint-Marc avec la légende VENETI S. MARCVS, de l'autre un doge debout en habit de cérémonie et tenant un long bâton et j'y lis la légende : SAGRADO MOC. DVX. MM. Tibaldo et Bulgari m'ont promis d'écrire sur les lieux pour en obtenir d'autres, si cela est possible.

L'année dernière, au mois de juillet, on avait fait à Chalcis même, une découverte plus intéressante encore. On travaillait à la réparation de la caserne dans la citadelle. La salle où est le dortoir est une longue salle voûtée. Sur la droite en entrant se trouvent le long du mur deux grandes arcades un peu saillantes. On avait cru qu'elles étaient appliquées immédiatement le long du mur d'appui, mais tandis que les maçons réparaient le mur à la suite d'un tremblement de terre si fréquent à Chalcis, une pierre tomba par derrière dans le vide au milieu de l'espace tracé par une des arcades. On continua à déblayer le mur par ordre du colonel Fabricius, commandant de la citadelle, qui m'a lui-même expliqué le tout, et on trouva là une sorte de grande niche voûtée, dans l'intérieur de laquelle étaient des sacs, les uns remplis de casques, les autres de cuirasses, d'autres de plattes, ceux-ci de bouts de lance et d'étoiles de fer. M. Fabricius avertit aussitôt le roi et lui envoya quelques-unes des armures. Ce sont celles que j'ai vues à mon arrivée et qui m'ont décidé à demander au roi de faire venir le reste à Athènes. Quelques-unes se sont égarées en route, et on en trouve encore quelques-unes à acheter à Chalcis.

Après mes visites en ville, je suis monté à cheval pour aller

voir deux tours et une forteresse, dont on m'avait parlé comme se trouvant près du village de Phyla à deux lieues de Chalcis, au sud-est de Vasilikos. En sortant de la ville, on trouve une plaine étroite, resserrée des deux côtés par la mer. On laisse à droite une montagne au bas de laquelle est tracée, sur le bord de la mer, la route qui conduit à la fontaine Aréthuse, à Erétrie et à Carystos. Cette montagne entière est couverte de tombeaux antiques sur toutes ses pentes du côté de la mer. Du côté de l'intérieur, elle a en face un long aqueduc d'origine hellénique et creusé dans le roc, puis réparé par les Romains et ensuite par les Vénitiens, et dont les traces sinueuses forment un très bel effet dans le paysage ; ces arcades commencent auprès de la citadelle sur la place qui la sépare des faubourgs et se prolongent à sept ou huit lieues de là.

Nous suivîmes pendant une heure les replis de cet aqueduc restauré par les Vénitiens et commençâmes à nous avancer entre deux haies épaisses de fleurs le long des ruisseaux. La végétation a dans cette partie de la campagne de Chalcis une puissance et une sève merveilleuses. C'était un spectacle enivrant que cette abondance des eaux, des herbes et des fleurs, après l'aridité des côtes de l'Attique et la nudité des montagnes de cette partie de la Béotie que j'avais traversées. Les deux tours dont on m'avait parlé sont placées chacune sur un petit tertre séparé. Elles ont six mètres sur chaque face, les murs ont un mètre quinze d'épaisseur et leur hauteur de quinze à seize mètres. Elles servaient de vigie aux Vénitiens. On les voit presque tout le long de la côte du continent sur la côte d'Oropos à Chalcis et elles pouvaient ainsi surveiller tout ce qui se passait dans cette partie du canal de l'Eubée. Sur chaque face en haut de la tour est une petite fenêtre de forme ovale [1].

A un quart de lieue plus loin est le village de Phyla, et au-dessus de la montagne qui le domine est une ancienne forteresse dont la tour carrée et quelques-uns des murs sont assez bien

1. Par la figure que donne Buchon dans son manuscrit, on voit que la fenêtre ovale est placée en largeur.

conservés. Elle est des derniers temps de la domination franque et n'a jamais dû être une forteresse de grande importance.

A mon retour à Chalcis, j'allai, avec le colonel Fabricius, visiter les remparts pour reconnaître quelques armoiries placées çà et là dans les murailles ; mais elles sont si mutilées qu'elles ne peuvent être d'aucune utilité pour l'étude. Au milieu de ces fortifications vénitiennes restent deux tours carrées des Francs fort bien conservées. Il est aisé de voir qu'elles sont indépendantes du plan de fortification des Vénitiens ; mais comme elles étaient solides et ne nuisaient pas, puisqu'elles ne font avance que du côté de l'intérieur, elles ont été maintenues par les Vénitiens.

Il ne reste plus rien de la tour franque sur l'Euripe, et la tour moderne, moins la première base et les constructions inférieures, est toute vénitienne. De là on peut suivre avec certitude toutes les mutations du cours de l'Euripe. En arrivant je l'avais vu courir rapidement du nord au sud ; cette fois je le voyais courir avec la même apparence de rapidité du sud au nord. Dans un autre moment de la journée je vis la mer comme immobile et incertaine à ce même lieu, jusqu'à ce que le cours fut décidé. L'examen de ce phénomène a embarrassé tous les savants depuis Aristote, et il n'est pas encore résolu. On sait que le cours change de direction à peu près toutes les six ou sept heures, mais on n'a pas trouvé la loi précise de ce flux et reflux de manière à la déterminer à l'avance. Il serait nécessaire avant tout de réunir des observations attentives faites scientifiquement pendant un an. Le Jésuite Babin a publié il y a déjà plusieurs siècles ses observations faites pendant un mois ; mais il faut que l'observation soit plus persévérante et alors la science pourra donner ses conclusions.

En revenant par la grande porte de la citadelle, j'aperçus sous la première porte couverte, une plaque noire appliquée au mur. Elle formait comme les deux feuilles d'un livre et contenait sur chaque feuille une inscription en caractères arabes de forme longue, que je crus contemporains des premiers temps de la conquête turque. Je fis donc apporter une échelle, et à

l'aide d'une éponge, d'une brosse et de papier épais j'en pris le calque. Quelques Turcs qui passaient pour rentrer du faubourg dans leurs maisons me voyaient avec horreur me permettre cette sorte de profanation. Mais ils ont appris depuis quelques années à se soumettre à des choses qui les eussent indignés dans d'autres jours. Cette inscription en longues lettres turques aura très certainement été placée là au moment de la première entrée des Turcs à Chalcis, qui eut lieu le jeudi 2 juillet 1470 ou en commémoration de la construction du château-fort. Il y en a une autre placée près d'une autre porte à droite avant d'entrer. du côté du bazar. Les caractères m'ont semblé les mêmes, mais la pierre paraît plus récente et ne contient que quelques lignes ; ce qui m'a décidé à prendre l'autre, c'est sa forme tout à fait monumentale et historique, et sans comprendre les langues orientales, j'ai pensé que ce ne pouvait être là la transcription arabe de quelques vers du Coran.

On chercherait en vain dans les livres des voyageurs et des géographes des renseignements détaillés sur l'île d'Eubée. Strabon est extrêmement court ; je ne trouve rien dans Pausanias et Meletius même ne donne presque rien [1]. Le seul renseignement peut-être qu'il ajoute à ceux de Strabon, c'est que le rhéteur Isæus et le plus obscur des poètes, Lycophron, sont nés à Chalcis et qu'Aristote y est mort, soit du poison, soit de besoin, soit de désespoir de n'avoir pu deviner la cause du flux et reflux de l'Euripe.

Depuis la mise en possession de la seigneurie de Chalcis par les Vénitiens en 1372, comme héritiers de Nicolas dalle Carceri, fils de Jean dalle Carceri et de Florence Sanudo, les archives de Venise contiennent fort probablement des documents intéressants sur les cent années qui s'écoulèrent de 1372 à 1470 ou même 1479, année de la paix et de la cession des droits ; mais il me sera bien difficile de recomposer complètement et sans lacune la série des faits qui appartiennent à chacune des trois seigneuries d'Oréos, de Chalcis et de Carystos et à chacune

1. Pages 6 à 13 de son troisième volume (Note de Buchon).

des trois branches de la famille dalle Carceri qui les possédaient et qui étaient issues de Vérone en Lombardie. Au temps des Turcs, il était de toute impossibilité de voyager dans l'Eubée où ils étaient tout-puissants et ils ne laissaient pas pénétrer dans l'intérieur. Quant à la citadelle de Chalcis et aux autres citadelles, même en ruines, c'eût été plus impossible encore que de vouloir obtenir ou des dessins ou des observations minutieuses. Je ferai en sorte de sortir de ces connaissances d'à peu près et de me rendre un compte tout à fait exact de cette île où je ne trouverai pour guide que le jésuite Babin.

L'air de Chalcis, lourd et épais, commençait à me fatiguer. La pluie du matin que j'ai reçue sur le dos en allant voir la grande forteresse franque de Phyla, n'avait pas encore déchargé l'air, et je craignais que les marécages voisins ne me donnassent ce qu'on appelle la fièvre de Chalcis et ne m'arrêtassent dans mon voyage. Je remis donc à mon second voyage à Chalcis, en revenant du nord, la visite à la fontaine d'Aréthuse et aux tombeaux et je me décidai à partir le lendemain.

CHAPITRE III

Deuxième voyage en Eubée : Oréos, Xirochori, Monokaria, Achmet Aga.

Après son départ de Chalcis, Buchon gagna Thèbes et le lac Copaïs ; puis il visita Delphes, Bodonitza, les Thermopyles, Lamia et Néopatras[1] ; il revint ensuite en Locride à Kenourion d'où il se rendit, après avoir visité les ruines de Thronium[2], au petit port de Palæochori.

Jeudi 20 mai. — A onze heures précises, j'entrai dans ma barque. Il faisait un temps magnifique et la vue du Parnasse et de l'Œta neigeux d'un côté, et de la mer et des monts Othrys de l'autre, faisait un effet magique. Le vent de terre qui, si je fusse parti de bonne heure, m'eût rapidement poussé vers l'Eubée, était tombé ; et un vent contraire avait succédé au vent favorable. Il me fallut tirer des bordées dans la baie de Palæochori jusqu'à trois heures et demie. J'eus d'abord envie de me faire conduire dans la baie d'Ædipsos pour visiter les restes de bains et le temple romain enfoui avec plusieurs maisons sous l'enveloppe sulphureuse de ces bains ; mais il eût fallu trouver des chevaux pour se rendre de là à Oréos que je voulais voir et je n'avais pas averti ; il aurait fallu aussi que je renonçasse à voir ce *boghaz* de Trikeri qui me plaisait tant. Je pris donc mon parti ; je fis raser les îles Lichades et abordai vers quatre heures et demie à la fontaine d'excellente eau placée sur le bord de la mer, au pied du bourg de Lithada. Les Turcs avaient fait construire une petite fontaine à leur manière pour contenir les eaux de la

1. Voir *La Grèce Continentale et la Morée,* p. 207-367.
2. *Ibidem,* p. 303-309.

source ; mais les pierres de ce petit monument sont écroulées, et la fontaine s'en va se perdant sous le sable de la mer dont elle n'est éloignée que de quelques pas. Les marins de ces côtes qui connaissent la bonté des sources, viennent encore s'en approvisionner ici. Quelque peu de vent nous seconda à l'entrée du canal de Trikeri.

C'était un spectacle gracieux par ce beau soleil de voir plusieurs légers bâtiments voguant avec toutes leurs voiles sur ce beau canal, les unes arrivant de Volo à Chalcis, les autres allant de Chalcis à Volo et d'autres se dirigeant vers Hagia Marina, et celui-ci immobile avec ses voiles jaunes de quarantaine. Au cap Spiliès à l'entrée du canal, le vent tomba tout à fait et j'eus une de ces bonaces qui font le désespoir des marins. Pas un souffle de vent ne ridait la surface unie de la mer et nous restions immobiles. Il fallut avoir recours à la rame. A quelques pas au-delà j'aperçus la fumée de Gardiki au-dessus de laquelle sont les ruines de l'antique Larisse Kremasti (la suspendue). On trouve fréquemment encore à Larisse, qui a donné son surnom à Achille, des restes d'antiquités. Larisse est tout au plus à une lieue de la côte et dans une situation fort pittoresque en face des côtes d'Eubée et du canal. De cet endroit du canal on aperçoit déjà parfaitement l'île de Skiathos qui s'étend avec ses pentes douces sur la gauche, et l'île de Skopelos avec sa montagne élégante qui surgit sur la droite. Skiathos est connue par les excellents vins blancs du monastère. Skopelos est peut-être la plus gracieuse des îles de la Grèce par ses vallées ombragées et ses belles montagnes revêtues de grands bois qui se perdent dans la mer.

C'est par la route que je suivais que passa mon chroniqueur Muntaner, en venant de l'île de Tassos que possédait un de ses amis qu'il appelle Ticino Zaccaria de Tassos. Muntaner avait fait voile, en compagnie de son ami, l'infant Fernand de Majorque avec quatre galères de l'infant et un lin armé et une barque qui appartenaient à Muntaner, pour le port d'Armyro dans le duché français d'Athènes. « Puis, ajoute-t-il, nous partîmes d'Armyro et allâmes à l'île de Skopelos. Là, nous nous battîmes

contre les gens du château et ravageâmes toute l'île. Puis nous allâmes au cap de l'île de Négrepont (Eubée) et le seigneur infant décida que nous passerions par la cité de Négrepont (Chalcis). Et à la male heur, ajoute Muntaner, nous prîmes cette route et nous nous mîmes la corde au cou de notre propre science. » En effet Jean dalle Carceri, seigneur de Naxie par son mariage avec Florence Sanudo, et seigneur de Chalcis ou de la tierce partie de l'Eubée de son propre droit, arrêta l'infant. C'était un autre membre de cette famille Carceri qui possédait le nord de l'île et aussi l'île de Skopelos, c'est-à-dire la plus belle et la plus riche partie de l'île d'Eubée.

Cette côte de l'Eubée est aujourd'hui sans habitants, et pendant huit heures de navigation, je n'aperçus que de belles et rapides pentes de montagne qui venaient plonger dans les flots avec leurs verdoyantes et vastes forêts. La côte de la Phthiotide, de l'autre côté du canal, offre des pentes plus adoucies et quelques villages fort gracieux. La rame triompha enfin de la torpeur de la bonace et à minuit j'entrai dans le beau port d'Oréos. Tout le monde reposait sur la côte et à bord des petits bâtiments placés comme nous dans la rade. Un brick du gouvernement grec chargé de la garde du port nous héla ; et après avoir su que j'étais français, le capitaine me fit offrir de coucher à son bord, où je serais plus à l'aise que dans ma petite barque découverte, car il n'y avait aucun moyen de trouver un gîte à Oréos et surtout à cette heure si tardive. Je n'étais pas fâché d'avoir à me rappeler plus tard cette nuit passée en plein air au jour anniversaire de ma naissance[1], et je refusai. Puis je m'enveloppai dans mon manteau, m'étendis par terre, me repliai sur moi-même comme mes deux matelots, m'enveloppai la tête d'un voile pour défendre mes yeux de l'humidité de la nuit, et m'endormis comme sur le meilleur des lits.

Vendredi 21 mai. — A quatre heures du matin, au moment où se firent apercevoir sur les eaux les premiers rayons de l'aurore, j'enlevai mon voile, humide de la fraîcheur de la

1. Le 21 mai 1841, Buchon accomplit sa cinquantième année.

nuit, aussi bien que l'était mon manteau même ; et je tournai les yeux autour de moi pour admirer le tableau qui se dessinait chaque instant avec une grâce de plus. La baie d'Oréos est grande et belle, et protégée de toutes parts par des montagnes boisées qui enceignent un beau vallon, dont la propriété d'Hagi Janni qui appartient à un Français, à un ami, M. de Mimaut, fait le plus bel ornement. Derrière ces montagnes boisées surgissent dans le lointain et sur divers plans, de plus hautes montagnes : d'abord le Pelion (Plessidi) dans la direction de Trikeri, puis à gauche, bien loin, le Kissavo ou Ossa et un peu plus à gauche encore, mais majestueux et couvert de neige, le poétique Olympe qui domine toute cette scène de montagnes, et enfin à l'extrémité opposée sur la droite, le mont Athos. D'un autre côté de l'horizon, on voit aussi de loin blanchir le Parnasse, mais il semble comme anéanti en présence du majestueux Olympe. Une dizaine de petits bâtiments étaient en panne dans la baie d'Oréos, qui peut devenir un des ports les plus riches de la Grèce pour la beauté de sa position et la bonté de son ancrage.

Dès six heures du matin, je commençai une visite du port et de la ville d'Oréos. En débarquant on aperçoit quelques magasins que vient de faire construire un Turc encore propriétaire d'Oréos, nommé Mehemet-Bey, petit-fils d'un ancien pacha de Négrepont ; c'est le même qui a vendu à M. de Mimaut des propriétés fort considérables de ce côté. Il était propriétaire d'une bonne partie du nord de l'île d'Eubée et de beaucoup d'autres *tchiflicks*, par sa mère, en Livadie ; mais sous le gouvernement turc, il ne recevait pas de toutes ses propriétés réunies autant que lui rapportera l'intérêt de la somme reçue de M. de Mimaut pour une petite portion de ces vastes héritages.

Sur la droite du port en débarquant, on voit le joli village d'Hagi Janni près duquel était probablement bâtie, soit la ville d'Histiæa, soit celle d'Oréos qui, d'après Strabon l'a remplacée :

Οὕτω (Ὠρεῖται) γὰρ ὠνομάσθησαν ὕστερον οἱ Ἱστιαιεῖς καὶ ἡ πόλις ἀντὶ Ἱστιαίας Ὠρεός (L. 10, c. 1).

On trouve près d'Hagi Janni un grand nombre de ruines de

murailles, en sondant la terre ; et au-dessus sont les restes d'une tour hellénique. C'est probablement là qu'Histiæa fut transportée dans les temps mentionnés par Strabon. Le village actuel d'Oréos, situé sur une colline à un quart de lieue de la mer, occupe peut-être le site de l'antique Histiæa, dominé par son acropolis, sur lequel on remarque encore les ruines d'une ancienne forteresse franque.

La baronnie d'Oréos était une des trois seigneuries entre lesquelles était divisée l'île d'Eubée, et ces trois seigneuries étaient possédées par différents membres de la famille Dalle Carceri de Vérone. Le baron d'Oréos possédait en même temps Skiathos, Skopelos et les petites îles de la côte orientale de l'Eubée. En l'an 1263, suivant Pachymère [1] et suivant Nicéphore Gregoras [2], le Gênois Benoît Zaccaria, soutenu des troupes de l'empereur Michel Paléologue, attaqua Oréos possédé par un Ravain dalle Carceri. Celui-ci invoqua l'assistance de Jean seigneur d'Athènes, qui venait d'arriver de France. Le prince Guillaume de Villehardouin était à peine délivré de sa captivité. Le seigneur d'Oréos et celui d'Athènes furent battus et faits prisonniers, et conduits à Constantinople. D'après l'appel fait aux Gènois à la suite du traité de Nymphée, Benoît Zaccaria obtint la cession de la seigneurie d'Oréos qui était le tiers de l'île d'Eubée ; mais ensuite s'étant querellé avec Michel Paléologue, celui-ci délivra le seigneur d'Oréos et celui d'Athènes qui rentrèrent dans leurs possessions. Il est probable que lorsque les Vénitiens, après l'assassinat de Nicolas dalle Carceri seigneur de Chalcis et duc de Naxie par François Crispo, devinrent en 1370 maîtres de Chalcis par succession, Oréos finit par succomber et être adjoint sur la fin du XIVe siècle à la seigneurie de Venise.

Le château des anciens barons d'Oréos a été bâti sur l'ancienne muraille hellénique de l'acropolis. J'eus beaucoup de peine à me frayer une voie jusqu'aux ruines à travers l'épaisse végétation de la colline, et la rosée était telle que j'étais mouillé

1. V, 26 (Note de Buchon).
2. IV. 5 (Note de Buchon).

presque jusqu'aux épaules. La colline sur laquelle est placé l'acropolis d'Oréos, ressemble beaucoup pour la forme à la Cadmea de Thèbes. On trouve encore presque tout le long de l'enceinte les murs à large pierre qui annoncent l'époque hellénique, mais à côté surgissent les ruines des tours carrées des Francs, qui flanquaient ces murs. On voit encore les ruines de quatre de ces tours. L'une d'elles a conservé en entier le mur de côté, et sur le haut des créneaux brisés une cigogne a posé son nid et elle y domine debout et paisible, s'élançant de temps à autre au dehors pour saisir la proie destinée à sa jeune famille. Du côté de la ville et de la plaine qui mène à Xirochori, était placée la porte de la forteresse franque dont on voit encore la partie inférieure arrondie de manière à bien indiquer sa forme générale.

La position de ce château était aussi belle que forte. Au milieu des ruines d'une des tourelles croissent des herbes hautes et épaisses parmi lesquelles une vieille femme dont la cabane est placée au pied, faisait paître sa chèvre et semblait la propriétaire incontestée de ce vieux manoir féodal. Dans l'enceinte des murs, on retrouve encore les débris de l'ancienne église, mais une herbe haute couvre tous ces débris. Quelques monnaies de l'ancienne principauté française de Morée et du duché français d'Athènes que j'achetai dans le village, avec des monnaies d'argent et de cuivre de l'antique Histiæa trouvées par les laboureurs dans les champs voisins, attestent encore l'importance de la ville antique et de la seigneurie féodale du moyen âge.

Oréos est aujourd'hui un pauvre village et la ville importante est Xirochori, située à une lieue de là, par une route qu'il serait fort aisé de rendre carrossable. En arrivant à Xirochori, je demandai s'il n'existerait pas dans cette ville de 2.500 habitants une chambre où je pusse me reposer, mais il me fut impossible de rien découvrir qu'un café où trente grecs fumaient et prenaient le café dans la seule chambre de la maison. Je n'avais de lettre pour personne ; M. de Mimaut était allé faire un voyage en France et son intendant loge à une lieue de là. Je

voyais donc le moment où je serais une seconde fois obligé de camper en plain air et de coucher à la belle étoile, à moins de recourir à l'autorité du dimarque, lorsqu'un grec m'offrit obligeamment de me donner l'hospitalité dans sa maison. Je ne me fis pas longtemps prier, bien que je ne le connusse d'aucune manière.

Je le suivis donc avec mes chevaux de bagage et de monture, pour faire décharger mes effets. M. Diamanti, ce grec hospitalier, m'amena dans une grande chambre fort propre, entourée de tous côtés d'un divan élevé à l'européenne et me présenta à sa femme et à sa belle-sœur, jeune fille de 17 ans à la physionomie vive et douce. Bientôt la maîtresse de la maison me servit elle-même le glyko, l'eau fraîche et le café et m'apporta le chibouki. Il était dix heures et demie et j'avais un fort grand appétit éveillé par l'air frais du matin. En vain à Oréos j'avais frappé à toutes les portes pour trouver un peu de lait ou des œufs, il m'avait été impossible de rien obtenir. Le cfaé et le glyko éveillaient donc plutôt mon appétit qu'ils ne le satisfaisaient et je n'osais faire entrevoir un désir de peur de déranger les habitudes de mes hôtes. Je sortis donc sans rien dire afin d'essayer si à Xirochori je serais plus heureux dans mes recherches qu'à Oréos. On m'indiqua en effet une petite calyvia à l'extrémité du bourg, où je pourrais trouver des œufs frais. Non seulement le paysan qui l'habitait voulut bien me vendre des œufs, mais il consentit à me les faire cuire et à m'aller chercher un pain, du vin et du sel et à me laisser m'établir dans son jardin au pied d'un bel arbre en face d'une belle vue du Pélion, de l'Ossa et de l'Olympe, pour faire mon frugal déjeuner. Le tout me coûta 25 lepta, c'est-à-dire un peu moins de cinq sous de franc, sans que le paysan voulût recevoir au-delà de ses déboursés.

J'étais là fort paisible à jouir de cette belle nature lorsque mon hôte, qui avait appris la demande d'œufs frais et la direction que j'avais prise, arriva et me reprocha cette offense à son hospitalité, en me disant qu'on m'attendait chez lui et que le dîner était servi. Je m'excusai du mieux que je pus

sur la tentation de faire un léger repas en plein air dans ce beau pays, et je le suivis. A peine étais-je installé que je vis entrer un français de Rodez, M. Falguer, établi avec sa famille dans le voisinage de Xirochori. Il était venu à cheval à Xirochori, avec sa fille, jeune personne fort agréable de 16 à 17 ans, pour aller à une fête du pays à une ou deux lieues de là. En passant il avait appris qu'un de ses compatriotes de France venait d'arriver d'Oréos; et, sans connaître mon nom, il venait obligeamment m'offrir une gracieuse hospitalité chez lui. Un quart d'heure après se présenta aussi M. Stolly, intendant de mon ami M. de Mimaut, qui soupçonnant que je pourrais bien être le Français arrivé à Xirochori, puisque M. de Mimaut l'avait averti de mon projet de visiter l'Eubée et l'avait prié de me traiter comme un de ses amis, vint à Xirochori pour éclaircir ses doutes et m'offrir l'hospitalité chez lui, et mit ses chevaux à mes ordres pour visiter les immenses et magnifiques terres que venaient d'acheter M. de Mimaut, Hagi Janni, Castaniotis et Hagi Valani (l'antique Artemisium) et plusieurs autres villages. Ma position s'était fort améliorée par l'hospitalité de mes compatriotes qui venait s'ajouter à l'hospitalité grecque de M. Diamanti, hospitalité dont j'avais été d'autant plus touché que je lui étais parfaitement inconnu.

A ce moment arriva aussi le major Mavromichalis, parent des Mavromichalis[1] du Magne, qui m'invita à un repas champêtre qu'il donnait dans le village d'Hagios Nicolaos, à deux lieues de là, à l'occasion de la fête annuelle du pays. Mon hôte

1. Les Mavromichalis étaient une des plus vieilles familles du Magne, pays situé à l'extrémité de la péninsule hellénique : Jean Mavromichalis se mit, en 1770, à la tête de l'insurrection maïnote, au moment de l'expédition des Russes ; et, après leur départ, réussit à faire reconnaître, en 1777, l'autonomie du pays, moyennant un tribut qui ne fut jamais payé. — Pierre, son fils, se fit nommer bey du Magne en 1811. En 1821, il donna, avec Colocotroni, le signal de l'insurrection. Quarante-neuf membres de sa famille, dont deux de ses fils, moururent dans la guerre. Nommé président de l'assemblée nationale d'Astros, puis chef du gouvernement exécutif, il se vit bientôt préférer Capo d'Istria, dont il devint l'adversaire acharné. Capo d'Istria le fit arrêter en 1831 ; mais quelques jours après, le 9 octobre, il était assassiné à Nauplie par le fils et le frère de Mavromichalis. Les assassins furent exécutés ; cependant Pierre conserva toujours un certain prestige. Il mourut en 1848.

insista pour que nous y allassions tous ensemble, car tout Xirochori s'y rendait à cheval, hommes, femmes et jeunes gens, moins les jeunes filles qui n'y peuvent assister, les distractions de ce jour étant réservées tout entières aux femmes mariées. M. Diamanti me fit amener un de ses chevaux, couvert d'une selle européenne qu'on n'avait pas eu peu de peine à se procurer dans une ville où on ne se sert que de sommiers, et nous partîmes toute la ville ensemble.

C'était un spectacle fort curieux pour moi que cette cavalcade nombreuse d'hommes et de femmes dans tous les costumes, car à côté des femmes de l'Eubée et du continent grec, chevauvauchaient plusieurs jolies Hydriotes à la jambe fine et aux petits pieds placés des deux côtés de leur monture et presque réunis sur son cou ; à côté du léger pallicare à la veste de soie et à la taille fine chevauchait l'homme du Parnasse avec ses longues moustaches et sa longue peau de mouton bien blanche ; c'était comme un autre pèlerinage à Canterburi, puisque le but de notre course était une église de Saint-Nicolas, sur le bord de la mer et délicieusement entourée des plus beaux platanes, car le voisinage d'une église assure le respect dû aux arbres.

Déjà la fête était commencée. Des musiciens établis sur divers points, étaient devenus le centre d'une ronde d'hommes et de femmes réunis au hasard. D'autres étaient assis en cercle autour d'un repas champêtre et de tous les arbres pendaient des escarpolettes où des femmes de toutes les classes venaient se faire balancer. Les jolis pieds des Hydriotes si bien chaussées, si coquettes dans leur simplicité, paraissaient surtout réunir tous les suffrages. Pendant que la guitare grecque et le tambour appelaient à la danse, Mavromichalis, qui avait fait étendre de vastes tapis sur les gazons et avait fait placer à l'entour des bâts revêtus de petits tapis pour servir de siège, faisait les honneurs de son nombreux festin qui fut gai et décent. Tous se mirent ensuite à former une ronde plus gracieusement dansée que je ne l'avais encore vu ; car les femmes les plus élégantes se piquaient de danser avec légèreté cette danse habituellement dépourvue de physionomie. Le premier couple qui se renou-

velle à chaque tour, semble faire tous les frais de la danse; les autres ne font que les suivre en chantant, sauf quelques femmes dont les mouvements sont plus souples et plus légers.

La ronde finie, une fort jolie femme d'Hydra, mariée à un des Grecs les plus riches de Xirochori, dansa, avec un pallicare grec, une sorte de tarentelle fort gracieuse, qui ne se danse qu'à deux. C'est comme la tarentelle une sorte d'allégorie d'une recherche d'amour. Chacun des deux danseurs tient en main un mouchoir qu'il balance et tourne élégamment autour de lui-même et autour de l'autre danseur ou danseuse. On se cherche, on s'évite, on se retient, on se fuit, on se boude, on fait mille coquetteries et on termine par quelques pas plus vifs qui rendent assez claire l'allégorie de cette danse. Dansée de cette manière, avec ces jolis pieds, ces grands yeux et ce joli costume, la même danse aurait, j'en suis certain, un grand succès à l'Opéra de Paris, blasé déjà sur le pas styrien de Mme Dufour (?) et sur la cachucha de Mlle Elssler[1].

Cette fête de village, qui remonte peut-être à la plus haute antiquité dans un pays où les traditions sont si vivaces, se termina avant la chute de la nuit; et tous nous repartîmes ensemble, qui en pleine course à travers prés, et de chute en chute, qui d'une manière plus calme et le long des ruisseaux et des ombrages. Comme je voulais le lendemain continuer ma route vers Achmet Aga et le centre de l'île et que la maison de campagne de M. Falguer est située à Monokaria à une lieue en avant sur la route de Xirochori à Achmet Aga, j'acceptai sa gracieuse proposition d'aller passer la nuit à Monokaria. Je pris donc des chevaux pour me rendre à Achmet Aga, pris congé de mon hôte, M. Diamanti et de son agréable famille et partis avec la famille Falguer. Nous nous arrêtâmes un instant chez M. Stolly, à une demi-lieue de la ville, à Kamaria, et arrivâmes à huit heures et demie chez Madame Falguer, qui m'accueillit

1. Fanny Elssler, célèbre danseuse allemande, née à Vienne en 1810. Elle se fit rapidement remarquer en France par sa beauté et sa fine distinction. Elle excellait dans la *cachucha*, danse mêlée de *bolero* et de *fandango*.

avec non moins de bienveillance que l'avait fait son mari[1]. Je trouvai un souper excellent, une chambre bien tenue, un lit fort doux, chose si rare ici, et m'endormis rêvant à la perfectibilité indéfinie de la nature humaine, et à la bienveillance universelle, rêves agréables qui venaient ce jour-là même de se réaliser en ma faveur.

Samedi 22 mai. — A six heures du matin, je quittai Monokaria et me mis en route pour Achmet Aga. Toute cette route est un parc continuel avec la végétation la plus riante et les sites les plus variés. Tantôt on arrive au sommet d'une montagne d'où on aperçoit en entier le canal de Trikeri avec les côtes brisées du golfe de Volo et jusqu'au golfe de Salonique et au mont Athos; tantôt c'est un autre côté de la mer qui vous apparaît, avec les îles de Skiathos et de Skopelos; puis, en se tournant d'un autre côté, on voit en même temps la mer sur la côte opposée, avec le golfe d'Atalante et les chaînes du Cnémis et du neigeux Parnasse aux bornes de l'horizon. A quelques milles plus loin, la scène change et vous n'êtes plus entouré que de montagnes, le Candili avec ses plans rocheux, le Xerovouni avec ses sommets boisés, et derrière, le pic neigeux du mont Delphi, à l'est de Chalcis. Pendant douze heures, on voyage à travers des forêts épaisses ou des prairies verdoyantes et sur le penchant de ruisseaux abondants.

1. Dans la *Revue de Paris* (Quatrième Série, t. XIII, p. 50-51) où Buchon avait publié cette partie du voyage en Eubée, Buchon décrit ainsi la maison de M. Falguer :

« A l'intérieur, tout rappelait une bonne maison de France : larges sophas, épais tapis, meubles commodes, chaises à la française, chose introuvable dans les provinces de la Grèce, large et haute table à manger, où on s'assied à l'aise sans croiser les jambes sous soi, souper simple et délicat, et accueil bienveillant de la maîtresse de maison, grecque d'origine, c'était là un doux repos de mes fatigues. Pour dernier raffinement de luxe, je trouvai dans ma chambre un excellent lit, au lieu du tapis où je m'attendais à chercher le sommeil à l'abri d'un grand platane et sur le chaiati (perron de bois) d'une masure de village.

« L'habitation de M. Falguer, à Monokarya, ressemble beaucoup à la maison de ferme d'un bon domaine de Normandie, et la cour, entourée des écuries, étables et bâtiments d'exploitation, me rappela tout à fait, le matin à mon lever, une cour de grande ferme. En Eubée, c'est un véritable château. Il est seulement à regretter que l'habitation n'ait pas été bâtie sur la colline voisine, d'où elle aurait commandé de forts beaux points de vue. Là où elle est placée, elle n'a en perspective que l'intérieur du domaine et le bois d'agrément qui l'entoure. »

La nature a tout fait ici pour l'homme, mais l'homme manque à l'Eubée ; et sur ces terres si propres à toute culture, il manque des habitants pour en recueillir les fruits. A peine sur une route de plus de douze lieues à travers le centre de l'île, trouve-t-on quelques misérables calyvia, à Kokkinomilia sur la hauteur, à Kourkoulous à mi-côte, à Mandianika qui est placée sur la route, et toutes dans des situations charmantes. Autour de chacun de ces villages apparaissent quelques champs cultivés, et ce peu de culture montre tout ce que l'homme pourrait obtenir de la terre. Toutes sortes de grains y viennent presque sans soins ; le vin y est excellent, mais fabriqué à l'air, fermentant à l'air et conservé dans des outres et dans des lieux chauds, car on n'a ici ni celliers ni caves, il s'aigrit promptement et se conserve à peine six mois. Les arbres sont magnifiques, mais il n'y a ni scieries pour les mettre en valeur, ni routes pour les exploiter. Les Turcs qui possédaient autrefois ces terres ne s'imaginaient pas qu'on pût tirer parti d'une forêt et laissaient dépérir les arbres; et après le départ des Turcs la population grecque frappée impitoyablement par eux, n'était plus assez nombreuse pour une culture bien entendue. Au lieu de 120.000 habitants que possédait l'Eubée, elle en possède à peine aujourd'hui 30.000 ; et elle pourrait en nourrir cinq cent mille. Quelques étrangers ont depuis peu d'années acheté plusieurs belles propriétés de ce côté et ont cherché à amener un peu d'aisance par un travail bien dirigé, mais les bras manquent aux travaux.

Je m'arrêtai en bas de Kokkinomilia dans un bosquet de verdure au pied d'un torrent. Il y a là les sites les plus magnifiques pour un peintre paysagiste et la transparence de l'air de la Grèce leur donne un éclat qu'on ne trouve jamais dans nos climats. Les arbres surtout offrent les plus belles études. Comme ils ne sont jamais coupés, ils poussent avec une indépendance de formes et une puissance inconnue dans les pays où la main de l'homme les tourmente sans fin. Ici c'est un saule ou un frêne dont la racine a été creusée à jour par un ruisseau et qui forme comme un pont suspendu sur ses deux rives, tandis que le ruisseau se fraie un chemin paisible sous cette voûte verdoyante ;

ailleurs, c'est un grand platane isolé au milieu d'une prairie et entouré de tous côtés de festons de vignes qui forment un berceau vaste et impénétrable. Autour des troncs de tous ces arbres croissent les fleurs aux couleurs les plus vives, tandis que des milliers de rossignols viennent vous charmer par leur chant. Ce pays me rappelle le pays de Bade dans ce qu'il a de plus beau avec le soleil d'Italie pour l'éclairer.

Je fis une seconde halte dans la plaine de Mandianika. On m'apporta du village du vin supportable et des œufs, et assis auprès d'une fontaine à l'ombre d'un grand arbre, je me reposai avec délices pendant une heure. Pendant que j'étais assis paisible sur l'herbe, une femme me voyant en habit franc se présenta à moi et me pria de lui donner un remède contre le mal de dents et elle me montra en même temps ses gencives enflammées. En voyant un franc les habitants de Grèce, comme ceux de Turquie, le prennent toujours pour un habile médecin. A Oréos, une consultation de même nature m'avait été faite pour une autre maladie. J'eus beaucoup de peine à convaincre mes deux malades que je n'avais aucune sorte de connaissances médicales [1]. Elles me prirent sans doute alors pour un astrologue qui venait chercher des trésors cachés dans les ruines.

A quelques lieues de Mandianika, l'aspect du pays change complètement et tout à coup. J'entrai dans une délicieuse petite vallée dont le centre et tous les flancs étaient couverts des blés les plus beaux, les plus vastes, les plus purs de toute herbe parasite, et entourés de tous côtés de forêts verdoyantes ; au

1. Buchon raconte dans la *Revue de Paris* (Quatrième Série, t. XIII, p. 53) que, pressé par les gens du village qui voyaient en lui un médecin, il leur distribua de la quinine ou de la crème de tartre et leur ordonna force bouillon de poulet. Puis on vint le consulter sur un vampire qu'on venait de découvrir : un cadavre, déterré après dix ans, suivant l'usage, avait été retrouvé encore conservé, preuve, disait la superstition populaire, que le mort avait été excommunié au moment de son trépas, et qu'il était devenu un vampire. Buchon expliqua que le mort, grand voyageur comme lui, avait besoin d'un plus long repos que les autres et qu'il convenait de le réenterrer dix ans encore, se disant bien, comme le charlatan de La Fontaine :

Avant l'affaire
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Ici s'arrête le voyage d'Eubée dans la *Revue de Paris.*

milieu coulait un ruisseau bordé d'une double haie dont le vert foncé contrastait agréablement avec le vert plus tendre des blés. C'était pour moi un spectacle nouveau, celui du travail intelligent de l'homme pliant à son utilité les beautés et les richesses de la nature.

Il me parut tout à fait impossible qu'un propriétaire grec eût ce soin attentif et je me demandai si cette vallée ne fesait pas partie des possessions de M. Noel (parent de lady Noel Byron (?)) et de M. Muller de Berne. On me répondit qu'oui, ainsi que je m'y attendais bien, car dans toute l'île, j'ai toujours entendu prononcer leur nom avec autant d'éloges que j'ai entendu prononcer avec amertume celui du propriétaire grec de Roviès, un M. Doumas qui a succédé aux Turcs pour se montrer plus impitoyable qu'eux et avec des ruses plus condamnables envers les paysans ses compatriotes, comme envers ses voisins étrangers. C'était pour ne pas rencontrer un homme dont tout le monde parle si mal, non moins que par le désir de mieux connaître le pays en le traversant par une route centrale, que j'avais à Kokkinomilia laissé la route qui conduit à Achmet Aga par Roviès, l'ancien Orobias de Strabon, dont on retrouve encore les ruines. La présence d'un esprit mal fait et plus encore d'un caractère douteux, est toujours une gêne pour moi.

En arrivant chez MM. Noel et Muller, j'étais assuré de trouver des caractères qui allaient au mien. L'aspect des travaux faits par eux me préparait agréablement à les voir. A la première vallée que j'avais rencontrée, en succéda une autre presque aussi jolie, puis une troisième déjà prête à recevoir les semences. Je tournai enfin la colline et me trouvai en face de l'habitation de MM. Noel et Muller. C'est une maison simple et propre, bâtie à mi-côte. Toutes les maisons du village sont en pierres et avec toit de tuiles et toutes ont été bâties par les propriétaires d'Achmet Aga. Au temps de la domination turque, ce village se composait d'une vingtaine de misérables chaumières cachées entre les arbres des deux côtés du torrent pour être moins facilement aperçues des Turcs et n'être pas exposées à leurs avanies. Il fut assez difficile aux paysans grecs après tant

d'années de ce régime stupide qui frappait la production avant le germe même, de concevoir comment leurs nouveaux propriétaires se faisaient leurs égaux par le travail et donnaient eux-mêmes l'exemple, avant d'exiger rien des autres. Peu à peu ils ont appris à en estimer la loyauté et l'esprit d'ordre, et c'est aujourd'hui à eux qu'ils font appel dans tous les débats entre eux ou avec le gouvernement.

Je fus accueilli avec la même grâce par MM. Noel et Muller qui me proposèrent d'aller le lendemain avec moi visiter un ancien château en ruines, fort célèbre dans le pays, mais que jamais aucun voyageur européen ni eux-mêmes n'avaient visité, car la fatigue est grande pour y monter et l'ascension n'est pas sans péril. Ma présence les décidait à tenter l'ascension et ils me proposèrent de m'y accompagner. Une telle excursion était trop bien dans mes goûts et dans mes études pour que je ne l'acceptasse pas avec joie.

Dimanche 23 mai. — A dix heures, M. Noel, M. Muller jeune et moi nous sommes montés à cheval pour aller voir des ruines sur une montagne fort escarpée. On suit d'abord la route de Chalcis jusqu'à l'entrée du grand Dervend [1], puis on laisse cette route à gauche après une bonne heure ou une heure et demie de marche. (Je n'ai pas pu la calculer exactement, car nous sommes presque toujours allés au galop). La route est fort bonne jusque là et elle suit le torrent au milieu de fort beaux ombrages.

Près de l'église d'Hagios Georgios, on passe la rivière et on s'enfonce dans le plus beau ravin que j'aie encore vu. Les rochers sont immenses, pittoresques, de la plus belle couleur et des formes les plus variées et tous sont revêtus des arbres les plus touffus. La sauge vous embaume et est en fleur ; le cyste de toutes couleurs émaille tous les prés ; le laurier rose et le laurier ordinaire y surgissent énormes et on peut tailler sur une branche deux bâtons parfaitement droits ; l'*andrachni* (arbousier à tronc de corail) qui n'est qu'un arbrisseau dans

1. *Dervend* en turc signifie défilé.

l'Attique, croît ici à l'égal des plus grands arbres. Son écorce lisse, unie et d'un rouge sanguin, se lève par grands lez dont le tissu intérieur est semblable à une riche étoffe de soie ; et elle est si une et si ferme qu'on écrit dessus avec la même facilité que sur le parchemin. Des grottes offrent çà et là un ombrage plus retiré encore que le bosquet. La couleur noirâtre du rocher inférieur contraste avec le rouge de la partie supérieure, tandis qu'entre les deux murs de rochers tout est verdure et qu'au fond verdoyant, un torrent coule en cascade du fond supérieur du ravin ; c'est une véritable retraite pour un poëte.

Nous avions laissé nos chevaux près de l'église à l'entrée du bosquet, car il leur eût été impossible de pénétrer dans ces épais ombrages. Arrivés à une partie du ravin où les rochers resserrent étroitement le fleuve entre eux de manière à former presque un mur perpendiculaire d'une immense élévation, mais avec quelques inflexions dans les concavités, répondant aux convexités du rocher opposé, notre guide nous montra une de ces inflexions de rocher et nous dit que les ruines que nous cherchions étaient immédiatement au-dessus et que c'était par là qu'il y montait lui-même, comme étant le chemin le plus droit. Il nous paraissait impossible, en la voyant du bas, de nous élever sur cette muraille perpendiculaire et unie à une si grande élévation ; mais notre guide qui ne connaissait probablement que ce chemin de chamois, nous montra que la muraille faisait quelques courbures, qu'elle allait s'inclinant un peu vers la cîme, qu'elle offrait tout le long des fentes profondes à travers lesquelles s'était éboulé une sorte de gravier, et qu'en s'aidant et se tenant, conservant bonne tête et bon pied et se reposant de temps en temps, il était possible d'arriver au but en deux heures ou tout au plus en trois.

Nous nous laissâmes tenter par la difficulté même. Enfin à l'aide des arêtes et aspérités qui offraient prise au pied ou à la main, à l'aide même des éboulements de pierre ou de gravier que nous suivions obliquement pour nous reposer d'une ascension trop rapide, à l'aide de bâtons avec lesquels nous nous hissions ou soutenions mutuellement dans les parties les plus perpendi-

culaires et les plus âpres, mais aussi avec des dangers de chaque instant, nous arrivâmes, après trois heures de fatigue, au sommet de cette montagne, vierge, je pense, de tout pied français depuis que la guerre a dépossédé nos compatriotes de ces grands fiefs que la conquête des croisades leur avait donnés. Dès les premiers pas, nous fûmes arrêtés par les ruines d'un premier mur extérieur que nous franchîmes, et nous nous trouvâmes, après quelques pas, au-delà d'un second mur et dans l'enceinte d'une immense forteresse franque dont les murailles courant de rochers en rochers jusqu'au fond du Dervend par lequel passe la route de Chalcis devaient aller fermer cette route, au passage étroit appelé Sideroporton. De là ces murs de pierre maçonnée et de rochers naturels qui se succèdent et s'entr'aident, remontaient par l'arête la plus difficile de la montagne jusqu'à une tour carrée encore debout sur un mamelon avancé relié à la montagne par un autre mur de pierres et de rochers[1].

Cette enceinte de murs qui enclot, sur le haut, des citernes, des ruines d'églises et de maisons et un parc ombreux au milieu des ruines, et sur le bas plusieurs tours en ruines aussi, comme semées sur les rochers, jusqu'au point d'où on domine de plus près le passage du Dervend, n'a certainement pas moins d'une demi-lieue ou trois-quarts de lieue de circuit. Là je ne découvris aucune trace de murs helléniques aux larges pierres, ni de murs byzantins mêlés de briques ; ce sont des pans de muraille de cinq pieds d'épaisseur, construits de pierre et de mortier à la franque. Ce château formait la dernière limite de la baronnie d'Oréos de ce côté de la baronnie de Chalcis ; et comme la route de Chalcis au nord de l'île passe par le Dervend et que les douze barons de la principauté de Morée avaient conservé le droit de guerre privée, un châtelain était tout naturellement placé à la garde de ce château au nom du seigneur d'Oréos. Cette forteresse occupe une des positions les plus redoutables que j'aie vue ; et cependant, toute redoutable qu'elle fût il était sans

1. On trouvera une vue de ce château dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XIII.

doute possible encore de la surprendre par les endroits qu'on soupçonnait le moins, en grimpant par exemple le long du précipice que nous venions de suivre nous-mêmes.

Nous restâmes longtemps à examiner ces vastes constructions et ces épaisses et longues murailles, et ces citernes construites du ciment le plus vigoureux, et ces tours semées çà et là sur les aspérités des rochers ; puis nous nous assîmes paisibles, sur les ruines des créneaux, à examiner la beauté de paysage environnant. Du haut de cette montagne la vue plane sur une bonne partie de l'île d'Eubée, Des deux côtés la mer nous apparaît. Là tout près est l'île de Skopelos, une des plus gracieuses et des mieux ombragées des îles grecques. Plus près encore surgit le Candili avec son sommet rocheux derrière lequel se dérobe à vos yeux la chaîne du Parnasse et la plaine de Livadia, tandis que le mont Delphi couvert de neige s'élance gracieusement en pointe de l'autre côté.

Autour de vous, sur le penchant de la montagne où est bâtie le château-fort, tout est rocher, mais au fond du ravin tout est verdure. Tout est verdure aussi sur les versants opposés de la montagne. Les deux routes de Chalcis à Achmet Aga et d'Achmet Aga à Oréos se montrent de temps à autre le long des montagnes, et, au-dessus de ces pentes brisées, paraissent, çà et là sur les montagnes jusque dans les parties les plus élevées, des pentes plus douces dont la culture annonce le voisinage de quelques hameaux cachés sous la verdure : car ici partout la terre est cultivable. De là on peut suivre la vallée d'Achmet Aga jusqu'à la mer, et la maison de M. Noel qui domine une partie de la vallée et le village, qui tous réunis ne sont que comme un point gracieux dans ce vaste ensemble et semblent comme à un trait d'arbalète de vous.

Cette immense forteresse date certainement des premiers temps de la conquête et elle est beaucoup trop vaste pour qu'on puisse l'attribuer aux Vénitiens, ainsi qu'on le fait ordinairement ici. Comme les Vénitiens étaient en possession de l'Eubée depuis cent ans seulement (de 1370 à 1470) au moment de la conquête turque, ce sont eux dont le souvenir se conserve le

mieux encore. Il n'est même pas rare de trouver quelques mots vénitiens dans la langue actuelle de l'Eubée. Ainsi le peuple dit πλίο σεγοῦρο plur sûr, βία λάργα long chemin, στράδα route, etc.

Après une longue promenade sur la forteresse, dans son enceinte de murailles et de tours carrées et près de son portail aujourd'hui démoli qui s'ouvrait du côté du Dervend, nous reprîmes pour descendre un chemin un peu plus facile, mais que n'avait pas connu notre guide. Les chevaliers français qui montaient à cheval jusque là, avaient sans doute frayé une route plus aisée, mais sur cette terre féconde, les broussailles croissent si fortes et avec tant de rapidité qu'en peu d'années elles ont masqué tous les anciens chemins.

Jusqu'au bas de la plus haute pente de la montagne nous allâmes assez bien, mais là nous trouvâmes un fourré si épais que nous eûmes les plus grandes difficultés à le traverser. Les ronces nous environnaient de liens ennemis et nous enlaçaient tellement que ce n'était qu'à l'aide de couteaux que nous pouvions nous dégager. Tantôt nous cherchions un espace plus libre en nous élançant au-dessus des branches des arbrisseaux que nous faisions plier, et tantôt nous retombions dans un rets de branches si touffues que nous ne pouvions nous en dégager qu'en rampant près des racines où l'espace était plus grand entre les branches. Pendant plus d'une demi-heure je me pris de manière à ne pouvoir m'arracher du lieu où j'étais ni par le côté, ni par dessus, ni par dessous. Je restai comme ces audacieux qui pour avoir violé un bois sacré se trouvaient arrêtés prisonniers par un art magique qui faisait mouvoir les arbres de manière à former autour d'eux un mur d'enceinte infranchissable. Je me débarrassai enfin de mes liens, aussi bien que mes compagnons ; nous nous sentîmes enfin à l'air libre.

Nous reprîmes nos chevaux dans le fourré où nous les avions laissés ; et nous les conduisions par la bride jusqu'à un endroit plus dégagé de branchages, lorsque M. Noel se sentit tout à coup arrêté par le pied d'une manière douloureuse. Il avait

marché sur un piège à loups placé secrètement dans un sentier habituellement fréquenté par eux. Fort heureusement que la botte porta en travers de manière à amortir le ressort, car sans cela il eût reçu une blessure fort douloureuse. Un berger à qui un loup avait dérobé un agneau quelques jours auparavant avait suivi sa trace et bien étudié la route qu'il pouvait prendre ; puis il avait placé son piège de façon à ce qu'il fût impossible de le voir. Ce jour-là, il faillit être funeste à M. Noel ; mais nous remîmes le piège avec soin ; et, le lendemain, il vint tout fier nous apporter son loup qui s'était laissé prendre.

Une fois sur le bord du torrent le chemin redevenait magnifique. Nous remontâmes à cheval et rentrâmes presque toujours au galop sous ces hauts ombrages et le long de ces vertes prairies et de ces belles rives du torrent.

Lundi 24 mai. — Je viens de lire le court article de Strabon sur l'île d'Eubée. Il est fort peu précis et d'après ses seules données il est impossible de bien déterminer l'ancienne géographie de l'Eubée. Suivant lui, l'Eubée a 1.200 stades de longueur, du cap Kineo au cap Geraistos et de 50 à 100 stades de largeur. Cette île a été connue sous les noms de Macris (à cause de sa longueur), Abantis (de ce qu'elle avait été peuplée par les Abantes), Ocha, Ellopia (des Ellopes d'Ionie). Ses villes principales étaient Histiæa, appelée ensuite Oréos, Periada, Kerinthos, Ædipsos et Orobias où était un oracle d'Apollon.

Oréos existe encore aujourd'hui sous le même nom, près des ruines de la ville antique ; Ædipsos est placé sous le nom de Lipsos à l'entrée de la baie de ce nom ; on y trouve encore des restes de bains et d'un temple romain enterré sous une enveloppe de soufre condensé. Orobias est la Roviès actuelle, et je pense avoir trouvé Kerinthos sur le bord de la mer à l'est de l'Eubée et à trois lieues d'Achmet Aga. Strabon ajoute qu'Oréos est située sous le mont Teletrius, probablement la montagne qui sépare Ædipsos de Hagi Janni et d'Oréos, le long du Callas, παρὰ τὸν Κάλλαντα, sur des rochers élevés. Cette description répond tout à fait à la situation des ruines près d'Hagi Janni, et le fleuve Callas serait cette petite rivière qui coule le long du

chemin de Xirochori. Quant aux rochers, ils ne sont pas fort élevés par rapport à la hauteur des montagnes voisines ; mais Strabon a l'habitude d'amplifier les fleuves et les montagnes et fait de la montagne de Délos une très haute montagne.

Près d'Oréos, ajoute-t-il, se trouve le cap Kineo, aujourd'hui Lithada. Près du cap Kineo est Dion puis une autre ville portant le nom d'Athènes. Ces villes sont dans le voisinage d'Histiaia. Kerinthos est aussi une ville des Histiens, mais elle est placée sur la mer et près du fleuve Boudoros. Carystos est située sur la montagne Ocha, près de Styra aujourd'hui Stoura et de Marmarion. Geraistos était vis à vis le cap Sunium. Eretria était après Chalcis la plus grande ville de l'Eubée. Chalcis, arrosée par l'Euripe était la métropole de toute l'île. Au-dessus de Chalcis était Lebantum où existaient des eaux thermales que vint prendre Cornelius Sylla. Dans le district d'Eretria était Taminai où se trouvait un temple d'Apollon, Amarynthos où se trouvait un temple de Diane, Oichalia qui était un bourg. Le Kireus et le Nileus étaient des fleuves de l'île d'Eubée. Les troupeaux qui buvaient de l'eau de l'un devenaient blancs, et ceux qui buvaient de l'autre devenaient noirs.

Après d'aussi faibles indications il est difficile, comme on voit, de se faire une idée bien exacte de la géographie de l'Eubée ; mais Meletius est tout aussi maigre ; Dapper est peu satisfaisant et je ne connais aucun ouvrage ancien ou moderne un peu complet sur cette île. Les archives de Venise seules pourront sans doute m'offrir des renseignements plus complets. Les Vénitiens qui avaient hérité en 1370 de la seigneurie tercière de Chalcis où ils avaient depuis longtemps un bail dans l'intérêt de leur commerce, s'étaient occupés dès 1421 à la demande des habitants, de l'examen de leurs anciens codes féodaux français et avaient fini par en promulguer un en 1453. Ils ne conservèrent cette île que jusqu'en 1470 ; mais ce laps de temps dut suffire à ses divers provéditeurs pour amasser un grand nombre de renseignements utiles qu'on doit retrouver encore à Venise. Je ne rentrerai pas en France sans être allé les étudier. En attendant, j'étudie moi-même les choses sur les lieux.

CHAPITRE IV

Beza Pyrgos, Pyli, Chalcis.

Lundi 24 mai (suite). — Aussitôt après le déjeuner, M. et Madame Noel, M. Muller jeune et moi, nous sommes partis à cheval pour aller visiter une tour connue dans le pays sous le nom de Beza Pyrgos, et située dans la montagne au pied du Candili, à une petite heure du village de Drasi. La route se dirige par des sinuosités, le long de collines délicieuses, jusqu'au pied de la chaîne supérieure du Candili entre le plus haut sommet désigné sous le nom particulier de Kouroublia et le troisième qui porte le nom de Candili, nom général de la chaîne. Les deux premiers sommets sont les plus élevés et offrent de ce côté un rocher presque nu excepté sur les cîmes supérieures qui sont garnies d'immenses sapins, tandis que la dernière partie de la chaîne est tout entière revêtue de ces beaux arbres.

Drasi, qui est sur la route d'Achmet Aga à Beza Pyrgos, est situé sur le bord d'un ruisseau le long du penchant adouci d'une colline, au milieu des champs et des prairies en pente. Il fait partie des possessions de M. Noel et se compose d'une quarantaine de calyvia dispersées çà et là. Sur le côté est une maison neuve et bien bâtie par M. Noel et destinée à lui servir de magasins pour recevoir la dîme du village. Ici les propriétaires, au lieu de faire cultiver eux-mêmes, sont souvent obligés de se conformer à l'usage suivi par le gouvernement pour les terres nationales, qui est de laisser au paysan certaines terres qu'il cultive à ses frais et sur le produit desquelles il abandonne, non la moitié comme dans nos métairies, mais le tiers seulement. Le paysan se trouve beaucoup mieux de cette condition

avec les particuliers que de payer le quart au gouvernement, car le gouvernement ne fournit aucuns bestiaux et ses dîmeurs rendent souvent la dîme beaucoup plus onéreuse pour le paysan qui est forcé de substituer le quart de sa récolte de froment au quart de sa récolte d'orge, s'il ne veut pas se voir forcé de transporter à ses frais, dans un dépôt que l'on choisira tout exprès à la distance légale de cinq lieues, mais dans le chemin le plus difficile et du transport le plus coûteux, les produits réguliers de sa dîme.

Le propriétaire, au contraire, place ses magasins à proximité, fournit des bestiaux, est indulgent dans les mauvaises années, et souvent vient au secours du pauvre : c'est ce que j'ai vu faire sous forme d'un travail fort doux par l'humanité raisonnée de M. Noel, lorsque je parcourais avec lui ses villages. Achmet Aga manquait d'une eau salutaire, il est allé la chercher dans la montagne et l'a dirigée dans son village sur plus d'une lieue de pays. Plusieurs écoles ont été successivement fondées à l'entour et les attentions familières qu'on a pour lui et sa famille prouvent l'habitude des services rendus avec intelligence et de manière que l'aumône soit toujours le prix du travail.

A peine a-t-on tourné la colline sur laquelle est assis le village de Drasi que Beza Pyrgos apparaît au milieu des rochers et des ombrages. Il faut cependant près d'une heure pour y arriver. La tour de Beza est une tour carrée plus grande que ne le sont les tours de vigie, mais moins grande que ne le serait un château-fort [1]. Elle se composait de plusieurs étages qui se sont écroulés. Le dernier était recouvert par une voûte en pierres dont une partie subsiste encore. On distingue les endroits où étaient placées les solives de chaque étage ; et au-dessous, çà et là, de petits trous ronds et obliques pénétrant le mur en entier. Ces trous, dont le conduit est oblique sans être tortueux, ne sont pas assez grands pour qu'on puisse y insérer la main, mais on peut à l'aide d'un bâton le suivre tout le long de l'épaisseur du mur. On les retrouve à tous les étages et dans toutes les directions,

1. Buchon a donné un dessin de ces ruines dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XIV.

mais j'ignore leur usage. Ce qui est évident, c'est qu'ils ont dû être fabriqués en même temps que le mur, car ils sont taillés avec soin dans les pierres.

Deux arbres ont grandi sur les ruines de Beza Pyrgos. L'un d'eux élève d'une manière pittoresque sa cîme en flèche au-dessus des créneaux renversés et s'étend par la brèche que le temps a creusé jusqu'en haut du mur. Une enceinte de murailles règne au bas du rocher sur lequel la tour est construite; mais ces murailles sont en ruines et de beaux arbres croissent partout à l'intérieur et enceignent la tour de tous côtés. L'andrachni y abonde surtout avec son écorce si élégante, si jeune et si lisse. Ici, il s'élève à trente ou quarante pieds, et ses branches et son feuillage sont aussi beaux qu'abondants. C'est certainement un des plus beaux arbres de l'île d'Eubée.

Pendant que M. et Madame Noel faisaient, chacun de leur côté, un dessin de Beza Pyrgos, et que M. Noel montait au sommet du Candili pour nous en faire la description, j'examinai la tour dans tous ses détails de construction et montai aussi haut que je pus atteindre. De là, on plane sur une forêt terminée par une gracieuse vallée qui s'en va s'étendant jusqu'à la mer. Les îles de Skiathos et de Skopelos paraissent ici tout à fait rapprochées, et de loin on suit de l'œil le golfe de Salonique jusqu'au mont Athos dont le sommet blanchit à l'extrémité de l'horizon.

De la tour, je descendis dans cette vallée que j'admirais, mais la route que je pris était peu facile. J'aperçus un ravin creusé par un torrent entre deux montagnes ; le torrent était à sec et je suivis les rochers et cailloux roulés de son lit. A l'extrémité du ravin et de la forêt, on passe deux petits torrents et on arrive à des ruines disséminées au milieu de la prairie et sur le bord d'un des torrents ; les fragments d'anciennes tuiles multipliés partout à l'entour indiquent que ce devait être quelque ville byzantine.

En étudiant, sur tous les côtés de la prairie, s'il était un point d'où je pusse avoir une belle vue de la tour, je perdis de vue mon ravin caché sous les arbres, et pour remonter je pris un second ravin. Je m'aperçus trop tard que je m'étais fourvoyé à travers un bois qui devenait de plus en plus épais. Je montai

rapidement pour chercher une clairière, mais les myrtes, les genêts, les bruyères étaient si pressés de toutes parts que je craignis de me trouver dans la même captivité que la veille en descendant près de l'église d'Hagios Georgios ; mes efforts pour échapper aux grands arbres me firent tomber dans l'embarras que je voulais éviter. La forêt s'abaissait rapidement d'un côté et je ne pouvais plus démêler de routes ni de sentiers de berger, car une végétation de huit jours suffit pour les couvrir ici. Je pensai donc qu'il fallait couper au plus court et me jeter dans un ravin que j'apercevais près de moi au lieu de suivre les pentes de la montagne. Par là je m'éloignais sans doute, mais je devais ensuite trouver une voie plus ouverte et moins obstruée par cette puissante végétation. C'était un assez court espace de jeunes arbrisseaux à franchir, mais je m'y embarrassai si bien, malgré la légèreté de mon costume, que pendant plus d'une heure je luttai avec les plus grands efforts pour ne pas être retenu tout à fait captif.

L'idée de causer de vives inquiétudes aux amis qui devaient m'attendre me tourmentait beaucoup. Pour moi, ce qui pouvait arriver de pire était de passer une nuit de plus en plein air, et le temps était beau et le feuillage épais ; et placé comme je l'étais entre le Candili et la vallée, c'était une affaire de quelques heures de plus ou de moins pour trouver quelque calyvia ou quelque berger à l'aide duquel je retrouverai ma route. Mais je sentais bien que les sentiments de mes amis devaient être moins calmes, car ils pouvaient me croire tombé dans quelque précipice. Il fallait donc, d'une manière ou d'une autre, sortir de ce ridicule embarras dans lequel je m'étais jeté. Tantôt je sautais de mon mieux sur le haut des branches, afin d'en faire un pont pour marcher au-dessus des autres arbrisseaux ; mais quelquefois les arbres pourris par le temps se brisaient sous moi et j'étais jeté sur un lit de feuillage et comme enterré au milieu des branches. Alors je me mettais à ramper pour trouver près de terre un branchage moins touffu, mais là je me sentais tout à coup saisi et enchaîné par de longues ronces fort épineuses qu'il fallait rompre avec précaution pour pouvoir me dégager

et faire quelques pas de plus. Ma veste serrée sur mon corps peu replet constituait un volume à qui peu de place suffisait ; mais ce peu de place je ne pouvais le trouver et, pour surcroît d'ennui, je perdis mon foulard dans la lutte avec mes ennemis les arbrisseaux ou les ronces ; je ne sais à qui est dû l'honneur de cette prise.

Enfin cependant j'arrivai au bas du ravin auquel j'aspirais. Avec grande peine, je parvins à monter sur l'autre bord où je voyais de gros arbres clairsemés. Je cherchai avec attention les traces les plus légères de sentiers foulés avant moi, recherche difficile, car l'herbe croît si vite qu'en peu de jours elle a recouvert des sentiers aussi peu fréquemment foulés que ceux-là. Enfin un sommet rocailleux et nu se présenta à ma vue charmée. J'y gravis avec effort pendant plus d'une heure, espérant toujours arriver à une hauteur d'où je pourrais apercevoir au-dessus de moi Beza Pyrgos. Mais j'avais dépassé de beaucoup toute hauteur d'où elle m'eut été visible, car je m'étais rapproché de fort près du troisième pic du Candili après être parti du pied du premier pic pour faire mon excursion, et je m'en allais le montant et déjà à une fort grande hauteur.

Une fois cette remarque faite, il devenait plus facile de me diriger, et les arbres ni arbrisseaux ne me faisaient plus obstacle. Je montai encore un peu pour me placer au milieu de deux pics rocheux, du pied desquels je pourrais plus aisément découvrir la campagne environnante. Je n'avais plus qu'à retrouver un sentier qui conduisît au bas de la montagne, ce qui me fut facile ; et me laissant glisser, plutôt que marchant, sur un lit de sable et de gravier, j'arrivai enfin au bas de la montagne, sans savoir bien exactement à quelle distance je pouvais me trouver du lieu où m'attendaient mes amis. Au bas de la montagne s'ouvrait une belle prairie, et à ma droite je vis une ferme, des moutons, un paysan, et le priai de m'accompagner à Beza Pyrgos dont je n'étais plus éloigné que d'une demi-lieue. Mes amis étaient en effet fort inquiets. Déjà ils avaient envoyé deux paysans à ma recherche et ils se disposaient à mettre sur pied le village de Drasi lorsque j'arrivai à propos.

La tour de Beza Pyrgos est bien plus récente que celle qui domine le Dervend. Une pierre portant l'époque de la construction existait au coin d'un des murs. Les paysans, qui voient que les pierres portant des lettres sont celles que les voyageurs recherchent, s'imaginent qu'il doit y avoir un trésor caché en dedans, et quand ils les trouvent, ils les brisent en morceaux ; c'est le sort arrivé à celle-ci ; j'ai vu la place où elle était, mais j'en ai vainement cherché les débris. Les murs sont trop peu solidement construits pour pouvoir résister à une attaque, comme les tours construites habituellement par les Francs pour leur sûreté. Je croirais donc que c'était une tour de signaux plus forte et plus grande que ne le sont les tours de vigie vénitiennes, mais servant aux mêmes usages et construite dans les derniers temps de l'occupation franque vers le milieu du XIVe siècle. Comme tour de signaux, la place était en effet fort bien choisie, car on découvre de là une grande étendue de pays et on peut voir les vaisseaux s'avancer de bien loin au milieu des îles.

En descendant de ce plateau au village de Drasi, la vue est délicieuse aussi. Les montagnes sont découpées autour de vous comme un feston varié et, entre les abaissements les plus profonds, on aperçoit de divers côtés la mer, quelquefois de tous côtés en même temps, par quatre ou cinq découpures à l'horizon. C'est un pays magnifique partout, mais les bras manquent.

Mardi 25 mai. — M. Muller m'avait fort engagé à aller voir des ruines antiques sur le bord de la mer, à trois heures d'Achmet Aga du côté de Mandoudi. Les propriétaires d'Achmet Aga ont fait construire à leurs frais, pour le transport de leur bois, une excellente route carrossable qui va de chez eux à la mer, à travers les bois, le long de la rivière et toujours en plaine. Elle est aussi bien entretenue que nos meilleures routes départementales et a de plus l'avantage d'une situation délicieuse au milieu des prés et des bois et de montagnes boisées. Sur la route, nous trouvâmes cinq à six voitures attelées de bœufs et venant du port. Il n'y a que fort peu d'années que les voitures sont connues dans ce pays, où il est pourtant facile de faire des routes carrossables. Mais l'administration

turque était si idéalement stupide et le peuple turc est tellement inaccessible à toute idée civilisatrice que non seulement rien n'avance, mais que tout dépérit entre leurs mains. On a eu quelque peine à s'habituer à ces voitures, mais aujourd'hui on y est parfaitement fait et on ne saurait plus comment s'en passer.

Le fleuve qui borde la route est, dit-on, l'ancien Kireus qui blanchit les laines et celui qu'on rencontre plus près de la mer est le Nileus qui les noircit. Telle est l'opinion adoptée par le gouvernement grec qui a donné au littoral du premier fleuve le nom de dème du Kireus. Ces noms anciens ressuscités par le gouvernement moderne ne l'ont pas toujours été heureusement, et je pense que, dans ce cas particulier, il y a erreur, et que le fleuve qui de Mandoudi va se perdre dans la mer est plutôt le Boudoros de Strabon. Là où se termine la commune d'Achmet Aga, commence la commune de Mandoudi qui appartient à la famille hydriote Boudouri.

Sur la droite de cette route avant d'arriver aux deux monts qui ferment, pour ainsi dire, cette vallée et laissent un passage étroit et facile à défendre, sont situés sur une colline les restes d'un château franc, qui occupait toute la hauteur jusqu'au village actuel de Mandoudi et formait comme une vaste acropolis. Une partie des murs d'enceinte est conservée çà et là, d'un côté, un peu au-dessus de terre, de l'autre à quinze ou vingt pieds de hauteur. Un pan de muraille formant l'angle d'une tour carrée subsiste près du village. Le portail intérieure qui était de forme ronde, subsiste encore en partie avec la pierre sur laquelle cette porte roulait sur son gond.

C'est un travail franc, de pierre et de mortier, et il n'y a pas trace de fondements helléniques. Cette forteresse se composait de plusieurs tours et d'une double enceinte de murailles qui descendaient jusqu'au bas de la colline. Elle était évidemment destinée à protéger le pays contre une invasion qui aurait pu venir par mer, et dans ce cas, le châtelain prévenu à temps pouvait arrêter l'armée d'invasion au passage de l'étroit et court Dervend situé à cent pas de là, sans que les ennemis pussent apercevoir ses préparatifs.

Une petite église en ruines est située à mi-côte sur cette colline et enclose dans les murs d'enceinte extérieure du château. Un magnifique figuier a poussé à côté de l'église et sa végétation puissante a renversé et le mur extérieur et l'autel même, et l'a fait pénétrer en maître au milieu de l'église. Puis ses branches étendant leurs longs bras pour chercher l'air et la lumière, se sont frayé un chemin jusqu'au-delà du mur opposé qui en a aussi été renversé en partie, de telle sorte que ce vaste figuier ombrage tout l'intérieur de l'église et se projette des deux côtés. Il est en ce moment couvert d'une multitude de figues qui seront certainement mûres dans un mois. Il est visible que cette église est bâtie sur les murs d'un temple antique. Des colonnes de marbre jaune gisent en fragments sur le sol et on remarque, dans l'épaisseur de la muraille et en travers, une colonne ancienne à côté de cinq ou six de ces vastes pierres quadrilatères employées dans toutes les constructions helléniques. Cette colonne enchâssée dans la muraille, un chapiteau et une autre colonne gisant dans l'intérieur, les restes de murs helléniques, la forme même de l'église et sa situation à mi-côte en face de grottes adossées à un des flancs du Dervend, prouvent que c'était là vraiment un temple antique de quelque importance.

La forteresse de Mandoudi correspondait avec une tour carrée au-delà du Dervend dans la vallée qui conduit à la mer, sur un monticule détaché en avant d'une petite montagne qui fait le centre de cette vallée placée à la rive droite de la rivière que je crois être le Boudoros. J'eus la plus grande peine à arriver jusque-là, car ce monticule pierreux est entouré d'un vallon comme d'une ceinture. Une petite rivière appelée Stringolakos, qui va se perdre dans la mer à l'extrémité de cette petite vallée à droite du Boudoros, se répand dans la prairie et la transforme en marais presque infranchissable. Il nous fallut tourner et tenter pendant plus d'une heure pour trouver un passage même hasardeux et ne pas enfoncer homme et cheval dans le marais.

Une fois arrivé au pied du monticule, l'ascension est facile et

on arrive à la tour en moins d'une demi-heure. Elle est carrée et certainement d'origine franque. Les murailles ont sept pieds d'épaisseur et chaque côté de la tour a de 35 à 36 pieds de largeur. Les quatre murs sont parfaitement bien conservés dans le bas ; mais ils ne s'élèvent qu'à douze ou quinze pieds au-dessus de terre. Je montai sur la partie la plus haute de ces murs. On distingue fort bien les deux ports situés de chaque côté de la montagne, au centre de laquelle est bâtie cette tour, d'un côté l'entrée du port de Peleki où se jette le Boudoros, de l'autre l'embouchure de la rivière Stringolakos ; de telle sorte que les gardes de cette tour, protégés par la montagne d'une part et de l'autre par des marais impossibles à franchir si ce n'est en venant de Mandoudi, pouvaient suivre les mouvements d'un corps de débarquement et en donner avis au chatelain de Mandoudi, dont les créneaux se voyaient du haut de cette tour. Les traditions du pays sont qu'en cas d'invasion le chatelain de Mandoudi correspondait à son tour avec le chatelain de la grande forteresse du Dervend, et qu'en cas de besoin une population considérable trouvait refuge dans l'enceinte de la forteresse. Cette dernière ne pouvait certainement appartenir à un seigneur particulier, mais au baron même d'Oréos, autrement il eût été un vassal trop puissant. La baronnie d'Oréos s'étendait jusqu'au delà de Sideroporton et du Dervend à l'extrémité de la longue côte (Makri Plagi) qui mène à Chalcis. Cette partie était la plus belle de l'île si elle n'était pas la plus peuplée.

Après avoir bien examiné tous ces débris de l'histoire de mes compatriotes, je continuai ma course jusqu'au port dans lequel le Boudoros vient se jeter dans la mer. Il n'y a aujourd'hui d'autre maison que le magasin où M. Noel fait déposer le blé destiné à l'embarquement, et le seul mouvement du port et celui des quelques bâtiments qui viennent lui demander un chargement de planches, chose trop peu fréquente malgré la supériorité des bois de l'Eubée ; mais comme on ne paie que six pour cent sur les bois de Trieste et qu'on en paie de dix à quatorze sur les bois grecs pour les transporter par mer dans toute autre partie de la Grèce, on s'accoutume à préférer les médiocres

bois de Trieste aux excellents bois de l'Eubée. Pour changer cet ordre de chose, il serait nécessaire d'annuler la mauvaise loi de Capo d'Istria sur les transports par mer.

Sur la colline qui domine ce port et qui commence derrière le magasin de M. Noel, se trouvent les ruines d'une ville antique que je crois être Kerinthos de Strabon, placé par lui sur mer dans le pays des Histiens au bord du Boudoros. Les murs d'enceinte helléniques règnent tout autour d'une colline, dont l'extrémité se termine en un précipice rocailleux ouvert sur la mer. Ces murs qui suivent les mouvements tantôt doux, tantôt brusques de la colline, se composent encore de sept à huit assises de grandes pierres carrées. Au-dessus de cette première colline est une colline plus élevée servant d'acropolis. Dans l'intérieur des murs d'enceinte, on aperçoit encore les lignes des rues et les fondements de chaque maison parfaitement indiqués par plusieurs rangs de ces mêmes pierres ; et la porte d'entrée de la ville du côté de l'acropolis est marquée de manière à ne pas se tromper. Toutes les maisons étaient construites de ces mêmes grandes pierres quadrilatères dont les murailles sont bâties. Cet ensemble de ruines m'a rappelé tout à fait Acræphia près de Karditza. Je crois que c'est bien là décidément l'antique Kerinthos.

L'acropolis est aussi parfaitement désigné ; et çà et là, sur le penchant de la montagne du côté de la plaine, comme aussi sur une petite éminence du côté de la mer, sont les ruines de plusieurs temples parfaitement distinctes. Les rochers qui descendent au-delà de l'acropolis dans la mer, sont d'une admirable beauté, noirs, âpres, tranchants, élevés et formant des grottes fort vastes dans lesquelles la mer s'est creusé une entrée jusque fort avant sous le cap. Quelques rochers énormes, arrachés des flancs de la montagne par quelque tremblement de terre et jetés au milieu d'un golfe étroit parsemé de rochers de toutes grandeurs ajoutent encore à la beauté sauvage de ce lieu.

De la colline allongée sur laquelle était placée la ville, la vue est fort belle. On suit à ses pieds les courbures de l'île d'Eubée jusqu'au cap Dagri, baignées par une mer aussi transparente que les eaux d'un fleuve. En face se présentent Skiathos et

Skopelos comme si elles étaient à une lieue de distance ; et dans le lointain, à droite de Skopelos, se détache et sort des flots l'île de Skyros où Achille alla se cacher dans son adolescence. La Phthiothide, sa patrie, est en effet fort rapprochée de là ; et de ces eaux d'azur, on peut s'attendre encore à chaque instant à voir sortir la déesse sa mère.

La rivière qui se jette dans la mer au pied de cette colline et que je crois être le Boudoros, et cette belle situation si saine au-dessus d'un joli port, assurent la renaissance de la ville de Kerinthos, si jamais ce fécond pays d'Eubée parvient à avoir une population suffisante pour mettre en valeur tant de terres excellentes.

Nous rentrâmes en suivant l'autre rive du fleuve à travers de petits sentiers tracés au milieu des bois. Là je rencontrai le platane le plus magnifique que j'aie vu dans ce pays où il y en a tant de beaux. J'ai voulu le mesurer et ai trouvé qu'il fallait 38 de mes pas pour faire le tour du tronc et 220 grands pas pour mesurer l'espace de terre que couvrait son feuillage. Il est parfaitement sain dans toutes ses parties et a toute la fraîcheur de la jeunesse ; et ses branches immenses de longueur et d'épaisseur sont encore plus extraordinaires que l'ampleur de son tronc simple et droit. Ses proportions du reste sont si belles que ce n'est qu'en s'approchant qu'on aperçoit l'immensité de sa taille.

En rentrant après cette course, j'ai entendu raconter un usage assez poétique qui s'est conservé dans ce pays depuis les temps les plus antiques. Lorsqu'on a besoin de pluie, on habille une jeune fille comme on nous représente les naïades antiques, on la couvre de roseaux, de joncs et de fleurs des eaux. Au dessus de sa tête d'où tombe sa longue chevelure on place une couronne de feuilles, et les prêtres chrétiens et le peuple en procession, la conduisent autour de la commune et la ramènent par le bord du fleuve, comme si on voulait la lui offrir ; et tout le long de la procession, les assistants armés d'un aspersoir répandent sur la terre, sur la jeune fille, sur eux-mêmes, quelques gouttes des eaux du fleuve.

Mercredi 26 mai. — Le colonel allemand Fabricius, commandant de la forteresse de Chalcis m'avait fort recommandé à mon passage à Chalcis de ne pas oublier, lorsque je traverserais l'Eubée, d'aller voir les ruines antiques de Pyli à quatre heures d'Achmet Aga. Une sœur à lui a épousé un allemand qui est dasonome du nord de l'Eubée et est établi près de là. Le colonel Fabricius en allant la voir avait été frappé de ces ruines et je lui avais promis de faire une visite à Pyli.

Je partis avec M. Muller jeune d'Achmet Aga. La route d'Achmet Aga à Pyli est une route de montagnes fort pittoresque jusqu'au village d'Aretha à moitié chemin ; mais en 1836 le feu a dévoré 30.000 stremmes de forêts nationales, et en quittant d'Aretha jusqu'à Pyli, on n'aperçoit plus aujourd'hui du bas jusqu'en haut que quelques arbres noircis et morts, et des troncs desséchés. C'est une vue triste dont rien ne vient distraire. Le Xerovouni qu'il ne faut pas confondre avec le Xeronoros, sur la route de Xirochori à Achmet Aga, s'étend au fond du tableau, sec aussi mais non dévasté. A mesure qu'on se rapproche de Pyli la vue prend plus de variété. Un bout de mer se montre entre deux montagnes et va toujours s'élargissant en même temps que la vallée où l'on descend et au fond de laquelle est situé le village de Pyli. Cette petite et gracieuse vallée est encadrée sur les deux côtés par le Xerovouni et les montagnes du cap Dagri, au fond par les abaissements du mont Kedro et à l'avant-scène par la mer et les îles de Skopelos, Chelidonia (Halonèse), Sarakino et Peristeri.

Nous descendîmes chez le dasonome (inspecteur des forêts), M. Habeck, fils d'un professeur de l'Université d'Heidelberg, mari de Mademoiselle Fabricius ; et il eut la complaisance de nous accompagner en plein soleil dans nos investigations. Non loin de sa petite maison, sur la droite et en se rapprochant de la mer, est un rocher aigu qui fait saillie en dehors de la montagne. C'était là l'acropolis d'une ville hellénique dont les ruines gisent dispersées à l'entour sur les deux pentes du rocher jusqu'au bas de la vallée. Au milieu de ruines des maisons se retrouvent aussi de nombreux fragments de poteries,

les plus antiques parmi celles connues sous le nom d'étrusques. Beaucoup de ces fragments ramassés au hasard portent encore des traces de peinture. En haut du rocher sont encore debout de longs pans de murs à grandes pierres carrées et les fragments d'une tour, aussi à pierres quadrangulaires, mais à peine taillées et annonçant une haute antiquité.

Un peu plus loin, à un quart d'heure en descendant vers la vallée du côté de la mer, se retrouvent les ruines d'un monastère byzantin avec son église offrant, selon l'usage byzantin, une grande chapelle flanquée de deux chapelles plus étroites et moins longues vers la courbure. Le haut des murailles est partout écroulé, mais la partie inférieure subsiste assez complète et on voit que ce monastère a été bâti avec des fragments d'un temple païen. On trouve dans les murs du couvent plusieurs assises composées de pierres helléniques quadrangulaires ; et on en retrouve encore un peu plus haut, près d'une fontaine dont les eaux étaient conduites à la ville de Pyli par un canal dont il subsiste quelques débris.

Dans la partie de la montagne opposée à la ville se trouvent aussi plusieurs fontaines dont l'eau pouvait être facilement amenée à la ville, précaution que les anciens ne manquaient jamais de prendre. Un peu plus loin, du même côté de la montagne et presque sur le bord de la mer, est encore conservée une petite chapelle fort curieuse et l'unique en son genre que j'aie jusqu'ici rencontrée en Grèce pour les peintures qu'elle contient. Elle est petite et voûtée comme un ancien tombeau chrétien. On descend plusieurs marches pour y entrer, et les murailles et la forme annoncent une grande ancienneté. Sur le haut de la muraille est une peinture à fond d'or dans le style byzantin, mais le mouvement de la figure des saints et leurs poses annoncent plutôt un peintre italien qu'un peintre grec. Ce peintre italien était médiocre sans doute ; mais, dans sa médiocrité, il a du mouvement et de la vie. Ce qui ajoute une nouvelle force à mon opinion c'est que la frise inférieure représente des sujets tout à fait étrangers au pinceau grec et familiers au contraire au pinceau italien. Ce sont des scènes de

l'enfer, et de l'enfer du Dante, peintes avec beaucoup de mouvement et avec une grande liberté de pinceau qui me rappelait une imitation des frises antiques. Là c'est un homme attaché par les bras à une branche d'arbre et retenu par les jambes à un autre, tandis que le diable au corps mince et long se présente pour l'empaler ; plus loin c'est l'orgueilleux, habitué à porter la tête haute dans ce monde, qui est forcé de la courber dans l'autre et porte à son cou une corde à laquelle pend une pierre carrée énorme. Toute la frise est une suite de scènes du même genre. Je n'ai vu nulle part en Grèce de peinture d'église qui offrît la moindre analogie avec celle-là.

Sur la montagne opposée à cette chapelle et qui forme la baie de Pyli du côté septentrional, du côté de la mer on trouve les ruines d'une autre tour hellénique. En voyant tant de villes helléniques bâties dans des situations si escarpées, on se demande souvent quel état social avait pu amener de telles nécessités. Les aggrégations nationales n'existaient pas alors, et le plus petit pays se fractionnait en communautés distinctes, souvent ennemies et toujours rivales. Chacun ne pouvant avoir recours qu'aux ressources de sa commune pour résister aux attaques d'autres communes ennemies, devait toujours être aux aguets contre les surprises. Cela avait surtout lieu parmi les populations rapprochées de la mer, et rapprochées aussi par conséquent des pirates qui infestaient les mers.

La même terreur des pirates avait, au moyen âge, forcé les habitants d'Amalfi, de Scala, de Ravelle, etc., de se bâtir des villes dans une situation telle que, de leurs maisons, ils pouvaient voir arriver l'ennemi et se préparer à lui résister ou à aller le chercher, tandis qu'ils étaient par leur position même à l'abri de toute crainte d'attaque inopinée. Dans une grande aggrégation d'hommes, la force publique est plus efficace, parce que le plus grand nombre est toujours intéressé à conserver l'ordre, qui ne peut être attaqué que par le petit nombre ; mais dans les petites sociétés, on n'a pas assez de ressources pour entretenir une force permanente de terre et de mer ; et si on avait cette force, il pourrait bien arriver qu'avec la force de terre

on vît la tyrannie s'établir chez soi, avec la force de mer on se sentît la velléité d'être pirate soi-même.

Comment toutefois des villes sans commerce pouvaient-elles suffire à la construction de si vastes édifices et de maisons toutes si bien bâties dans des lieux si difficiles? Le travail des esclaves comptait pour beaucoup, mais ces esclaves, il fallait les nourrir. En général, une ville grecque se composait de trois parties : l'acropolis occupée par l'aristocratie, la ville occupée par le peuple et bien close, et les faubourgs occupés par les esclaves qui n'avaient que de misérables calyvia qui ont disparu au premier vent de la mauvaise fortune. Les bâtiments des acropoles et des villes, au contraire, étaient tous de pierres dures et solides qui les ont fait survivre, comme dit Livrac, à la dent dévorante des âges.

Que restera-t-il dans trois mille ans de nos villes les plus riches, de nos bâtiments les plus splendides, en France comme en Angleterre, comme en Allemagne? Quelques fragments d'églises et en Belgique, où les communes avaient quelque chose de la vigueur des communes antiques, quelques restes de bâtiments municipaux, car les palais sont un amas de matériaux non moins fragiles que ceux dont sont bâties nos maisons particulières. L'Italie seule et dans l'Italie, Rome, Florence, Bologne, Naples présentent une exception à ces habitudes, car là les palais sont dignes de rivaliser avec les monuments antiques. L'Italie a pu naître deux fois sous le nom de Rome antique et sous celui de Florence. Quant à la Grèce moderne, les travaux dirigés par des Allemands, hommes de mérite et d'instruction, n'ont pas, dans leur jeunesse caduque, la chance de vie réservée encore aux monuments helléniques.

Jeudi 27 mai. — A sept heures du matin je suis monté à cheval pour aller d'Achmet Aga à Chalcis avec Madame Noel et toute sa famille. L'air trop clos de la vallée d'Achmet Aga a agi sur le mari et la femme ; et, pendant plusieurs années, ils ont été tourmentés par la fièvre. Ils retournent maintenant en Angleterre sur les pressantes instances de leur famille, mais en regrettant le soleil de Grèce. La route à travers la vallée d'Achmet

Aga est délicieusement ombragée et fort bien entretenue. Dès l'entrée du Dervend, la mauvaise route commence pour les chevaux ; mais la situation est si belle, les bois que l'on traverse ont toujours un si épais feuillage, les montagnes sont si pittoresques, qu'on n'a d'yeux que pour les beautés du paysage.

A peu près à deux heures d'Achmet Aga, le Dervend se resserre et il ne reste plus qu'un passage étroit entre le torrent qui roule à 300 pieds au-dessous de vous et une montagne abrupte. Pour être déguisé par un grand nombre d'arbres verdoyants qui garnissent ses flancs, ce précipice n'en est pas moins dangereux. Un peu plus loin le passage se resserre et on est obligé de passer entre la montagne qui ferme le passage à pic et un rocher qui descend en ligne droite au fond du torrent. C'est une sorte de porte à travers laquelle peuvent passer trois hommes de front et en se pressant. Et il n'y a aucune possibilité de passer d'un autre côté, car, de toutes parts, ce sont des précipices formidables. Ces rochers se continuent quelques pas en se recourbant du côté de la montagne, et sont clos par une autre porte du même genre, ouverte entre deux rochers saillants et fort élevés, l'un qui s'appuie sur le précipice, l'autre qui remonte à une des crêtes de la montagne. Les traditions du pays sont que là était véritablement une porte de fer, dont le nom est resté au passage ; mais en vérité cet étroit défilé de rochers aigus est déjà une porte de fer. Si on songe que le château franc chargé de la garde de ce défilé s'étendait jusque là par ses murs avancés, on se convaincra que la porte de fer était véritablement impossible à franchir sans la permission du châtelain. On voit encore en effet les restes des murs du château franc qui viennent çà et là remplir les vides laissés entre les rochers. Le Dervend était, je pense, la limite des anciens Histiens aussi bien que de la baronie d'Oréos.

Nous arrivâmes après quatre heures de route au sommet de la montagne dans un endroit délicieux près d'une fontaine. La vue s'étend maintenant sur un tout autre pays. La plaine de Chalcis et, au bout, la ville de Chalcis, la mer et les montagnes de la Béotie, se développent tout à coup devant vous. Nous nous

reposâmes de onze heures à trois heures sous les ombrages à cause de la grande chaleur, et nous nous remîmes en route le long de la côte si peu pittoresque et si ennuyeuse de Makri Plagi. Cette partie de la route est dénuée de tout intérêt pour le voyageur, seulement on est frappé d'un changement marqué dans la température. Dans les forêts du Dervend les chèvrefeuilles et les pois de senteur étaient en fleur sur les haies; mais ici c'étaient d'immenses lilas roses et de beaux grenadiers qui fleurissaient dans toutes les haies; la campagne était jaunie par les moissons sur pied et on avait commencé à couper les orges. La moisson ne se fait pas ici, comme en Europe, par des moissonneurs itinérants qui se présentent en masse au moment du besoin. Chaque famille doit se suffire à elle-même. Aussi l'impossibilité, dans un pays dénué de bras et où on n'a ni voitures ni routes, de couper les grains dès qu'ils sont mûrs et de les rentrer quand ils sont coupés, fait souvent qu'on n'ensemence pas.

Cinq heures avant d'arriver à Chalcis, on aperçoit déjà ses minarets du haut de la montagne et on continue à l'avoir sous les yeux tout le long de cette plaine sans variété. Rien n'allonge la route comme l'uniformité du paysage. Deux heures avant d'arriver, déjà la physionomie semi-turque de Chalcis commence à se manifester. Un abyssin coiffé de son turban cheminait paisiblement à côté de moi. Nous arrivâmes enfin au-delà de Veli Baba et dans Chalcis même.

M. Thiesse notre agent consulaire me donna un logement dans une maison achetée par M. de Mimaut. C'était l'ancien harem du pacha de Négrepont, et les dispositions de la maison sont tout à fait dans les habitudes turques. De grandes galeries à voûtes devant les chambres ; des estrades d'honneur dans chaque chambre, car les maîtres seuls se tenaient sur les estrades couvertes de tapis et les esclaves inférieurs n'avançaient que jusqu'au pied ; un bassin de marbre dans le jardin avec un beau palmier et quelques beaux arbres d'Orient à l'entour près des grenadiers en fleurs ; puis des murs élevés pour arrêter les yeux étrangers, et de mesquins escaliers de bois et terrasses de bois mal jointes ; l'opulence et la négligence réunies, telle est

une maison turque. La vue de ma chambre donnait sur l'Euripe dont je pouvais suivre aisément les diverses mutations de cours ; et le long des fenêtres est une terrasse autour des créneaux. Là le vent souffle toujours doux et frais, avantage d'un grand prix dans une ville où on sent déjà la chaleur de l'Afrique, mais plus humide et plus resserrée par les montagnes d'Aulide.

Vendredi 28 mai. — A mon dernier voyage à Chalcis, je n'avais pas pu trouver assez de temps pour visiter la fontaine Aréthuse ; cette fois je ne voulais pas y manquer et partis dès six heures du matin pour cette excursion. En suivant la route de Chalcis à Eretria, on trouve après trois quarts d'heure de marche à peu près, un rocher dont les flancs sont de toutes parts garnis de tombeaux creusés dans le roc vif. Dans plusieurs endroits, des degrés taillés dans le roc s'élèvent de la route jusqu'en certains lieux taillés d'une manière plus large et qui étaient sans doute l'emplacement de quelque temple, de quelque heroüm ou de quelque autel sépulchral. Plusieurs de ces tombeaux sont creusés dans le flanc, d'autres sur le sommet du rocher.

En m'approchant d'un reste de tombeau creusé le long du rocher, j'aperçus une lampe allumée, suspendue au roc et retenue par un écrou de fer enfoncé au-dessus de l'endroit où devait être déposé le corps. Quelques lepta étaient jetés à droite et à gauche. C'était là probablement l'emplacement d'un heroüm antique ; et depuis trois mille ans peut-être, la piété publique vénérait ce monument en mémoire de services rendus par l'homme qui y fut déposé, et ce souvenir vivait longtemps après que le nom du bienfaiteur avait cessé d'être répété et connu. Un saint chrétien a recueilli les fruits de cette piété pour un bienfaiteur païen. Une chapelle dédiée à saint Etienne martyr avait existé, dit-on, en ce lieu. La lampe allumée sans cesse annonçait le respect qu'on lui conservait encore, et les lepta jetés sur le roc indiquaient le désir de relever cette chapelle par l'aide de la piété des fidèles. Souvent, en traversant les bois et les champs, on trouve une pierre relevée avec quelques lepta et quelques sous déposés par-dessus ; cela signifie que près de là

sont les ruines d'une ancienne chapelle dont on désire la restauration par un secours commun. Les Grecs aiment à multiplier les petites chapelles partout et chacun voudrait avoir la sienne comme on avait autrefois l'autel de ses dieux domestiques.

La série des tombeaux se continue sans fin sur cette montagne, que Leake appelle Kalogheritza et où il place l'antique Lelantum sur le sommet, à l'endroit où se trouvent encore des ruines helléniques. De toutes parts découlent de cette montagne des eaux excellentes, tantôt sous la forme d'une source qui naît sur le sable même de la mer, tantôt sous celle d'un jet puissant qui s'élance de la montagne, tantôt sous celle d'une fontaine formée par une chute d'eau qu'on entend retomber de haut dans l'intérieur du rocher, mais qu'on n'aperçoit que par le mouvement rapide imprimé aux eaux de la fontaine.

Au delà de cette première montagne, toujours en suivant la mer et la route, on arrive à une vallée qui s'enfonce en forme d'amphithéâtre entre deux montagnes. Une pointe de rochers s'avance un peu hors du cercle intérieur de cet amphithéâtre, et c'est de cette pointe de rocher que sort l'Aréthuse.

Les eaux de l'Aréthuse sont abondantes et excellentes, et je ne sais pas ce qui a pu faire dire à Leake que les eaux de l'Aréthuse avaient disparu. Il faut qu'on l'ait mené dans un tout autre endroit. Du temps de la domination turque, il y avait peu de facilité pour les explorateurs, et les Turcs d'Eubée étaient surtout les plus intolérants ennemis de tout chrétien. Il serait donc possible que Leake eût été troublé au moment de son exploration, car autrement il eût été frappé et de la grâce de la situation, et de l'abondance des eaux de l'Aréthuse. Ses eaux sont accrues encore par celles d'une autre source qui surgit du rocher à un endroit plus rapproché de la mer ; et elles sont si abondantes qu'en se perdant dans les prairies de la vallée, faute d'un écoulement convenable arrêté par une route turque, elles ont transformé la prairie en véritable *vallos* [1], inconvénient auquel il est très aisé de remédier en réglant l'écoulement des eaux.

1. Βαλτός, marais.

Quand cette vallée était plantée de beaux arbres et embellie encore par les féeries de la mythologie, ce devait être un charmant pèlerinage à faire.

Je restai plus d'une heure sur ses bords à regarder et la mer et Aulis, et le grand port qui s'enfonce du côté de Chalcis, et les montagnes aux belles formes si bien enlacées. Un peu au-delà de l'Aréthuse, en suivant toujours la route de Chalcis à Eretria, on aperçoit, sur le flanc du rocher, à quarante pieds de hauteur environ, l'ouverture d'une grotte taillée dans le rocher. On y monte en s'aidant des aspérités du rocher qui est fort droit de ce côté. L'ouverture est un peu trop basse pour qu'on puisse y entrer debout et la longueur est de quatre à cinq pieds. Dès qu'on y est entré, on se trouve dans un tombeau creusé dans le roc. Le couvercle du cercueil n'existe plus. La place dans laquelle le corps était déposé est d'environ trois pieds de profondeur sur trois de largeur et sept de longueur. Au-dessus et à l'entour, le roc est creusé de manière à former une chambre de six pieds de hauteur au-dessus du tombeau, sur huit pieds de largeur et huit de longueur.

Assis dans l'intérieur du tombeau pour trouver un peu de fraîcheur, je regardais par l'ouverture de la grotte, comme par un verre d'optique, cette nature si ardente, cette mer si belle, et me laissai aller à quelques tristes réflexions éveillées par le spectacle de cette avidité des descendants qui, pour retrouver un peu d'or dans les tombeaux, ont dispersé aux vents les cendres de leurs ancêtres. Tous ces rochers semblent avoir été couverts d'ex-voto, de statues, d'autels, et il ne reste plus que la petite place creusée dans le rocher pour placer tout cela, et quelques marches usées par les pas de ceux qui allaient autrefois leur rendre hommage.

Un orage de chaleur venait de se déclarer pendant que j'étais à réfléchir dans le tombeau antique ; de larges gouttes d'eau commençaient à tomber aussitôt que je fus sorti ; et une pluie abondante vint m'inonder en peu d'instants. J'avais plus d'une lieue à faire pour retourner et n'eus d'abri qu'un grand feu allumé près du rocher par des paysans pour se sécher comme

moi dans les intervalles de pluie. Au reste, c'était une pluie bonne et chaude ; le soleil la dissipa assez rapidement et j'en fus quitte pour changer en arrivant chez moi.

A mon retour j'allai avec M. Thiesse faire quelques visites au colonel Fabricius, au général Griziottis, au président Bulgari, au procureur du roi Tibaldo, et nous assistâmes à un jugement. Les lois françaises, surtout pour la procédure, ont été généralement suivies ici ; les débats sont publics et les jurés sont appelés à prononcer dans les affaires criminelles. Les juges ne portaient pas de costumes officiels. Quelques-uns étaient vêtus à la franque et quelques autres à la grecque. Le roi de Bavière qui a donné à tous les employés civils des costumes militaires, comme en Bavière, par une ordonnance rendue au temps de la minorité de son fils, a fait déterminer le costume des juges et c'était aussi l'habit militaire, les épaulettes et l'épée. On oubliait que dans un pays où la justice est secrète, les juges n'ayant besoin de costume que pour aller à la cour, il y avait moins de ridicule à les affubler là d'une épée et d'épaulettes, que sur un siège de justice où ils représentent le public : aussi s'y sont-ils refusés fort judicieusement et il en est résulté qu'ils n'ont aucun costume.

Il me restait à voir dans cette partie septentrionale de l'Eubée une petite île à une lieue de Chalcis appartenant à M. Noel, et et sur laquelle se trouvent deux tours qu'il croit être franques ; et de là j'aurais désiré remonter par mer jusqu'à Roviès et aux propriétés de M. Desgranges, pour visiter quelques ruines de fortifications franques dans les montagnes ; mais le vent était tout à fait contraire, tandis qu'il m'était favorable pour aller à Eretria et à Alivéri d'où je serais allé à cheval, par Stoura, à Carystos. Je me décidai donc pour ce dernier parti et retins une barque qui devait conduire le lendemain la famille de M. Noel à Oropos. D'Oropos à Eretria, il n'y a qu'une heure de navigation par un bon vent ; et je pouvais arriver ainsi à Eretria à onze heures et d'une manière beaucoup moins fatigante. Je pris donc les patentes de santé nécessaires pour aborder à Oropos, à Eretria et à Alivéri et me disposai à partir le lendemain.

Samedi 29 mai. — Le vent était frais du nord et présageait un passage rapide à Oropos, à Eretria et à Alivéri. Je pris congé de la famille Thiesse qui m'avait reçu avec une hospitalité parfaite et nous fîmes voile. Nous passâmes avec rapidité devant le grand port où se réunit toute la flotte grecque pour marcher sur Troie, puis devant le grand port d'Aulis. Le temps était fort beau, le vent excellent, et nous filions huit milles à l'heure. Déjà nous avions vu passer devant nous et la tour turque de Bouzzi et les deux tours franques situées sur la montagne, et nous apercevions de fort près Eretria, lorsque le vent tomba tout à coup au calme plat. Il fallut ramer, mais le bâtiment était grand et mes six rameurs fatigués de la chaleur du soleil avançaient avec peine, étudiant toujours dans leurs voiles s'il ne survenait pas quelque léger souffle de vent.

Nous restâmes trois heures ainsi en nous rapprochant toujours quelque peu d'Oropos, mais sans pouvoir l'atteindre. Enfin nous arrivâmes au-dessous de la hauteur du cap qui ferme quelque peu la baie d'Hagi Apostoli. Bien nous en prit d'être si près de la côte, car nous vîmes de loin s'avancer sur la mer un vent du midi qui, si nous eussions été un mille en deçà nous eût très certainement repoussés vers Chalcis. Nos matelots firent force de rames et nous parvînmes à aborder à Oropos après avoir mis deux fois plus de temps pour faire nos deux derniers milles, que nous n'en avions mis pour faire les dix-huit milles précédents.

Je descendis à Oropos pour attendre que le vent tournât au nord, mais j'attendis vainement jusqu'à trois heures de l'après-midi. Les bateliers d'Oropos m'assurèrent que le vent du midi tiendrait pour quelques jours et avec force. Je me décidai donc à renoncer à mon projet de navigation vers Eretria et Alivéri et de course jusqu'à Carystos. Ce que je désirais voir surtout c'était Carystos, car Eretria est si fiévreux qu'on ne peut s'y arrêter longtemps, et la route d'Alivéri à Carystos offre peu d'intérêt, suivant toutes les relations qui m'avaient été faites. Aussi bien je pouvais facilement aller d'Athènes à Porto Raphti en voiture et de Porto Raphti à Carystos par mer.

A trois heures nous partîmes d'Oropos à cheval; et après quatre heures de marche nous arrivâmes à Liosa chez M. Finlay qui était absent mais qui avait laissé sa maison à notre disposition. De Marcopoulo au bout des montagnes qui précèdent celles par lesquelles est formée la vallée de Liosa, la vue est véritablement enchanteresse. On domine toute la vallée d'Oropos, le canal de l'Eubée depuis Chalcis jusqu'à Armyropotamos ; et les montagnes de l'Eubée, depuis le Delphi jusqu'à l'Ocha près de Carystos, encadrent cette scène de mer. Une fois la montagne franchie, la vue perd de sa grandeur et de sa variété, car il n'y a plus de mer et c'est maintenant la chaîne des montagnes de l'Attique, de Dekelia à Marathon, qui ceignent l'horizon du côté opposé. Marcopoulo est un grand bourg qui prend de l'importance. On vient d'y faire bâtir un grand khani à deux étages, la plus grande auberge qui soit aujourd'hui en Grèce, mais elle n'est pas encore terminée.

Dimanche 30 mai. — Nous partîmes de bonne heure à cheval par la route de Kephisia pour Athènes, dans l'intention de nous reposer quelques heures à Kephisia. Aussitôt qu'on arrive au sommet de la montagne on recommence à avoir une fort belle vue : à gauche le Pentélique, puis devant soi la mer qui de toutes parts se présente ici à nos yeux et offre tant de vues pittoresques et variées, puis les montagnes de Mégare dans le lointain, et à droite le Parnès. La plaine de l'Attique commence à nous apparaître dans toute sa sécheresse. L'andrachni, si vaste, si belle en Eubée, est ici un arbrisseau faible et rabougri et les plus beaux arbres restent souvent à l'état d'arbrisseau. Ici, plus de verdure, plus d'ombrage, plus de rossignols. Kephisia forme un véritable oasis dans cette plaine désséchée.

Nous fîmes halte pendant quelques heures sous ses ombrages d'oliviers et nous allâmes nous reposer à la grotte des Nymphes ou Pyrna, lieu charmant que son propriétaire actuel, M. Paparigopoulo s'obstine à gâter d'une manière si ridicule. En face de cette grotte, d'où tombe goutte à goutte, de toute une voûte de verdure, l'eau la plus fraîche et la plus douce, qui coule entre

de petits rochers couverts d'ombrage pour aller serpenter dans la prairie, M. Paparigopoulo a imaginé de faire construire sur ces rochers et cette fontaine un pont carré avec des barrières, à 20 pas de la grotte, de manière à en obstruer la vue. Il a fait construire ce bel ouvrage pour donner un déjeuner à la reine, et comme la jeune et jolie reine de Grèce y a dansé, M. Paparigopoulo regarde désormais son vilain échafaudage comme chose sainte, et masque ainsi un gracieux ouvrage de la nature.

On m'annonça à Kephisia que M. et Mme de Lagrené[1] et plusieurs de mes amis devaient venir à cinq heures faire une partie à Kephisia, mais j'étais un peu fatigué du voyage et préférai ne pas les attendre. Je partis donc à pied avec un vent très fort qui tempérait agréablement la chaleur du jour. A moitié chemin, je rencontrai tous mes amis qui arrivaient et voulaient m'emmener avec eux, mais je tins bon, remontai à cheval et arrivai à Athènes à six heures.

1. Le ministre de France à Athènes et sa femme.

CHAPITRE V

Voyage dans les îles Ioniennes : Zante[1].

Au commencement de juillet, Buchon avait quitté Athènes pour visiter la Morée, il la parcourut dans toute son étendue, d'Epidaure à Monembasie et à Sparte, et de Calamata à Clarentza sur la côte d'Elide[2]. De Clarentza il résolut, pour se remettre des fatigues qu'il avait supportées, de passer dans les îles Ioniennes[3].

Dimanche 15 août. — Dès quatre heures du matin nous levâmes l'ancre. Notre capitaine est un homme qui ne sait ni lire ni écrire, mais qui connaît bien ces parages. Il me raconta que dans le commencement de sa carrière maritime, il naviguait seulement le jour et faisait relâche tous les soirs dans quelque lieu abrité contre les vents, absolument comme au temps de la navigation d'Ulysse. Il avait ainsi parcouru toutes les côtes et toutes les îles de la mer Egée et était allé jusqu'à Constantinople, Chypre et Alexandrie. Le temps a été magnifique ; le vent, quoique faible, constamment suffisant et favorable. Nous laissâmes promptement sur notre droite Céphalonie et sa grosse montagne et entrâmes à onze heures du matin dans le joli port de Zante.

C'était dimanche. Les Anglais[4] portent partout où ils règnent la sévérité intolérante de leur observation du dimanche. Malgré la chaleur extrême, il me fallut donc attendre, de onze heures à quatre heures, l'ouverture des bureaux de la santé. Le médecin

1. Sur les antiquités de Zante, voir Riemann, *les Iles Ioniennes : Zante* (fascicule 18 de la Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome).
2. Voir *La Grèce Continentale et la Morée,* p. 368-516.
3 *Ibidem.*
4. Les îles Ioniennes étaient placées sous le protectorat anglais, sous lequel elles restèrent de 1815 à 1863.

se fit attendre encore une heure, car comme ce ne sont guère que des bâtiments grecs qui arrivent et que, depuis la révolution grecque, on n'aime nullement leurs visites sur le territoire ionien, on cherche à leur être désagréable autant que possible ; et les petites haines des maîtres, les Anglais, sont poussées plus loin encore dans l'exécution par les serviteurs ioniens ou italiens qu'ils emploient. Le service des douanes est aussi d'une rigueur qui dépasse toute limite raisonnable. On va jusqu'à chercher dans les portefeuilles et parmi les papiers, pour savoir si on ne trouvera pas quelque lettre, tant le gouvernement de sir Howard Douglas[1] a introduit partout l'esprit inquisitorial et persécuteur. Toutes les cérémonies de visite de la santé terminées, et les visites de la douane épuisées, et sur mon petit bâtiment et dans les bureaux de la douane, une seconde fois, je fus mis en liberté. Il était déjà six heures. J'allai donc promptement prendre possession d'une chambre dans l'auberge de Tzitzos, dans la ville ; car ici il y a deux auberges, l'une fort mauvaise sur le port tenue par une vieille anglaise, l'autre dans la ville qui est meilleure.

C'est un grand luxe qu'une auberge quelconque à qui vient de faire une longue course en Grèce. Se trouver seul et libre dans une chambre à soi, rester tant que l'on veut, s'asseoir sur son sofa paisible, à lire, à rêver ou à fumer, sortir quand bon semble, dîner à une table servie à son heure, pouvoir écrire assis à sa table et sans gêne, voilà des plaisirs qu'on ressent avec vivacité quand on en a été longtemps privé, car dans toute la Grèce, Roumélie et Morée, je n'ai trouvé d'auberge qu'à Athènes où il y en a plusieurs bonnes, et à Corinthe, Nauplie et Patras où il y en a une seule. Le reste du temps il faut vivre ou en public en plein air, ou en commun chez ses amis, sans pouvoir même se laver avec liberté, dans l'appréhension continuelle où l'on est de voir entrer les gens de la maison dans votre chambre qui est la leur. Je passai la soirée à jouir de toutes ces délices de la propriété et de la solitude. Je dînai assis dans ma chambre, et tout

1. Haut commissaire des îles Ioniennes.

le dîner me parut bon, pris en liberté. Je passai le reste de la soirée à rêver, fumer, lire, rédiger quelques notes, et n'eus d'appréhension d'être troublé dans mon repos que par les cousins qui abondent à Zante.

Lundi 16 août. — Ce matin de bonne heure je suis sorti pour aller voir la ville. L'île entière renferme 40.000 habitants dont la ville contient la moitié. On y trouve, sur la place, sur le quai qui mène au lazaret et en divers endroits de la ville, des portiques couverts à l'italienne qui sont ici d'une extrême commodité à cause de la chaleur excessive. En général, l'ensemble de la ville a plutôt l'air italien que grec. De temps à autre, on rencontre quelques femmes du peuple avec le voile noir et beaucoup d'hommes âgés portent l'habit noir et ont un peu du flegme vénitien empreint sur la figure. Les jeunes gens cherchent à imiter le costume français. Le costume grec ne se trouve que parmi le peuple et est même assez rare. Les cris des rues sont tout à fait napolitains et se modulent les uns au-dessus des autres en se prolongeant en histoires indéfinies pour le plus grand supplice de l'oreille.

Les femmes, qui ont aussi plutôt les habitudes italiennes que la réserve grecque, se tiennent chez elles pendant le jour, en grand déshabillé un peu nu, et ne se montrent pas. A la nuit, elles prennent leur voile noir et viennent se promener plusieurs à la fois dans les rues, sur la place publique et sur le môle, dont la construction a été commencée par les Vénitiens, poussée fort en avant par les Français et qui est continuée par les Anglais. C'est une promenade agréable le soir dans un pays où l'air du soir n'expose jamais aux rhumatismes. On dit ici que, dans ces promenades du soir, les femmes de Zante ont conservé beaucoup du goût que l'on prêtait autrefois aux Vénitiennes pour les aventures. Le chapeau français des femmes a fait invasion à Zante pendant la journée, et, peut-être, parmi les femmes du peuple, le désir d'avoir plus promptement le chapeau du jour contribue-t-il un peu à l'usage de la promenade du soir avec l'épais voile noir.

Les rues de Zante sont fort bien pavées et des reverbères

suffisants y sont allumés. Les Anglais ont tout fait pour que l'argent payé par les contribuables servît à l'avantage matériel de l'île. Tous les soins possibles sont donnés par l'autorité municipale et le gouvernement local au pavage, à l'éclairage, aux routes, aux fontaines et à la propreté. On a fait venir de l'eau d'une montagne voisine parce qu'elle était meilleure à boire. Tout ce qui concerne le corps est bien. Quant au reste c'est une toute autre affaire, rien n'a été fait en ce genre.

Le gouvernement protecteur a entre les mains toute l'administration du pays. Le lord haut commissaire a dans chaque île, à Céphalonie, Zante, Sainte-Maure, Ithaque, Cérigo et Paxos, un représentant de son autorité.

Le gouvernement général se compose du lord haut commissaire (ἁρμοστής), du sénat ou corps exécutif composé de 6 membres y compris le président, de 3 secrétaires d'Etat, l'un pour les affaires générales, l'autre pour la politique, le troisième pour les finances, d'une assemblée législative composée de 40 membres dont 11 forment un conseil primaire ou directeur, d'un suprême conseil de justice composé de 4 membres, et d'une commission générale des études.

A Corfou, il y a une sorte d'université fort imparfaite et qui va toujours se détériorant. Lord Guilford son premier fondateur n'a pu faire passer ses idées généreuses dans l'esprit de ceux qui sont venus après lui.

Chacune des îles a son conseil municipal avec un régent (maire) et un secrétaire, une cour supérieure, une cour inférieure, un inspecteur de police, un trésorier, un collecteur et un archiviste.

Le clergé grec est réparti ainsi : archevêque à Corfou, archevêque à Céphalonie, archevêque à Zante, archevêque à Sainte Maure, évêque à Ithaque, évêque à Cérigo, évêque à Paxos.

Un ordre de chevalerie, celui de Saint Michel et Saint Georges est établi pour les sept îles, mais je vois qu'il est surtout donné à des Anglais. C'est l'apanage ordinaire des amiraux et officiers supérieurs de Malte et des sept îles. Une part y est faite aussi aux Maltais. Voici la composition actuelle de cet ordre :

Grands croix	Commandeurs	Chevaliers
20 Anglais	7 Anglais	7 Anglais
1 Maltais	6 Maltais	9 Maltais
7 Ioniens	7 Ioniens	9 Ioniens
28	20	25

Il y avait autrefois un grand nombre de familles des sept îles qui portaient ou prenaient des titres de noblesse que le gouvernement vénitien avait l'habitude de conférer à ses sujets, en les interdisant sévèrement aux siens. Sir Howard Douglas, pour se venger de quelques patriciens qui s'étaient opposés à ses mesures, fit ouvrir à Corfou un registre où devaient être inscrites les familles autorisées à porter des titres de noblesse, en défendant à ceux qui n'étaient pas inscrits de prendre aucun titre. Sur ce registre d'inscription je trouve 32 familles revêtues du titre de comte. Ce sont les suivantes : Barbati, Bulgari, Capo d'Istria, Capsochiefalo, Coltuvali, Crissoplevri, Della Decima, Dusmani, Flamburiari, Gaspirachi, Lando, Loverdo, Logotetti, Lunzi, Marmora, Mercati, Macri, Messalà, Muzzan, Mamunà, Metaxà, Nasi, Pavlini, Pieri, Querino, Roma, Sordina, Solomon, Sicuro, Theotoky, Trivali, Zancarol. Le registre désigne les membres de chaque famille investis du titre.

Quatre Ioniens sont indiqués comme avant reçu la croix d'honneur ; ce sont Stanco Calichiopoulo, le comte Camille della Decima, le comte Denis Roma et le comte Marino Metaxà.

Parmi les anciennes familles de Zante il existe encore des Melissène et des Francopoulo.

Après avoir déjeuné au café, je suis allé au lazaret voir le directeur de cet établissement, M. Dragona, puis le comte Roma. Ce dernier qui a, dit-on, une fortune de plus de cent mille livres de rente en raisins de Corinthe ou *uva passa* ou *staphidia*, était à faire sa vendange à dix milles d'ici. Sa mère m'a beaucoup parlé de mes amis Charles Dupin et Augoyat, qui étaient officiers du génie ici pendant l'occupation des îles par les

Français[1], et elle a conservé, ainsi que la plus grande partie des habitants, de bons souvenirs de nous.

Le chemin de la ville au lazaret suit toujours le bord de la mer pendant une demi-lieue. Il faisait une extrême chaleur et cependant j'y suis allé à pied. M. Dragona est revenu en bateau de la ville, car il reste au lazaret dont le séjour est beaucoup plus agréable l'été à cause de la fraîcheur du vent de mer et de l'absence de ces incommodes cousins qui donnent une sorte de fièvre d'agitation dans l'intérieur de la ville. Je suis revenu, également à pied, chez le résident Parsons.

A cinq heures, les deux fils de Dragona sont venus me chercher et nous sommes allés nous promener au-dessus de la ville. dans le château bâti par les Vénitiens. Aujourd'hui les Anglais ne se donnent pas la peine de réparer les injures qu'il a souffertes du dernier tremblement de terre, sans doute parce qu'ils envisagent la possibilité de rendre un jour les îles Ioniennes pour prix d'autres compensations. On voit encore sur un fragment de mur le lion de saint Marc dont les Anglais ont conservé l'effigie dans les petites monnaies qu'ils font frapper pour les îles Ioniennes, en cuivre.

A droite on voit une déesse assise casquée et tenant un trident, avec ces mots : BRITANNIA en lettres romaines. Au revers le lion de saint Marc et autour la légende ΙΟΝΙΚΟΝ ΚΡΑΤΟΣ en lettres grecques.

De toutes parts dans la ville et le château, on voit les traces de l'affreux tremblement de terre qui, le 18 octobre 1840, jour de saint Luc, a causé tant de désastres dans cette île. Dans la maison du vieux comte Mercati, maison bâtie dans l'ancien style italien avec salon à haute galerie, on était occupé à réparer tous les murs. Ailleurs de longues fissures dans les murs d'appui ont fait abandonner les maisons. Les grandes et fortes habitations ont moins souffert, mais partout on voit des traces redoutables de ce fléau.

1. Les îles Ioniennes furent placées sous la domination française de 1807 à 1814. (Voir Rodocanachi, *Bonaparte et les îles Ioniennes*, Paris, 1899) — Sur Charles Dupin et Augoyat, voir plus loin, p. 122.

A mesure que l'on monte au *castro*, la vue devient plus belle. L'île de Céphalonie apparaît tout entière avec ses hautes montagnes, comme si elle était sous la main. Les côtes de Clarentza se montrent fort distinctement, et avec ma lunette, je voyais de la manière la plus nette le château de Khlemoutzi avec ses formes et ses couleurs. Quand on est parvenu en haut, la vue devient plus belle encore. Au bas de la montagne se développe la ville tout entière avec son port gracieux, clos par une presqu'île, la *Scopo*, montagneuse mais cultivée, qui forme de l'autre côté un autre port dans le golfe de Chieris.

En se tournant à l'ouest, on a devant soi une riche vallée fermée par une montagne dont tous les flancs sont revêtus de jolis villages. Cette vallée était autrefois un marais malsain ; un provéditeur vénitien le fit dessécher, et ce marais est aujourd'hui une plaine féconde qui fait la principale richesse de l'île. Çà et là, au milieu de la verdure du *staphidia* ou *uva passa* ou *passolines*, apparaissent d'élégantes maisons et même un beau château vénitien. Ces montagnes sont cultivées aussi, mais la plaine compose la plus grande partie de la richesse de l'île. Elle est toute couverte de raisins de Corinthe, de vignes et d'oliviers; et l'huile, le vin et les raisins de Corinthe de Zante se vendent par toute l'Europe et surtout en France. Zante produit, assure-t-on, douze millions de livres de raisins de Corinthe. La riante culture de ses campagnes lui a fait donner le nom de *Fior di Levante*.

Mardi 17 août. — M. Dragona est venu me chercher ce matin et nous sommes allés ensemble faire visite au comte Paul Mercati, qui habite une fort belle maison avec appartements à la vénitienne. Le tremblement de terre a tout endommagé chez lui et on est occupé à réparer. M. Mercati est un de ces anciens nobles qui ont vécu sous le gouvernement de la République de Venise. Il a des manières élégantes, une mise simple et soignée, une grande activité, un grand désir de faire le bien et une piété extrême. Tous les jours il communie et va à l'église matin et soir. Le capucin de Zante me disait lui-même que le comte Mercati allait au-delà de ce qui convient. Il n'y a qu'une

trentaine de familles catholiques, mais elles sont toutes dans la plus haute société.

Le comte Mercati a vu avec peine l'invasion des idées démocratiques françaises et il regarde tout libéral comme un franc-maçon, tout franc-maçon comme un réprouvé. Il a donc accueilli les Anglais avec joie et a fait connaître ses idées dans un ouvrage publié à Messine sous ce titre : *Saggio storico statistico della citta ed isola di Zante, compilato dal conte Paolo Mercati nell'anno 1811*, in-4° de 36 pages accompagné du *Prospetto Statistico generale dell' isola di Zante* en 27 pages. Il a depuis revu cet ouvrage et m'a prêté le manuscrit. J'en extrais les renseignements suivants :

Suivant Denis d'Halicarnasse (livre I) Enée aborda à Zante 1184 ans avant Jésus-Christ, y célébra des jeux et y dédia un temple à Vénus. Les Zantiotes fondèrent, dit-on, la ville de Sagonte en Espagne 1384 ans avant Jésus-Christ. Ils suivirent Ulysse au siège de Troie. — Les Turcs ravagent et dépeuplent Zante en 1479. Les Vénitiens l'achètent d'eux en 1485 et la conservent jusqu'en 1797. Zante passe à la première Cispadane, puis à la République Française. En octobre 1798, l'escadre russo-turque force les Français d'en sortir. 1800, institution de la République Septinsulaire ; 1807, les Français reprennent possession des Sept Iles. Le 20 septembre 1809, les Anglais prennent possession de Zante. Pendant l'administration des Français, des écoles publiques y furent instituées en 1808 ; mais elles ont été fort abandonnées depuis.

Les deux sources de poix visitées par Hérodote se retrouvent encore et produisent annuellement environ cent barils de poix. Il n'y a que quelques torrents et plusieurs sources, mais pas de rivières. On trouve de belles chalcédoines. Il se trouve cinq églises latines : la cathédrale de Saint Marc, Sainte Marie des Grâces, Saint Salvatore et Saint François dans la forteresse, Saint Antoine dans le lazaret. Le Mont-de-Piété fut fondé en 1670. Son premier fond fut de six mille réaux dont le prêt fut fixé à huit pour cent pour les six premières années, puis à six pour cent jusqu'en 1679, et depuis 1679 à quatre pour cent. Le

Mont-de-Piété possédait 90.000 thalaris en 1811 et la maison où il est établi a été bâtie à ses frais.

M. Mercati donne la statistique suivante des productions de Zante :

Passoline	3.990.470 livres évaluées à	48.913 thalaris.
Huile	15.210 1/8 barils	80.131 1/2 »
Vin	218 barils	916 »
Savon	410.335 oques	60.708 »
	donnant un total de. . .	190.668 1/2 thal.[1].

J'ai été charmé de tout point de faire connaissance avec ce type ancien de la noblesse des îles grecques sous la domination de l'aristocratie vénitienne. C'est un homme d'un noble et pur caractère plein de bons sentiments pour tous, et la main toujours ouverte pour les bonnes œuvres ; avec de telles qualités, on peut faire excuser quelques faiblesses religieuses.

En sortant de chez le comte Mercati, nous sommes allés faire visite à Madame de Bulzo. Là j'ai trouvé aussi une maison toute italienne ; la mise d'été en noir et habillée de la mère et de la fille, leur éducation, leur genre de beauté, leur salon, leurs tableaux, leur langue même, tout est italien. Le tableau de ce salon aurait mérité d'être reproduit sur la toile avec tout ce qui le composait : c'aurait été un charmant tableau de genre représentant un élégant salon italien.

Les Zantiotes sont cependant tout à fait gens de cœur. Tous paraissent avoir le désir de se rattacher à la Grèce et d'adopter sa nationalité lorsque la Grèce leur offrira un gouvernement mieux organisé et que le peuple grec aura pu sortir de la misère et de la mauvaise administration qui le maintient malgré lui dans cette misère.

Après quelques visites pour préparer mes travaux dans les diverses archives, je suis allé voir le capucin, qui m'a accompagné à l'église Sainte-Marie des Grâces. Elle a été fort mal-

1. Nous avons rejeté en appendice quelques renseignements historiques sur Zante, tirés de l'ouvrage de Remondini. Voir Appendice, n° I.

traitée par le tremblement de terre d'octobre 1840. C'est là que sont enterrés les Français morts dans l'île de Zante. M. Guys[1], auteur d'un agréable *Voyage pittoresque en Grèce* que je me rappelle avoir lu avec plaisir au collège, y est enterré et sa pierre funéraire est placée le long du mur à droite en faisant face à l'autel[2].

C'est dans la même île de Zante que naquit le célèbre poète Ugo Foscolo[3]. Dès l'âge de quatre ans, il quitta Zante avec sa famille, mais il a toujours conservé un doux souvenir de cette ville.

En sortant de Sainte-Marie pour retourner chez moi, je rencontrai M. Nazzolini, consul d'Autriche, qui est, en ce moment, chargé des affaires de France. Il m'emmena chez lui et me fit cadeau d'un petit volume publié par sa femme sur l'Egypte, en langue italienne. Il y a quelques détails agréablement contés, surtout sur la vie des femmes en Orient. Sa maison et une autre en face sont fort bien bâties et tout à fait dans l'antique style italien. Toute cette rue a une fort bonne mine avec ses longs portiques et ses grandes maisons. Athènes eut bien mieux fait d'adopter ce système de construction adapté à son climat, au lieu de ses maisons allemandes si peu adaptées à ce ciel clair et chaud.

Mercredi 18 août. — A dix heures du matin, je suis allé trouver le conservateur du Mont-de-Piété et nous avons visité ensemble son établissement. Ce qu'il m'importait de voir était le *Libro d'ordini*. C'est un gros volume in-folio contenant toutes les ordonnances rendues par le gouvernement vénitien depuis son premier établissement dans l'île de Zante. Léonard de Tocco, effrayé de l'approche de Mahomet II, l'avait abandonné en 1479. Pierre de Broglie chargé du commandement en son

1. René-Augustin Guys, né à Marseille en 1720, mort à Zante en 1799.
2. On trouvera en appendice (n° II) son épitaphe transcrite par Buchon.
3. Célèbre poète italien, fils du provéditeur vénitien de Zante et d'une grecque, né vers 1775; il vécut la plus grande partie de sa vie en Italie, et mourut en exil, aux environs de Londres, en 1827. Il a laissé trois tragédies : *Thyeste, Ajax* et *Richarde*, un poème sur *les Tombeaux*, un recueil de vers, les *Lettres de Jacopo Ortis, la Chevelure de Bérénice*, un *Essai sur Pétrarque* et un *Discours sur le texte du Dante*.

absence fit tous ses préparatifs pour résister honorablement à ce combat inégal. A cette nouvelle, l'amiral vénitien Antoine Loredano, voyant que les Vénitiens appelés des pays voisins pour leurs affaires prêteraient main forte à Pierre de Broglie et seraient sacrifiés, alla trouver Mahomet II avec lequel la République venait de conclure un traité et obtint de lui de ne pas marcher sur Zante avant qu'il n'en eût fait sortir tous les sujets vénitiens, ce qui lui fut accordé. Il fit donc sortir non seulement tous les Vénitiens avec leurs familles, mais aussi toutes les familles zantiotes qui consentirent à les accompagner, de telle sorte que l'île resta comme dépeuplée.

Mahomet II, maître de Cephalonie, se jeta sur Zante et détruisit toute la population qui restait encore, incendia maisons, jardins et vignes et abandonna l'île comme un désert inutile. Soit qu'après cette expédition destructrice les Turcs aient vendu ou donné Zante aux Vénitiens, soit qu'ils les aient laissés faire, je trouve au commencement du registre à l'année 1485, une ordonnance vénitienne qui invite les gouverneurs de Coron, Modon, Nauplie et Lépante, à envoyer à Zante tous ceux des *stratiotes* d'une moralité suffisamment connue qui désireraient, au nombre de 400, venir s'y établir avec leurs familles, sous la conduite de Théodore Paléologue, en promettant de leur donner des terres et des vignes suivant leur importance personnelle et le nombre de ceux qui composaient leur famille. Ils devaient venir demeurer eux-mêmes sur ces terres et les cultiver sans pouvoir le transmettre à d'autres. Ils avaient de plus l'obligation de maintenir un cheval à leurs frais et de servir la République hors du pays moyennant une solde convenue. Ces terres étaient pendant quatorze ans exemptes d'angaries et ne payaient que la dîme.

C'était, comme on le voit, une sorte de colonies militaires. Quand ces *stratiotes* furent bien établis et qu'on leur eut assuré leurs biens héréditairement, sous réserve des droits de l'Etat à défaut d'héritiers, on appela d'autres colons non militaires. Cet établissement, renouvelé par une ordonnance de 1498 qui appelait tous ceux qui voudraient obtenir champs et

vignes à se présenter à un jour donné, eut des succès assez rapides, car déjà dans l'année 1500, plus de 150 familles établies à Zante envoyèrent leurs députés au gouvernement vénitien pour lui dire qu'étant venus s'établir dans cette île *abandonnée par les Turcs* sous la promesse d'y obtenir vignes et terrains, et ayant cultivé, planté et bâti, il convenait qu'ils eussent quelques avantages et privilèges, tels que celui de choisir parmi eux quatre hommes probes pour s'entendre chaque année avec les hommes désignés par le gouvernement vénitien au sujet de la dîme. Leurs demandes furent accordées.

On voit dans ce volume toute la série des actes administratifs de la République dans l'île de Zante. Quelques faits historiques y sont mentionnés en passant, tel que l'attaque des Turcs sur Modon en 1558, citée dans une lettre de félicitation adressée au provéditeur et aux habitants de Zante sur leur courage au moment du passage de la flotte turque. Une ordonnance défend d'arracher les vignes pour y planter la passoline. Les blés et les vignes payaient un impôt et nourrissaient l'île en cas d'attaque des Turcs, tandis que la passoline ne fut taxée que plus tard. Une autre ordonnance crée un Mont-de-Piété. Ce registre se termine au 17 avril 1712. Son étude est absolument indispensable à quiconque veut suivre l'état de l'île sous l'administration vénitienne.

De ces archives j'allai dans la cathédrale ancienne de Saint-Marc, presqu'en face, qui renferme, près du dais épiscopal dans le chœur, le tombeau de l'évêque de Zante et de Céphalonie, Remondini [1], auteur de l'histoire latine de Zante et de ses antiquités. Dans cette même église se trouvent plusieurs assez bons tableaux, entr'autres une adoration des mages de Tiepoletto qui semble être de l'école du Titien. La tête de la Vierge est d'une grâce et d'une innocence parfaites et m'a rappelé quelque chose de la première manière de Murillo. Malheureusement on a gâté un peu ce tableau, d'abord en le donnant à laver à un homme qui n'y entendait rien, et en second lieu en cédant au caprice

1. Remondini (1697-1777), prélat vénitien. Son histoire de Zante date de 1756.

religieux d'un imbécile qui avait fait vœu de mettre une couronne de métal doré sur la tête de cette Vierge et sur celle de son fils. Ces couronnes qui s'en détachent en relief rompent l'harmonie des couleurs et des proportions et gâtent toute la composition du peintre. Dans un autre endroit de cette église est un très beau Rédempteur que l'on donne, avec quelque vraisemblance, comme étant de Paul Veronèse. Ailleurs est un tableau de saint Elie dont deux têtes sont de l'école du Titien et un saint François de Paule qui a beaucoup de la façon du Dominichino.

Les archives épiscopales sont dans un bâtiment attenant à l'Eglise et qui a aussi beaucoup souffert du tremblement de terre. Dans la première salle sont les portraits des 23 évêques de Zante qui ont précédé M. Lastaria, l'évêque actuel, qui est le 24ᵉ. Le premier est appelé Scordonelli. On lit sur son cadre qu'il fut promu en 147., probablement en 1479, car le dernier chiffre est mangé par le cadre, qu'il mourut en 1488 et qu'il fut celui sous lequel on réunit les deux sièges de Céphalonie et de Zante. Les Turcs prirent en effet Céphalonie en 1479 avant de ravager Zante et conservèrent Céphalonie jusqu'en 1580, époque à laquelle Pesaro, soutenu par Gonzalve de Cordoue, l'enleva aux Turcs, le dernier jour de décembre de l'année 1500. Ce fut dans cet intervalle que les deux évêchés furent réunis. Le pape Innocent III en instituant l'archevêché de Corinthe en 1212 avait institué aussi deux évêchés à Zante et à Céphalonie et les avait reconnus suffragants du métropolitain de Corinthe[1].

En sortant de là, je suis allé chez le comte Roma qui venait d'arriver de sa campagne. C'est le caractère le plus indépendant de ce pays-ci. Ayant un procès de 600.000 francs dont la décision dépendait du lord Haut-Commissaire, sir Frederick Adams qui avait grande autorité sur le conseil supérieur de justice, malgré toutes les obsessions de sa famille et de ses amis, il ne rabattit rien de la vigueur de son opposition, et sir Frederick Adams eut la loyauté de laisser la justice impartiale prononcer

1. Nous avons rejeté en appendice les détails que donne Buchon sur les archives épiscopales de Zante. Voir l'appendice (n° III).

en sa faveur. Plus tard, il donna sa démission de membre du corps législatif; et il vit en cultivant les arts et en portant pour l'avenir les yeux sur la Grèce, ainsi que tous font ici. Il a une belle collection de tableaux des premiers maîtres, Titien, Véronèse, faite par lui à Venise et une fort riche collection d'antiquités et de monnaies grecques. Ses monnaies grecques et romaines des îles Ioniennes sont fort complètes. Il a pour Zante seule plus de cinquante monnaies inédites, mais aucune du moyen âge.

A quatre heures je suis monté à cheval avec les deux frères Dragona pour faire une promenade dans l'île. Nous sommes entrés dans deux des habitations pour voir la récolte des *uva passa*. Zante en produit annuellement de dix à douze millions de livres, et chaque mille livres se vend de 60 à 62 colonnades(?) assez ordinairement. Les marchands étrangers font leurs demandes ; les particuliers s'inscrivent chacun pour la quantité qu'il veut ou peut donner, et sur la vente ainsi déclarée le gouvernement lève un droit de dix-huit pour cent, plus un et demi pour cent pour la ville. On a été toute la journée dans une grande inquiétude ; on était menacé d'un changement de temps, et la pluie eût diminué en un instant de moitié le prix des *uva passa*. Le temps s'est heureusement raccommodé ce soir et la récolte sera sauvée. Il n'y a de chances pour la pluie qu'une année sur dix ; aussi prend-on peu de précautions pour avoir des espèces de tiroirs qui pourraient être mis facilement à l'abri. Depuis quatre à cinq jours, la récolte est par terre et on attend son sort.

Les routes de Zante sont belles et bien entretenues et le soleil ne gâte pas les chemins de traverse, de telle sorte qu'on peut aller au galop partout. J'avais un bon cheval de louage et nous avons rapidement parcouru une partie de la plaine qui est semée de maisons de campagne et de villages entourés de vignes. Il y a partout un air de prospérité qui fait plaisir. Le soir, en revenant, j'étais charmé du spectacle qu'offrait la campagne illuminée de tous les feux que jetaient les bastides disséminées à quelques centaines de pas l'une de l'autre et toutes habités pendant le mois d'août et de septembre. Dans toutes les maisons

où je suis entré, j'ai trouvé des collations dressées, comme si chacun eût attendu ses amis. On se visite en effet fréquemment pendant cette saison.

Jeudi 19 août. — Je suis allé avec le jeune comte Mercati visiter le régent tout occupé de l'élection d'un législateur. Il y a dans Zante 450 électeurs et il en faut 180 pour valider une élection. Le scrutin reste ouvert pendant deux jours jusqu'à minuit; et si l'élection n'est pas faite, le sénat choisit lui-même un des deux législateurs qui avaient été présentés par le conseil primaire aux électeurs, chargés uniquement de choisir 40 législateurs sur 80 candidats. Tout est ici en réalité entre les mains du Haut-Commissaire, et la députation comme l'élection sont un jeu.

Les habitants des îles Ioniennes auxquels la proximité de la Grèce a inspiré un sentiment de fierté nationale, ressentent davantage leur dépendance et ne veulent plus avoir l'air d'y donner la main. Ils ont pris le parti, à ce qu'il semble, de prouver leur conviction à tous, que l'assemblée législative ne les représente pas. Aussi il y a trois jours n'étaient-ils que 130 électeurs pour une élection qui n'a pu se faire, et aujourd'hui ils seront peut-être encore moins. Le député sera donc nommé par le sénat et non élu par le peuple, ce qui contribue à amoindrir l'importance du corps législatif dans l'opinion et à prouver les nécessités de chercher une force ailleurs.

Il est curieux de voir jusqu'à quel point l'esprit grec se manifeste ici dans toutes les classes. Les habitudes vénitiennes des habitants et l'ordre de l'administration anglaise frappent d'abord, mais en examinant les actes et les pensées on voit que le cœur est avec les Grecs, surtout dans la partie inférieure de la population, dont le grec est la langue. Certainement cette fusion entre les deux pays doit s'opérer un jour et serait déjà fort avancée si le peuple grec eût montré plus de lumières et d'activité.

Les archives de la commune de Zante que m'a fait complaisamment ouvrir le régent, malgré ses occupations politiques de la journée, m'ont donné une nouvelle preuve de ce mauvais

gouvernement, de ce mauvais système d'administration qui se perpétue en Grèce. J'ai trouvé l'original du *Libro degli Ordini* dont j'avais consulté hier une copie au Mont-de-Piété. Ce volume, dans lequel sont transcrits tous les règlements depuis les premiers temps de la colonisation vénitienne et depuis l'ordonnance de colonisation du 4 mai 1485, fait voir avec quelle habileté le gouvernement vénitien s'est conduit dans la circonstance. Il convoitait depuis longtemps Zante et Céphalonie qui étaient entre les mains de la famille Tocco, issue de Naples et rattachée encore aux rois de Naples, par l'alliance du comte Léonard avec une parente de Ferdinand I[er] d'Aragon, roi de Naples de 1454 à 1494. Ce n'était que depuis le commencement de ce siècle, le 16 août 1401, qu'eux-mêmes avaient obtenu du roi Ladislas, moyennant 30.000 ducats, la ratification de leur occupation de Corfou opérée en 1386.

Le voisinage d'un allié de Naples à Zante les gênait donc. Ils se vengèrent de l'alliance napolitaine contractée par le comte Léonard, en ne le comprenant pas dans le traité de paix qu'ils firent en 1479 avec les Turcs. Aussi le sultan fit-il des armements pour ravager les îles ; et Léonard fut obligé de se sauver en Italie avec sa famille, cette même année 1479. Ainsi que je l'ai dit plus haut, Pierre de Broglie ayant décidé les négociants vénitiens établis à Zante, à se joindre aux habitants pour faire bonne résistance, Loredano obtint de Mahomet II de n'attaquer qu'après leur départ et fit évacuer l'île en même temps par presque tous les habitants. Le reste succomba sous l'épée turque[1].

Vendredi 20 août. — J'ai passé une bonne partie de la journée à faire l'extrait d'un manuscrit de Giblet sur l'île de Chypre et la guerre de 1570, écrit en langue italienne et appartenant au liménarque. Le gouverneur Mackenzie est arrivé ce soir, entre six et sept heures et ne débarquera que demain. Il trouvera ici les esprits fort mal disposés et le parti libéral fort agrandi. Hier, au lieu de 180 électeurs nécessaires pour valider

1. L'île une fois dépeuplée par les Turcs fut rachetée en 1482 ou 1483 par les Vénitiens, qui en firent une colonie militaire. Voir l'appendice (n° IV).

un choix, il n'y en a eu que 39 ; il faudra donc que le Sénat fasse une fois de plus sa nomination, ce qui discrédite de plus en plus l'assemblée législative.

Dans la journée, je suis allé voir le *ghetto* ou quartier des juifs. Il est placé au milieu de la ville et se compose d'une rue longue et de plusieurs petites rues transversales fermées par cinq portes et entourées de murs. Il renferme de 200 à 300 personnes. Cette espèce de fortification autour du quartier juif leur a été donnée dans leur intérêt ; c'est une concession en leur faveur, et non une exclusion. Aux grandes solennités religieuses, et particulièrement à Pâques, la populace chrétienne était souvent menaçante pour les juifs ; on les poursuivait jusque dans leurs maisons, et si alors ils n'eussent pas eu la possibilité de s'y renfermer et de repousser ainsi toute attaque, ils eussent été à chaque instant exposés aux violences des fanatiques. Le gouvernement anglais a assez de force pour maintenir l'ordre, aussi les Juifs ferment-ils bien rarement leurs portes. Mais dans la Semaine sainte, la populace chrétienne de Zante devient plus dangereuse. Elle se rassemble autour du quartier juif, fait entendre des cris, bat aux portes que les Juifs ont soin de fermer, et si la police anglaise ne s'en mêlait, il y aurait un siège véritable et des victimes.

Le fanatisme des chrétiens grecs de Zante est dû à la fois à leur ignorance et à la multitude des prêtres qui desservent ses trois cents églises. Tant de prêtres ne peuvent vivre sans chercher à réchauffer sans cesse le zèle religieux. Avec les six cents francs que rapporte une église, le prêtre ne peut nourrir sa famille et il tend toujours à multiplier le casuel. Comme on n'exige du clergé que la connaissance de la langue grecque, leur ignorance réagit sur l'ignorance populaire. Les liturgies se multiplient à l'infini, pour la mort, pour l'anniversaire de la mort, pour la maladie des enfants, pour toutes sortes de vœux. L'absolution se vend un ou deux thalaris, qui sont souvent le fruit de la prostitution. Deux ou trois églises suffiraient dans la ville aux besoins réguliers du culte, si elles étaient assez grandes, et trois ou quatre suffiraient pour la campagne ; mais les évêques

grecs cherchent à augmenter autant que possible le nombre des prêtres. Le grand vicaire est un homme éclairé et tolérant, beaucoup plus que ne le sont ses paroissiens ; et le capucin qui dessert l'église Sainte-Marie-des-Grâces est aussi un homme fort simple, fort bon et fort tolérant.

Samedi 21 août. — L'homme du vice-consul Nazzolini est venu m'avertir qu'une parancelle était ce soir en partance, à 6 heures, pour Céphalonie. Je l'ai chargé de la retenir pour moi et de faire mettre mon passeport en règle, ce qui n'est pas une petite affaire ici, car la police des îles Ioniennes est fort minutieuse. Pendant ce temps je suis allé prendre congé du comte Roma et de la belle comtesse. Il m'avait parlé d'un manuscrit en langue grecque possédée par un paysan et contenant l'histoire de Zante depuis 1300, mais il n'a pu se le procurer, Il m'avait dit également avoir vu d'anciens manuscrits dans les îles Sporades en face d'Arcadia ; mais j'ai peine à croire qu'il y ait rien là de bien intéressant puisqu'en 1714 le monastère a été pillé et brûlé par les Turcs.

Je suis allé aussi jusqu'au Lazaret prendre congé de Dragona qui m'a montré un fort bon commencement de médailler grec formé par lui. Quelques-unes sont belles et rares, mais tout cela est bien loin de la belle collection du comte Roma. Dragona, malgré l'attachement montré par son père au gouvernement français, a été fort bien traité par le gouvernement anglais qui l'a nommé directeur du Lazaret : c'est là qu'en 1825, il eut l'occasion de se lier avec un grec dont le nom mérite d'être mentionné :

Jean Bourbaki[1] était originaire de Psara. Il alla chercher fortune en Russie et s'établit à Taganrok. Là, par d'honorables efforts, il acquit une fortune de quatorze millions de roubles et reçut du gouvernement russe les décorations de Sainte-Anne et de Saint-Wladimir. La révolution grecque avait éveillé la sympathie de tous les Grecs domiciliés à l'étranger, qui, depuis de longues années, soupiraient après cette délivrance. Bourbaki

1. Peut-être l'oncle du général français qui gagna la bataille de Villersexel en janvier 1871.

quitta la Russie en 1825 et alla voir Capo d'Istria à Genève. Il se décida ensuite à venir en Grèce assister sa nation de sa personne et de sa fortune. Au mois de janvier 1826 il débarqua à Zante et fut envoyé au Lazaret. Là il tomba malade, et, malgré les soins qui lui furent prodigués par M. Dragona, il y mourut au mois de février de la même année.

En mourant, il fit un testament et laissa à la Grèce sa patrie d'abord 700.000 roubles, puis, par un autre codicille 300.000 roubles de plus, répondant alors à 2.500.000 francs. Ce fond devait rester dans la banque de Moscou et les intérêts devaient être employés à l'entretien d'une école en Grèce, à la charge, par le gouvernement, de bâtir un édifice propre à recevoir les maîtres et les élèves. MM. Constantin Dragona et Marino Theodore Stephano (mari de Mademoiselle Chantal) furent chargés de transmettre ce legs à la Grèce et d'en surveiller l'emploi. Mais depuis cette époque, les exécuteurs testamentaires ont vainement adressé copie de ce testament à tous les gouvernements qui se sont succédés en Grèce, y compris celui de Capo d'Istria, aucun n'a même daigné répondre. Cependant les intérêts s'accumulent depuis seize ans et la banque de Moscou en profite seule. Si on les retirait aujourd'hui on aurait plus qu'il ne faut pour bâtir le collège et le doter ; mais rien ne se termine en Grèce. En attendant, Dragona le presse de retirer les fonds du collège, afin de se conformer aux intentions du testateur dont il possède un portrait à l'huile et a fait embaumer le corps.

La même impossibilité de rien terminer frappe de nullité un don de 30.000 florins fait par un riche habitant de Vienne, à la demande de M. de Prokesch[1], pour fonder un observatoire à Athènes. Le même individu a fait confectionner pour 30.000 autres florins d'instruments, mais la première pierre de l'édifice n'a pas encore été posée, et les instruments dorment inutiles.

Outre Ugo Foscolo, deux autres hommes distingués, Eugène Boulgari et Demetrius Gonzeli sont nés à Zante. Eugène Boulgari s'est rendu célèbre par des ouvrages religieux, Demetrius

1. Ministre d'Autriche à Athènes.

Gonzeli par son poëme du jugement de Pâris en grec vulgaire, imprimé à Trieste en 1817. Ce dernier est aujourd'hui au service grec.

Après avoir passé quelque temps à examiner le médailler de M. Dragona et à jouir de la douceur du vent de mer qui rafraîchit perpétuellement son habitation pendant les plus grandes chaleurs de l'été, je me disposai à retourner à la ville en bateau avec Dragona. C'est une véritable partie de plaisir. Le lord Haut-Commissaire devait faire son entrée à onze heures, et le môle et toute la marine étaient animés par la présence d'un grand nombre de curieux. Vingt et un coups de canon annoncèrent son débarquement. Le résident Parsons donna ce jour-là un grand dîner en son honneur et j'y fus convié, mais ma parancelle partait à six heures et je ne pus accepter.

Je craignais d'ailleurs, dans ce premier dîner donné au gouverneur, de gêner les toasts par ma présence. M. Mackenzie appartient au parti whig et les élections viennent de donner la majorité aux tories. Il se trouve dans la même situation que se trouvait son prédécesseur, le tory sir Howard Douglas, récemment nommé au moment de l'entrée des whigs aux affaires. Bien que cet emploi fût vivement ambitionné, car un traitement de 15.000 livres sterlings dont 5.000 seulement sont payées pour les résidents et autres officiers publics, et la faculté toute royale de faire ici le bien ou le mal sont deux puissants motifs d'ambition, les whigs laissèrent sir Howard Douglas. M. Stuart Mackenzie désire qu'on se conduise de même avec lui et va être obligé à une grande circonspection. Déjà il a fait une faute à son arrivée d'Alexandrie. Au lieu de se rendre à la quarantaine, il est allé tout droit dans son palais. La conséquence a été que toute l'île de Corfou a été mise, à Malte et ailleurs, en quarantaine, et que les bâtiments de Corfou en ont éprouvé un préjudice réel. Il doit donc observer soigneusement ses actes et ses paroles, et dans de telles circonstances la présence d'un étranger, et surtout d'un français, eût été fort gênante. Il paraît qu'aucun libéral ne s'est fait présenter à lui.

J'acceptai donc l'invitation de M. Nazzolini à trois heures et,

en attendant, nous montâmes en voiture pour aller faire visite à sa femme et à son gendre établis dans une petite maison de campagne à une demi-lieue de la ville. Elle est située sur un plateau qui domine la riche plaine de Zante, au milieu d'un bois d'oliviers et elle a en vue deux endroits de la mer, d'un côté au delà du cap Crio-Nero, et de l'autre sur la rade de Zante. L'arrangement en est simple et élégant. Le gendre de M. Nazzolini est anglais, et les Anglais savent partout s'arranger d'une manière agréable à la façon de leur pays. Madame Nazzolini qui a écrit d'une manière assez spirituelle en langue italienne, la relation de son voyage en Egypte, est fort jeune encore. Sa conversation et ses manières sont de fort bonne compagnie. Nous restâmes une heure et retournâmes dîner en ville chez Nazzolini, où je rencontrai mon ancienne connaissance, l'abbé Gherardini, vicaire général de l'église latine, homme spirituel, éclairé et de bonnes manières. Tous mes préparatifs étaient faits et mes paquets portés à bord ; je n'avais plus qu'à prendre congé de Nazzolini comme d'une vieille connaissance.

CHAPITRE VI

Céphalonie[1], Sainte-Maure.

Samedi 21 août (suite). — A six heures je me rendis à bord. Ma parancelle était couverte d'un énorme amas de bois que le capitaine portait à Céphalonie pour relier les tonneaux destinés à l'*uva passa*, grande affaire du pays en ce moment. Le petit bâtiment semblait s'enfoncer sous le poids, et il ne restait qu'une petite place autour du gouvernail, justement assez pour jeter un matelas pour moi et deux autres personnes, un jeune ecclésiastique grec qui allait au séminaire de Corfou et une sicilienne de Messine qui allait voir sa fille à Corfou.

Trois matelas qu'on sortit de dessous le pont me semblaient un luxe bien extraordinaire pour un capitaine grec, sachant par expérience que les capitaines des bâtiments de l'Etat n'en ont pas même un à leur usage ; c'est que mon capitaine n'était pas grec, mais napolitain ainsi que son équipage consistant en quatre matelots, qui tous, ainsi qu'un enfant de six ans, neveu du capitaine, avaient la fièvre et ne pouvaient pas remuer. Le capitaine suffisait à tout, au timon comme aux voiles et à la cuisine. Depuis vingt ans il avait quitté *il Regno* pour venir, avec sa parancelle, faire le transport des marchandises entre Zante, Céphalonie et Corfou ; et il avait une grande habitude des vents et des côtes. Le vent sembla d'abord nous être favorable, mais il changea dans la nuit et devint tout à fait contraire.

Dimanche 22 août. — Le vent qui avait commencé à se

1. Sur les antiquités de Céphalonie, voir Riemann, *les Iles Ioniennes : Céphalonie* (fasc. 12 de la Bibl. des Ec. fr. d'Athènes et de Rome).

montrer contraire vers minuit a continué ainsi toute la journée avec assez de violence. Notre voile latine nous servit bien et nous tirâmes de longues bordées qui nous eussent été plus profitable si notre bâtiment eût été moins chargé. Dès le matin, en me réveillant, je m'aperçus avec étonnement que nous avions tout à fait près de nous les trois montagnes de l'île d'Ithaque. Nous avions été poussés au-delà de notre but et il nous fallait, toujours en tirant des bordées, revenir sur nos pas. Toute la journée fut consacrée à cette manœuvre, sans que nous perdissions de vue un seul instant l'île de Zante, vers laquelle le vent tendait sans cesse à nous repousser. Nous parvînmes cependant à doubler enfin le cap Capro de Céphalonie et nous nous dirigeâmes sur le cap Skala.

Cette côte est tellement hérissée de rochers à fleur d'eau qu'un bâtiment tirant aussi peu que le nôtre pouvait seul s'y risquer. Nous fumes obligés d'enlever le gouvernail et de baisser les voiles pour n'offrir aucune prise. Le capitaine me dit qu'à cet endroit avait existé autrefois une ville qui avait été engloutie par un tremblement de terre et que lui-même avait vu parfois au fond des eaux les clochers des églises aussi distinctement qu'on voit aujourd'hui les carcasses des bâtiments égyptiens dans la rade de Navarin. Ce récit est, au reste, conforme à celui d'André Morosini, qui avait été provéditeur de Venise à Céphalonie en 1621 et 1622 et qui dans son ouvrage imprimé en 1628 à Venise sous le titre de *Corso di penna e catena di materie sopra l'isola della Ceffalonia*, dit (p. 32 et 34) que près du cap Skala, vis à vis l'ancienne Pronos qui formait avec Falès, Samé et Cranea la tetrapolis de Céphalonie, on voit sous les eaux les ruines d'une ville ancienne, et qu'au cap Guiscard ou Viscardo, près d'Eriso, de la même île, on aperçoit d'autres ruines près de la côte.

Pendant que nous étions à nous battre contre les vents, nous vîmes, après avoir doublé le cap Skala, le bâtiment à vapeur ionien qui était parti de Céphalonie et s'en allait paisiblement à Zante, sans s'inquiéter du point d'où soufflait le vent, bien certain, grâce à la puissance nouvelle qui triomphe des vents

contraires, d'y arriver en quatre heures. Nous luttâmes toute la journée et voyant que le vent contraire prenait une nouvelle force et que la mer allait grossissant, ce qui ne convenait nullement à notre parancelle dont l'équilibre aurait été compromis par l'énormité de sa charge, notre prudent capitaine napolitain jeta l'ancre dans une petite anse en face de Vlachata en attendant que la nuit fît tomber le vent et calmât la grosse mer ; puis transformé en cuisinier, il me fit d'excellents macaroni au piment et aux tomates. Je rendis complète justice à son esprit de prévoyance et à son habileté culinaire. Jamais repas ne me parut si excellent.

Balancé par la brise rafraichissante, mollement étendu sur mon matelas, près d'une terre parfumée et par un coucher de soleil magnifique, le livre de Madame Nazzolini en main et mon chibouki à la bouche, qu'avais-je à désirer de plus ? Vienne le vent quand il voudra, je me trouvais bien et ne désirais rien de mieux. Je passai une soirée délicieuse et attendis, avec parfaite tranquillité, ce que le vent allait se charger de décider.

Lundi 23 août. — Le vent tomba enfin un peu à minuit et mon capitaine napolitain en profita à propos pour doubler le cap et entrer enfin dans la baie d'Argostoli ; mais, une fois cet effort fait, nous nous trouvâmes arrêtés, car le calme devint une bonace complète et nous fûmes comme cloués en place. La bonace est désespérante pour les marins. Notre capitaine la prit mieux, et en attendant que l'heure de midi amenât un changement, il chanta tous les airs napolitains. Le pays que nous avions sous les yeux était fort joli. La ville de Lixouri située en face d'Argostoli produisait un fort bel effet en se dessinant dans une gracieuse plaine de verdure entourée de toutes parts de montagnes arides.

Midi arriva enfin, et avec midi un peu de vent et de vent favorable, qui alla toujours fraîchissant et finit par nous prodiguer tellement ses faveurs que nous marchions avec une rapidité déjà trop grande sur le côté, au grand déplaisir du capitaine qui craignait un peu que ses planches ne fissent chavirer son bâtiment glissant ainsi sur le côté. Nous tournâmes enfin subi-

tement, et du golfe, nous entrâmes dans la rade d'Argostoli. A trois heures, nous étions en face de la santé. Là j'eus moins de temps à perdre. En une heure, je pus débarquer et me rendre à l'hôtel de Basiléo.

La ville d'Argostoli s'étend tout le long de la rade, il me fallut vingt minutes pour arriver. L'auberge de Basiléo est excellente. Je parcourus la ville dans tous les sens et vins me reposer chez moi de bonne heure.

Mardi 24 août. — Un jeune médecin français arrivant de Tunis, M. Courbeau, s'est présenté chez moi et s'est offert à me guider dans Céphalonie qu'il connaît bien. Dans la soirée j'allai avec lui et avec un de ses amis, M. Gentilini, visiter en voiture des excavations faites à une lieue de la ville, dans des tombeaux antiques. Les places où se trouvait chaque tombeau sont encore indiquées; les excavations sont récentes et, dans chaque tombeau, on a trouvé des monnaies d'argent, et même dans quelques-uns des urnes antiques. C'était probablement le cimetière de la ville de Cranea située à peu de distance de là.

Ce fut dans l'île de Céphalonie que s'arrêtèrent pendant cinq jours, en 1397, ceux de nos chevaliers qui avaient échappé aux désastres de la bataille de Nicopolis et aux vengeances de Bajazet. Voici ce que Froissart dit de cette île :

« Et de là vinrent cheoir en l'île de Chifolignie et la ancrèrent. Et issirent hors des gallées, et trouvèrent grand nombre de dames et damoiselles qui demeurent au dit île et en ont la seigneurie, lesquelles reçurent les seigneurs de France à grand joie et les menèrent ébattre tout parmi l'île qui est moult bel et plaisant. Et disent et maintiennent ceux qui la condition de l'île connoissent, que les fées y conversent et les nymphes et que plusieurs fois les marchands de Venise et de Jennèves (Genova) et d'autres terres, qui là arrivoient et qui y séjournoient un temps, pour les fortunes qui sur la mer étoient, les apparences bien en veoient, et en vérité les paroles qui dites en sont éprouvoient. Moult grandement se contentèrent le comte de Nevers et les seigneurs de France des dames de Chipholignie, car joyeusement elles les recueillirent. Et leur dirent que leur

venue leur avoit fait grand bien, pour cause de ce qu'ils étoient chevaliers et hommes de bien et d'honneur, car on n'a pas accoutumés, si ce ne sont marchands, aller ni converser entre elles. Or me pourroit-on demander ainsi, si l'ile de Chipholognie n'est habitée que de femmes. Si est ; mais les femmes en sont ainsi que souveraines, pourtant qu'elles œuvrent d'ouvrages de la main, et lissent, et font les draps de soie si subtils et si bien que nuls ouvrages, tant que de telles choses, n'est pareil au leur. Ni les hommes du dit île n'en savent rien faire, mais au dehors ils les portent vendre, là où mieux ils en cuident faire leur profit, et les femmes demeurent au dit île ; et les honorent les hommes pour la cause que je vous dis et que elles ont la chevance. Et est cel île de telle condition que nul ne l'ose approcher pour mal faire ; car qui s'y essaieroit, il périroit ; et tout ce a été vu et éprouvé. Et pour ce demeurent les dames en paix et n'ont doute de nulluy, et sont douces et humbles femmes et sans malice. Et quand elles veulent bien acertes elles parlent à fées et sont en leur compaignie[1]. »

Le grand nombre des femmes de l'île de Céphalonie est encore aujourd'hui un fait qui frappe les voyageurs. Tout le monde est marié ici et il y a peut-être plus de quatre cents petits bâtiments pontés. Les habitants tiennent la mer pendant six ou huit mois, abandonnant ainsi leur famille pendant la belle saison et ne viennent que pendant un petit nombre de mois de la mauvaise saison habiter avec leurs femmes. La présence des nymphes dans l'île de Céphalonie est encore aujourd'hui une croyance populaire. M. Loverdo dans son article sur Céphalonie dit à ce sujet : « Taluni, si uomini che femmine, raccontano con asseverenza di aver veduto e conversato colle Nereidi, di averlo veduto ballare, sollevarsi in aria, e di essere stati trasportati da esse in lontane parti e poi colà abbandonati[2]. »

Voici quelques autres notions que j'extrais de l'ouvrage de M. Loverdo. L'île de Céphalonie a environ 54.000 habitants. Deux villes, celles d'Argostoli et de Lixouri, comprennent un

1. T. III, p. 302 de l'édition de Buchon dans le *Panthéon Littéraire*.
2. *Anthologie Ionienne*, t. I, p. 508 (Note de Buchon).

sixième de la population totale ; les cinq autres sixièmes sont répartis dans la campagne. Il n'y existe qu'une seule église latine avec deux prêtres. La population latine n'est que de cinq ou six familles. Il n'y existe pas de Juifs. Un tiers seulement de la superficie est cultivé. On évalue à huit millions de livres la production de la passoline. Le vin et l'huile se consomment dans l'île. Le Dr Nicolas della Porta a publié l'herbier de cette île. On pêchait autrefois le corail entre Céphalonie, Leucade, Ithaque et les Echinades. Plus de cinq mille hommes sont employés à la mer.

Tous les ans, trois ou quatre mille hommes passent avec femmes et enfants, aux mois de juin et de septembre après la récolte de blé et de vin, en Morée et en Roumélie pour travailler à la moisson et à la vendange. Les Vénitiens, pour faciliter ce passage, formaient des lazarets provisoires au cap Guiscard, à Sainte-Euphémie, à Samé ; et la quarantaine était réduite à sept jours. Les Zantiotes croient qu'on peut nouer les mariés ou les animaux, et croient aussi à l'entrée du diable dans un corps humain, ce qui est fort productif pour le clergé.

Les murs de Cranea ont trois milles de tour [1]. Les ruines de Samé s'étendent sur plus de deux milles le long de deux collines [2] ; ont voit encore une des grosses pierres de l'enceinte qui a été repoussée d'un pied par les coups du bélier [3]. On y trouve beaucoup de sépulcres qui renferment des vases et des monnaies. Pronos était placée sur une colline au-dessus de Coronos, au sud-est de l'île, non loin du mont Ænos, aujourd'hui Montenero [4].

André Morosini mentionne aussi quelques-unes des superstitions du pays en y ajoutant les siennes. Son ouvrage est intitulé : « Corso di penna et catena di materia sopra l'isola della Cefalonia di Andrea Morosini, fr. del sig. Pietro, nella quale provincia è stato proveditore l'anno 1621 e 1622. » Venetia 1628.

1. Tome II, p. 80 de l'*Anthologie* (Note de Buchon).
2. *Ibidem*, p. 94 (Note de Buchon).
3. P. 96 (Note de Buchon).
4. P. 108 (Note de Buchon).

un vol. in-4°. Ce mémoire se termine par l'assertion suffisante qu'André Morosini énonce sans en douter : « Le donne partoriscono molte volte tre e quattro figliuoli in un parto. Molti mascoli nascono con la coda comme gli animali bruti, gli quali riescono piu forti e piu gagliardi [1] » (p. 104 et 105). En parlant de la ville de Samé, il dit que c'est la même qui est appelée Dulichium, dont le nom a été parfois donné à l'île entière. Voici en quels termes il parle des mœurs de son temps : « In molti luoghi [2] (p. 35) della Grecia s'osservava l'usanza antica di rubare, come anco al tempo nostro era il medesimo uso in Ceffalonia. E veramente che, di tre terzi delli processi spediti da noi, li due erano di ladrarie. La Grecia si confa con li costumi barbari, come afferma Tucidide [3] (l. I) ne gli Greci conoscono altri giorni festivi se non quelli nei quali farno le cose convenienti ad essi. »

J'ai demandé de plusieurs habitants quelques renseignements sur la croyance indiquée par Morosini que certains habitants mâles naissaient avec un bout de queue et on m'a assuré que cette croyance était encore répandue dans l'île. Les plus raisonnables m'expliquaient cela en me disant que souvent les enfants naissent avec un peu de poil dans l'os sacrum, et que les mères prennent ce signe pour un indice de force [4].

Mercredi 25 août. — Dès quatre heures et demie du matin, je suis parti à pied avec le médecin Courbeau pour aller par Livato au *castro*. On appelle Livato, du grec *livadia*, la vallée fertile et couverte de maisons de campagne qui conduit jusqu'à la montagne. La route est fort belle et on peut aisément monter en voiture jusqu'au château, où les invalides sont envoyés pour leur convalescence. Les Anglais n'ont pris aucun soin de le réparer. Il est situé au-dessus d'une montagne à pic qui do-

1. P. 104 et 105 (Note de Buchon).
2. P. 35 (Note de Buchon).
3. Livre I (Note de Buchon).
4. Buchon ajoute : « Morosini donne aussi quelques renseignements historiques, mais fort inexacts sur cette île, d'après Théodore Lonpugnano et Caroldi. » Et il fait à ce propos un assez long historique de Céphalonie au moyen âge, historique que l'on retrouve dans ses *Recherches historiques*, t. II, p. 476-481 et que, pour cette raison, nous ne donnons pas.

mine la rade et la mer placée sur l'autre versant. La vue de ces deux vallées est riche et belle. Le château est tout à fait de construction vénitienne; mais, ainsi que le village qui le précède en bas, il a été presqu'entièrement renversé par les tremblements de terre, et les Anglais, qui ne comptent pas sans doute garder Céphalonie, le conservent tel qu'il est. A la place de ce château, il en existait sans doute un autre plus ancien dont je n'ai trouvé d'autre vestige qu'une pierre tumulaire que j'ai remarquée au milieu des dalles qui forment le pavé de l'esplanade. J'y lus :

ANTONIUS CAPADOC.
CORCYRENSIS
PATRIAM DESERENS
SUA PALATIA HUJUS INSULÆ
PRIMOS FUNGITUR HONO-
R. VITĀ DECESSIT ANNO DOM.
MCDXXXVI (1436) ÆT. SUÆ XXVII

Je restai à déjeuner avec quelques raisins et du café dans une petite boutique du village ; et de là, entourés de toutes parts des vendangeurs cueillant les *staphidia*, nous continuâmes notre route jusqu'à une petite maison à quelque distance de la mer sur la pointe de la rade. Là, près d'un puits antique, je vis de grandes pierres sépulcrales et un tombeau sans couvercle. Le propriétaire nous dit qu'il avait trouvé douze tombeaux semblables et qu'il en existait beaucoup d'autres près de là et tout le long du flanc de la montagne. Il avait employé les pierres à la construction de sa maison.

Nous nous dirigeâmes alors vers la montagne où était bâtie Cranea avec son acropolis au-dessus. La muraille hellénique à grosses pierres polygonales irrégulières existe encore et couvre près de trois miles d'étendue. Elle est presque partout aussi bien conservée, mais, dans quelques endroits, le mur antique est recouvert d'un nouveau mur au ciment de l'époque franque. Les Francs auront profité de ce qui était déjà construit pour établir plus aisément leur forteresse. Le lieu était bien choisi. Au bas sont des eaux excellentes, tout près est une rade qui suffisait aux

petits bateaux, et dans la plaine était la ville que l'on dominait du haut de la forteresse, car elle était tout au bas de la montagne à une demi-lieue d'Argostoli.

On aperçoit sur l'ancien emplacement de la ville, des restes de constructions romaines, les ruines d'une porte carrée certainement romaine et qui était, dit-on, celle de l'Arsenal, et tout après les débris de plusieurs monuments qui prouvent qu'à l'époque de la domination romaine la ville était tout-à-fait descendue des flancs de la montagne dans la plaine. Malgré l'extrême chaleur je continuai mon excursion dans les ruines et ne rentrai que vers midi à Argostoli.

Je rendis visite à MM. Coïdan et Stevens, deux des jeunes gens les plus distingués d'ici. M. Coïdan me conduisit chez son oncle Coïdan qui a écrit, ainsi que M. Marin Pignatore, un grand ouvrage sur Céphalonie. Il ne savait rien de plus sur mon époque que ce qu'en a dit Du Cange dans sa première édition, la seule qu'il eût lue. Le soir j'allai voir avec M. Stevens une des choses les plus curieuses du pays. A une demie-lieue en suivant le rivage dans la direction du golfe d'Argostoli, on arrive à un endroit où un filet d'eau de mer s'enfonce dans un trou et disparaît. M. Stevens remarquant cet effet agrandit le trou et augmenta le cours d'eau de mer, et en profita pour faire tourner un moulin qu'il y fit construire. S'il arrête le cours de l'eau de mer pour faire reposer le moulin, à l'instant ressort du trou un filet d'eau douce qui s'élève jusqu'à un pied et reste là jusqu'à ce qu'on soulève la digue qui retient l'eau de mer, et alors l'eau de mer repousse l'eau douce dans le trou et remet le moulin en mouvement sans que jamais le trou se comble. Chaque fois qu'on arrête le cours de l'eau de mer, l'eau douce se représente à la surface, la déborde et s'élève à cette même hauteur d'un pied, et chaque fois qu'on soulève la digue, la mer repousse l'eau douce et s'enfonce dans cet abîme sans fond.

Sur plusieurs points du littoral à quelques pas de là, M. Stevens a remarqué les mêmes effets. Où va se précipiter l'eau de mer qui pénètre dans ce trou à cinq pieds de pente ? Elle ne peut rentrer dans la mer sans avoir trouvé son niveau.

Jusqu'où ce flot est-il obligé de se répandre pour le retrouver? M. Stevens a fait diverses excavations et il a trouvé, d'intervalle à autre, de grandes profondeurs qui s'étendent même jusqu'au-dessous du lit de la mer. C'est là un phénomène scientifique qui mérite d'être étudié. J'ai prié M. Stevens d'annoter soigneusement les observations qu'il a faites, pour que je présente ces remarques à l'Académie des sciences. Il y a là un problème sur lequel la science doit se prononcer comme sur le flux et le reflux régulier de l'Euripe [1].

En revenant à la maison de ville de M. Stevens, il m'a fait entendre son jeune frère qui a de grandes dispositions musicales. A l'âge de treize ans et demi et sans jamais avoir quitté Céphalonie, il est devenu d'une très bonne force sur le piano et a même composé des ouvertures qui ont été exécutées avec succès sur le théâtre. M. Stevens père enverra son fils se perfectionner à Vienne.

Jeudi 26 août. — L'inspecteur de police m'avait mandé par un constable de me présenter chez lui à dix heures. Je suis allé dans la matinée voir le comte della Decima, régent ou maire de l'île et nous y sommes allés ensemble. Sur mon observation que ces tracasseries faites aux voyageurs me semblaient fort ridicules, M. della Decima s'excusa en me disant que, comme il arrivait peu de voyageurs de curiosité, elles ne tombaient que sur de pauvres diables sans conséquence, qui supportaient le mal sans que leurs plaintes retentissent et commandassent une réforme ; et, en effet, je trouvai dans l'antichambre et sur l'escalier plus de cinquante ou soixante paysans en attente de leurs papiers. On eût dit la préfecture de police de Paris aux jours de presse. On voit par là que la police de Céphalonie, ou son inspecteur, doit être aussi inquiétée qu'elle est inquiétante. L'inspecteur de police s'excusa envers moi du mieux qu'il put, et fort mal, sur ce qu'il ne savait pas à qui il

1. Elisée Reclus dans sa *Nouvelle Géographie Universelle*, t. I (Europe Méridionale), p. 113, signale ces phénomènes et les explications qu'on en a donné ; il croit y voir la cause des tremblements de terre fréquents à Céphalonie.

avait affaire, et sur le trop de zèle et la maladresse de son constable, — excuse des petits oppresseurs intermédiaires quand ils craignent, — et me dit qu'il m'enverrait chez moi tous les permis et visas nécessaires pour Ithaque, Leucade et Corfou : ce qu'il fit en effet dans la journée.

Le comte della Decima m'accompagna ensuite aux Archives. J'y trouvai un registre contenant les plus anciennes délibérations prises par Venise sur l'administration de l'île [1].

André Morosoni dans son petit ouvrage sur Céphalonie nous apprend que Céphalonie était depuis le 31 décembre 1500 entre les mains des Vénitiens. Bajazet s'était emparé, en plaine paix, de Lépante, en 1499 [2]; il leur prit également en 1500 Modon et Coron malgré la défense courageuse d'Antoine Grimani. Benedetto de Ca de Pesaro succéda comme général à Grimani. Il s'empara d'Egine que les Turcs avaient récemment prise et fortifié, par son adjonction avec une flotte de cinquante navires et sept mille hommes de débarquement commandée au nom du roi d'Espagne par le Grand Capitaine Fernand-Gonzalve de Cordoue, il attaqua Céphalonie et s'en empara le dernier décembre 1500. Il nomma aussitôt Alvise Salomon provéditeur de l'île pour deux ans, Jean Veniero châtelain et François Leoni gouverneur. Les *stratiotes* de Coron et plusieurs autres familles vénitiennes qui ne voulaient pas rester sous la domination turque vinrent aussitôt s'y établir. En 1502, le grand conseil créa pour la première fois un provéditeur à Céphalonie et ce fut Nicolas Marcello qui y fut envoyé en cette qualité [4].

Vendredi 27 août. — A quatre heures et demie du matin je suis parti à cheval avec M. Courbeau pour aller faire une visite à Samé et de là passer la soirée au monastère de San Gerasimo, grand patron de Céphalonie, comme saint Spiridion l'est de Corfou et saint Denis de Zante. On traverse le pont jeté sur l'extrémité de la rade par le colonel anglais Basset, le même

1. On trouvera en appendice (n° V) le détail de ces archives.
2. P. 98 (Note de Buchon).
3. Buchon donne ici un extrait d'une chronique italienne sur la prise de l'île par les Vénitiens. On le trouvera en appendice (n° VI).
4. P. 101 (Note de Buchon).

qui fut forcé de livrer Parga aux Turcs. C'est un pont extrêmement long qui d'abord avait été fait en bois. On le fait maintenant en pierre et il sera bientôt terminé ; mais il est si légèrement fabriqué encore, qu'il ne pourra durer que fort peu de temps. Il se courbe vers le milieu au lieu de présenter une longue ligne droite, et suit la direction des bas-fonds. A peine la première moitié est-elle réparée qu'il faut déjà songer à la réparer, car l'eau de mer filtre à travers ces petites pierres et ces murs si peu épais.

La route qui conduit d'Argostoli à Samé est de seize milles et elle est fort belle, ainsi que toutes les routes de l'île, faites par corvée au temps du colonel Napier[1]. Il y a dans l'île de Céphalonie cinq cents milles de belles routes de montagnes ainsi qu'autour de l'île. Toutes sont macadamisées solidement, à pente facile, carossables et fort solidement construites. C'est un service réel rendu au pays, service qui ne rend pas encore tous ses fruits par suite de l'habitude prise d'opérer tous les transports à dos de mulet ou de cheval, au lieu d'employer des voitures, mais qui peu à peu produira de bons résultats. L'intérieur de Céphalonie est très sec. Dans les plaines on cultive uniquement la passoline. Quant aux montagnes, tous leurs flancs sont dépouillés de végétation.

La vue devient fort belle aussitôt que l'on commence à apercevoir l'île d'Ithaque en entier avec ses deux grandes montagnes qui resserrent deux montagnes plus petites, et la mer qui sépare Ithaque de Céphalonie. On dirait un beau lac suisse tant la mer est environnée de montagnes. Elles s'ouvrent seulement avec grâce pour venir encadrer dans ce tableau la plaine verdoyante de passolines qui descend au bas de la ville de Samé. Nous allâmes rendre visite à un propriétaire du pays qui nous fit guider par son fils à travers les ruines de l'antique Samé.

1. Sir Charles-James Napier, général anglais, né à Londres en 1782. Il servit d'abord en Espagne contre les Français ; en 1815, il fut nommé gouverneur de Céphalonie et se concilia la sympathie des habitants; il encouragea les efforts tentés par lord Byron en vue de l'affranchissement de la Grèce et, sans doute pour cette cause, fut rappelé en Angleterre. Il mourut en 1853 après une brillante carrière militaire dans l'Inde.

Samé s'étendait depuis la mer jusqu'au sommet de deux montagnes sur la plus élevée desquelles était située l'acropolis. On voit encore sur le bord de la mer le môle antique revêtu de plusieurs assises de grandes pierres quadrilatères qui forment un vaste et beau mur le long de la mer. Les Anglais sous sir Howard Douglas ont commencé à détruire cette œuvre antique pour consacrer les pierres à l'érection d'un obélisque au plus odieux des hauts commissaires, ce même Douglas. Venise autrefois avait rendu une loi par laquelle elle défendait d'élever aucune statue à ses provéditeurs dans les pays qu'ils avaient gouvernés, sachant bien qu'une basse flatterie préside toujours à de semblables votes. L'Angleterre le souffre et permet même qu'on démolisse à cet effet les monuments antiques qu'elle devrait faire respecter.

La ville de Samé était d'une étendue fort considérable. On a des monnaies fort bien frappées de cette ville possédée autrefois par Ulysse. On retrouve çà et là les traces de la muraille qui s'étendait de la mer aux deux montagnes par deux murs construits le long des crêtes et d'une montagne à l'autre. Il y avait de plus une autre enceinte intérieure pour clore la ville. Tous ces murs sont construits en larges pierres régulières d'une masse énorme, de quinze pieds de longeur quelquefois sur six de hauteur. On les suit jusqu'à un couvent situé près de la cime de la première montagne et près aussi d'une fontaine abondante et fraîche. Tout un côté de mur de ce couvent est le mur antique fort bien conservé. Un autre côté qui fait angle avec celui-ci, est encore le mur antique qui de là se dirige vers l'autre montagne. Un ravin profond sépare ces deux monts, mais ce ravin s'élève en courbure douce à sa naissance et conduit par une pente facile d'une montagne à l'autre. Cette autre montagne était l'acropolis. C'est là que le mur est le mieux conservé. Dans certains endroits où la pente est plus rapide, il s'élève à trente ou quarante pieds et est toujours composé de grosses pierres quadrilatères. On voit que ces murs ont dû être battus et par les tremblements de terre et par le bélier. Sans les tremblements de terre, on ne pourrait s'expliquer les petits

vides qui existent entre plusieurs des pierres de chaque assise. L'attaque du bélier se remarque à une vaste pierre frappée à l'extrémité dans sa largeur et qui a pivoté sur l'autre extrémité sans être brisée ni renversée tant elle était solide et puissamment retenue par l'assise supérieure. De cet acropolis on a une fort belle vue et on embrasse toute l'île d'Ithaque. Une partie de l'île Sainte-Maure paraît un peu plus loin.

Sur le monticule intermédiaire d'Ithaque on aperçoit les restes des murs helléniques d'une forteresse du même genre. Elle est connue aujourd'hui du peuple sous le nom de citadelle d'Ulysse. Près de là est la fontaine mentionnée dans l'Odyssée (Ch. 17, v. 205) :

ἐπὶ κρήνην ἀφίκοντο
Τυκτὴν καλλίρροον, ὅθεν ὑδρεύοντο πολῖται,
Τὴν ποίησ' Ἴθακος καὶ Νήριτος ἠδὲ Πολύκτωρ·
Ἀμφὶ δ' ἄρ' αἰγείρων ὑδατοτρεφέων ἦν ἄλσος,
Πάντοσε κυκλοτερὲς, κατὰ δὲ ψυχρὸν ῥέεν ὕδωρ
Ὑψόθεν ἐκ πέτρης.

De l'autre côté est la jolie fontaine Aréthuse. Un bac conduit en une heure et demie du bord de la citadelle d'Ithaque au port de Samé. Ithaque a dix mille habitants.

En redescendant de l'acropolis de Samé par la pente intérieure de la seconde montagne, on arrive à un des endroits où sont accumulés les tombeaux. En deux autres endroits, il s'en trouve aussi ; mais ici ils sont accumulés en nombre plus considérable et ce sont en même temps les tombeaux des gens les plus riches. Tous les lords Hauts-Commissaires et tous leurs résidents dans l'île de Céphalonie ont fait faire des fouilles dans ces tombeaux et beaucoup de ces fouilles ont été productives : monnaies d'argent, bijoux d'or, statuettes, lacrymatoires précieux, dans chaque tombeau on trouve quelque chose. Je fus cinq heures et demie à faire cette excursion par un soleil ardent et je remontai à cheval à cinq heures et demie pour me rendre au couvent de San Gerasimo. La vue de la baie d'Ithaque et de ses quatre montagnes me parut encore plus belle en suivant les

replis de la route qu'elle ne m'avait paru à mon arrivée. Mille souvenirs ajoutent encore à l'effet que ces lieux produisent par leur beauté sur toutes les imaginations.

Après deux heures de marche par une belle route, notre guide, pour éviter un long détour et aller rejoindre la route de San Gerasimo, nous fit prendre par le flanc de la montagne en dehors de tout chemin. Nous n'avions que la lune pour nous éclairer et le chemin était rocheux, escarpé et difficile. Après trois heures d'une route digne d'être comparée aux mauvais chemins de la Morée, nous rejoignîmes enfin le village; et un quart d'heure après, nous étions à l'abbaye.

Une foule considérable pour ce pays, deux ou trois mille hommes peut-être étaient répandus à l'entour, bruyants et empressés comme dans un jour de fête. En dehors du couvent étaient des tables où on vendait toutes sortes de comestibles, et une trentaine de tables de jeux de hasard dont plusieurs étaient entourées d'une foule avide de gain. Pendant ce temps, les cloches étaient battues d'une manière formidable par des individus placés dans la sonnerie, et la musique d'Argostoli pouvait à peine se faire entendre au milieu de ce vacarme. Il était d'usage autrefois que le couvent hébergeât et entretînt les fidèles qui, ce jour-là surtout, lui offraient leurs dons. Le gouvernement anglais a mis les moines en tutelle pour leurs biens et leur a donné un curateur, M. Rennell, protestant anglais.

M. Rennell est chargé de la recette et de l'administration des biens des treize couvents de Céphalonie qui possèdent environ un tiers de l'île. Il fournit sur sa caisse à toutes les dépenses des moines et verse le surplus de la recette dans les caisses de l'Etat, ce qui a refroidi beaucoup le zèle des donateurs. Pendant les jours de la fête de San Gerasimo, où l'usage s'est établi de nourrir aux dépens du monastère tous les curieux qui se présentent, M. Rennel seul est chargé de faire aux étrangers les honneurs du festin. Il y a des tables dressées presque toute la journée pour les différentes classes de visiteurs. J'en vis une où s'assirent confusément plus de cent personnes, papas ou laïques. Les hommes seuls prennent place à ces tables, et pendant ce temps

les femmes, non moins empressées que les hommes à accourir à la fête, font leurs minces repas à part et prient dans les églises.

Dans la salle destinée aux hommes, on semblait dîner avec grand appétit. Un petit nombre se servait des fourchettes; le reste faisait usage de ses mains. A ce premier dîner populaire, en succéda bientôt un autre un peu mieux servi et où les convives se tenaient mieux. Là siégeaient une partie de la bourgeoisie et des employés d'Argostoli, surtout parmi les jeunes gens qui manquent rarement d'assister à cette fête. Dans d'autres chambres étaient dressés des dîners moins nombreux pour ceux qui étaient plus familiers avec les habitudes du lieu ou plus intimes avec les amphitryons. Ces dîners se renouvellent pendant trois jours, le 14, le 15 et le 16 août selon l'ère grecque[1]. C'est là un abus qui demande une réforme ; mais M. Rennel qui n'a pas osé le faire, laisse croître et grandir l'abus jusqu'à ce qu'il ait assez vivement frappé tout le monde pour pouvoir être supprimé sans grand mécontentement.

Je pénétrai dans les deux églises. L'une, l'église ancienne, est un édifice fort petit qui a, dit-on, été bâtie par San Gerasimo lui-même et son corps y est déposé pendant toute l'année dans une tombe d'apparence fort riche. Dans cette église étaient étendus par terre hommes et femmes, comme en monceaux, qui n'avaient pu trouver de place dans les appartements extérieurs du monastère remplis de lits et qui gisaient sur la pierre pour toute la nuit. La pierre n'a pas ici l'humidité qu'elle a dans nos climats et on peut en effet sans danger passer la nuit sur la terre ou sur la pierre, comme tant de Grecs le font dans la belle saison, et comme je l'ai fait moi-même.

La seconde église est l'église de cérémonie. L'avant-veille de la fête on tire San Gerasimo de son tombeau et on le dépose debout dans une châsse près du voile de l'église. Ses pieds sont à nu pour qu'on les baise ; le reste du corps est recouvert d'une caisse d'argent avec une glace d'un côté. C'est une sorte de momie. A ses pieds étaient étendues cinq à six femmes et des

1. Buchon s'y trouvait le 15 et le 16 août du style grec.

hommes, qui venaient demander au saint la guérison de leurs maladies, l'une de sa cécité, celle-ci du diable qui la possédait et la faisait écumer, — car on croit encore ici à la prise de possession d'un individu par le diable, — celui-ci de sa paralysie, un autre de ses plaies. Presque tous ces individus avaient une physionomie niaise et hébétée. L'un, couché près des prêtres qui chantaient faux à plein gosier, s'amusait, avec une figure idiote, à manger des melons d'eau, tandis que d'autres baisaient les pieds du saint. L'archevêque, assis sur son trône, semblait songer à toute autre chose qu'à la cérémonie ; et les papas officiants me paraissaient un peu animés par le vin.

L'église resta ouverte toute la nuit, et durant toute la nuit se continuèrent les chants d'église, les jeux de hasard, et les repas au milieu desquels on chantait toute autre chanson que des cantiques. C'est ainsi du reste que s'est toujours célébrée la fête patronale de San Gerasimo, et c'est ainsi que se célèbrent aussi partout ailleurs ces sortes de fêtes patronales si populaires. Elles sont fort peu religieuses, mais les ministres de la religion y trouvent un moyen d'augmenter les revenus de l'église et l'intérêt seul les maintient. M. Stevens avait eu la complaisance de me faire préparer une chambre où M. Rennell et lui vinrent souper avec moi ; et, avant de me coucher, j'allai encore faire une tournée dans les cours et les deux églises pour voir ces scènes de désordre dans toute leur variété.

Samedi 28 août. — De bonne heure je sortis pour aller voir si la fête prenait une autre forme. Les mêmes scènes et les mêmes prières se continuaient dans la grande église qui était tout aussi remplie. Les mêmes baisements de pieds se répétaient ; les mêmes tintements de cloche vous assourdissaient ; les mêmes jeux de hasard étaient en activité. Seulement les dormeurs qui avaient passé la nuit répandus çà et là sur le pavé de toute l'antique église, s'étaient relevés et l'avaient laissée à l'usage du culte ; et une foule de dévots et de dévotes venaient tour à tour baiser le pavé au bas de tous les endroits devant lesquels se trouvait quelque tableau respecté, et surtout autour du tombeau du saint et du voile de l'autel.

J'allai de là visiter les deux couvents d'hommes et de femmes ; car, dans la seconde cour, se trouvent les nonnes, généralement âgées. Elles sont toutes vêtues de noir. Dans la première cour, près de l'église, se tiennent habituellement les moines ; mais ils avaient été pendant les trois jours dépossédés de leurs appartements par les curieux et ils avaient cherché asile dans une autre partie de l'édifice. Ce mélange de *caloyers* et de *caloyères* dans un seul couvent se retrouve parfois en Grèce et amène moins de scandale qu'il n'en amènerait ailleurs, les uns ni les autres n'étant cloîtrés et tous pouvant sortir en pleine liberté. Les *caloyers* de l'ordre de Saint Basile sont en réalité des fermiers ou plutôt des travailleurs de ferme, car ils sont obligés de cultiver de leurs mains la terre de leurs divers *metochi*[1].

Près de l'église, sur l'avenue même qui conduit à Argostoli est le puits célèbre que San Gerasimo creusa, dit-on, de ses propres mains. Partout en Grèce, un puits et une source de bonne eau sont un objet sacré. Le 15 d'août selon l'ère grecque, on porte processionnellement la châsse de San Gerasimo et ses reliques de l'église jusqu'au puits. Là, la foule s'arrête pour contempler un miracle dans le même genre que celui de Saint Janvier. Au moment où les reliques de San Gerasimo sont posées près du puits, l'eau manifeste sa joie en bouillonnant et montant jusqu'au delà de la surface du puits comme pour venir baiser les pieds du saint, puis elle redescend à son niveau naturel. Les papas pendant ce miracle entourent la margelle du puits et font entendre leurs cantiques. Cette eau surnaturelle qui déborde à ce moment même, a la propriété de guérir toutes les maladies, pourvu qu'elle soit recueillie des propres mains du malade au moment du débordement annuel du 15 août. Mon guide m'a déclaré avoir vu plusieurs fois de ses propres yeux le miracle se renouveler et avoir puisé de ses mains à cette source miraculeuse au moment du bouillonnement et du débordement de l'eau. Ce miracle a grande autorité dans le pays. Je ne restai

1. Μετόχι, ferme dépendant d'un monastère.

pas pour le contempler. La procession ne commençait qu'à onze heures et je voulais ce même jour à midi partir par le bâtiment ionien pour Corfou.

Je montai à cheval à sept heures et demie et j'étais arrivé à neuf heures à Argostoli. Je terminai mes paquets, reçus la visite des excellents frères Coïdan et d'un jeune céphaloniote qui me montra des médailles antiques parfaitement conservées, comme elles le sont en général dans cette île, et quelques antiquités découvertes dans les fouilles de ses domaines. A onze heures et demie, je montai en bateau à vapeur, laissant avec quelque regret mon excellent aubergiste Basiléo et son auberge fort bien tenue.

A bord du bâtiment de Corfou se trouvait toute la famille Rivarola. Le général Rivarola, frère du député français Rivarola[1], est né en Corse. Après l'occupation de la Corse par les Anglais il prit service dans leur armée et y est resté. Sa belle-mère, la comtesse Anino s'est décidée à quitter pour la première fois l'île de Céphalonie et à le suivre à Corfou, dans le désir de faire ses dévotions au grand saint de Corfou, Saint Spiridon. La machine est de la force de quatre-vingts chevaux. Nous avions le calme le plus immobile et cependant nous sillonions avec facilité la mer qui entoure Céphalonie jusqu'au cap qui a reçu son nom du normand Guiscard[2]. C'est surtout dans le calme que se manifeste l'immense avantage de la vapeur. Les côtes de Céphalonie sont fort longues et arides de ce côté. Autrefois c'était autant de nids de pirates. Mais les puissances maritimes y ont aujourd'hui mis bon ordre.

A cinq heures, nous laissions derrière nous et Céphalonie et la pointe d'Ithaque, et nous étions en face du saut de Leucade, sorte de promontoire de deux cents pieds d'élévation à pic, entre des roches concaves fort élevées, de nature calcaire, près du cap Ducato. A neuf heures, nous avions parcouru toute cette

1. Le comte Dominique Rivarola-Barbaggi, né à Bastia en 1771, député sous la Restauration, mort en 1844.

2. Robert Guiscard, duc de Pouille, y mourut en 1085, lors d'une expédition en Grèce.

longue côte de Sainte Maure et nous jetions l'ancre près de la forteresse d'Amaxichi. Il faut trois quarts d'heure de navigation sur un petit bateau fort plat pour se rendre de là, par des canaux et des marais, à la ville d'Amaxichi. Les Vénitiens ont construit une longue jetée qui devait aller de la ville à la mer en formant un canal fort resserré, mais cette jetée n'est qu'à moitié terminée.

De là jusqu'à Amaxichi, était alors un pont qui a disparu. Aujourd'hui on rentre dans le marais dont le voisinage rend cette partie de l'île fort malsaine. Conduits ainsi pendant trois quarts d'heure, tantôt à la rame, tantôt par une corde le long de la jetée, tantôt à la perche quand on rentre dans le marais, nous arrivâmes à Amaxichi. Cette ville se compose d'une seule grande rue flanquée de quelques petites rues. Les maisons y sont de bois et presque toutes fort basses, par crainte des tremblements de terre qui y sont très fréquents. Plusieurs fontaines sont disposées çà et là et fournissent une eau fort abondante qui coule dans les canaux creusés de chaque côté de la rue, afin de repousser de la ville l'invasion de l'eau plus lente des marais.

J'avais une lettre pour M. Siciliano qui a été ministre de la justice en Grèce au temps de Capo d'Istria et est aujourd'hui président du tribunal anglo-ionien de Sainte Maure. Il était allé lui-même à bord de notre bâtiment pendant que nous en sortions. Je ne trouvai que sa famille et après une courte visite je retournai à bord et l'y trouvai.

Je l'interrogeai sur les archives de Sainte Maure. Il m'assura n'avoir rien trouvé sur Tocco. C'était cependant à Sainte Maure que demeurait Léonard de Tocco, frère du comte Charles, lorsque Phrantzi alla lui rendre visite[1].

Sainte Maure fut prise par les Turcs en 1488, reprise par les Vénitiens qui la rendirent aux Turcs par le traité de 1501, puis la reprirent sur eux en 1684, une année avant que François Morosini s'emparât de la Morée. Ils la conservèrent jusqu'à la chute

1. Phrantzi, p. 429 (Note de Buchon).

de la République en 1799 et elle suivit le sort des autres îles Ioniennes. En 1810, les Anglais l'attaquèrent. Le château, défendu par 800 Français et Italiens, tint pendant neuf jours et fut obligé de se rendre [1]. On y compte 18.000 habitants. Sa proximité des côtes d'Albanie y rend fort difficile le maintien de la quarantaine, car le canal fort peu profond qui la sépare du continent n'a que cent toises de largeur. A Basilichi, près du saut de Sapho, se trouve un tombeau qu'on dit être celui de la reine Artémise. Barthélemy en parle dans ses *Voyages du jeune Anacharsis* [2].

1. M. le docteur Petritzopoulo a fait imprimer à Florence en 1814 une histoire de l'île de Leucade en langue italienne et à Padoue en 1815 une petite brochure *Sulle medaglie Leucadie* (Note de Buchon).
2. In-4°, t. II, p. 346 (Note de Buchon).

CHAPITRE VII

Corfou [1].

Dimanche 29 août. — Nous partîmes après minuit de Leucade. Le temps continua à être assez beau jusqu'à sept heures du matin. Nous nous ne arrêtâmes qu'une demi-heure à Paxos, rocher fertile couvert d'oliviers qui produisent une huile fort estimée. Près d'Antipaxos et sur la côte opposée nous distinguions très nettement le célèbre rocher de Parga, car nous étions entre Paxos et les côtes de la Thesprotie. Peu à peu le temps se couvrit de brouillards et nous ne distinguions la côte qu'avec peine. La lumière du soleil dans tout son éclat donne seule aux lieux leur véritable beauté. Corfou qui nous apparaissait dans le lointain ne se montrait donc pas avec ses charmes ordinaires. Cependant, à mesure qu'on s'approche des deux rochers sur lesquels sont bâtis les forts, on est frappé de son aspect pittoresque.

Je pris un bateau pour faire porter mes effets à la douane et entrai à dix heures et demie dans l'auberge de Mme Taylor. Les chambres sont assez propres, mais le dîner fort mauvais. Dans les villes de garnison anglaise, il est difficile d'avoir un bon restaurateur, car les officiers ont leur mense et ne viennent jamais chez les restaurateurs. Il y a deux autres hôtels à Corfou, celui de la *Bella Venezia*, plus médiocre encore que celui de Mme Taylor, et celui du *Club* qui est le meilleur de tous, mais où je ne pus trouver d'appartement, M. Rivarola l'ayant retenu tout entier pour sa famille.

Après dîner, je parcourus la ville. L'esplanade est fort belle et

1. Sur les antiquités de Corfou, voir Riemann, *les Iles Ioniennes: Corfou* (fasc. 8 de la Bibl. des Ec. fr. d'Athènes et de Rome).

dans une situation magnifique. Le plan en a été tracé et les arbres ont été plantés par les Français. Ce sont eux aussi qui ont fait le plan des longues et hautes arcades qui garnissent un des côtés, dans le genre de celles de la rue de Rivoli et en ont commencé l'exécution. Elles devaient se prolonger de la place au port par une longue et large rue, mais les deux têtes de cette rue sont seules construites. C'est le général Donzelot[1] qui a commencé l'exécution de l'esplanade en donnant aux habitants tous les terrains en indemnité de ceux sur lesquels César Berthier[2] avait fait tracer une ligne de maisons pour aller à couvert jusqu'à la forteresse. Donzelot qui vit que les maisons nuisaient à la défense les fit démolir et concéda en retour aux habitants les terrains de l'esplanade. Dans tous les pays de l'Europe, ce serait là une fort belle place.

A une des extrémités, Maitland a fait construire le palais des gouverneurs qui est fort convenable et d'un bel effet. On lui a élevé un temple sur cette promenade ; une statue de marbre a été élevée à sir Frederick Adams et elle est placée en avant du palais du côté du jardin. On prépare aussi une pyramide en l'honneur de sir Howard Nugent pour qu'il ne soit pas dit que tout gouverneur ne soit pas nécessairement un grand homme. Les Vénitiens étaient plus sobres de ces honneurs. Ils défendaient qu'on en élevât à leurs gouverneurs et n'en ont décrété une qu'en faveur de Schulenbourg[3] qui défendit si héroïquement Corfou. La république reconnaissante lui vota alors trois statues dans les trois arsenaux de l'Etat, l'une à Venise, l'autre à..., [4] la troisième à Corfou. Celle-ci est placée au milieu de l'esplanade. Le reste de la ville de Corfou est assez mal bâti ; les rues sont étroites et se recourbent en tout sens. De temps à autre seule-

1. Donzelot (1764-1843). Gouverneur des Iles Ioniennes, sous la domination française ; réputé pour sa sagesse et son habileté.

2. César Berthier (1765-1819), frère du maréchal et général de division. Il fut commandant de Corfou.

3. J.-Mathias, comte de Schulenbourg, né en 1661 près de Magdebourg. Il servit avec Sobieski, puis contre Louis XIV notamment à Malplaquet. Il passa ensuite au service des Vénitiens et montra dans la guerre contre les Turcs la plus grande vaillance. Il mourut en 1747.

4. Le nom a été laissé en blanc sur le manuscrit.

ment on trouve quelques portiques assez bas, mais toujours utiles dans un pays chaud.

J'allai rendre ma visite au consul de France, M. Despréaux de Saint-Sauveur. Il me montra une assez jolie collection de monnaies grecques et nous allâmes nous promener ensemble sur l'esplanade. La bande de musique écossaise, les cornemuses nationales et les fifres exécutent tous les jours une assez mauvaise musique qui se termine par le *Gode save the Queen*. Tout le beau monde de Corfou y était réuni. J'y rencontrai M. Mustoxidi qui a écrit sur Corfou et est un helléniste fort distingué. Ses travaux sur Corfou seront meilleurs que son ancien ouvrage, car cette fois il a étudié sur les sources originales.

J'ai passé la soirée chez le consul où j'ai rencontré M. Dandolo que j'avais vu l'année dernière chez M. Charles Dupin[1]. Dandolo se dit descendant des Dandolo de Venise, établis d'abord à Candie après l'achat de 1205 et domiciliés ensuite à Corfou. Tout le monde ici parle avec éloge de ce que nous avons fait pendant notre occupation des Sept îles. J'ai entendu avec plaisir mentionner de la manière la plus honorable les noms de Charles Dupin qui avait fondé l'Académie Ionienne, du général Baudrand[2] alors colonel, de M. Augoyat[3] et en particulier de l'excellent général Donzelot. Il y avait alors dans l'armée française un sentiment élevé de sympathie en faveur de tous ceux qui souffraient et le désir désintéressé de hâter le progrès de tous vers la civilisation.

1. Charles Dupin, né à Varzy (Nivernais) le 6 octobre 1784. Sorti le premier de l'Ecole Polytechnique, il entra dans le génie maritime. Il s'embarqua en 1807 dans l'escadre des îles Ioniennes. Fondateur de l'Académie Ionienne dont il devint le secrétaire, il y créa des cours publics de science et y professa la physique et la mécanique. Il resta quatre ans aux îles Ioniennes, puis rentra en France où il eut une carrière scientifique brillante et bien remplie. Il fut nommé de l'Académie des Sciences en 1818. En 1834 il fit partie, comme ministre de la marine, du *ministère de trois jours*. Après s'être occupé de sciences, de politique, d'industrie, de philanthropie, il mourut le 18 janvier 1873.

2. Baudrand (1774-1848). Il était, dans les îles Ioniennes, directeur des fortifications de Corfou. Chargé de missions sous la Restauration, il fut nommé pair de France en 1832, et en 1837, gouverneur du comte de Paris.

3. Augoyat (1783-1864). Ecrivain militaire, professeur à l'Ecole d'application de Metz.

Lundi 30 août. — J'ai reçu ce matin la visite de M. Mustoxidi. Nous avons successivement passé en revue les phases diverses de l'histoire de Corfou dans le moyen âge et dans les temps modernes. Il a écrit, il y a une trentaine d'années, l'histoire de l'antique Corfou et prépare une édition plus complète de ce travail en le poussant jusqu'aux temps modernes. Il a travaillé sur les sources et non sur les ouvrages de seconde main, et a fait faire quelques recherches sur Corfou dans les archives de Naples. Les folies de sir Howard Douglas ont jeté M. Mustoxidi dans l'opposition. Il a donné sa démission d'un emploi de six cents livres sterling et est maintenant dans le parti contraire au parti anglais ; mais il sera toujours facile de le ramener. Il était autrefois ami particulier du président Capo d'Istria qui l'avait mandé près de lui, et il a fondé un musée et une université dans l'île d'Egine.

A cinq heures et demie, M. Dandolo est venu me prendre en voiture pour me faire voir les environs de Corfou. Nous sommes allés, par une route aussi belle que bien entretenue, à la villa bâtie par sir Frederick Adams. La maison et le parc parfaitement planté de beaux arbres de tous les climats est tout ce qui eût pu convenir et tout ce que j'aurais pu souhaiter de mieux au roi Othon au lieu de son énorme, dispendieux et désagréable palais. Les mouvements de terrain sont ceux indiqués par la nature elle-même. Le potager est situé et distribué de manière à ajouter à l'agrément du jardin ; et la proximité de la ville, et surtout la beauté de la situation au-dessus de la mer qui s'étend sous les yeux, achèvent d'en faire une habitation charmante.

Sir Howard Douglas, trois mois avant son départ, s'est imaginer d'y loger le séminaire grec, ce qui a fort déplu à son successeur et ce qui était fort mauvais en soi. Les jeunes séminaristes vivant dans ce palais encore desservi par les domestiques du Lord Haut-Commissaire, trouveront dur de quitter ce bel hôtel pour aller habiter de pauvres maisons dans les villages. Ils ne peuvent aussi recevoir là, comme ils le feraient dans les villes, les instructions de l'Université. Au lieu de bons pro-

fesseurs, il a donc fallu prendre des professeurs médiocres. Tout prouve dans ce pays le désordre d'esprit de sir Howard Douglas.

Nous traversâmes le jardin en voiture et allâmes jusqu'au port de l'antique Kerkyra. Les pluies l'ont successivement encombré des terres qui descendent des montagnes voisines et ont transformé le port antique en un marais. Il serait facile de fabriquer un pont qui joignît les deux caps ; et, en desséchant ce marais, on assainirait beaucoup cette partie du pays. Cet ancien port est dominé par une esplanade que l'on appelle *le canon* et d'où on va à la ville par une route excellente, construite du temps des Français et servant de but de promenade. Au bord de l'esplanade étaient les célèbres jardins d'Alcinoüs représentés par un signe conventionnel sur les anciennes monnaies de Corfou. La ville s'avançait depuis le port jusqu'en montant dans la direction de la colline qui termine ce promontoire en allant de là vers Corfou. A cinq minutes au-dessus du chemin se trouvent encore des ruines assez considérables. On y remarque les murs d'un temple antique en larges pierres avec des colonnes renversées. Au-dessous est une fontaine de marbre avec un griffon sculpté.

En lisant ce matin les extraits que j'avais fait de G. Phrantzi, j'avais remarqué un passage relatif à Corfou. Suivant Phrantzi, Thomas Paléologue despote de Sparte, dernier fils de l'empereur Manuel et frère des empereurs Jean et Constantin, avait épousé, en janvier 1431, Catherine Centurione, fille d'Asan Zaccaria Centurione, seigneur puissant en Morée, et de N. de Tocco, fille de Léonard I de Tocco, comte palatin de Céphalonie[1]. Il en eut une fille nommée Hélène, et deux fils. Hélène épousa en 1447 Lazare, fils de Georges despote de Servie, et en eut trois filles, dont la seconde nommée Melizza épousa Léonard II de Tocco, comte de Céphalonie en l'an 1463. Cependant Mahomet II avait envahi la Morée et Thomas avait été obligé de se réfugier à Corfou avec sa femme Catherine et ses deux filles. Il y arriva

1. On trouvera les armoiries des Tocco dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches* de Buchon, pl. XLI, fig. 19.

le 28 juillet 1461 et en partit le 16 novembre de la même année pour aller demander des secours au pape et aux princes d'Italie, laissant dans cette île sa femme, ses deux fils et plusieurs des grands de sa cour qui les avaient suivis dans leur émigration. Pendant son absence Catherine tomba malade à Corfou et y mourut le 16 août 1461, à l'âge de 70 ans, et y fut enterrée dans le monastère des Saints Jason et Sosipater [1].

Fort de ces renseignements positifs et bien convaincu que Catherine Centurione, femme de Thomas Paléologue avait été enterrée à Corfou et qu'il devait être possible d'y retrouver les traces de son tombeau, je priai M. Dandolo de me conduire dans l'endroit où étaient placés l'ancien monastère des Saints Jason et Sosipater et son église. Le monastère est aujourd'hui détruit et l'église seule est debout. Elle est dans le faubourg, qui était l'ancienne ville vénitienne. En entrant dans cette petite église, je fus sur le champ frappé par la vue d'une niche sépulchrale placée à l'entrée à gauche et encastrée dans le mur, absolument de la même forme que le tombeau que j'avais vu dans l'église du couvent de Blachernes, entre Khlemoutzi et Clarentza. Le tombeau était bien indiqué ainsi que sa voûte en plein cintre, mais la pierre sépulcrale qui devait s'y trouver

1. Buchon ajoute les renseignements suivants, sur la famille de Catherine, entremêlés de citations de Phrantzi : « Hélène, fille de Thomas et de Catherine, et femme de Lazare, despote de Servie, perdit son mari après dix ans de mariage, en novembre 1458 et reçut pour elle et ses enfants, de Mahomet qui voulait la Servie, quelques châteaux en Bosnie. Elle alla ensuite faire un voyage en Italie, et rencontra, en 1461, son père, Thomas Paléologue à Ancône, au moment où elle allait s'embarquer pour se rendre à Epidaure d'Illyrie. Thomas, son père, se sentant malade, manda à Rome, au printemps de 1465, ses deux fils ; mais à peine étaient-ils débarqués à Ancône, qu'avant de les avoir vus, il expira le 12 mai, à l'âge de 56 ans. Le cardinal Bessarion et le pape prirent soin de ses deux fils, qui restèrent en Italie. Quant à Hélène, leur sœur aînée, qui, en 1463, avait marié Melizza, la seconde de ses trois filles, à Léonard II de Tocco, comte de Céphalonie, elle alla passer le reste de ses jours à Sainte-Maure, auprès de sa fille et de son gendre, près duquel G. Phrantzi la trouva établie, lorsqu'il alla visiter Léonard II en 1468 (G. Phrantzi avait été fait prisonnier en négociant pour Charles II, père de Léonard, et il allait à Sainte-Maure faire valoir auprès du fils, les services qu'il avait rendus au père). Hélène se fit religieuse, sous le nom d'Hypomoni, dans un couvent de Sainte-Maure, et mourut le 7 novembre 1474 ». Tous ces renseignements se trouvent d'ailleurs dans les *Nouvelles Recherches* de Buchon (t. I, p. 425).

en avait été arrachée. En cherchant de tous côtés sur le pavé de l'église pour voir si je ne retrouverais pas quelque trace de ce tombeau ou quelqu'autre pierre sépulcrale, je remarquai quelques fragments de marbre sculptés. Je m'approchai et aperçus plus distinctement plusieurs fragments disjoints l'un de l'autre, bien qu'ayant évidemment appartenu au même morceau, et quelques lettres latines [1].

Une inscription latine se trouvait sur la même pierre sépulcrale, mais elle est complètement brisée et je n'y puis distinguer que ces lettres :

AVE
V SENTER

Peut-être SENTER est-il le commencement du nom de Centurione, nom de famille de Catherine. Dans tous les cas, je ne puis douter que cet écusson où se trouvent les ondes des Tocco, famille dont était issue la mère de Catherine, ne soit bien là son écusson et que ce tombeau ne soit le sien. G. Phrantzi le place, comme je l'ai dit, dans l'église des Saints Jason et Sosipater, et c'est dans cette même église que je retrouve tombeau, écusson et inscription. Je me crois donc fermement autorisé à fermer que c'est là le tombeau de Catherine, femme de Thomas Paléologue.

Après cette excursion si satisfaisante pour moi, je fus conduit par M. Dandolo au cercle littéraire de Corfou où je rencontrai M. Asopius, professeur de l'université de Corfou. Lord Guilford qui aimait la Grèce et voulait ses progrès, avait cru, en fondant une Université à Corfou, y appeler les jeunes gens de tous les pays grecs ; mais il eût fallu pour cela maintenir et étendre son premier plan, et offrir à la science toutes les ressources qui manquaient alors à Athènes ; c'est ce qu'on n'a pas fait. On s'est contenté d'y appeler deux hommes estimés pour leurs connaissances, le savant M. Orioli, aujourd'hui professeur à l'Université de Padoue, et le philologue Asopius. Lord Guilford avait réuni

1. Ces fragments formaient un écusson fleurdelysé dont Buchon a donné un dessin dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XLI, fig. 3.

une fort belle bibliothèque composée de tous les livres qu'il lui avait été possible de réunir en langue grecque. Elle comprenait tous les ouvrages imprimés en langue grecque moderne. Il s'y trouvait aussi un bon nombre de manuscrits précieux. Il la légua à l'Université Ionienne, mais en stipulant que le gouvernement serait tenu de payer l'éducation d'une douzaine de jeunes grecs envoyés à cette Université. La seconde clause a fait renoncer aux avantages de la première. Le gouvernement anglais a refusé de payer l'entretien des douze jeunes gens et a préféré renoncer au don de la bibliothèque fait à l'Université de Corfou. Tous les livres ont donc été vendus à l'encan et disséminés. Il sera presqu'impossible de réunir jamais une aussi riche collection.

Mardi 31 août. — Je suis allé voir ce matin M. Mustoxidi et ai étudié avec lui pendant toute la journée les divers documents qu'il possède sur l'histoire de Corfou, surtout ceux qui dataient des XIIIe, XIVe et XVe siècles. Les archives des synagogues lui ont offert quelques diplômes curieux. Comme l'existence des Juifs est toujours précaire et toujours exposée aux exactions des souverains et aux passions du peuple, ils ont senti la nécessité de conserver toujours prêts les privilèges qui, à diverses époques, leur ont été accordés comme garantie par les souverains dans leurs bons moments. Tous ces actes ont été réunis de manière à pouvoir faire foi en cas de besoin [1].

Je suis allé à trois heures et demie faire une promenade en voiture avec Dandolo dans les environs de Corfou. La vue de cette campagne est délicieuse ; les mouvements de terrain y sont gracieusement accidentés ; la mer se montre de toutes parts et les montagnes sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet. La verdure de Zante est celle des vignes, car Zante a peu d'arbres et n'a qu'une belle et unique vallée ; ici tout, sans

1. M. Mustoxidi s'en est fait donner copie, et m'a confié ce qu'il avait. Malheureusement ce sont de mauvaises traductions italiennes que lui ont données les Juifs, au lieu des textes latins. Le fond en est donc seul tout à fait authentique ; mais les détails sont souvent mal rendus. Le plus grand nombre de ces diplômes datent de l'époque vénitienne. Il en est cependant quelques-uns des rois de Naples et des princes de Tarente (Note de Buchon).

culture, est gracieux et verdoyant : c'est une forêt d'oliviers au feuillage vert comme la feuille du cerisier et qui n'ont rien de la physionomie triste des oliviers de l'Attique.

J'ai lu dans la soirée l'ouvrage écrit sur Corfou en français par le baron Theotoky. C'est un volume in-4° de 148 pages, imprimé à Corfou en 1826 sans nom d'auteur, mélange confus de toutes sortes de notions et souvent de déclamations les plus incohérentes, mais où se trouvent par ci par là des faits bien observés et des renseignements utiles[1].

Mercredi 1er septembre. — Je suis resté presque toute la journée chez moi à lire les papiers que m'a remis M. Mustoxidi. Deux des actes sont surtout importants pour moi, celui de 1207 entre Venise et quelques uns de ses citoyens au sujet de l'occupation de Corfou à la suite de la cession faite par les croisés, et celui de 1386 par lequel Corfou se donne aux Vénitiens qui l'acceptent.

Le général Rivarola est venu me voir dans la matinée, et j'ai voulu savoir par son témoignage, car lui n'est pas homme de parti et incline plutôt du côté de l'Angleterre qu'il sert, si toutes les injustices dont on accuse le gouvernement anglais ici, étaient réelles. Il m'a expliqué que la constitution, d'une part, avait donné au Haut-Commissaire des pouvoirs formidables et que, de l'autre, le nouveau code, sous prétexte de se défendre contre les vagabonds, non désignés par ce nom, avait laissé aux inspecteurs de police un droit d'exil de huit mois sans jugement.

Quand les Anglais, me dit-il, entrèrent dans les îles, ils trouvèrent un corps aristocratique nombreux et élevé dans les habitudes vénitiennes de vengeances personnelles et de familles. De quelque manière qu'on s'arrangeât, c'était ces hommes qui en grande majorité devaient composer l'administration, les tribunaux, la représentation du pays. Il pouvait donc se faire que la fraction choisie tous les cinq ans avec le Haut-Commissaire pût vouloir profiter de sa position pour accabler ses adversaires, et il fallait protéger les faibles contre

1. Buchon donne ici quelques extraits de cet ouvrage. On les trouvera en appendice (n° VII), en même temps que d'autres renseignements statistiques.

les forts. De là le prétexte employé par Maitland pour faire prédominer partout l'autorité du Haut-Commissaire. Il assura que ce despotisme ne serait que momentané et que l'Angleterre y renoncerait après peu d'années, après cinq ou dix ans, quand de meilleures habitudes auraient été prises, et qu'elle ferait alors revoir la constitution. Mais rien ne fut fait pour introduire de meilleures habitudes. On ne fonda aucune Université, Académie, imprimerie, feuille publique. Aucun moyen ne fut pris pour mieux élever les hommes, les éclairer, les moraliser.

Lord Nugent avait essayé quelque chose, mais sir Howard Douglas a tout bouleversé. Il s'est uni à la partie la plus corrompue de l'aristocratie ionienne contre l'autre et l'a fait soutenir par tous ses agents, juges compris, car les juges ne sont pas inamovibles ici ; et si, dans le tribunal supérieur de Corfou, il ne se trouvait sur quatre juges, deux juges anglais toujours éclairés et indépendants, dont l'exemple impose aux autres, la justice ne serait qu'une dérision. Ces gens, pour se rendre nécessaires, ont créé des persécutions et des conspirations ; c'est ainsi qu'à l'occasion de la fameuse conspiration philorthodoxe, on a poursuivi le comte Roma, le comte Viaro Capo d'Istria, etc.

Quand cette affaire fut terminée, un inspecteur de police en examina une autre à Céphalonie, et, de son propre chef, envoya pour huit mois dans une forteresse les chefs des familles les plus distinguées, qui, accusés par lui d'avoir mal parlé de sir Howard Douglas, refusaient de donner caution de leur bonne conduite. Il avait profité du nouveau code pour les faire comparaître devant lui trois fois par jour, par mesure de haute police, puis il les exila dans des forteresses hors de l'île de Céphalonie, sans déduire ses raisons.

Ce même homme, étourdi par la possession du pouvoir, a gravement compromis son emploi en attaquant un anglais. Il avait mandé devant lui un voyageur anglais, celui-ci refusa. L'inspecteur de police le fit aussitôt mettre en prison. Il n'y resta que peu de jours ; et à sa sortie, il voulut avoir réparation et s'adressa au gouvernement pour obtenir l'autorisation de

poursuivre cet abus de pouvoir. Sous sir H. Douglas cela aura pu passer ainsi, mais son successeur, en prenant connaissance de cette affaire, ne manquera pas de faire justice.

Tous les hommes qui possèdent le pouvoir ici, sentaient bien qu'ils le perdraient avec le départ de Douglas : aussi ont-ils envoyé en Angleterre pour demander sa continuation. C'était encore le ministère whig, qui refusa de le proroger au-delà de six ans de proconsulat. Quelques mois de plus et on rencontrait aux affaires les tories qui n'auraient pas manqué de conserver un des leurs. Il a été enfin remplacé par un homme que tout le monde dit être un homme d'honneur. Il aura beaucoup à faire, car les folies de ce Douglas se manifestent partout. Une partie des anciennes fortifications dominait la mer et aurait pu faire une fort jolie promenade. Il l'a fait démolir, et au lieu d'ouvrir une esplanade, il a donné les terrains pour qu'on y bâtisse des maisons, de manière à intercepter l'air de la mer dans une bonne partie de la ville. Au lieu de laisser passage pour un quai un peu large, ces maisons s'avancent en pointe sur le rempart, et ce qui aurait pu devenir un beau quai a été livré pour former les basses-cours des maisons particulières.

J'ai passé une partie de cette journée à faire des visites à la princesse Karadza et sa mère Mme Condo, et dans les églises et au théâtre. A cinq heures, M. Dandolo est venu me prendre pour me conduire en voiture à Varipatadès, village situé de manière à ce qu'on y embrasse d'un coup d'œil une bonne partie de l'île et la mer qui la baigne des deux côtés. Toute cette île de Corfou offre une suite de paysages charmants, de gracieuses et verdoyantes vallées bien ondulées, de montagnes bien boisées et bien liées entre elles ; mais ces terres si verdoyantes sont peu cultivées. L'olivier seul fait la richesse du pays et cette récolte a manqué depuis sept ans.

Jeudi 2 septembre. — A neuf heures du matin, je suis parti en bateau avec M. de Saint-Sauveur, sa famille et une quinzaine de personnes pour aller à Govino passer la journée. La vue des côtes d'Acarnanie se dessinait de l'autre côté de l'île d'une manière fort nette à travers un air pur, et on eût dit qu'elles

étaient éloignées seulement de deux milles au lieu de huit. Si les deux pays appartenaient au même gouvernement la richesse de chacun en décuplerait. De loin on aperçoit dans les terres basses la ville de Buthrinte. La mer était fort calme, et après une heure et demie nous arrivâmes à notre destination. Toute la journée, nous restâmes sous ces superbes oliviers, au bord de la mer, à nous promener, et les jeunes gens à danser, car on n'avait pas oublier d'amener André, le Paganini de Corfou, qui pour un ménétrier joue en effet assez passablement du violon. A huit heures et demie, M. Dandolo m'a ramené à Corfou. Le temps était doux. J'étais, comme tout le monde ici, en veste blanche et n'ai éprouvé aucune sensation de froid ou d'humidité. Le soir je me suis promené à pied sur l'esplanade.

Vendredi 3 septembre. — J'ai visité avec M. Mustoxidi la collection des monnaies corcyréennes de M. Gangadi régent de l'île. Il possède plus de 600 monnaies d'argent et de cuivre, soit grecques, soit romaines, toutes avec quelques légères différences, et il a le projet de les faire publier par son parent Mustoxidi dans son ouvrage sur Corfou. Les dessins de presque toutes sont terminés.

Dans la journée, j'ai copié le fragment de la vie de sainte Theodora, extraite des manuscrits de Nanni, qui me donnait des renseignements sur la branche des Comnène établis dans le despotat d'Arta. Cette vie a été écrite par un contemporain de sainte Theodora, femme de Michel Comnène. Sainte Theodora est enterrée à Arta, et on y voit encore son tombeau dans l'église qu'elle y a fait bâtir.

A sept heures je suis allé avec les Saint-Sauveur dîner chez le président du sénat, M. Patrizzopoulo. C'est ici une haute dignité apparente, mais peu réelle, le Haut-Commissaire réunissant tous les pouvoirs entre ses mains. Le président du sénat porte le titre d'Altesse et même de prince. Pendant ses cinq années, il a un traitement de 40.000 francs et habite l'ancien palais des baux de Venise qui est fort bien fourni de tout. Le service de table, l'argenterie, les cristaux, la porcellaine, le linge de maison, tout appartient à l'Etat. Nous étions une

quinzaine de personnes à dîner et, entre autres, M. Zambelli qui a été élevé à Paris et est avocat ici, sa sœur, personne fort belle de 27 ans, veuve d'un anglais nommé Thisthlewhite, et d'autres fort belles personnes de la société de Corfou.

Tout le service est entièrement dans les habitudes anglaises : on offre des verres de vin à l'anglaise ; on reste, après le départ des dames, à table à l'anglaise ; c'est une copie exacte des habitudes des maîtres. Le président a un aide-de-camp chargé de faire les honneurs et les invitations en son nom, Il s'appelle le baron Theotoky et décline toute parenté avec la famille du gouverneur de Syra. Le soir, on a causé et fait un peu de musique. Sur les tables du salon étaient plusieurs des ouvrages français qui ont été publiés avec des gravures, *Paul et Virginie, don Quichotte, Gil Blas,* Molière, *les Français peints par eux-mêmes,* etc.

Samedi 4 septembre. — A midi je suis parti avec MM. Dandolo, Ventura, Saint-Sauveur fils, etc., pour le village de Carousadès qui est à l'extrémité de l'île, à 24 milles de la ville de Corfou. La route que nous avons suivie est délicieuse, surtout après la montagne de San Pantaleone. Je ne connais pas de pays plus agréablement accidenté, sans fatigue pour l'œil ni le corps, car les chemins sont parfaits, et les montagnes, jusqu'à la plus haute cîme, couvertes de forêts d'oliviers. Toute l'île est en effet une forêt d'oliviers, moins quelques milles de terrain près de la ville où les Français, dans l'intérêt des fortifications, les ont fait arracher en les payant bien. Ce produit qui ne nécessite aucun travail de culture, s'arrange fort bien avec l'apathie générale des grands propriétaires et la rareté des bras ; mais aussi quand cette unique récolte vient à manquer, comme elle a fait depuis sept ans, il ne reste plus aucun moyen d'existence aux propriétaires qui tombent entre les mains des usuriers. Les mûriers viendraient à merveille sur ces montagnes et ce serait une nouvelle ressource en cas de mauvaise récolte des oliviers. Sir Frederick Adams avait cherché à en encourager la culture ; mais il faut de premiers sacrifices, et peu de propriétaires veulent ou peuvent les faire.

Les îles Ioniennes ont été gouvernées par quatre Hauts-Commissaires, dont deux seuls ont pris un intérêt d'affection à ce pays. Le premier en date, sir Thomas Maitland, était un homme habile qui, arrivant dans un pays récemment conquis et où s'étaient conservées des affections pour d'autres, divisa les esprits pour mieux dominer tous les partis. La constitution que, suivant la lettre des traités, il fut obligé de donner, ne servit qu'à l'armer d'un pouvoir plus redoutable ; mais il n'était que soldat et ne songea à fonder aucune institution.

A Maitland succéda sir Frederick Adams qui eut une affection réelle pour ce pays et, pendant les six années de son administration, chercha tous les moyens d'être utile. Il détruisit les fidéi-commis ; il fit faire des routes partout ; il fit venir de l'eau dans tous les lieux qui en avaient besoin ; il montra enfin en toute occasion le désir d'accroître la prospérité du pays. Aussi y a-t-il laissé de nombreux amis. Je n'en ai partout entendu parler qu'avec éloge. Les dettes particulières qu'il avait contractées l'obligèrent seules de renoncer aux îles Ioniennes et d'accepter le gouvernement lucratif de Madras.

Il fut remplacé par le libéral lord Nugent qui, un an à peine après sa nomination, donna sa démission, lorsqu'il apprit l'avènement du ministère tory aux affaires.

Sir Howard Douglas fut nommé par le ministère tory, et lorsque les whigs rentrèrent au cabinet, malgré les promesses faites à lord Nugent, ils laissèrent Douglas à son poste. Pendant les six années de son administration, sir Howard Douglas s'est conduit en enfant capricieux et ignorant. Tout a été bouleversé par lui, la ville gâtée en quelques endroits, les plus beaux établissements dénaturés ou ruinés, les fortifications à moitié démolies, les remparts remplacés par des maisons et des cours sans quais, tout enfin dans les esprits comme dans les choses, mis véritablement sans dessus dessous. L'instruction publique a été encore plus maltraitée sous lui que sous ses prédécesseurs. Un fantôme d'Université établi par Lord Guilford à Corfou n'a que quelques professeurs et n'a pas d'élèves ; les autres îles n'ont pas même un seul bon collège, et il n'existe dans le pays

aucune imprimerie que celle du gouvernement, qui a été créée pendant notre occupation. Les relations sociales elles-mêmes ont été troublées et bouleversées, et la police, introduite partout, a pu à son gré exiler les gens les plus honorables et semer la méfiance et la désunion dans les familles. Et cependant le gouvernement anglais a permis que les créatures de sir Howard Douglas, après avoir obtenu un simulacre de vote, lui élevassent des obélisques et des statues, ainsi qu'on en a élevé à tous les gouverneurs qui l'avaient précédé et qu'on en élèvera à tous ceux qui le suivront.

De San Pantaleone à Carousadès la route devient de plus en plus pittoresque. La mer apparaît des deux côtés, et les monts Acrocérauniens (Chimara) terminent l'horizon. La maison de M. Dandolo est située dans une des positions les plus pittoresques de cette vallée, sur un tertre, en haut du village. De là on a une vue délicieuse sur la rade de Sainte Catherine et sur toutes les vallées environnantes. Si cette maison était entourée de toutes parts d'un petit jardin à l'anglaise, et transformée en chaumière ornée au lieu d'hôtel négligé, ce serait un séjour fort agréable. Les murs tombent presque partout en ruines parce qu'elle n'est presque jamais habitée et est conséquemment peu soignée. Il y a au centre de la maison une chambre de verdure qui est une retraite charmante pendant les grandes chaleurs de l'été. Avec bien peu de frais, on transformerait cette maison négligée en élégante habitation ; mais les propriétaires de Corfou n'ont aucun goût ni pour la retraite ni pour les champs. Une route de quatre lieues leur paraît mener au bout du monde, et ils ne vont aux champs que pour la récolte des olives.

Dimanche 5 septembre. — De bonne heure, nous sommes allés à la messe grecque de l'église de Carousadès, afin de juger de la population du pays. En nous voyant à la porte, les femmes avaient peine à se décider à quitter l'église d'où elles sortent les dernières et où elles sont placées en haut derrière les grilles. Ici et dans les villages voisins, le costume grec antique se maintient encore dans toute sa pureté : un jupon noir, un

peplum blanc sans corset, un bonnet blanc à ailes larges et soutenues. C'est un costume à la fois sévère, simple et beau. Leur taille est haute, droite, allongée, leurs formes assez prononcées, l'ovale de leur figure bien taillé ; leurs yeux beaux et modestes. Dans le village de Carousadès, le teint des femmes manque de fraîcheur, mais il n'en est pas de même dans les villages voisins. Toutefois la prolongation des jeûnes religieux, la mauvaise qualité de la nourriture, la fatigue du travail auquel les femmes sont condamnées ici, doivent détruire bien promptement et leur fraîcheur et leur santé.

En sortant de l'église, nous sommes allés à la fontaine située beaucoup plus bas, et par un chemin des plus rudes, un vrai chemin de Grèce. Les femmes vont chercher de l'eau dans d'énormes cruches qu'elles portent sur la tête tout à fait à la manière antique. De là nous grimpâmes sur une colline assez élevée, d'où on découvre une perspective plus belle encore que de la maison de Dandolo. D'un côté, on voit la même jolie baie, mais, de l'autre, on aperçoit l'île d'Ericusso qui passe assez généralement pour être l'île de Calypso, île rocheuse d'une forme allongée et élégante. Elle est habitée par un fort petit nombre d'hommes, qui y cultivent l'olivier. Un petit port s'ouvre en face de moi dans cette petite île et quelques barques lui donnent un air de vie. Au temps des Français, on en avait fait un point fortifié pour repousser les croiseurs anglais. L'horizon est borné d'une part par les monts Acrocérauniens et de l'autre par les côtes lointaines de la terre d'Otrante. A nos pieds sont de toutes parts les vallées les plus gracieuses et les plus variées ; et la vue de la poétique petite île de Calypso vient donner un nouveau charme à cette perspective par le charme des souvenirs anciens.

C'est de cette île de Calypso, l'ancienne Ericusso, aujourd'hui Merler, qu'Ulysse partit pour retourner à Ithaque [1]. Toute cette

1. Dans son bel ouvrage sur *les Phéniciens et l'Odyssée* (t. I, p. 263 et suiv.), M. Victor Bérard a identifié l'île de Calypso, c'est-à-dire de la Cachette (Καλυψώ) où habitait la fille de cet Atlas qui soutient les colonnes du ciel et de la terre, avec Perejil, dans le détroit de Gibraltar.

terre est peuplée de souvenirs de lui. En suivant cette côte que j'aperçois d'ici, il fut poussé plus loin qu'il ne le voulait et relâcha, dit-on, vers Palæo-Castritza, où il trouva Nausicaa qui le mit dans sa voiture, pour le conduire près de son père Alcinoüs [1]. Entre ce lieu et la montagne de San Pantaleone, voici le rocher en forme de carêne renversée que l'on vous montre encore comme la métamorphose du vaisseau d'Ulysse [2]. Ulysse par ici n'a pas la physionomie que nous lui donnons dans les pays occidentaux. Là, nous ne voyons que sa ruse; ici, on ne voit que sa force et sa persévérance. Ce qui nous blesse en lui paraît tout naturel et fort licite à ces hommes habitués dans leur isolement à faire appel à tout pour résister au danger présent. Le caractère d'Ulysse est un type tout oriental.

Nous quittâmes Carousadès à deux heures. Hier, il faisait une chaleur excessive; aujourd'hui, cette chaleur est modérée par un vent doux et frais. En trois heures un quart, nous fîmes la route de Carousadès à Corfou, promenade charmante au milieu de jolis villages et d'une forêt continuelle d'oliviers, mais sans culture.

Le soir, il y avait une *panégyrie* dans une des églises de Corfou et tous les quartiers voisins étaient illuminés. Toutes les murailles étaient garnies de tableaux et de gravures encadrées, la plupart tout à fait étrangers aux choses religieuses et quelques-uns même fort opposés, des scènes de bain, des scènes d'amour, et tout ce qu'on avait chez soi, puis des réverbères de papier peint représentant des arlequins, polichinelles, et autres jeux de carnaval; mais tout cela était pris en bonne part. Nous faisions de même il n'y a pas bien longtemps à Paris, et nous le faisons encore dans certaines provinces, avec nos tapisseries qui représentaient tantôt les amours de Didon et d'Enée, ou de Vénus et d'Adonis, et tantôt les batailles d'Alexandre, qui étaient tendues le long des rues et autour des reposoirs pour donner plus de solennité aux processions.

1. C'est également avec Palæo-Castritza que M. Bérard a identifié la ville des Phéaciens (*Les Phéniciens et l'Odyssée*, t. I, p. 523 et suiv.).

2. Le vaisseau d'Ulysse serait un rocher appelée Karavi (Le bateau) au nord-ouest de Corfou (*Ibidem*, p. 494).

J'ai passé chez notre consul, M. de Saint-Sauveur, le reste de la soirée. Il a cherché à réunir la société divisée et, par sa politesse et sa bienveillance il s'est fait estimer. J'ai appris de lui que M. Du Rocher [1], élève des Chartes, était arrivé hier à Corfou et était venu me voir ce matin pendant que j'étais à Carousadès. Il se rend à Patras par le bâtiment à vapeur de Trieste qui l'a amené et se rendra de là à Athènes où il doit rencontrer Ampère [2] et Lenormant [3] arrivés par la voie de Malte.

Lundi 6 septembre. — Je suis allé avec M. Mustoxidi visiter le cabinet de M. Woodhouse. Il a une fort jolie collection de curiosités de toutes sortes, amassées dans les îles où il remplit depuis longues années les fonctions de receveur, une quantité de pierres gravées, de terres cuites, de fragments de marbre, des vases, des médailles des îles et du reste de la Grèce ; mais cette collection de monnaies est bien loin d'être aussi complète pour les îles Ioniennes que celle de M. Gangadi et n'approche en rien de celle du comte Roma de Zante. Il a quelques exemplaires de monnaies assez bien conservées, mais il ne possède aucune monnaie de grande rareté ou valeur. Il a aussi quelques manuscrits de la Bible, des livres de prière, etc. ; mais tout cela est plutôt curieux que rare.

J'ai visité ensuite les archives de la commune. Un grand volume sur parchemin portant pour titre *Bulla d'oro della Communita* contient tous les actes ducaux relatifs à Corfou depuis l'année 1386. Il a été transcrit d'une manière authentique à Venise en l'an 1543 sur les originaux. La *Bulla d'oro* est la charte communale des privilèges concédés par le doge Antoine

1. Alfred Barbeu du Rocher, né en 1815 ; sorti de l'Ecole des Chartes en 1841 ; couronné par l'Académie des Inscriptions en 1846 ; mort en 1870.

2. Jean-Jacques Ampère, illustre ami de Buchon ; littérateur et historien né à Lyon en 1800 ; professeur de littérature française au Collège de France (1833) ; membre de l'Académie des Inscriptions (1842), et de l'Académie Française (1847). Mort à Pau en 1864. — Il voyageait en Grèce en 1841, et Buchon le rencontra à Athènes. Voir plus loin, p. 150.

3. Charles Lenormant, archéologue né à Paris en 1802 ; inspecteur des Beaux-Arts (1825) ; membre de l'Académie des Inscriptions (1839) ; conservateur du Cabinet des Antiques (1841) ; professeur d'archéologie égyptienne au Collège de France (1848). — En 1841, il visitait la Grèce et l'Orient avec son ami de Witte, Mérimée et Ampère.

Venier, le 9 janvier 1387, à l'île de Corfou. A la suite viennent toutes les ordonnances ducales relatives à l'administration vénitienne [1].

A l'aide de ce recueil d'ordonnances vénitiennes, de la vie de sainte Theodora [2] d'après les manuscrits de la famille Nanni, et des divers actes réunis soit dans les synagogues, soit dans les collections particulières, on peut suivre d'une manière certaine l'histoire de Corfou depuis la fin du XIe siècle. Ainsi on voit que Corfou était resté entre les mains des empereurs grecs, sans tomber entre les mains des Sarrasins, jusqu'à la conquête de la Sicile et de la Calabre par le fils du normand Tancrède de Hauteville.

Dès ce moment, ce ne fut plus pendant tout un siècle qu'une possession toujours contestée entre les empereurs grecs et leurs rivaux, les rois normands de Sicile. Robert Guiscard, en mai 1081, s'empara de Cassiope et de l'île de Corfou, puis du territoire voisin d'Epire d'Avlona à Buthrinte, et mourut en 1085 à Corfou ou à Céphalonie [3], avant d'avoir consolidé sa conquête. Roger Ier, en 1147, reparut à Corfou qu'il réunit sous son sceptre à Céphalonie, Thèbes, Corinthe, etc., puis les abandonna en emmenant les habitants industrieux. L'empereur Manuel la reprit en 1150 avec le secours des Petralipha [4] et la donna en dot à l'une de ses sœurs qui avait épousé un comte Stephano.

Après usurpation de l'empire par la famille Ange et par Isaac Ange en 1185, Alexis qui avait détrôné à son tour son frère Isaac en 1195, fit une nouvelle répartition du gouvernement des provinces. La Chronique de Sainte Theodora rapporte qu'il donna le gouvernement de Morée à son cousin germain, Michel Ange-Comnène, fils du sébastocrator Jean son oncle, et le gou-

1. Buchon donne ici quelques détails sur les actes de l'administration vénitienne. Nous renvoyons à ce qu'il en dit dans ses *Nouvelles Recherches*, t. I, p. 418.

2. Par le moine Job, voir *Nouvelles Recherches*, t. II. p. 401.

3. Il mourut à Céphalonie en un lieu qui a pris depuis son nom, Porto Viscardo.

4. Cette famille était française : c'étaient quatre frères, nés en Provence, qui, en revenant de Jérusalem, s'étaient fixés à Constantinople. Leur nom, Pierre d'Aulps (Petrus de Alpibus), fut grécisé en Petralipha.

vernement d'Etolie, dans lequel était compris Corfou, à Sennacherim [1].

Après le triomphe des Latins en 1204, Sennacherim, qui avait épousé Melissène, fut tué dans une embûche par les Etoliens ; et Michel, épousant sa veuve, lui succéda dans la possession de l'Etolie. Michel I eut de sa femme Melissène quatre enfants : Michel Ducas Ange-Comnène, Théodore, Manuel et Constantin. Michel I est celui qui s'arrangea d'abord avec les Latins et finit par les quitter pour fonder le despotat d'Etolie et d'Epire.

Michel II fonda Belgrade, Janinna et Vonitza, et s'empara de Corfou, de Durazzo et de toute l'Hellade, et eut un fils et une fille [2].

Michel III, laissé enfant, avait été d'abord dépossédé par son oncle Théodore et s'était réfugié avec sa mère en Morée, par crainte des embûches que Théodore méditait contre lui. Après la défaite de Théodore par Asan, il revint de son exil, rentra en possession du despotat, et épousa Theodora Petralipha qui fut regardée comme sainte et enterrée dans l'église qu'elle a fait bâtir. Il donna ensuite une des filles qu'il eut de Theodora, à Guillaume de Villehardouin, prince de Morée.

Michel III en mariant une autre de ses filles nommée Hélène à Mainfroy, roi de Sicile, lui donna en dot Corfou [3] et le territoire

1. Dans cet historique de Corfou au XIIIe siècle, Buchon cite de nombreux passages de la *Vie de Sainte Théodora* ; nous renvoyons à l'édition qu'il en a donné, *Nouvelles Recherches*, t. II, p. 401 et suiv.

2. Buchon a rectifié, dans ses *Nouvelles Recherches* (t. I, p. 403 ; t. II, p. 403, et tableau généalogique des Comnène), ces renseignements erronés fondés sur la *Vie de Sainte Theodora* : Michel I et Michel II n'étaient, en réalité, qu'un seul personnage, ayant pour frères Théodore, Manuel et Constantin, et pour fils le despote que Buchon appelle Michel III.

Buchon donne ici la généalogie de cette branche des Comnène ; nous renvoyons au tableau complété et rectifié qu'il a placé à la fin du t. II des *Nouvelles Recherches*, et aux *Chronique gréco-romanes* de Hopf, p. 529.

3. Hopf a montré (*Chroniques gréco-romanes*, p. 529) que Corfou avait passé, d'une manière un peu différente, des despotes d'Epire aux rois de Naples. Mainfroy avait pour amiral Philippe Echinard, champenois d'origine, établi à Chypre qui, après avoir pris parti pour Frédéric II, dut quitter l'île et se mit au service des souverains allemands de Sicile. Echinard avait épousé, en secondes noces, Maria Petralipha, sœur de Sainte Theodora et belle-sœur de Michel II (dit III par Buchon ci-dessus), et celui-ci lui avait donné pour dot Corfou et Canina. Après la mort d'Echinard, Charles d'Anjou s'empara, sur les fils de celui-ci, de l'île de Corfou, en 1271.

épirote d'Avlona à Buthrinte; et c'est ainsi que des mains des Grecs, Corfou passa entre celles des rois de Naples, de Mainfroy d'abord, puis de son vainqueur, Charles d'Anjou, et de ses successeurs.

Lorsque Philippe de Tarente, fils de Charles II, épousa en 1294 Ithamar, fille de Nicéphore qui donna en dot à sa fille quelque partie du territoire d'Épire, avec le titre de despote pour Philippe, Charles II, père de Philippe voulut mettre le nouveau despote en situation d'augmenter son état grec, et il lui fit concession de Corfou et du territoire d'Avlona à Buthrinte, sous réserve d'hommage à la couronne de Naples.

Les descendants de Philippe de Tarente conservèrent cette île et son territoire, jusqu'à l'extinction de la branche de Tarente avec Jacques de Baux en 1382[1].

L'extinction de la famille de Tarente ayant fait passer la seigneurie de Corfou dans la main des rois de Naples, et Charles III, cousin germain d'Agnès et roi de Naples, étant mort laissant son fils Ladislas mineur, la république de Venise trouva l'occasion excellente pour revenir sur d'anciennes prétentions.

Venise avait autrefois obtenu l'île de Corfou par l'acte de partage de 1204 entre les croisés. Ne pouvant occuper tant de territoires avec ses forces publiques, elle fit concession de l'île de Corfou par acte de juillet 1207 à dix nobles Vénitiens auxquels elle imposa certaines obligations de redevance et d'hommage; mais ces dix nobles et les leurs furent bientôt obligés de se retirer devant les forces plus imposantes de Michel despote d'Épire, et Corfou resta grecque jusqu'à ce qu'elle passât entre les mains du roi Mainfroy de Naples vers 1258 comme dot d'Hélène. Les rois de Naples et les princes de Tarente la conservèrent depuis. Dès l'an 1350, sous l'empereur Robert de Tarente[2] les Vénitiens traitèrent avec lui pour lui acheter toutes les îles Ioniennes. Sanudo dans sa Vie des doges et Caroldi dans son livre VIIIe

1. Buchon avait fait ici un court tableau généalogique de la branche d'Anjou-Tarente. Nous renvoyons à celui qui se trouve à la fin du t. II des *Nouvelles Recherches*.

2. Empereur titulaire de Constantinople.

disent qu'on avait déjà réuni 60.000 florins pour acheter Corfou, Zante, Céphalonie, Buthrinte et la côte d'Avlona, et qu'on devait envoyer un recteur et un capitaine à Corfou, un comte à Céphalonie et un châtelain à Zante, mais la négociation échoua. En 1355, le grand conseil autorisa[1] l'amiral vénitien à s'emparer de Corfou dont les habitants avaient manifesté le désir de se soumettre à la république ; mais rien ne fut fait. En 1374, autorisation fut donnée au collège de traiter pour obtenir cette île après la mort de l'empereur Philippe[2] et pendant les querelles de Jeanne I avec Jacques de Baux, mais l'affaire en resta encore là. Enfin ils furent plus heureux en 1385. Les Corfiotes, qui depuis la mort de Jacques de Baux en 1382, se trouvaient rattachés au royaume de Naples déchiré par tant de factions et hors d'état de les protéger contre les menaces des Turcs eux-mêmes, résolurent de se placer sous une domination qui leur donnerait plus de garantie et favoriserait le développement de leur commerce maritime. Ils résolurent donc de s'adresser à Venise. Gênes, qui redoutait cet accroissement de puissance de sa rivale, avait envoyé quelques-uns de ses arbalétriers pour se joindre aux forces napolitaines de l'île. Mais les Vénitiens expédièrent des forces navales capables de surmonter tous les obstacles ; et l'île se soumit aux Vénitiens le 28 mai 1386, et le château de Buthrinte le 11 juin 1386. On apaisa plus tard les réclamations de Ladislas en lui donnant en 1401 une indemnité de 30.000 ducats.

Corfou resta sous l'administration vénitienne jusqu'à l'extinction de la République en 1797. En l'an 1797 le général Bonaparte envoya le général Gentili qui s'empara de Corfou et des îles Ioniennes, que nous ne conservâmes que jusqu'en 1799. En l'an 1799, la flotte turco-russe s'empara des Sept îles et une République Septinsulaire fut fondée avec leur protection commune et dura jusqu'en 1807. En août 1807, les Français reprirent possession des îles Ioniennes qui nous avaient été cédées par le traité de Tilsitt et elles restèrent entre nos mains jusqu'en 1814. En 1814, elles furent placées par le traité de Vienne sous la

1. Caroldi, l. X (Note de Buchon).
2. Egalement empereur titulaire de Constantinople.

protection de l'Angleterre qui les a régies depuis cette époque [1].

Après mes travaux aux archives municipales, je suis allé à trois heures faire visite au haut commissaire M. Stuart Mackenzie, pour lequel j'avais une lettre du général Church, que j'avais fait passer à M. Fraser son secrétaire. La figure de M. Mackenzie est celle d'un homme intelligent et de caractère. Nous avons causé une heure et demie ensemble sur les affaires de son pays, et je l'ai trouvé tel que je le désirais pour le bien des îles Ioniennes. Il comprend tous les maux occasionnés par son prédécesseur et veut les réparer. Il sent que le peuple a la tête montée en faveur des Grecs par une sorte de révélation de sa grandeur passée ; que les classes bourgeoises n'ont obtenu du gouvernement anglais aucune facilité pour réformer sa moralité et pour s'éclairer, pas de gymnase, pas d'écoles au-delà des écoles à la Lancastre ; que les classes supérieures ont été froissées personnellement, à Zante où elles sont puissantes et influentes sur le peuple, à Céphalonie où elles sont appauvries et besogneuses, mais intelligentes, et qu'on n'a rien fait pour que leurs propriétés soient plus productives et régies par des lois meilleures et que leur éducation soit mieux dirigée et leurs loisirs mieux employés. Il veut faire quelque chose pour dégager les propriétaires de Corfou de leurs colons héréditaires en les rendant propriétaires d'un cinquième réel et en imitant les réformes de la Prusse. Il comprend aussi qu'il est ridicule qu'à côté de la presse libre de Malte et de la presse à peu près libre d'Athènes, il n'y ait ici ni imprimerie ni journal, et il m'a assuré qu'il allait y remédier promptement.

Je lui ai aussi parlé de Dandolo pour raccommoder un peu ses affaires avec le gouvernement et le tirer de ces persécutions des hommes de Douglas. J'ai également appelé son attention sur les vexations de la police à Céphalonie contre toutes les classes et sur la vexation des passeports qui fait perdre tant de temps aux pauvres habitants de la campagne. J'ai vu plus de quarante et cinquante paysans attendant dans les escaliers et anticham-

1. L'Angleterre les a gardées jusqu'en 1863, où elles furent cédées à la Grèce.

bres de l'inspecteur de police de Céphalonie ; j'ai vu ce même inspecteur de police s'arroger le droit d'exiler sans jugement et de retenir sans jugement dans une forteresse des citoyens respectables pendant huit mois. J'ai ajouté quelques mots sur les ennuis des douanes où on va jusqu'à fouiller parmi les papiers et il m'a assuré qu'il porterait un prompt remède à tout cela. Il s'occupe également de revoir le système électoral. Je crois qu'avec ses lumières et sa prudence il peut faire beaucoup de bien ici.

Après dîner, je suis monté en voiture avec Dandolo, et nous sommes allés à Cucurita visirer Viaro Capo d'Istria dans sa campagne. Les Capo d'Istria sont d'anciens nobles de Corfou titrés par les ducs de Mantoue ou de Modène, car les titres ont été donnés ici par l'un de ces deux ducs et ont fini par être achetés. Le nom originaire des Capo d'Istria était Victorio Victori [1]. J'ai trouvé en Viaro un homme agréable et de bon sens. Il s'occupe de la culture de son jardin et y reste jusqu'au samedi soir, où il va à Corfou jusqu'au lundi matin, pour voir ses amis. Il donne beaucoup de soins à l'amélioration de ses arbres fruitiers et il leur a fait produire des pêches et des poires excellentes. Avec un peu de travail sur ce sol fécond on peut arriver à tout faire produire et d'excellente qualité. Nous avons parlé longuement de son frère et de lui-même. Je lui ai demandé des renseignements sur cette affaire de philorthodoxie et il m'a as-

1. Le père de Viaro et de Jean donna la Constitution à la République septinsulaire en 1799.— Viaro l'aîné (1770-1842) s'attacha au parti russe, prit part à la guerre de l'Indépendance et occupa des fonctions importantes dans le nouvel état grec. — Jean (1776-1831) fit partie du gouvernement de la République Septinsulaire, quitta Corfou en 1807 à l'arrivée des Français et alla offrir ses services à la Russie. Il se montra alors un diplomate très avisé. Mais en plaidant la cause de l'indépendance grecque, il s'attira une demi-disgrâce, et se retira à Genève en 1822. Il y continua à s'occuper de la cause de l'indépendance, tout en restant en rapport avec la Russie. Puis il gagna la Grèce où il montra un remarquable esprit d'organisation. Nommé, en juillet 1829, président de la République, son ambition, ses attaches russes, son autorité lui attirèrent des ennemis. Voulant les mâter, il fit arrêter le principal d'entre eux, Pierre Mavromichalis. Quelques jours après, il était assassiné par le fils et le frère de celui-ci, à Nauplie, le 9 octobre 1831. — Augustin (1778-1857) fut nommé président du gouvernement provisoire après la mort de son frère. Il se retira à Corfou, puis à Naples et à Saint-Pétersbourg.

suré que ce n'était rien autre chose qu'un rêve conçu par deux ou trois intrigants, qui ensuite avaient vendu à prix d'argent leur projet au gouvernement, et qu'aucune autre personne excepté ce .....[1], son frère Augustin Capo d'Istrias et un autre qu'il m'a nommé et dont j'ai oublié le nom, n'était entrée dans cette prétendue conspiration générale ; et que quant à lui, bien qu'on eut mis les scellés sur ses papiers, on les avait levés ensuite sans avoir examiné aucun de ces papiers.

J'ai été charmé de cette entrevue avec lui. J'avais quelques préjugés contre lui et le confondais soit avec son frère Georges qui a fait bâtir cette grande maison de quai et s'est ruiné, puis est allé mourir de la peste en Egypte, soit avec Augustin qui s'est réfugié en Russie où il jouit d'une large pension. Viaro est un homme un peu léger, mais calme et de bonnes manières, et je crois qu'aujourd'hui, bien loin de vouloir un bouleversement, il désire que l'administration s'améliore régulièrement, et peut-être son intervention dans les affaires ne serait-elle pas inutile ni à dédaigner, car il est, dit-on, intègre et il est fort aimé de toutes les classes d'habitants. Sa campagne de Cucurita est à trois quarts de lieues de Corfou. J'y suis resté jusqu'à dix heures du soir et suis rentré à Corfou.

Mardi 7 septembre. — De bonne heure j'étais au travail avec M. Mustoxidi. Nous avons parcouru toutes ses notes sur les Tocco et sur les comtes de Céphalonie de la maison française qui a précédé celle des Tocco. Il y a peu à ajouter aux renseignements que j'ai moi-même ; cependant M. Mustoxidi a fort bien vu, et il y aura peu de choses à reprendre dans le travail dont il prépare la publication. Les talents de M. Mustoxidi pourraient être fort utilement employés ici, non dans les affaires politiques, mais dans l'instruction publique. Mes relations avec lui m'ont été on ne peut plus agréables, car c'est un esprit nourri des plus solides études et un caractère facile. Après avoir travaillé quatre heures avec lui, je suis retourné aux Archives pour y terminer les travaux que j'avais commencés ; et, à 3 heures, je suis allé chez le gouverneur.

1. Le nom est resté en blanc dans le manuscrit.

Nous nous sommes entretenus des mêmes affaires. Je l'ai fort engagé à ne pas continuer avec les prétendus révolutionnaires de l'île, le système de méfiance et de persécutions de son prédécesseur Douglas. Beaucoup de ces loups sont des agneaux, et les plus récalcitrants sont extrêmement faciles à apaiser. Quelques uns d'ailleurs, tel que Mustoxidi, ont une science qui les rend utiles à certaines affaires spéciales. M. Mackenzie, qui est, à ce qu'il me semble, un homme solidement libéral et honorable, a entendu avec plaisir mon éloge de Mustoxidi et des bonnes dispositions du pays. Il m'a dit que déjà il avait donné des ordres pour que les inconvénients dont je m'étais plaint ne fussent renouvelés envers personne en ce qui concernait les vexations de la police, des douanes et des passeports, et m'a assuré que si je pouvais revenir sous peu, je trouverais le pays bien changé et bien amélioré. Il est évident, d'après ces espérances pour l'avenir des îles Ioniennes, qu'il ne donnera pas...[1] et que les dernières lettres qu'il aura reçues d'Angleterre lui auront appris que les tories se conduiraient envers lui whig, comme les whigs s'étaient conduits avec Douglas tory, qu'on avait laissé le temps habituel et même un peu au delà dans son gouvernement des îles Ioniennes[2]. Je suis charmé d'espérer que sa présence amènera un peu de bien ici. Les Anglais devraient tendre la main aux Ioniens pour les préparer à la liberté, afin qu'un jour, si la politique prescrit de les réunir à la Grèce, ils puissent, en les donnant, être sûrs qu'ils pourront contribuer à la liberté de la Grèce et à son bon gouvernement. Le temps peut n'être pas éloigné où l'Angleterre elle-même accepterait ce sacrifice au prix d'avantageuses compensations ailleurs.

Dans la soirée j'ai fait mes visites d'adieu, fait viser mes passeports et pris ma place dans le bâtiment à vapeur anglais pour aller demain par Céphalonie à Patras. La comtesse Anino, mère de Madame Rivarola, doit retourner à Céphalonie en même temps que moi ; je suis allé dans la soirée la voir chez les Rivarola qui doivent aussi aller passer quelque temps à Florence et à

1. Membre de phrase oublié dans le manuscrit à la fin d'une page.
2. Mackenzie resta peu de temps au gouvernement des îles Ioniennes.

Livourne. La princesse Karadza était chez les Anino et nous sommes revenus ensemble chez elle, où j'ai passé le reste de la soirée à causer Paris, la Grèce et Corfou. Elle va elle-même prolonger encore, d'une année peut-être, son séjour auprès de sa mère à Corfou, et ne retournera que plus tard à Athènes.

Mercredi 8 septembre. — Après avoir acheté chez Courage quelques effets dont j'avais besoin et avoir pris congé de Saint-Sauveur, je me suis rendu à dix heures et demie à bord du bâtiment à vapeur anglais l'*Iberia*. Le temps était fort beau et les montagnes de la côte de Roumélie semblaient n'être sépares de l'île de Corfou que par un étroit canal. La comtesse Anino était à bord avec son petit-fils Gentilini. A midi nous levâmes l'ancre et quittâmes Corfou, pays charmant à habiter.

Toutefois l'absence de sentiment national dans la société pesait sur mon âme ; je ne puis m'habituer à ne pas associer ce sentiment de patrie à tous les autres sentiments nobles. Ici, la patrie, c'est la Grèce ; la langue du peuple et de tous ceux qui aujourd'hui veulent se mettre à la tête du peuple et avoir influence sur lui, c'est le grec, leurs sentiments sont grecs ; leurs affections sont dans l'antiquité grecque ; leur gloire c'est le souvenir de la vieille Grèce. Les gouvernants, au contraire, parlent, pensent, agissent en Anglais, tandis que les instruments de tyrannie qu'ils ont fréquemment employés à de mauvaises fins du temps de Douglas, ne parlent et n'agissent souvent qu'en Italiens, antiques sujets des Vénitiens. C'est une anomalie qui ne peut durer que quelques années. A la première occasion où l'Angleterre aura besoin de la France, il conviendra que nous leur imposions l'affranchissement des îles Ioniennes et leur réunion au nouveau royaume grec. Alors seulement le sentiment de patrie aura pour eux un sens et un but [1].

En suivant le canal de Corfou, les côtes d'Acarnanie dont on se rapproche beaucoup paraissent fort incultes et fort stériles. Nous dépassâmes le cap Blanc, ou Leukimno, et arrivâmes entre Paxos et Parga. Parga ! Que de souvenirs de force et de nationa-

1. Les Iles Ioniennes furent cédées à la Grèce en 1863, à l'occasion de l'avènement du roi Georges.

lité dans ce seul mot ! L'Autriche a redouté que l'Angleterre eût un point sur le continent et non seulement elle a refusé Vonitza, Prevesa, Buthrinte, mais aussi la protection de Parga, qui seule peut-être aurait pu enseigner aux Ioniens à limiter le mot de protection au sens de la défense du sol contre autrui [1]. Parga était au bas des montagnes, mais il n'existe plus ; on ne voit de loin que les rochers qui blanchissent, et les ruines des maisons.

Nous continuâmes notre route en nous éloignant des côtes basses de Nicopolis, Prevesa et Actium et en tenant Sainte-Maure en vue, mais d'un peu loin ; puis nous nous rapprochâmes de cette île vers le saut de Sapho et le cap Ducato. C'est par là qu'à son retour de Patras à Corfou passe le bateau à vapeur ionien, entre Ithaque et la terre ferme ; mais en allant de Corfou à Patras, il doit s'arrêter un instant à Argostoli, capitale de l'île de Céphalonie, pour les dépêches. Nous y arrivâmes à minuit et n'y restâmes que peu d'instants. J'allai aussitôt après avoir pris congé de la comtesse Anino, me jeter dans mon lit.

Les premières places du bateau anglais sont assez bien tenues, mais les secondes sont de la plus grande négligence et de la plus insigne malpropreté ; ce qui est fort différent de la tenue des bateaux français. Comme, dans les bateaux anglais, la nourriture est comprise dans le prix qui est assez élevé, les Anglais passagers agissent en toute liberté et en usent et abusent. Café le matin, déjeuner à huit heures, — et déjeuner fort soigné avec viandes froides de toutes sortes — *luncheon* à onze heures, dîner à cinq heures, vin après dîner à l'anglaise, puis café, puis thé, puis autre *luncheon*, puis souper à minuit. J'ai constamment vu les bouteilles de Porto, de Xerez et de Saint Georges sur la table.

1. Parga, avec Prevesa, Vonitsa et Buthrinte, était depuis longtemps une dépendance des Iles Ioniennes. Ville active, commerçante et industrielle, Parga était un des centres chrétiens de l'Epire. En 1814, elle avait résisté à Ali Pacha, qui l'assiégeait. Elle réclamait le protectorat de l'Angleterre. En 1819, Ali Pacha obtint du gouvernement anglais, la cession de cette ville contre la reconnaissance du protectorat anglais sur les Iles Ioniennes et une indemnité de cinq cent mille livres sterlings. Les habitants préférèrent se retirer sans aucun bien à Corfou, que de rester sous la domination turque. Ces événements causèrent une grande émotion en Occident.

Jeudi 9 septembre. — Le temps a été fort agité cette nuit. Il y avait beaucoup d'éclairs et la mer était forte, mais j'ai fort bien dormi et ne me suis levé qu'à six heures. La mer commençait à se tranquilliser et le lever du soleil était fort beau. Les côtes de Morée ne tardèrent pas à se faire voir du côté de Khlemoutzi, en même temps qu'on voyait encore l'île de Céphalonie. Peu à peu nous nous approchâmes des îles Courzolaire et Oxia et des côtes d'Etolie, puis dans le lointain, sur le continent rapproché de ces îles, en face du cap Papa qui est une des entrées du golfe de Lépante, nous vîmes se dessiner Missolonghi ; on la remarque très distinctement au pied des montagnes, mais elle est aujourd'hui ruinée et abandonnée. La maison où est mort lord Byron a été vendue et démolie et tout voyageur étranger qui passe à Missolonghi en emporte une pierre. Missolonghi ! Golfe de Lépante ! Quels glorieux souvenirs ! La victoire de Lépante fut une brillante mais inutile victoire, la prise de Missolonghi fut une défaite féconde.

Sur les rives de Morée, on ne distingue que deux points élevés, Khlemoutzi et le cap Papa ; et entre ces hauteurs sont partout des terres basses et souvent marécageuses. Au lieu de nous en approcher pour doubler le cap, nous nous dirigeâmes vers les côtes d'Etolie, et entrâmes tout droit dans le golfe de Lépante. Le terrain s'élève un peu sur le second plan en Morée, mais la rive est encore basse et reste presqu'inaperçue. C'est sur cette côte, entre le cap Papa et Patras que débarquèrent le 1er mai 1205, suivant la chronique de Morée, les Français de la suite de Guillaume de Champlitte :

Εἰς τὸν Μορέαν ἔφθασαν στὴν πρώτην τοῦ μαΐου
Ἐκεῖσε ἀπεσκάλωσαν, στὴν Ἀχαΐαν τὸ λέγουν,
Ποῦ ἔν ἔδωθεν τῆς Πατροῦ κἄν δικαπέντε μίλια.
Εὐθὺς καστέλλι ἔστησαν ὅλον μὲ το πλιθάρι[1].

C'est à Kato-Achaïa, près de l'ancien Melas, aujourd'hui fleuve de Gomenitza, que dut s'opérer le débarquement mentionné par

1. P. 33 de l'édition du *Panthéon Littéraire*.

le chroniqueur, et on montre encore les restes des murailles de brique du château mentionnées dans la chronique.

En continuant à naviguer dans les eaux du golfe, la vue va s'embellissant à chaque instant. Sur la droite on a dans le lointain les pittoresques montagnes de la Morée, les monts de Calavryta, le pic de Santameri, Khlemoutzi ; près de soi sur la gauche en Etolie, deux rochers d'une coupe fort pittoresque et fort diverse, le mont Khlokova et le Varasova. En face de ces deux montagnes aux belles pentes rapides et aux belles couleurs, dont les aspects varient à chaque heure de la journée et qui servent d'ornement à toute cette partie du golfe, apparaît la nouvelle ville de Patras.

CHAPITRE VIII

Deuxième Voyage dans les Cyclades : Délos, Paros, Naxos.

De Patras, Buchon revint à Athènes par Corinthe et Mégare[1]. Puis après un séjour de quelques semaines, il résolut de faire le tour des Cyclades qu'il avait projeté depuis longtemps.

Dimanche, 10 octobre. — Le roi Othon m'ayant autorisé à disposer de son joli cutter le *Lyons* que sir Edmund Lyons[2] a fait construire à Malte pour l'usage personnel du roi, et de l'employer à ma tournée projetée des Cyclades[3], je proposai à Sartiges[4] de faire le voyage avec moi, dans l'intérêt de sa santé, ce qu'il a accepté avec plaisir. Par suite du mauvais arrangement de nos bateaux à vapeur, Mérimée et Ampère[5] qui voulaient aller à Constantinople ne pouvaient être reçus à bord de notre bâtiment à vapeur, parce qu'il était en quarantaine d'Alexandrie et ne pouvait transporter aucun voyageur destiné à Constantinople. Je leur proposai donc de leur donner passage sur notre cutter que nous ferions, pour plus de certitude d'arrivée, remorquer par le bâtiment à vapeur. Tous nos préparatifs et achats terminés, je partis à trois heures d'Athènes pour le Pirée et, après avoir dîné au Pirée et fait mes adieux, nous nous embarquâmes à cinq heures.

1. *La Grèce Continentale et la Morée*, p. 516-565.
2. Ministre d'Angleterre en Grèce.
3. Cette excursion, dit Buchon (*Revue de Paris*, Quatrième Série, t. XVI, p. 335) n'avait « peut-être été accomplie en entier et avec conscience par aucun voyageur français depuis Tournefort jusqu'à Bory de Saint-Vincent. »
4. Le comte de Sartiges, secrétaire de la légation de France à Athènes. Buchon consacre une page, dans son récit de la *Revue de Paris* (Quatrième Série, t. XVI, p. 332), à son compagnon de voyage.
5. Mérimée, Ampère, Charles Lenormant et de Witte firent ensemble le voyage de Grèce en 1841. Voir plus haut, p. 137 ; voir aussi Charles Lenormant, *Beaux-Arts et Voyages*, t. II, p. 269-375.

Le temps était magnifique et la mer parfaitement calme. Si nous nous fussions confiés aux vents, nous eussions eu de longues heures de voyage ; mais, remorqués sur cette mer si paisible par le bateau à vapeur, nous cheminions de la manière la plus sûre et la plus agréable. La soirée était parfaitement belle et jamais les nuages ne furent empourprés de plus brillantes couleurs. L'air était suave et je passai une bonne partie de la nuit sur le pont à jouir de ce spectacle de féerie. Notre bateau ne faisait pas le moindre mouvement, tiré par la longue chaîne du bateau à vapeur sur cette mer si calme.

Lundi, 11 octobre. — Dès quatre heures du matin nous étions arrivés dans le port de Syra. Nous envoyâmes, dès qu'il fit jour, chercher les journaux chez M. Dantin, le commissaire de nos bateaux, et chez M. Devoize, notre consul ; et, à neuf heures, nous descendîmes à terre. Je proposai à Ampère et à Mérimée de les emmener dans notre tournée, mais ils préférèrent prendre à deux heures le bâtiment de Constantinople. Mon intention était de faire voile à la même heure jusqu'à Milos par le bateau français qui partait pour Malte, mais Sartiges a décidé M. Devoize à venir avec nous et à emmener son excellent cuisinier, ce qui nous retarde d'un jour. Ce délai m'est peu agréable, car le vent, qui vient de tourner au nord et favorise ainsi notre navigation vers Naxie et Milos, pourrait bien changer promptement ; et de plus nous serons privés demain de l'avantage que nous avons aujourd'hui de nous faire remorquer par le bateau à vapeur. Il faut quand on voyage avec des amis, sacrifier souvent ce qui vous plaît pour leur plaire.

Mardi, 12 octobre. — Mes deux amis ont désiré qu'au lieu d'aller à Milos nous allassions directement à Délos, et j'ai soumis mon désir au leur. Les ordres à donner par Devoize retardèrent notre embarquement de plusieurs heures. Enfin, à onze heures et demie nous nous mîmes en mer. Le vent était frais, du nord, et nous ne pensions pas pouvoir nous diriger vers Naxie ; mais, malgré la forte mer, notre cutter qui est fin voilier, a pu nous porter de ce côté et, à deux heures et demie, nous entrions dans la passe qui est entre les deux Délos. J'aurais

voulu me faire débarquer à Rhœnéa pour constater l'emplacement de la forteresse bâtie à la fin du XIII[e] siècle par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avant leur conquête de Rhodes, mais le vent était trop fort et nous ne pûmes que nous faire jeter sur la petite Délos.

Pendant que Sartiges chassait aux lapins et Devoize dessinait, je montai au sommet du mont Cynthien. Là je retrouvai épars les soubassements du temple d'Apollon Cynthien et remarquai sur les deux flancs opposés de la montagne un amas énorme de colonnes et de grands morceaux carrés de marbre blanc. On voit que ce temple a du être fort considérable La vue y est très belle. On aperçoit de là Myconi et Rhœnéa tout à fait rapprochés, puis l'île de Naxie dans tout son ensemble. Je redescendis ensuite des hauteurs du mont Cynthien vers la ville antique, du côté de Miconi, mais sur une colline détachée du mont Cynthien. Cette ville s'étendait sur les deux revers de la colline.

J'étais monté sur le faîte du mont Cynthien, en passant sous la porte même de la ville antique. Le bas est encombré de ruines et la voussure se prolonge sur une largeur d'une quinzaine de pieds. Après être allé du mont Cynthien à la ville, je parcourus quelque temps les ruines de ses rues. Un berger vient chaque jour de Myconi faire paître ses moutons au milieu des boutiques de Délos. Il a construit un abri temporaire en amoncelant quelques pierres antiques, et se révolta à cette supposition que je fis qu il était habitant permanent de Délos. Une île, jadis couverte d'une ville et de tant de temples, lui semblait trop étroite pour lui. De là, je passai par la pente formée entre les deux montagnes et allai visiter la naumachie, puis la fontaine d'eau douce, puis la fontaine Canopus dont l'eau est salée ; puis je revins au temple d'Apollon, à celui de Latone, au portique de Philippe, au théâtre devant lequel se trouvent plusieurs chambres à portes rondes enfoncées dans la terre et qui semblent avoir des citernes, car en plusieurs endroits on distingue encore les conduits de pierre par lesquels l'eau descend dans les citernes. C'était un beau spectacle que celui du coucher du soleil, vu du temple même d'Apollon, et sur ce piédestal énorme

de marbre qui soutenait sa statue colossale et à la base duquel on lit encore en grandes lettres le nom d'Apollon.

A six heures, nous retournâmes à notre cutter où nous attendait notre dîner. Nous montâmes une partie de la soirée sur le pont. Nous avions décidé que nous resterions à l'ancre cette nuit pour pouvoir dès le matin faire voile vers la pointe septentrionale de Rhœnéa, où j'avais en passant observé quelques ruines dont je voulais déterminer le caractère pour savoir si ce ne serait pas de ce côté qu'était placé le château des Hospitaliers de Saint-Jean. Jean Cantacuzène parle à diverses reprises de cet établissement des hospitaliers dans Délos. Après avoir parlé des arrangements pris avec Martin Zaccaria au sujet de l'île de Chios, il dit [1] qu'on fit continuer la forteresse commencée dans cette île pour que les Grecs ne fussent plus désormais exposés à perdre Chios, car πολλοὺς ἔχουσαν οὐ πόῤῥωθεν μόνον, ἀλλὰ καὶ ἐγγύθεν ἐπιβούλους, καὶ μάλιστα τοὺς ἐκ Δήλου Σπιταλιώτας. Ces faits sont de l'année 1329. Il mentionne plusieurs fois les chevaliers sous le nom de Déléens. Il dit, entre autres choses [2], que les Déléens donnèrent, en l'an 1333, deux bâtiments à Dominique, fils d'André Cattaneo, pour qu'il s'emparât de Lesbos. On voit un peu plus loin [3], que les Hospitaliers de Délos, qui avaient des obligations à l'empereur, assurent qu'ils ne combattront pas contre lui. Foulques de Villaret et ses chevaliers ne s'étaient établis à Rhodes que depuis 1306.

Mercredi 13 octobre. — A cinq heures, nous fîmes voile pour sortir de la passe vers le sud et prendre position à la pointe de Rhœnéa, au sommet de laquelle j'avais vu des pierres blanches accumulées. Après une demi-heure de navigation, nous jetâmes l'ancre dans une espèce de petit port tout à la pointe de Rhœnéa, ou la grande Délos, et nous gagnâmes le rivage dans une barque. Un ravin creusé par un torrent qui ne coule probablement que dans les pluies d'hiver, mais où on aperçoit cependant encore un peu d'eau, sépare les deux ver-

1. Livre II, ch. 12 ; t. I, p. 380 de l'édition de Bonn (Note de Buchon).
2. Tome II, p. 476 (Note de Buchon).
3. Page 478 (Note de Buchon).

sants de la montagne, tous deux âpres et rocailleux, mais cultivables toutefois. En montant la colline de cette pointe méridionale de Rhœnéa par la droite, du côté qui fait face à la petite Délos, nous aperçumes quelques traces de culture. Des concessions de terrain ont été faites à Rhœnéa aux anciens militaires ; mais comme on leur avait donné la facilité de vendre avant d'avoir bâti ou planté, un fort petit nombre en a profité. Des troupeaux peu nombreux errent çà et là, sans qu'on aperçoive les bergers qui habitent dans les cabanes situées dans la partie de Rhœnéa qui fait face à Tinos.

Nous montâmes au sommet de la partie la plus élevée de cette colline et aperçumes d'énormes pièces de marbre blanc qui semblent avoir été précipités du faîte comme à dessein. Ces vastes assises de marbre entourent de toutes parts un monticule, sur le sommet duquel se conservent les fondements d'un petit temple antique, d'où l'on jouit d'une fort belle vue des Cyclades qui toutes sont rangées en cercle autour de la sainte Délos. J'examinai tout autour de ces ruines pour découvrir si par hasard, près de ce temple et à mi-côte, je ne retrouverais pas les ruines de mon château des Hospitaliers de Saint-Jean et me convainquis que ce n'était pas là qu'il fallait le chercher, mais bien, ainsi que je l'avais toujours conjecturé, au-delà de l'isthme de Rhœnéa, du côté du lazaret et probablement sur un terrain plus bas, vers l'endroit que Tournefort appelle *les Colonnes*, c'est-à-dire en allant de Nécéopolis ou de la pointe de Glaropoda, à travers l'isthme, jusqu'au lazaret. C'est ce que j'avais voulu vérifier lors de mon premier voyage à Délos avec le prince Karadza, mais le temps m'empêcha d'aller si loin ; cette fois le vent du nord qui régnait avec beaucoup de force empêchait notre cutter de se diriger de ce côté. Je fus donc forcé d'ajourner sans terme mon excursion aux Colonnes. « Le port Colonne, dit Tournefort [1], situé sur une autre pointe opposée à Glaropoda, marque bien aussi qu'il était bordé de magnifiques bâtiments dont on enlève tous les jours les débris. Nous y remar-

1. Tome I, p. 378 (Note de Buchon).

quâmes une croix de Jérusalem et l'on nous assura qu'on avait apporté des pierres à Myconi où il y avait entre autres de ces sortes de croix fort bien sculptées. » Ces croix ne nous permirent pas de douter que ce ne fut le fort des chevaliers de Saint-Jean.

J'avais grande envie d'aller voir Myconi dont nous étions à peu de distance. J'avais à vérifier ces colonnes et à examiner dans la dimarchie quelques papiers qui y restent de la domination vénitienne. Je voulais voir aussi sur une colline, au milieu de l'île, les ruines du *palæocastro* du moyen âge, mais mes amis étaient impatients de se rendre à Naxie et je crus devoir ajourner indéfiniment ma visite de Myconi. Cette île avait été tout d'abord, ainsi que l'île de Tinos, conquise par André Ghisi, frère de ce Jérôme Ghisi, conquérant de Skyros et de Skopelos. Aux Ghisi succédèrent les ducs de Naxie de la famille Sanudo, puis de la famille Crispo. Sauger[1] dit que Jean Crispo, vingtième duc de Naxie, donna pour dot à sa fille Thadea, les îles de Zéa et de Myconi lorsqu'il la maria à François de Sommerive, huitième et dernier seigneur d'Andros et frère de Cécile de Sommerive qu'il avait épousée. Les Vénitiens s'emparèrent ensuite de Myconi ainsi que de Tinos.

Je renonçai donc pour le moment à voir Myconi et nous profitâmes du vent du nord pour nous diriger sur Paros. A huit heures nous levâmes l'ancre de la petite anse dans laquelle nous nous étions arrêtés à Rhœnéa et à midi nous étions arrivés dans le port Sainte-Marie de l'île de Paros, patrie du mordant Archiloque. Il n'y a pas une seule maison au port Sainte-Marie. Nous envoyâmes chercher des chevaux à Naousa, petite ville à une lieue à une lieue et demie du port Sainte-Marie et où se trouve une des plus belles rades de l'Archipel. Aussitôt que nos chevaux furent arrivés, nous nous y rendîmes en une heure, en suivant presque toujours cette côte entrecoupée. Le vaisseau anglais *the Beacon* qui est chargé de lever le plan des îles y était en station. Naousa a eu une physionomie assez pittoresque Elle

1. Le P. Sauger, auteur d'une *Histoire nouvelle des ducs de l'Archipel.*

est composée de rues étroites, malpropres, tortueuses et souvent tout à faits couvertes de portiques, de la même manière que le sont plusieurs villes de la côte d'Amalfi. Elle s'étend sur une langue de terre à la pointe de laquelle est une vieille tour ruinée qui semble ne remonter qu'aux derniers temps des ducs de Naxie.

Après être restés une demi-heure à Naousa, nous nous dirigeâmes, Sartiges et moi, vers Parecchia, ou tout simplement Paros comme on l'appelle aujourd'hui, la capitale de l'île. Elle est à trois heures de marche ou deux heures de grand trot de Naousa. Une partie de la route est bonne, jusqu'au chemin qui mène aux carrières et que l'on aperçoit tout le long de la montagne. Derrière ces montagnes apparaît Antiparos ou Olearius avec ses deux montagnes dont l'une en pain de sucre ; c'est près de celle-ci que se trouve la célèbre grotte. Les vallées que l'on traverse de Naousa à Parecchia seraient assez jolies si elles étaient plantées. Mais, au milieu de ces champs de maigre coton ou de blé coupé, on aperçoit à peine quelques arbres. Après la guerre de Candie, dit Tournefort[1], l'armée vénitienne brûla tous les oliviers de Paros durant les neuf ou dix ans qu'elle y séjourna. Cette île faisait alors beaucoup d'huile. Je n'en vois plus aujourd'hui. Deux bouquets de palmiers peu élevés, mais groupés ensemble au nombre de six ou huit d'une manière gracieuse, entrecoupent agréablement cette riche vallée.

En s'approchant de Parecchia, à environ une demi-lieue, est une petite rivière qui était couverte d'excellent cresson. Parecchia est un port très sûr, d'où l'on aperçoit Siphnos et Seriphos. L'ancienne ville de Paros, capitale de cette île, la plus grande des Cyclades, a joué un grand rôle dans les guerres grecques[2]. C'est là que furent trouvées les célèbres tables, découvertes d'abord par Peiresc, puis passées en la possession du comte d'Arundel et déposées aujourd'hui à Oxford. Elles offrent une série chronologique de 1318 ans, depuis Cécrops. Hésiode y est indiqué vingt-sept ans avant Homère, et Sapho deux cents ans après. On retrouverait aujourd'hui dans les carrières de Paros

1. Page 242 (Note de Buchon).
2. Hérodote, l. VIII (Note de Buchon).

une riche exploitation de ce même marbre qui a servi aux plus belles statues et monuments antiques. Il paraît que la ville était elle-même remplie de ces beaux monuments, car, en entrant dans la ville de Parecchia, les murs de deux petites chapelles et ceux des jardins sont composés presque en entier de larges assises de magnifique marbre non endommagées. L'église cathédrale elle-même est composée en entier de marbres tirés des anciens édifices. Quatre colonnes qui soutiennent le dessus de l'autel, sont en fort beau porphyre comme celui que j'ai vu dans le vestibule du palais de Caserte, dont les colonnes viennent du théâtre de Capoue. Toutes les maisons de Parecchia sont composées de semblables débris ; les portes et les fenêtres sont composées de quatre blocs taillés par les anciens pour des usages sacrés et appliqués ici aux usages les plus vulgaires, comme des portes d'écuries et d'étables.

L'ancien château-fort est en ruines. Il ne reste plus qu'une tour carrée tout entière, composée de magnifiques fragments de marbre blanc. Les colonnes des temples et monuments anciens y sont couchées les unes près des autres sur l'épaisseur du mur. Ces assises de colonne offrent le tableau le plus frappant de la grandeur antique et du mauvais goût des nôtres. Au-dessus de ces assises sont de vastes pierres carrées prises dans d'autres temples et entremêlées d'autres colonnes unies et cannelées indistinctement. Dans une partie du mur, j'ai compté plus de trente colonnes juxtaposées ainsi. Près de là, dans le même mur sans ciment, se trouve une longue pierre quadrilatère, taillée de manière à montrer sa destination première, qui était d'être le côté de portes d'un temple. Elle a trente pieds environ de hauteur et est en partie couchée à l'extérieur du mur et en partie à l'intérieur d'une petite église moderne. Dans un coin de la tour se trouve une colonne en long, et çà et là quelques fragments de corniches. La tour est composée des ruines des temples antiques, bâtis tous de ce beau marbre blanc que l'île de Paros fournirait encore. Cette tour carrée est la seule partie subsistante de l'ancien palais féodal, qui dominait le port de Parecchia.

Paros avait fait partie, dès la conquête franque de 1204, du duché de la Dodécannèse, ou des Cyclades, ou de Naxos, donné la famille vénitienne des Sanudo et relevant de la principauté française d'Achaïe. Sous le cinquième duc de cette famille, nommé Jean Sanudo, l'île de Milos avait été séparée du duché et donné par lui à son frère Marc. Florence Sanudo, fille de Jean et sa seule héritière, opéra un nouveau démembrement de ce duché. Lorsqu'elle maria sa fille Marie, née de son second mariage avec son cousin Nicolas Sanudo Spezzabanda, elle lui donna en dot l'île de Paros, qu'elle apporta à son mari Gaspard de Sommerive. Ces Sommerive étaient venus d'Italie, quelques auteurs disent de Vérone, en Lombardie, s'établir en Achaïe vers 1230, et y avaient obtenu une assez grande existence, que vint encore augmenter cette alliance avec les Sanudo de Naxie et ensuite l'alliance de Coursin de Sommerive, fils de Gaspard de Sommerive et de Marie Sanudo, avec l'héritière de la seigneurie de l'île d'Andros, Canziana Zeno[1].

Le mariage de Gaspard de Sommerive avec Marie Sanudo, fille de la duchesse Florence d'un second mariage, lui apporta l'éventualité de la succession au duché de Naxos, en cas de mort de Nicolas dalle Carceri, fils de son premier mariage. Nicolas dalle Carceri ayant été tué en 1372 par François Crispo, qui avait usurpé le duché, soutenu par les Vénitiens, Gaspard alla demander des secours à d'autres puissances d'Italie. Jean-Galéas Visconti, duc de Milan, l'accueillit à merveille et le retint plusieurs années auprès de lui comme son premier ministre et lui permit enfin de lever des troupes chez lui, par un rescrit en date du 28 juin 1401, par lequel il le recommandait aux princes ses alliés. Gaspard retourna donc à Paros, mais ne put jamais déposséder les Crispo, que soutenaient les Vénitiens, dans le duché de Naxos. Le seul dédommagement qu'il reçut des Vénitiens fut de marier son fils Coursin à la fille d'un Zeno, héritière de l'île d'Andros.

Avant de partir de Parecchia, je visitai sa belle église dans

1. Voir la généalogie des Sommaripa de Paros, en appendice (n° VIII).

tous ses détails et me remis en route pour Naousa. Là j'examinai aussi la tour sur les ruines de laquelle se voient encore les armes de Venise. A Nouasa on nous apporta beaucoup de vieilles monnaies à examiner, mais on demandait un prix si exorbitant que je ne pus en acheter aucune. Il commençait à faire nuit. Je remontai à cheval, repris ma route vers le port Sainte Marie et nous dînames paisiblement à bord de notre cutter.

De Paros il n'y a que trois milles jusqu'à Naxie. Nous décidâmes de passer la nuit à l'ancre dans Port Sainte-Marie et de faire voile pour Naxie[1] avant le lever du soleil.

Jeudi, 14 octobre. — A six heures du matin, nous levâmes l'ancre par un calme presque complet. Toutefois, le peu de vent qui agitait les voiles de notre léger cutter nous suffit pour cheminer lentement; et à neuf heures du matin, nous arrivâmes dans le port de Naxie et nous allâmes aussitôt nous loger chez les Lazaristes qui habitent l'ancien château,

Les Lazaristes ont succédé aux Jésuites dans leurs missions du Levant, en vertu d'un arrêt du Roi rendu le 5 janvier 1783. Cet acte leur accorde tous les droits possessions, et privilèges dont jouissaient les prêtres de la Société éteinte de Jésus, et leur imposa l'obligation de desservir les chapelles consulaires et d'apporter spécialement tous leurs soins à l'instruction des jeunes chrétiens et à la formation des ecclésiastiques. Ces deux dernières obligations sont reproduites dans la plupart des actes des diverses donations que les Lazaristes et leurs prédécesseurs ont accepté à différentes époques. L'ordre de Saint-Lazare, sous l'invocation de saint Vincent de Paul, a son centre et douze directions à Paris, et envoie des missionnaires dans toutes les parties du monde. Le supérieur des missions du Levant réside à Constantinople. Il y a deux établissements en Grèce, l'un à Santorin avec deux Lazaristes, l'autre qui est le plus riche à

1. Sur Naxos, voir le mémoire de Curtius (*Naxos*, 1846), Dugit, *Naxos et les établissements latins de l'Archipel* dans le *Bulletin de l'Académie delphinale*, 3e série, p. 81-337 et les tableaux généalogiques de Hopf daus les *Chroniques gréco-romanes*, p. 480 et suiv.

Naxie. La mission de Naxie possède, indépendamment du monastère situé dans la ville, deux maisons de campagne et de fort bonnes terres qui leur rapportent un revenu annuel d'environ 4.000 francs. Leur séjour à Naxie y a entretenu l'usage de la langue française qui y est fort habituellement parlée. Ils sont, à quelques égards, indépendants de l'autorité diocésaine ; et, quant à la situation politique, ils sont placés sous la garantie d'un protocole convenu dans la conférence de Londres en 1830, d'après les conditions que la France a réclamées lorsque nous avons cru devoir nous dessaisir, en faveur du nouveau souverain de la Grèce, du patronage que pendant plusieurs siècles nous avions exercé sur les chrétiens du rite latin. Cet acte stipule que la religion catholique jouira en Grèce du libre et public exercice du culte ; que ses propriétés lui seront garanties ; que les évêques seront maintenus dans l'intégrité des fonctions, droits et privilèges dont ils ont joui sous le patronage du roi de France ; et qu'enfin, en vertu des mêmes principes, les propriétés appartenant aux anciennes missions françaises seront reconnues et respectées. C'est le *statu quo* qui a protégé les propriétés des Lazaristes contre les prétentions des habitants et du gouvernement.

Les prêtres de Saint-Lazare ne sont pas soumis aux pratiques rigoureuses que s'imposent la plupart des autres ordres religieux. Leur genre de vie n'a rien d'austère et ils sont d'un commerce agréable et facile. Les Lazaristes de Naxie sont au nombre de trois, dont l'un, M. de Camps, est le supérieur. Ils ont eu longtemps à lutter contre les obstacles que leur opposait la population latine composée seulement de 400 personnes environ, mais spécialement les plus opulentes de l'île. Les catholiques de Naxie ont formé entre eux une corporation qui se plaît à ourdir mille petites intrigues et élever mille petites exigences parfaitement ridicules. Les Lazaristes, dont l'esprit est beaucoup plus éclairée, ont souvent refusé de s'y soumettre. De là des débats sans fin. Peu à peu cependant, l'appui de la France d'une part, et la fermeté et la médiation des Lazaristes de l'autre, et surtout le sentiment d'estime qu'inspire leur bonne

conduite ont surmonté toutes les difficultés, et aujourd'hui ils jouissent d'une position plus tranquille et vont former un séminaire qui manque au pays, car le présent archevêque de Naxie n'en a pas. Les Lazaristes avaient autrefois une bibliothèque, mais elle a été pillée par les habitants aussi bien que les archives, et il ne reste plus que fort peu de livres et de papiers.

Naxie, ainsi que les autres Cyclades, était restée en dehors du mouvement insurrectionnel de la Grèce, auquel Chios et Samos avaient pris part. Cependant Chios et Samos ont été, malgré leurs vives instances, abandonnées par le traité de Londres à la Turquie, ainsi que Candie, tandis que les Cyclades font partie du nouveau royaume grec.

L'aspect de la ville de Naxie est assez bizarre. En bas, la ville grecque aux maisons blanches ; en haut la ville latine avec ses maisons noires habitées par les 400 catholiques qui, presque tous, sont fixés dans l'enceinte du château et se donnent le nom de châtelains ; et, sur la plage, le long de la plaine qui borde la mer, le bourg de Naxie. La ville grecque, comme la ville latine et le bourg, ont des maisons à toit plat, comme à Procida, comme à Ischia et en Orient, et les rues sont étroites et malpropres. La ville latine est la plus tortueuse et la plus sale des trois ; aussi, dans ces rues où l'air peut à peine circuler, toutes les femmes ont-elles la figure blême et étiolée. Beaucoup de ces maisons si pauvres conservent les vestiges des armoiries des anciennes familles, les Crispo, les Sommerive, les Barozzi et beaucoup d'autres. Chaque châtelain a bien soin de faire sculpter au-dessus de sa porte encore aujourd'hui ses armoiries de famille[1].

1. Buchon donne dans la *Revue de Paris* (Quatrième Série, t. XVI, p. 343) des détails piquants sur les descendants des anciens seigneurs de Naxie : « Chaque châtelain a grand soin de faire sculpter au-dessus de sa porte ses armoiries de famille et de conserver son sceau héréditaire et son arbre généalogique ; c'est là la plus claire partie de son noble héritage. Les châtelains se dédommageaient des privations par l'ostentation. Les principales familles s'étaient distribuées entre elles les consulats européens, et le chapeau à plume et l'habit doré de consul étaient la gloire d'une maison. Au premier rang était le consulat de France, longtemps un apanage de la famille Coronello, alliée des anciens ducs de Naxie de la maison Crispo. Les autres consulats de Russie, d'Autriche, d'Angleterre, de Suède, de Norvège,

Tout en face du couvent des Lazaristes habite un descendant des Coronello, pauvre diable qui a épousé une des dernières Crispo. J'entrai dans sa maison : Il occupe l'ancienne chancellerie ducale de sa famille. Au-dessus de la porte intérieure est un chambranle sculpté portant des armoiries [1].

Ces armoiries sont précisément celles des Crispo de la famille ducale. M. Coronello me communiqua la généalogie de sa famille et moyennant une légère rétribution, je fus autorisé à en prendre copie. L'horreur du travail est regardé par les pauvres familles nobles de Naxie comme un signe de noblesse.

Dans une rue qui conduit au château sur la montagne, je vis sur les murs et sur les portes beaucoup d'autres armoiries, et chacune a de plus conservé son cachet armorié.

Derrière la maison de M. Coronello, au dessus de la porte d'une maison est un grand morceau de marbre sculpté qui en forme le chambranle, avec un blason.

Les Lazaristes me firent prêter un volume manuscrit sur l'histoire de Naxie, écrit vers 1800 par un jésuite nommé Riechter[3]. Je le lus sur le champ pour bien connaître tout ce qui se rapportait à Naxie. La première partie de cet ouvrage est historique, la seconde partie est consacrée aux usages du pays, à sa

d'Espagne, venaient ensuite selon leur degré d'importance ; il y en avait pour tous ; mais les habits, il faut le dire, n'étaient pas aussi multipliés que les consulats. Les consuls des petites puissances avaient des uniformes en commun, dont on se parait tour à tour, selon le besoin, et parfois celui qui s'en était revêtu pour aller saluer un vaisseau arrivant et qui était invité à bord, se gardait bien de descendre pour n'avoir pas à dépouiller l'uniforme en faveur d'un autre consul de la puissance amie. »

Les châtelains de Naxie, explique encore Buchon, avaient été peu vexés par les Turcs qui, moyennant un tribut moyen, les laissaient se gouverner comme bon leur semblait. Aussi les Latins ne secondèrent pas la guerre de l'Indépendance ; et il se forma entre eux et les familles grecques enrichies une rivalité incessante, dont les châtelains se vengeaient en relevant leurs titres et leurs armes et en ignorant le grec sans bien savoir le français.

Cette pauvre et pittoresque noblesse se retrouve encore au château de Naxie, où se perpétuent les familles que connut Buchon, toujours orgueilleuses de leur patrimoine historique et accueillantes envers les voyageurs français.

1. Voir ces armoiries dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XL, fig. 31.

2. *Ibidem*, pl. XLI, fig. 15.

3. L'auteur a connu d'Ansse de Villoison à son passage à Naxos (Note de Buchon).

géographie, à ses antiquités, à ses productions. La partie des antiquités grecques m'a semblé faite avec plus de soin que le reste ; quant au moyen-âge il n'y a rien à y apprendre [1].

Ma lecture du manuscrit du Père Riechter étant terminée, je sortis avec un des Lazaristes pour aller visiter un couvent de Chartreux abandonné, à un quart de lieu de la ville. Nous passâmes devant la fontaine appelée fontaine d'Ariane, où Ariane fut, dit-on, abandonnée par Bacchus, et continuâmes notre chemin en plaine jusqu'au couvent des Récollets. Il est aujourd'hui en ruines. Ce couvent est appelé Minor conventuel, ou Freio ou couvent de l'Annonciade. Au bas d'une fenêtre donnant à l'extérieur et sur le chemin est une plaque de marbre où, à travers le badigeonnage qui la couvre, je déchiffre cette inscription :

Ἀνεγέρθει διά τὰ ἔξοδα τοῦ λαμπροτάτου αὐθέντου τῆς Νίου... Πισάνι (ici la date que je ne pus déchiffrer).

Les Pisani de Venise étaient en effet venus s'établir dans les Cyclades et avaient contracté quelques alliances avec les ducs de Naxie de la famille Crispo. Jean-Louis ou Aloïsio Pisani devint seigneur de Nio, en épousant Adrienne Crispo, arrière-petite-fille de Marco Crispo, seigneur de Nio et quatrième fils de François Crispo et de Florence Sanudo. C'est peut-être de ce Jean-Aloïsio Pisani qu'il s'agit ici.

Tout en face de l'église des Chartreux, sur la colline, est une petite chapelle grecque, toute composée de débris antiques. A l'intérieur sont des arcades contenues par des colonnes antiques d'ordre ionique et appuyées deux à deux. Dans le mur sont incrustées d'autres colonnes de beau marbre et de vastes dalles de marbre qui proviennent très certainement d'un temple hellénique.

En rentrant de la ville de ce côté, on m'accompagna aux ruines d'une ancienne église de Sainte-Catherine située à cette extrémité de la ville, en plaine, mais qui est entièrement dé-

1. Nous avons rejeté en appendices les longs extraits, que donne Buchon, du manuscrit du P. Riechter. Voir appendice, n° IX.

truite. C'était autrefois la chapelle des ducs de Naxie, et c'est là qu'étaient leurs tombeaux. Le médecin de Naxie et plusieurs notables m'ont assuré avoir vu parmi les décombres une grande pierre sépulcrale portant le nom de Marc Sanudo, avec ses armoiries et la date de sa mort, qui, d'après le rapport qu'il, m'en ont fait, répond à la date de la mort de Marc Sanudo, troisième duc de Naxos. J'ai fait vainement remuer les pierres de ces décombres pour la retrouver, mais on a accumulé par dessus de nouveaux débris et je n'ai pu la voir. On m'a promis, aussitôt qu'on enlèverait ces décombres pour les constructions à faire, de chercher soigneusement cette pierre funéraire et de la faire porter dans le couvent des Lazaristes qui m'en donneront notice.

Dans la soirée, j'allai visiter à mon retour les restes de la cour carrée qui appartenait au château ducal. Elle est composée comme celle de Parecchia de colonnes cannelées et d'assises de beau marbre blanc antique, mais ces colonnes et ces plaques de marbre sont en moins grand nombre qu'à Paros.

Tout près de là est la cathédrale que je voulus visiter aussi en détail et je fis apporter des flambeaux. Elle se compose de cinq nefs. A l'intérieur de la grande porte, au dessus du portail, sont sculptées trois écussons armoriés [1].

A l'intérieur de ce portail est une inscription grecque portant que cette cathédrale a été restaurée en l'an 1520.

Sur le parvis de l'église sont plusieurs pierres funéraires revêtues d'armoiries sculptées [2].

Vendredi, 15 octobre. — A neuf heures du matin, je suis parti avec l'abbé de Camps pour aller voir l'intérieur de l'île. Nos mules étaient assez bonnes. La route jusqu'à Sangri est tracée à travers des montagnes pierreuses : à peine y voit-on quelque champ de coton. A Sangri, j'allai voir la tour carrée d'un des Sommaripa. Chacun demeure ici dans une sorte de pyrgos où il pourrait au besoin se défendre. Sur le mur, en

1. Voir *Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XL, fig. 16, 17, 28.
2. *Ibidem*, pl. XL, fig. 7, 17, 22, 38 et 39; pl. XLI, fig. 1 et 4.

deux endroits différents est un écusson [1]. Sur le dos de toutes les chaises de bois qui garnissent la chambre d'entrée est sculpté le même écusson. On monte au pyrgos par un escalier séparé qui a son pont-levis. Pour y aller, je traversai un jardin assez fertile rempli des plus beaux cédrats que j'aie encore vus, d'orangers et de citronniers. L'arbre de cédrat est moins grand que les deux autres arbres ; c'est plutôt un vaste arbuste, mais ses fruits sont beaucoup plus gros. Les orangers croissent ici à la hauteur des plus beaux arbres fruitiers et leurs fruits sont fort bons. Naxie est renommée pour ses oranges, ses vins et ses huiles.

De Sangri on aperçoit à la fois le *palæo-castro* appelé Apano Castro (château d'en haut), la montagne sur laquelle est placé le château de Paliri, vieux château gothique plus grand qu'Apano Castro, et à une lieue de Sangri, dans le lieu appelé Vristo Tou Damalou et derrière la montagne de Paliri, le beau mont de Jupiter. Il existe dans l'île de Naxie un autre château ancien, celui de Paratrecos, à une lieue de Naxos, à l'est de la plaine. C'était autrefois la maison de campagne des ducs de Naxie. La chapelle, qui fait partie du couvent de l'Annonciade, existe encore, aussi bien qu'une tour flanquée de quatre petits tourillons en forme de fenêtre.

Mon projet de journée était de visiter le *palæo-castro* et la vallée de Drymalia. La route jusqu'à Drymalia est peu facile, mais elle n'est pas plus mauvaise que les routes ordinaires de la Morée. La vue continue à se porter sur des champs pierreux et sans culture jusqu'à ce qu'on arrive à Potamia, village placé au milieu de beaucoup d'arbres qui garnissent un profond ravin bien arrosé. C'est là que se trouvent la maison de campagne de l'archevêque et une vieille église latine. Je passai par le haut de la vallée et, après avoir traversé une demie heure de rochers, j'arrivai dans la vallée de Drymalia. Elle devient plus gracieuse à chaque pas nouveau que l'on fait en avant. Elle est parfaitement plantée et toutes les maisons sont semées au

1. Ecusson au lion.

milieu des arbres. Nous allâmes jusqu'au pyrgos de M. Francopoulo qu'on appelle ici « le comte » ; ses filles sont les comtesses et son frère est le baron. Il me montra aussi son pont-levis et ses armoiries [1].

M. Francopoulo, en me parlant des antiquités de sa famille, me disait que, depuis les temps les plus reculés, c'était une tradition dans leur famille que jamais un Francopoulo n'avait pu connaître son père. Je montai au-dessus du pyrgos pour admirer la jolie vue de la vallée et me fis donner une empreinte de son sceau, ainsi que celui des Sommaripa et des La Rocca, principales familles du pays [2].

De Drymalia, en suivant la vallée, nous nous acheminâmes à travers des bosquets délicieux d'orangers. On compte dans cette vallée de nombreux villages [3]. Tous se perdent au milieu de bois d'oliviers et d'orangers et forment la commune de Tragea ou Drymalia. Elle est terminée sur la montagne de Dios ou de Jupiter, dans laquelle se trouve une grotte où les Bacchantes célébraient les fêtes de Bacchus avec cette inscription :

ΟΡΟΣ ΔΙΟΣ ΜΗΛΩΣΙΟΥ

L'autre montagne de l'île est nommée Coronis par les uns, Pan et Acis par les autres. Coroni était la nourrice de Bacchus. Au dessus de Coronis est une fontaine qui sort en bouillonnant de sa source et dont les eaux sont excellentes. Ses bords sont plantés de beaux arbres et elle est encore vénérée dans le pays.

A une demi-heure de Drymalia est l'Apano Castro qui, suivant le P. Sauger [4], fut bâti par Marc Sanudo, deuxième duc de Naxie. Pour y arriver, il faut monter à travers des rochers d'un assez difficile accès, au dessus d'une montagne terminée

1. Voir *Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XL, fig. 34.

2. Sur le manuscrit de Buchon, sont fixées, à cet endroit, les empreintes en cire rouge de ces sceaux. On en trouvera la reproduction dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XLI, fig. 10, 27 et 33.

3. Caloxylas, Pyrgos, Danimos, Acadimi, Kerami, Philati, Damariona, Damala, Konsichisado, Tzoucolaria, Monitzia, Moni, Hagios Blasis, Cholki, Bomyouria et Metokhi (Note de Buchon).

4. Page 66 (Note de Buchon).

d'un côté d'une manière fort abrupte et qui est d'une pente plus douce du côté de Drymalia. Il y avait double enceinte. Les murs de la première enceinte sont, du côté de Drymalia, terminés par une vaste tour ronde crénelée, liée par une muraille à une autre tour. La tour ronde est fort bien conservée dans la partie extérieure. Au dessus, est la seconde enceinte qui renfermait le château-fort, dont l'emplacement est marqué par quelques restes de tours et de citernes. La position est très forte, surtout du côté opposé au mont de Zeus ou Jupiter. Une petite église située sur la pointe du rocher porte les traces d'un temple hellénique et offre un grand nombre de fragments de marbre antique. Sur le côté opposé de ce versant sont des restes d'un mur hellénique en grandes pierres non taillées. Je le suivis sur plus de trente pieds de longueur, avec une hauteur de cinq à six pieds, jusqu'à l'endroit où une petite porte descendait en dehors de la forteresse par un chemin très abrupte. Riechter pense que cette forteresse ne fut construite qu'en 1390 pour mettre les habitants de l'île à l'abri des incursions de Barberousse. Je le crois au moins d'un siècle plus ancien. Le P. Sauger dit[1] que ce château fut bâti par Marc Sanudo, troisième duc de Naxos, qui occupa ce duché de 1244 à 1255, à propos d'une querelle qu'il eut avec les habitants à l'occasion de la suppression d'un autel élevé à saint Pachys ou saint Gras, « Les habitants de la plaine de Drymalia, dit-il[2], parurent les plus échauffés et comme c'étaient en même temps les plus à craindre parce que cette plaine contenant douze grandes bourgades et quantité de châteaux semés çà et là, les mécontents pouvaient s'y assembler en moins de rien au nombre de plus de 10.000, le duc, pour les tenir en bride, fit bâtir une forteresse à la cîme d'une montagne fort haute et qui commande toute la plaine. Il en reste encore quelques vestiges. On appelait ce lieu Castel d'Alto, et les Grecs l'appellent aujourd'hui Apano Castro. Depuis on y a bâti un monastère dédié à saint Jean-Baptiste. »

Le château de Paliri, à deux lieues de la mer, était encore

1. Page 65 (Note de Buchon).
2. Page 66 (Note de Buchon).

plus fort. « Cette forteresse, dit Sauger[1], est située sur la cime d'une haute montagne, escarpée de tous côtés et où l'on ne peut arriver que par des sentiers fort étroits. Elle avait trois enceintes de murailles, soutenues de plusieurs boulevards dont les ruines font encore assez voir quelle en était autrefois la force. »

Il y a dans l'île de Naxie une autre tour, mais elle est hellénique. « Dans d'autres montagnes (que Zeus et Coroni), entre le nord et le levant, j'ai pris plaisir, dit Sauger[2], à considérer une grande et haute tour que les Naxiotes nomment Kimaro. Depuis le haut jusqu'en bas, elle est toute d'un marbre très noir. Les pierres en sont liées avec des crampons de fer et fort bien jointes, sans qu'il paraisse nulle part ni chaux ni sable. Elle est encore fort belle et fort entière. Personne ne m'a pu dire non plus ce que c'était, ni à quel dessein elle avait été bâtie dans un lieu si écarté. »

D'Apano Castro à Calamitzia où est la maison des Lazaristes, le chemin est affreux, mais on est amplement dédommagé en entrant dans cette maison de campagne qui est une espèce de petit château bâti au temps des Jésuites. Il est situé à l'extrémité d'un *avlon* qui domine une vallée très étroite et très fertile. Le jardin est fort bien planté à la mode des anciens jardins français. Il y a beaucoup d'eau et beaucoup de beaux arbres et tout cela est fort bien entretenu. Les grenadiers portaient de belles grenades mûres fort douces. J'aimerais à passer dans cet agréable séjour quelques mois de solitude pendant les grandes chaleurs.

De Calamitzia nous descendîmes par la délicieuse vallée de Mélanès, où nous visitâmes quelques jardins couverts des plus beaux cédrats et parfaitement arrosés. Les ducs de Naxos avaient à Mélanès une maison de campagne et un jardin qu'on appelle encore Effendico[3]. C'est à la suite d'une fête dans ces jardins que Nicolas dalle Carceri, duc de Naxos, fut assassiné par François Crispo, sur la route de Mélanès à la ville de Naxie.

1. Page 9 (Note de Buchon).
2. Page 397 (Note de Buchon).
3. Effendico signifie *du seigneur*.

Le P. Sauger, en parlant de cet assassinat, décrit ainsi Mélanès : « Le rendez-vous de chasse fut donné à Mélanès [1], lieu fort agréable pour la quantité des jardins situés en manière d'amphithéâtre, le long d'une petite montagne au pied de laquelle il y a ruisseau dont la source, qui est fort élevé, fournit abondamment pendant tout l'été de quoi arroser plus de soixante vergers qui sont remplis d'une infinité d'arbres fruitiers. Depuis le haut de la montagne jusqu'au pied, ce ne sont que petits bocages d'orangers, de grenadiers et de limoniers qui font de loin une perspective fort réjouissante entre deux villages distant l'un de l'autre seulement de cinq cents pas. »

J'aurais désiré revenir à Naxie par le village d'Engarès, « lieu, dit Sauger [2], le plus riant et le plus enchanté de l'île de Naxie », mais la journée tirait à sa fin. Je me contentai de visiter plusieurs jardins de Mélanès et, franchissant les halliers et les petits canaux d'arrosage avec M. de Camps. Puis nous remontâmes sur nos mulets qui nous attendaient sur la route taillée à mi-côte dans la colline, et à travers une vallée bien arrosée et bien plantée, nous regagnâmes la plaine qui mène à Naxie, tout à fait charmés de notre excursion.

Dans la soirée, je me mis à lire et à copier les généalogies que m'avait confiées un descendant des anciens grands seigneurs de l'île, M. Coronello. C'est un pauvre diable qui a épousé la dernière héritière des Crispo et qui descend lui-même de ce François Coronello, fils du gouverneur de Ségovie sous Ferdinand et Isabelle, qui, après avoir quitté son pays, avait administré l'île au nom du juif Michez, auquel Sélim II avait donné l'île de Naxie, après la dépossession de Jacques Crispo dernier duc de Naxie. Coronello demeure aujourd'hui dans la chancellerie de l'ancien château, armoriée des armes des Crispo, et est très fier de sa noblesse. Lui et sa femme font consister la vie noble dans l'absence de tout travail et se sont violemment emportés contre M. de Camps, qui voulait arracher à la misère une petite fille charmante de huit ans, qu'ils ont, en lui faisant

1. Page 187 (Note de Buchon).
2. Page 119 (Note de Buchon).

apprendre un métier. Coronello vint dans la cuisine du monastère chercher une petite rétribution pour m'avoir prêté sa généalogie, et je lui donnai un écu de cent sous dont il se montra fort reconnaissant. Il reçoit de temps en temps quelques dons semblables des Pères Lazaristes. Je copiai sur cette généalogie et plusieurs autres qui me furent apportées tout ce qui concerne les Sanudo, les Crispo et les Sommerive [1].

Samedi 16 octobre. — Sartiges était malade et croyait que l'air de Naxie lui était contraire. Nous nous décidâmes donc à partir pour Amorgos, en allant voir Apollonia et la statue antique laissée dans la carrière sur cette cité de Naxie, que nous permettait de visiter le vent qui était du sud. Il me restait à visiter l'église de Saint-Antoine et la porte du temple de Bacchus : j'allai les voir l'une et l'autre dans la matinée.

L'église de Saint-Antoine appartenait à une riche commanderie de l'ordre de Saint-Jean. A gauche de l'autel est une sorte de niche sépulchrale, voûtée, avec une croix de chaque côté [2]. A droite de l'autel est une autre niche sépulchrale, recouverte d'un cintre [3]. Il m'a semblé que ce pourrait être là le tombeau d'un des Crispo, qui fut commandeur de Saint-Jean de Jérusalem.

Je pris ensuite un bateau et allai voir la porte du temple de Bacchus, dans le petit îlot appelé Palatia en souvenir de ce temple, à l'entrée du port opposée au cap Strongoli. Cette porte, en beau marbre blanc, est large et haute. Elle se compose de trois morceaux de marbre. La base est à découvert et est aussi en beau marbre blanc. Près de là, sur le rocher même, se remarque un tombeau encore ouvert. Les anciens aimaient à faire creuser leurs tombeaux dans les rochers, sur le bord de la mer et des fleuves. On voit que l'îlot de Palatia devait contenir quelque autre temple, car, sur la partie du rocher plus basse et

1. « Un Sommerive, dit Buchon (*Revue de Paris*, Quatrième Série, t. XVII, p. 271 en note), suivit le général Bonaparte en Egypte, et son fils et son petit-fils, domiciliés en France, portent parfois le titre de duc de Naxos. »

2. Voir *Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XL, fig. 36.

3. La pierre de cet autel est armoriée et se trouve reproduite dans l'*Atlas*, pl. XL, fig. 33.

plus rapprochée de la ville, on retrouve des fragments de colonnes. L'une de ces colonnes est encore debout en terre, sur son antique lieu.

Au milieu des eaux, on voit aussi quelques restes d'une construction qui semblerait indiquer que là fut un pont qui réunissait l'îlot à la ville. « Le plus beau des monuments antiques de l'île de Naxie, dit le Père Sauger, était le temple de Bacchus dont il ne reste plus qu'une porte. Elle est haute de 25 pieds et faite de trois grandes pierres de marbre poli. A côté, il y a encore un pan de la muraille où nous vîmes un autre grand morceau de marbre aussi haut que toute la porte entière. Un peu plus loin et hors de l'enceinte du temple est un autre marbre plus que carré et fort massif, creusé en ovale dans le milieu. Les Naxiotes l'appellent « la Tasse de Bacchus ». Cette concavité peut tenir un grand muid de vin. On croit que c'était là que les prêtres lavaient les victimes avant que de les immoler. Ce temple était bâti sur un grand rocher détaché et entouré d'eau. Ni vaisseaux ni galères ne peuvent en approcher, et une citadelle élevée sur cet écueil qui a près d'un mille de tour tiendrait aisément en sujétion les îles voisines. Les anciens faisaient venir jusque dans le temple les eaux de deux fontaines, qui en sont éloignées de plus de deux lieues et qu'ils ont fait communiquer l'une à l'autre en perçant avec beaucoup de travail une grande montagne qui les séparait. L'aqueduc se voit encore le long de la plaine de Langadia. Il traversait la mer depuis l'île jusqu'au temple et on en aperçoit quelques vestiges qui sortent de l'eau. Cet aqueduc n'a guères plus de six pieds de haut par toute la plaine qui descend en pente jusqu'à la mer. La maçonnerie en est encore si bien liée et si solide que les marteaux ne peuvent presque pas l'entamer. »

J'examinai avec soin cette porte de belle dimension qui se détache seule au-dessus du rocher et regagnai mon bateau. Les matelots du cutter levaient l'ancre pendant ce temps et se disposaient à tendre les voiles. Le temps était fort beau. Nous

1. Page 398 (Note de Buchon).

fîmes voile à onze heures et nous arrivâmes à deux lieues devant Apollonia, qui est plus rapprochée du cap Psilos que ne l'indique la carte.

Dans une sorte d'*avlon* terminé par le mont Calogera est un petit port qui n'est pas défendu contre les vents du nord-est et dans lequel aucun bâtiment ne peut tenir en sûreté. Le terrain va s'élevant assez rapidement jusqu'aux montagnes qui la ceignent de tous côtés. Une rivière d'une dizaine de mètres de largeur, coule le long du Calogera jusque fort près de la mer, car, dix ou douze pieds avant d'arriver, elle disparaît dans les sables et on passe à pied entre la mer et son embouchure. Un peu avant d'arriver à la grève rapprochée de cette rivière, on aperçoit de grosses pierres de marbre dispersées sur la rive, et, à quelques pas en s'éloignant de la mer, les restes d'un mur en pierres helléniques qui servait de môle ou de quai. Une jetée apparaît près de là sous les eaux. En montant la montagne de ce côté et en se rapprochant un peu d'une sorte de large *diasclo* qui sépare cette montagne de celle de Calogera, à environ un quart d'heure de la mer, on arrive à une carrière de marbre blanc.

Un vaste bloc de marbre noirci par le temps gît étendu à quelques pas de l'endroit même d'où il a été détaché par le ciseau. Des deux côtés de ce bloc, on aperçoit le rocher coupé avec habileté de manière à répondre exactement au vide qu'y a laissé la statue formant le gros bloc gisant ici. Ce bloc est d'environ trente-six pieds de longueur. Le ciseau du sculpteur avait commencé son œuvre. On aperçoit d'abord une tête un peu plate par le haut, puis un front peu élevé, des creux où les yeux auraient été sculptés, une partie un peu proéminente où auraient éte sculptées les oreilles, un nez qui descend directement du front ; mais, vers l'extrémité du nez, une fissure du marbre, régnant au-dessus des deux oreilles et se prolongeant sur le devant de la figure, dans la partie inférieure du nez, semble avoir interrompu le travail du sculpteur. Peut-être se sera-t-il rencontré là une mauvaise veine de marbre qui aura éclaté sous un coup de ciseau maladroit et aura forcé le sculpteur à aban-

donner son œuvre qui n'était que dégrossie. La bouche est indiquée comme le sont les yeux ; puis, au bas de la bouche, vient une barbe arrondie en ovale et descendant jusque près de l'épaule. Cette barbe est fort bien indiquée par le vide laissé ici par la pierre au-dessus du cou. Les épaules ne sont qu'indiquées ; quant aux bras, ils devaient, à ce qu'il semble, rester collés près du corps comme dans les statues égyptiennes. On aperçoit seulement à l'extrémité les deux avant-bras qui s'en détachent pour se porter un peu en avant. Une robe devait envelopper le corps. Les plis en sont sensibles jusqu'aux bas de la jambe droite sur laquelle devait porter le poids de la statue. La jambe et le pied sont suffisamment indiqués, ainsi que la draperie. Le pied gauche se porte en avant sur le piédestal qui n'a qu'environ douze pieds d'épaisseur. C'était sans doute là une statue de Jupiter destinée à quelque grand temple dans les plus anciens âges de la sculpture, et qui avait été abandonnée à cause de la fissure de la tête. M. Ross pense que cette statue est une statue d'Apollon et que la barbe ne serait qu'un menton allongé que le sculpteur aurait arrangé ensuite. Cette opinion ne me semble avoir d'autre origine que le nom d'Apollonia donné à cet ancien emplacement parce qu'il y existait un temple d'Apollon. On lit en effet sur cette même colline de marbre, à cinq minutes de cette statue abandonnée, cette incription :

ΟΡΟΣ ΧΩΡΙΟΥ ΙΕΡΟΥ ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ

En redescendant et en suivant la pente entre le mont Calogera et la montagne de marbre, on arrive à l'ancienne ville d'Apollonia. Les murs d'enceinte, en pierres plus petites que les pierres helléniques, se détachent çà et là sur les flancs du Calogera jusque près de la mer où ce mont se termine brusquement. On n'y peut monter que du côté opposé à la mer. Sur la crête de cette montagne, en s'étendant dans la direction de la mer sont les ruines d'une ville hellénique dont l'acropolis se trouve sur la partie la plus éloignée de la mer. Quelques restes de murs et d'aqueducs indiquent seuls l'emplacement de l'acropolis et celui de la ville antique.

Nous restâmes là de deux heures à six heures à bien examiner le terrain et les rochers ardus par lesquels on descend de là vers la mer. Je m'assis quelque temps à contempler notre petit cutter, comme un point sur cette mer, et dans le lointain, Pathmos et Samos qui apparaissaient. Nous avions l'intention de nous diriger sur Anaphi dont les antiquités sont intéressantes, mais le vent tenait toujours au sud. Nous prîmes donc la résolution de faire voile vers Amorgos où se trouve un port dans lequel on est en parfaite sécurité contre tous les vents. Nous dinâmes paisiblement dans le petit port d'Apollonia et fîmes lever l'ancre à dix heures du soir.

CHAPITRE IX

Amorgos, Nio, Siphnos.

Dimanche 17 octobre. — La nuit a été fort mauvaise. Nous avons eu un vent terrible qui s'est levé à minuit et nous a ballottés sans interruption. Des flots de pluie vinrent ajouter aux difficultés de la manœuvre pendant cette nuit tempétueuse et obscure. Cette traversée a été difficile et périlleuse. La pluie s'infiltrait même à travers les planches de notre chambre. Elle continua jusqu'après le lever du soleil, mais notre cutter est fort bien fait et tient la mer à merveille ; et notre capitaine est un ancien matelot qui ne sait ni lire ni écrire, mais qui a l'expérience de la navigation des îles en toute saison.

Le port d'Amorgos est fort étroit et nous fûmes deux heures à tirer des bordées avant de pouvoir y entrer. Nous étions de bonne heure dans la rade, mais la difficulté était de passer au delà du rocher et du cap qui sépare le port Saint-Jean du port d'Amorgos. Je descendis enfin à la Santé. Là se trouvait une belle jeune fille qui ne démentait pas l'idée donnée dans tout l'Archipel de la beauté des filles d'Amorgos. J'envoyai chercher pour mes amis des mules à la ville qui est à une heure de la scala ; et, en attendant, j'allai visiter les ruines d'une ville hellénique placée au-dessus de la montagne qui domine la *scala*.

Deux villes antiques d'Amorgos acquirent autrefois quelque célébrité, Minoa et Karkesia. Minoa est celle qui était située à l'endroit même du débarcadère et sur la montagne. Je fus trois quarts d'heure à monter par le revers intérieur de la montagne. Il ne reste que bien peu de ruines. Je retrouvai le mur hellénique

qui formait l'enceinte de la ville. Quelques parties se conservent çà et là. Du même côté, le long de petits murs de clôture construits en pierre sèche par les habitants pour y retenir leurs troupeaux, se trouvent une tour carrée élevée d'une dizaine de pieds au dessus de terre et bâtie de larges pierres helléniques. Quelques fragments de marbre sont aussi dispersés sur un champ voisin. La ville, à ce qu'il semble, contournait le revers intérieur de la montagne. Je montai jusqu'à la cîme, mais là le rocher devient si uni qu'il ne pouvait y avoir possibilité d'aucune construction. Une fissure large d'une trentaine de pieds et profonde d'autant, forme comme une espèce de rue entre deux parties de ce rocher. De cet endroit élevé, on a une vue fort étendue du port, des deux langues de terre qui le forment, et de la mer qui s'étend au delà. En se retournant vers l'intérieur de l'île, on aperçoit tout à fait sur le haut d'une crête de montagne et au pied d'un rocher, s'étendre la petite ville moderne d'Amorgos, dominée par deux pointes de rocher.

Le village situé à la *scala* d'Amorgos est composé d'une quarantaine de maisons dont quelques-unes ont des jardins. Ses rues et les environs sont d'une extrême saleté. A en juger par la liberté avec laquelle les cochers circulent dans les rues et pénètrent dans les maisons, on les dirait les véritables propriétaires du village. Tout le monde était malade dans ce malheureux village sans avoir aucun moyen de se soigner, ni médecin, ni remède, ni pain, ni vin, ni viande, ni légumes. Quelques olives et un peu de fromage, voilà tout ce qu'on peut s'y procurer. Dans la ville même, il n'y a pas de pain et on est obligé d'aller au couvent pour s'en procurer.

En suivant le bord de la mer du côté de l'entrée du port, on retrouve quelques restes antiques qui appartenaient sans doute à l'ancienne *scala* de Minoa, mais, dans des temps plus récents, car la construction en paraît romaine. Ce sont des caveaux contigus qui peuvent avoir été consacrés à des tombeaux de famille. Le Père Sauger pense [1] avec raison que ces ruines, avec

1. P. 195 (Note de Buchon).

des voûtes conservées presque partout en leur entier, pourraient être les restes de magasins antiques. Quant au château qu'y avaient, dit-il, fait bâtir au milieu du bourg les anciens ducs de Naxie, les ruines en auront servi sans doute à bâtir les maisons de la *scala* et il n'en existe plus rien. Il y a une quinzaine de ces caveaux voûtés, et de la même forme et de la même grandeur, à la suite l'un de l'autre. Près de l'église sont aussi les restes d'un ancien temple. Plusieurs fragments de colonnes surgissent encore hors de terre. Quelquefois sur les murs des maisons on remarque aussi des fragments d'inscriptions. Dans un des jardins où j'entrai je vis quelques restes de statues antiques, mais elles étaient d'un médiocre travail.

Je rentrais déjeûner à bord. Les mulets arrivèrent seulement à une heure, car de la ville on était allé les chercher aux champs. Il n'y a ici aucune espèce de commerce, pas d'agoïates pour louer des chevaux ou mulets, pas de magasins pour acheter aucune des excellentes productions de l'île, huile, vins ou fromage, Chacun fait son affaire pour son compte. Celui-ci a son mulet, celui-là son cheval. Le petit nombre des terres productives est divisé entre quelques individus plus à leur aise, qui s'en partagent les fruits ou les vendent à leurs clients au moment de la récolte. Celui-ci obtient vingt oques d'huile, celui-là cinquante oques de vin, un autre huit oques de tabac, un quatrième deux fromages de chèvre qui sont d'une bonne qualité et fort gras. Le froment y est rare : aussi le mêle-t-on toujours d'un peu d'orge. On ne cuit le pain dans la ville qu'une fois par semaine, à l'exception du monastère, du dimarque et de son beau-frère, qui sont les plus riches propriétaires de l'île et cuisent plus fréquemment.

Le dimarque nous assigna un *konaki* chez son beau-frère, et nous commençâmes à être un objet de curiosité pour toute la ville où arrivent si peu d'étrangers. Nous prîmes sur-le-champ possession d'une maison composée d'une grande chambre avec deux sophas et d'une petite chambre à coucher avec un lit. Les domestiques eurent abri dans une autre partie de la maison. Tout fut mis à notre disposition et nous trouvâmes la maison

assez bien approvisionnée de serviettes de coton ouvrées, d'assiettes et même d'argenterie.

Les îles n'ont pas été maltraitées comme le continent pendant l'administration turque, ni pillées pendant la guerre. Le fils de la maison étudie en ce moment à Paris. Pendant qu'on faisait les préparatifs de notre installation, Sartiges et moi nous prîmes deux mulets pour aller visiter le célèbre couvent situé à trois quarts de lieue de la ville, en descendant vers la plage du côté opposé à l'île de Serphos, que l'on aperçoit dans le lointain ainsi qu'une partie de Milos. Sur ce chemin fort précipiteux, je faillis rouler au bas des rochers ; ma selle sans croupières passa par dessus la tête de mon âne et si je ne me fusse accroché à un fragment de rocher qui s'élevait sur la route en dehors du précipice, j'aurais infailliblement roulé au fond. En tournant une partie de la montagne, on aperçoit un immense rocher qui s'avance et surplombe un peu vers la mer. Ce rocher paraît uni, mais quelque uni qu'il paraisse, il a toujours quelques aspérités qui le rendent abordable. A un quart de la hauteur de celui-ci, du côté de la mer, apparaît d'abord une ouverture naturelle en forme de grotte, mais avec peu de profondeur. En continuant à marcher sur la pointe inférieure de ce rocher, jusqu'à ce qu'on ait dépassé une arête qui s'avance un peu au delà de cette grotte et qui marque ce qui est derrière en retraite, on arrive à la partie du rocher qui se présente vers la cour dans sa plus grande largeur.

C'est au milieu de cet espace, entre deux plis du rocher, comme à égale distance du sommet et de la base de la montagne, à quatre cents ou deux cents pieds environ au-dessus de la mer et à huit cents pieds au-dessous du sommet du rocher qui surplombe, qu'apparaît un fort petit monastère qui se détache en blanc sur ce rocher d'un rouge brun. Tournefort le compare à une armoire plaquée dans un mur, et il paraît en effet plaqué dans le rocher. On y monte par un escalier fort rude, pratiqué grossièrement à l'aide des fentes du rocher dans le genre de l'escalier de Capri, mais beaucoup moins bien fait et moins bien entretenu. En haut de cet escalier de pierre, est un mauvais escalier

de bois tout délabré. Un pont-levis que l'on peut retirer à l'instant en cas d'attaque joint cet escalier à une petite porte du monastère située à une bonne hauteur de ses fondements. En retirant le pont-levis sous cette porte, le couvent était parfaitement garanti. La proximité de la mer dans un pays exposé aux pirates grecs ou turcs avait rendu cette précaution nécessaire et elle n'est pas complètement superflue aujourd'hui, car parfois on voit des gens échappés de prison ou quelques klephtes de profession se jeter dans une barque, arriver dans une ville pendant la nuit, piller une maison et se rembarquer. La piraterie était la vie grecque des anciens temps ; elle a été la vie habituelle du moyen âge ; et bien qu'aujourd'hui les rudes châtiments que leur ont infligé les puissances civilisées, trop fortes pour qu'on songe à leur résister, aient amené une grande amélioration, il ne faut cependant qu'une circonstance fortuite pour éveiller le goût des aventures et transformer le voleur en pirate.

Le couvent de Notre-Dame ne renferme aujourd'hui qu'une quinzaine de caloyers au lieu de cent qu'y comptait de son temps le Père Sauger[1]. Il est néanmoins fort riche et possède des domaines dans toutes les îles environnantes et jusqu'en Asie. Il a été fondé en l'an 1088, en même temps que le couvent de Pathmos. Pendant la dernière guerre, ils ont abandonné leur couvent et sont allés se réfugier à Pathmos où ils sont restés pendant sept ans et n'en sont revenus que tout récemment. Ils y ont même laissé leurs chartes et diplômes qu'ils avaient emportés avec eux. Pathmos possède de son côté plusieurs chrysobulles fort intéressants. M. Ross, dans son dernier voyage, a copié la charte de fondation de ce couvent par Alexis en 1088, la même année que fut fondé le couvent d'Amorgos. Ce chrysobulle fait connaître la nature des privilèges concédés à l'un et à l'autre[2].

Le couvent de Notre-Dame d'Amorgos est situé d'une manière beaucoup plus pittoresque que celui de Megaspiléon, mais

1. Page 196 (Note de Buchon).
2. Buchon donne ici la transcription de ce diplôme grec dont le texte occupe neuf pages de son journal de voyage.

il est beaucoup plus petit. A l'extérieur, ses murs ne sont percés que d'un petit nombre de fenêtres ; et, à l'intérieur, c'est un dédale sans fin de petits escaliers et de petites chambres ; mais les cellules des moines sont plus saines et plus aérées que celles des couvents de Roumélie et de Morée. Je vois que partout le peuple des îles paraît moins pauvre et qu'il a quelque habitude du confort européen, les chaises et les lits.

Les moines nous offrirent de leur pain frais que nous acceptâmes avec plaisir, car ce n'est que là qu'on en trouve dans toute l'île. Nous allâmes ensuite faire notre offrande dans leur église qui est fort petite. Il s'y trouve une fort mauvaise peinture. Les moines me déclarèrent que la croyance générale était que cet *icon* avait été retiré de la mer. Les *icon* en Grèce se retrouvent toujours dans l'eau ou dans la terre, sans être endommagés comme les reliques des catholiques, dans les moments de besoin.

Nous revînmes à la ville par un chemin plus court et plus droit, en montant la montagne jusqu'aux moulins à vent situés au-dessus de la ville, et nous entrâmes en traversant un chemin tout garni de puits des deux côtés. Il y a là une quarantaine de puits placés en ligne, et sur les deux côtés de la route et tout à côté l'un de l'autre, car presque chaque maison a un puits de fort bonne eau. Une source coule probalement là et les alimente tous, car ils sont à quatre ou cinq pas l'un de l'autre. C'est là le rendez-vous général et le centre des caquets et des intrigues de la ville. Tous les jours, les femmes d'Amorgos viennent puiser l'eau à la même heure, et là les conversations se lient. Tout s'y prépare, s'y arrange et s'y brouille. Les jeunes gens affluent autour des femmes, et les femmes ailleurs si timides, s'enhardissent ici. Presque toutes sont grandes, bien faites, avec un nez droit, de beaux yeux bleus et une belle figure, et elles sont à juste titre renommées par leur beauté entre toutes les femmes de l'Archipel. Elles ont fidèlement conservé l'ancien costume, et leur tête est toujours couverte d'une grande enveloppe blanche en forme de turban, avec de larges bandelettes blanches qui descendent sur les épaules, et viennent, quand elles se montrent

en public, entourer tout le bas de la figure de manière à ne laisser voir que les yeux ; mais ce voile épais se détache souvent.

Au moment où nous arrivâmes, l'île entière était depuis un mois en proie à une épidémie, et il se trouvait plus de cinq cents personnes malades en même temps de la fièvre. Plusieurs des habitants en étaient morts et presque tous en étaient frappés. Leur seule ressource médicale était un petit élève apothicaire de Messine, qui était allé de Messine s'établir à Santorin et de Santorin était venu droguer l'île d'Amorgos. C'était un personnage curieux, vêtu moitié à la franque et moitié à la turque, redingote de Messine et *fezi* de Grèce, obséquieux, toujours pressé, ayant presque oublié l'italien et ne parlant pas encore le grec, et sourd à l'extrême par dessus le tout. Il avait mis toute l'île au régime et ne permettait que les légumes. Il voulait nous droguer nous-mêmes, mais nous l'eussions beaucoup plus redouté que l'épidémie du pays.

En rentrant en ville, j'allai visiter le rocher droit qui s'élève au-dessus de la ville et la rend pittoresque. Ce rocher aura sans doute été un petit acropolis aux temps antiques et on y aura au moyen âge bâti probablement un château ou plutôt une tour, car l'espace est fort étroit. Il s'y trouve aujourd'hui une espèce de chapelle, mais je n'ai retrouvé aucun vestige de la tour, si ce n'est quelques restes de maçonnerie sur l'un des côtés du précipice, mais sans aucun caractère d'architecture déterminé. Sauger place un château dans le bourg du port ou Catapola : « Il n'y a plus, dit-il [1], que ce bourg dans l'île, au milieu duquel paraît un château que les anciens ducs de Naxie y ont autrefois fait bâtir. »

Sauger parle aussi d'une autre curiosité d'Amorgos. « Pour l'urne de Saint-Georges, dit-il [2], c'est quelque chose de fort singulier et où il est fort difficile de rien comprendre. A l'entrée de l'église de Saint-Georges, on voit un gros marbre enfoncé en terre, creusé et poli par dedans, à peu près en forme de ruche.

1. Page 195 (Note de Buchon).
2. Page 196 (Note de Buchon).

Cette cavité se remplit d'eau et se vide d'elle-même sans qu'on puisse imaginer ce qui donne à l'eau ce mouvement et par où elle peut cesser ; car, outre que le marbre est très épais, il est si poli et d'une si grande continuité de parties qu'on n'y aperçoit pas le moindre petit trou et la moindre interruption, sans parler de l'ouverture qui est toujours bien fermée à clef. Ce qui augmente l'étonnement, c'est que dans l'espace d'une heure l'urne se remplit et se vide visiblement plusieurs fois. En un moment vous la voyez pleine que l'eau regorge par dessus et, un moment après, elle devient si sèche qu'il ne paraît pas qu'il y ait eu de l'eau. Comme la superstition se mêle partout, les Grecs qui ont quelque voyage à faire ne manquent pas de venir consulter l'urne. Si l'eau y monte, ils partent gaiement et la course, disent-ils, sera heureuse ; mais si l'urne est sans eau ou que l'eau y soit basse, ils en tirent un mauvais augure pour le succès de leur voyage et ne partent pas, ou, si les affaires pressent, ils ne partent qu'à regret. Ce miracle prétendu, qui fait tant de bruit par toute la Grèce, est fort lucratif au *papas* qui a soin de l'église Saint-Georges, car le concours des Grecs y est continuel. On y vient de fort loin, les uns sérieusement, pour s'instruire de l'avenir ; les autres pour être témoins oculaires de la chose ; quelques-uns par divertissement et pour se moquer, comme on fait quelquefois, de la crédulité de ce peuple. » Cette eau est encore aussi célèbre et aussi productive

Je me trouvais en haut du rocher, au moment du coucher du soleil qui, vu de là, est magnifique. A l'extrémité de l'horizon apparaissaient les côtes de l'Asie Mineure, entre Samos et Rhodes. Le soleil se posait sur l'île d'Icaria et colorait de ses feux une vaste étendue de mer sur laquelle surgissaient çà et là Pathmos, Leros, Calymno, Cos et Astypalée, qui, du plus beau violet, se dégradaient peu à peu de teinte et passaient au bleu foncé. Je descendis ensuite pour me promener en la ville et passai le reste de la soirée à aller de rue en rue, de place en place, pour voir les habitants, La population masculine est grande et forte. Sous le duché de Naxie, l'île d'Amorgos comptait 4.000 habitants ; elle n'en a plus que 3.000, départis

dans la ville d'Amorgos et dans les villages de Potamos, Langada, Tholaria et Strombos. Il y avait dans l'antiquité trois villes assez célèbres dans cette île, Aigialos, Karkesia et Minoa. Minoa était sur la hauteur au-dessus du bourg actuel de Katapola. Le poète Simonide était né à Minoa, et c'est de sa naissance dans l'île d'Amorgos que lui est resté le nom d'Amorginos. Etienne de Byzance donne à Minoa le nom d'Arseniki et dit qu'Aigialos était aussi connue sous les noms de Pankali et de Psychia. La troisième ville, celle de Karkesia, est aujourd'hui connue sous le nom de Castri.

Dans l'église du monastère, que j'ai oublié de mentionner, je remarquai une pierre du parvis sur laquelle est sculptée l'aigle à deux têtes. Près de là sont deux pierres sépulcrales portant des écussons [1].

Trois tours antiques se montrent encore dans l'île. La mieux conservée est celle qui se trouve à environ une lieue des ruines de Karkesia. Les deux autres sont beaucoup plus ruinées et se trouvent dans une autre partie de l'île.

Lundi 18 octobre. — Je suis resté chez moi presque toute la journée à travailler. J'étais tourmenté d'un terrible lumbago attrapé au monastère en restant assis près d'une fenêtre, après avoir eu très chaud en montant. Je suis allé voir quelques monnaies anciennes. On y rencontre beaucoup de ces grandes et belles monnaies de cuivre des Ptolémées ; mais on demande ici un prix si exagéré des antiquités les plus vulgaires qu'il n'y a aucun moyen de rien acheter. J'allai rendre visite au dimarque qui est malade comme tous les autres habitants de l'île. Il me montra une fort jolie terre cuite représentant une belle tête de Junon couronnée, mais les étrangers sont si rares ici qu'on ne peut se faire une juste idée de la valeur générale des choses, et les drachmes deviennent à l'instant des thalari. Il n'y a pas non plus de prix commercial pour les choses les plus vulgaires. Il n'y a aucun marchand ou spéculateur qui d'avance fasse une provision pour vendre ensuite à d'autres au moment du besoin.

1. Voir *Atlas des Nouvelles Recherches,* pl. XL, fig. 21 et 23.

Désire-t-on se procurer du tabac d'Amorgos qui est fort estimé, ou de son huile qui est excellente, ou de ses fromages qui sont de bonne qualité, on envoie chez chacun de ceux qui récoltent ces choses pour leur demander ici deux livres d'huile, là un ou deux fromages, ailleurs une oque de tabac, et chacun y met le prix que bon lui semble. Si un bateau à vapeur touchait régulièrement à Amorgos, tout cela changerait promptement, par les bénéfices certains et réguliers qu'y présenterait le commerce. Aujourd'hui chaque habitant, chaque ménage, chaque village garde pour soi ce qu'il a ; et pendant cette maladie récente, la basse ville de Katapola n'a pu souvent obtenir de la haute ville pain, légume et viande à acheter, ceux-ci les gardant pour eux-mêmes. Les habitants de cette île, beaux, bien faits et intelligents, m'ont semblé fort en arrière de ceux des autres îles que j'ai vues jusqu'à ce moment.

Mon intention était de retourner ce soir au cutter pour faire voile avec le vent de la nuit, mais Sartiges et Devoize ont désiré ne partir que demain matin, et je suis resté la soirée à travailler chez moi.

Mardi 19 octobre. — Nous ne pûmes pas nous mettre en route avant dix heures, car nous voulions emporter de l'huile, du tabac et des fromages d'Amorgos, qui ont un peu le goût du Roquefort quoiqu'un peu trop salés, et pour réunir toutes ces provisions, il avait fallu faire appel à un bon nombre des habitants du pays ; tous y mettent des prix divers. A onze heures, nous arrivâmes enfin au port de Katapola ; mais il soufflait un vent du sud très violent qui nous empêchait de nous diriger sur Anaphi, ainsi que nous en avions l'intention. Depuis quatre jours, ce vent du sud n'avait cessé de souffler et, après nous avoir donné de la pluie, il avait continué à tenir le ciel tout troublé. Nous résolûmes d'attendre jusqu'au soir pour voir s'il ne changerait pas. En attendant, je me décidai à profiter de mon séjour pour aller visiter les ruines de Karkesia. Je fis venir des mulets et Sartiges, bien que fatigué, m'accompagna.

La route de Katapola à Karkesia tourne la montagne de Minoa et suit toutes les courbures des côtes, en remontant

au-delà de l'entrée de la rade. Il y a çà et là quelques terrains cultivés, mais en fort petit nombre, et toute l'île est sèche et rocailleuse. Il faut deux heures de trot de mule pour arriver du port à Karkesia. Cette ville antique se manifeste de loin par la situation de son acropolis qui termine la croupe d'une montagne d'une manière abrupte du côté de la mer. La ville de Karkesia était bornée par deux ravins profonds et par la mer. Du côté de la terre, entre les deux ravins, le sommet de la montagne est impraticable et lui sert aussi de défense. Pour y arriver, on doit traverser le ravin vers le flanc supérieur de la montagne. Les murs helléniques de la ville règnent de toutes parts çà et là, le long de la montagne, jusqu'à l'acropolis. Ici, comme partout, ce sont de vastes assises de pierres quadrilatères de grande dimension.

L'acropolis était placé sur la partie la plus âpre du rocher. Tout est inhabité à l'entour. Une famille de pauvres gens s'est seule créé un abri au milieu des ruines de l'acropolis et ils cultivent les terres à l'entour. Maîtres de tout une grande ville, ils sont encore fort pauvres. Sur cet acropolis sont de nombreuses ruines de maisons jusqu'à la partie la plus haute du rocher, à laquelle on arrive par un étroit escalier taillé dans le roc. Ici les murs sont en petites pierres sèches comme à Angelocastro et probablement bâtis avec hâte et d'une manière temporaire à l'époque byzantine. Au moment de l'arrivée des Francs, cet acropolis fut utilisé par eux et il devint un château-fort. Plus tard, avec l'affaiblissement de l'autorité des Francs et des ducs de Naxie, le château fut abandonné et les pirates qui commencèrent à infester ces mers en firent un lieu de refuge.

Les pirates d'Amorgos étaient les plus redoutables de tous. En parcourant ce lieu qui leur servait de repaire, je crus remarquer quelques restes de souterrains, mais c'était un silo construit tout récemment en larges pierres pour y amasser des grains. Je vis quelques restes d'inscriptions grecques incrustées dans les murailles et sur une des marches de l'escalier ; et le paysan qui a sa maison au bas de l'escalier nous montra aussi quelques pierres détachées portant des inscriptions antiques, mais nous

ne vîmes aucun bas-relief et ne pûmes obtenir aucune médaille. Au village de Katapola, en redescendant, nous en trouvâmes seulement des Ptolémées.

J'avais marché un peu dans cette course et, à mon retour au bâtiment, je souffris beaucoup de mon lumbago, mais comme je savais que la source de cette souffrance était le refroidissement éprouvé dans le monastère, je n'en fis aucun cas. Après dîner je demandai au capitaine si le vent nous permettrait de faire voile pour Anaphi, il m'assura que le vent du sud était trop violent pour cela et nous fîmes voile pour l'île d'Io, dont les Européens ont défiguré le nom en celui de Nio, en y joignant l'*n* de *tin*[1], ainsi qu'ils l'ont fait pour beaucoup d'autres noms propres.

Mercredi 20 octobre. — Nous levâmes l'ancre à minuit et fîmes paisiblement voile pendant la nuit. Le vent était tombé à l'approche du lever du soleil, et notre traversée, assez douce, s'était terminée par une bonace. Comme notre cutter était fort léger, le peu de vent que recueillaient nos voiles suffit à nous faire cheminer bien lentement, et à dix heures nous débarquâmes dans le petit port de Nio. Il n'y a que quelques maisons sur le môle, et il n'y avait que deux petits bâtiments dans le port. La ville se voit à peu de distance au-dessus, mais il faut monter pendant une demie heure à travers d'âpres rochers pour y arriver. Toute l'île était malade, mais là au moins on avait un médecin. C'était un calabrais de Cosenza avec la figure de polichinelle, type si ordinaire dans le royaume de Naples. Il était venu depuis longtemps s'établir à Nio et il y était estimé de tous. Bien que la population de l'île de Nio ne soit que de 2.500 habitants, on lui fait pour le conserver un traitement annuel de 2.400 drachmes. Sa réputation s'est étendue au-delà de Nio et il a été une ou deux fois sollicité par les pachas de l'Asie, mais il revient toujours très fidèlement à ses amis de Nio. Il demeure dans une maison attenant à la chapelle latine et il est le seul latin du pays. Je n'ai trouvé aucuns vestiges antiques dans cette

1. L'origine de la déformation est en effet εἰς τὴν Ἴον, devenu stin Io (στὴν Ἴο).

petite église ; mais, en visitant une autre petite église, j'y ai retrouvé les restes d'un temple antique. Il paraît que là était un temple d'Apollon.

Dans l'île de Sikinos qu'on voit ici de très loin est un autre temple d'Apollon parfaitement conservé et qui sert aujourd'hui d'église. Ross, dans son voyage dans les îles, donne un croquis de ce temple. Sa treizième lettre est consacrée à l'île d'Ios. Il adopte les idées de Pasch de Krienen, volontaire dans l'expédition russe de 1771, sur le tombeau d'Homère trouvé par Pasch en 1771 [1]. Ross développe les idées de Pasch et cite [2] un château franc fort bien conservé dans cette même île d'Ios, sur une montagne de six cents pieds de hauteur, avec murs très épais et tours qui flanquent les murs. Ce château est près de Saint-Théodote et les hommes du pays le connaissent sous le nom de Palæo-castro.

A deux pas de la ville moderne, j'allai voir les ruines de la ville antique. Les murailles helléniques très bien conservées entourent tout le plateau de la montagne. Sur l'acropolis sont deux chapelles, mais je n'y ai trouvé aucun vestige antique. La muraille hellénique de l'ancienne ville est ce qu'il y a de plus intéressant. M. Valetta est né à Nio et son frère y demeure encore. Toutes les principales familles du pays sont liées avec lui par des liens de parenté, et tout le monde manifestait des idées d'opposition. M. Valetta prétend descendre de Lavalette, grand-maître de l'ordre de Malte, qui aurait faussé son vœu de chasteté et donné naissance à cette branche illégitime. Ce bâtard du grand-maître était venu s'établir comme pirate à Nio et avait fini par s'y fixer. Sa famille a toujours, disent-ils, continué à porter l'habit franc. Les habitants de Nio se rappellent que le grand-père des Valetta d'aujourd'hui le portait à une époque où aucun autre que lui ne le portait. Maintenant, c'est le costume de la plupart des habitants qui m'ont semblé vivre en assez

1. Page 35 de l'ouvrage de Pasch, intitulé *Breve descrizione de l'Arcipelago e particolamente delle 18 isole sottomesse l'anno 1771 al dominio rosso, dal conte Pasch di Krienen*, in-8°, Livorno, 1773 (Note de Buchon).

2. Page 172 (Note de Buchon).

bonne harmonie entre eux. Le dimarque était malade ainsi que tout le reste des habitants du pays. Il eut toutefois la complaisance de faire venir toutes les collections de monnaies et d'antiquités que l'on put trouver dans l'île, mais les prix qu'on en demandait étaient extravagants.

J'aurais fort désiré m'arrêter un jour de plus à Nio pour aller voir les restes du tombeau désigné comme le tombeau d'Homère [1], à une heure et demie de la ville et le château franc situé à deux heures ; mais Sartiges, déjà incommodé, redoutait les effets de l'épidémie fiévreuse qui régnait dans l'île et je me décidai à me rembarquer.

Je désirais beaucoup aussi voir Milos et Santorin, dont nous étions fort rapprochés, mais Devoize et Sartiges avaient déjà vu ces deux îles et je crus devoir sacrifier ma volonté à la leur. J'allai donc dîner à bord. Nous avions un fort vent du nord-est et nous donnâmes ordre de faire voile à huit heures du soir pour l'île de Siphnos.

Jeudi 21 octobre. — Pendant toute la nuit nous eûmes un vent terrible et nous fûmes ballottés en tous sens. Notre cutter roulait comme l'eut fait une coque de noix. La mer avait inondé tout le pont du bâtiment et j'étais obligé de m'appuyer et de m'amarrer avec les pieds contre la table pour ne pas être renversé de mon lit, ainsi que l'était tout ce qui était dans la chambre. Nous cheminions cependant vers notre but et nous étions devant Siphnos deux heures avant le jour. Nous fûmes obligés de nous tenir à la cape ; et à six heures seulement nous pûmes entrer dans le port qui est fort étroit. Nous envoyâmes sur le champ chercher des mulets auprès du dimarque qui demeure à plus d'une lieue du port appelé port de Vathy. Nous attendîmes plus de trois heures, car là il n'y avait point d'agoïate régulier, et il faut envoyer requérir des mulets chez les propriétaires. Aussitôt que nos montures furent arrivées, nous nous mîmes en route et nous nous dirigeâmes sur le champ vers

1. Sur Nio et le « tombeau d'Homère », voir Hinstin, *Mémoires de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille*, 2e série, t. VIII (1861), p. 47-52.

le vieux château ou Castro que je voulais examiner à loisir, avant d'aller souhaiter le bonjour au dimarque qui demeure dans une autre partie de l'île.

De tous les chemins que j'ai parcouru jusqu'ici dans la Grèce et dans ses îles, les plus horribles sont certainement les chemins de Siphnos. Au lieu de tourner les pentes de ces montagnes rocheuses dans les endroits où l'on trouve un peu de terre, on suit le lit de cailloux des torrents, souvent sans qu'on ait pris la peine d'en briser les rochers. La dernière descente dans le ravin au-dessus duquel est placé Castro est aussi rapide que rocailleuse. C'est une suite d'escaliers brisés et tournants dont les pierres sont mobiles. Les mulets ont toutefois le pied si sûr et ils savent si bien choisir tantôt la pierre, tantôt la pointe du rocher ou sa fente, sur lesquelles ils doivent poser le pied, qu'au bout de quelques minutes on se sent aussi en sécurité sur leur dos au milieu de ces pentes précipiteuses que si on cheminait sur les plus belles routes d'Angleterre ou des îles Ioniennes.

Au moment où on est parvenu sur le haut de la montagne par où on descend dans le ravin, apparaissent la montagne et la ville de Castro. La ville est placée au sommet de la montagne. On dirait qu'elle vient d'être bâtie tout entière du plus beau marbre blanc. Cette couleur si blanche des maisons de Siphnos se marie et se fond on ne peut mieux avec l'azur pâle du ciel et forme comme une vision fantastique. Je m'attendais à ne voir que les ruines d'un vieux château isolé et j'apercevais toute une ville suspendue dans les airs. L'aspect du pays environnant ne nuit pas à l'effet de cette scène. Sur la droite, la montagne est terrassée dans toute sa hauteur et, à chaque étage de terrassement, s'aperçoivent des traces de culture. Quelques oliviers et figuiers répandus çà et là animent un peu le paysage. A gauche sont, sur le bord du ravin, les ruines assez imposantes de deux grandes églises qui appartenaient au patriarcat de Jérusalem et qui, avant la dernière révolution, contenaient une école assez célèbre. Les écoles de Pathmos et de Siphnos avaient déjà été remplacées depuis quelques années, par l'école de Kydonia et par celle de Chios où furent appelés tous les hommes distin-

gués. L'école de Siphnos ne s'est pas relevée de cette chute et ses bâtiments ne sont plus qu'une ruine pittoresque.

Au bas du ravin est une fontaine de fort bonne eau et un torrent aujourd'hui à sec, dont le lit descend jusqu'à un petit port où était autrefois bâtie la ville de Serraglio, dont Tourville parle dans ses Mémoires. C'est là à ce qu'il semble aussi qu'était l'antique ville de Siphnos dont Castro n'était que l'acropolis. Cette île avait, dans l'antiquité, trois villes mentionnées par les auteurs anciens : Siphnos qui était sans doute la ville la plus considérable et qui a donné son nom à l'île, Apollonia et Mérope. On n'y voit plus aujourd'hui que des villages qui sont Castro, devenu au moyen âge un château des ducs de Naxie, Artemona, Exambelia, Katavati, Petali et Stavri auquel le gouvernement grec a donné le nom d'Apollonia, qui, d'après des investigations faites par moi plus tard dans l'île, se trouvait sur la montagne Saint-André, à deux lieues de là.

Au bas de Castro, près du port de Serraglio, on retrouve encore de nombreux restes de la ville antique. Près d'une seconde fontaine plus rapprochée de la mer, gît un vaste tombeau de marbre jaune représentant des deux côtés une tête de bœuf, des cornes duquel descendent de grosses guirlandes. Le travail est lourd, mais l'effet est assez bon. Ce tombeau est évidemment de l'époque romaine. A quelques pas de là, gît [sur le bord du torrent un énorme bloc de marbre blanc qui représente la statue colossalle d'une prêtresse. La seule partie conservée est la partie inférieure depuis le pied jusqu'au dessus du genou, mais la jambe et la draperie sont d'un bon travail. Cette statue devait avoir dix ou douze pieds de hauteur au-dessus du socle. Presque en face, dans le jardin d'une petite maison, est un autel votif renversé, en marbre blanc. Il porte une inscription presque effacée de laquelle je n'ai pu lire que la dernière ligne :

ΧΑΡΗΟΜΕΝΟ

Ψ Β Δ

A quelques pas de là, sur le penchant de la montagne, sont les fondements d'un temple et une colonne encore en place à trois

pieds au-dessus du sol. Sur le bord de la mer, dans une maison particulière, sous du bois de charpente, est un fort beau torse en marbre blanc, brisé au milieu des bras et en haut des cuisses. Je n'ai pu retrouver ni la tête, ni les jambes, ni les bras. C'est là un beau travail grec, bien modelé et d'une belle époque. Le propriétaire qui est un charpentier en voulait trois thalari ; mais je ne pouvais l'emporter, la barque ne pouvant doubler le cap qui sépare ce port de celui de Vathy, à cause de la grosse mer, et la loi d'ailleurs interdisant l'exportation. Mon projet était de l'offrir au roi Othon si la barque avait pu le porter au cutter. A une centaine de pas au-dessus, dans le mur d'une maison, est un fort bon buste de femme bien drapé et bien modelé, mais sans tête. Partout, dans les maisons groupées sur le penchant de ce coteau, on retrouve des tombeaux antiques incrustés dans les murailles, mais qu'un épais badigeon empêche quelquefois de bien distinguer. Pendant l'hiver, lorsque les pluies donnent de la force aux eaux des torrents, il n'est pas rare de le voir charrier sur le rivage de ces fragments de tombeaux et de statues antiques, qui prouvent que là était autrefois une ville que le commerce avait probablement rendue opulente.

La ville actuelle de Castro occupe l'acropolis de cette ville antique. Je commençai par en faire le tour pour reconnaître les anciennes murailles helléniques et j'en trouvais en effet de nombreux vestiges. Sur le côté de la ville qui donne vers la mer, on voit presque partout reparaître plusieurs assises de ces grandes constructions helléniques au-dessus, desquelles a été bâti le château des ducs. Les deux espèces de travail se distinguent parfaitement, l'un dans la partie inférieure et parfois à une hauteur de cinq à six pieds, l'autre dans la partie supérieure.

Cette ville a une apparence originale qui la distingue de toutes les villes que j'ai vues jusqu'ici, Ce sont des escaliers et des balcons sans fin dans des rues étroites. Toutes les maisons sont bien blanchies et la plupart incrustées de fragments et de tombeaux antiques. A l'intérieur, les dispositions de la maison annoncent plutôt des habitudes vénitiennes que grecques et,

bien que les cochons y fréquentent aussi habituellement les rues que dans le reste de l'Archipel, il y a cependant de la propreté et une sorte de confort à l'intérieur. Il n'est pas rare de trouver de vieux bahuts, ou sculptés à l'extérieur, ou découpés ou peints à l'intérieur, avec des scènes de chevalerie dont les costumes annoncent le XVe siècle. Presque partout, on trouve de bons lits et de la vaisselle propre.

Nous mîmes pied à terre chez le proédros de Castro, M. Privilegios. Né à Syra, il est venu depuis une cinquantaine d'années se fixer dans l'île de Siphnos et il y était devenu un des hommes importants du pays. Avant la dernière révolution, chacune des îles de l'Archipel était sous la domination de quelques familles de primats ou *kodja baschis*. Le drogman de l'arsenal venait faire tous les ans la levée des impôts et les *kodja baschis*, en lui remettant l'impôt, avaient eu le soin de le décupler pour s'adjuger le reste. L'île de Siphnos avait eu aussi ses familles privilégiées, les Bao, les Massi, qui étaient comme les véritables souverains de l'île. Lorsque la révolution éclata, ils se gardèrent bien d'y prendre part et comprimèrent autant qu'ils purent les sympathies des insulaires. Mais il arriva dans ce petit pays ce qui arrive dans les grands : quelques hommes plus intelligents et plus ambitieux de la race opprimée lèvent la tête et se mettent en avant ; les hommes de l'ancien ordre de choses les dédaignent d'abord, puis les irritent en les persécutant. Ceux-ci font appel aux nouvelles idées et aux nouvelles forces, les tournent comme un levier pour abattre la société ancienne et finissent par substituer leur domination propre à la domination de ceux qu'ils ont détrôné. Le Cromwell, le Bonaparte de Siphnos fut un professeur de l'école de cette île, nommé Chrysogelos. Il remua l'opinion publique, évoqua le fantôme des anciens abus, éleva le parti démocratique sur les ruines du parti des *kodja baschis* ; et la révolution fut consommée. Castro, le Moscou de l'aristocratie siphnienne, fut entraînée dans la ruine des primats. C'était autrefois le séjour du gouvernement de l'île. Chrysogelos, élu dimarque par le parti démocratique, se choisit son Pétersbourg et transporta le siège de la dimarchie dans le village de Katavati où il

résidait ; mais, devenu chef du pays, il voulut donner des racines profondes à sa puissance en s'alliant avec l'ancienne aristocratie et il épousa la fille du vieux Privilegios. Celui-ci s'y prêta avec la même bonne grâce que l'empereur François en donnant sa fille à Napoléon. Il reconnut la puissance et le talent, mais en regrettant toujours l'ancien ordre de choses. Quand le vieux Privilegios s'étendait avec moi sur les grandeurs anciennes et l'état de décadence des grandes familles, je me rappelai tant d'autres conversations du même genre que j'avais entendues en France, et l'apparence de l'île me prouvait que la richesse de tous s'était accrue de l'appauvrissement de quelques-uns : si les primats avaient perdu leurs richesses, le peuple s'était enrichi lui par un travail libre, et aujourd'hui Siphnos offre au lieu d'une seule ville dominante cinq à six villages où toutes les maisons ont un air de propreté et d'aisance bien supérieur à ce qu'on trouvait à Castro.

Tous ces villages couronnant les plateaux des collines forment un très agréable effet, et tendent à se réunir pour ne faire qu'un seul village, à l'exception de Castro qui se maintient dans son isolement aristocratique. La ville entière de Castro semble n'avoir été que le château ducal et ses communs. Les anciens appartements du château ducal sont devenus maintenant autant de maisons particulières. Les portes d'entrée subsistent seules. La première porte est soutenue par des colonnes empruntées à d'anciens temples, et on retrouve de ces fragments de colonnes antiques dans plusieurs des maisons de la ville. A cette porte du château, près d'un escalier en saillie, sur un pilier octogone qui soutient une arcade, on lit :

: M : CCC :
LVVIIII : SI
RE : Y : LVVIC
DE : CORONA

Cette famille de Corogna était de Bologne en Italie. Tournefort dit avoir vu, chez le vicaire de l'église latine, un acte par lequel

un Otuly de Corogna, père de Louis, établit en 1462[1] une rente en faveur de l'église du château ou de Castro. Le professeur Ross a publié un acte relatif à Otulo de Corogna, dans les Actes de l'Académie de Munich[2]. Au dessus du même pilier, à quelques pieds au-dessus de la corniche est un écusson[3].

Dans l'intérieur du château, il y a une église latine ; mais je n'y ai trouvé aucun monument. Elle appartient au vicariat latin de Santorin ainsi qu'une autre, Franco-Ecclesia, située à une demi-lieue de là, sur la mer, près du cap où se trouvait autrefois, dit-on, une mine d'or. Les terres et les oliviers qui entourent l'église appartiennent au même vicariat de Santorin ; mais, comme l'île de Milos est plus rapprochée, toutes les fois qu'on a à célébrer le culte catholique, c'est ordinairement un prêtre de Milos qui vient célébrer la cérémonie. Du reste il n'existe plus aucun latin dans l'île de Siphnos. Le dernier des Corogna a marié sa fille unique à un Angelo Gozzadino, seigneur de Thermia, qui hérita de l'île jusqu'à ce qu'elle fût prise et ravagée par Barberousse. Les Gozzadino existent encore dans l'île de Siphnos, mais le chef est un cultivateur fort pauvre et un membre de la même famille est maître d'école à Naxie.

Nous restâmes presque toute la journée à Castro, attirés par l'originalité de la construction des maisons et par leur apparence intérieure comme extérieure si différente de celle des maisons des autres îles, car elle diffère encore plus de Nio que Nio ne diffère d'Amorgos.

Avant le coucher du soleil, je partis pour aller visiter la double église du patriarcat, transformée autrefois en école et aujourd'hui ruinée. Ces bâtiments ont l'air d'un couvent abandonné. Dans les deux églises construites en dôme, le marbre avait été prodigué et probablement aux dépens des colonnes antiques, bien que le roc de l'île de Siphnos soit de marbre ; mais, en dépouillant les temples antiques, on avait l'avantage de trouver le marbre tout taillé. L'effet de ces ruines est assez

1. Cet acte est réellement de 1362 (Note de Buchon).
2. 1re classe, 2e partie, p. 162 (Note de Buchon).
3. Voir *Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XL, fig. 26.

imposant. Un petit pont de pierre jeté sur le ravin ramène au sentier qui conduit au village de Stavri. Là, les maisons sont plus propres de beaucoup qu'à Castro, au dedans comme au dehors. Le marbre blanc du pays sert à faire une sorte de chaux très blanche dont on revêt toutes les maisons au dehors et qui, placée au dedans entre les dalles et conservant longtemps sa blancheur, donne à tout un air de propreté qui plaît.

Le dimarque M. Chrysogelos, ancien professeur, un des hommes les plus importants de l'île depuis la révolution, et ancien secrétaire général de l'Instruction publique sous Capo d'Istria, demeure un peu au-delà de ce village, sur les confins du village de Katavati. Il nous accueillit à merveille et nous procura dans le village une maison fort propre où étaient deux chambres avec d'excellents lits, et un petit salon avec deux sophas fort bien établis. Le propriétaire était un des habitants du lieu, marié à la sœur d'un évêque grec dans les provinces turques. La petite cour bien dallée et bien propre, la propreté parfaite de la maison dans tous ses détails, feraient honneur au meilleur cottage anglais.

Vendredi 22 octobre. — De bonne heure nous fîmes amener nos mules, Sartiges et moi, et nous partîmes accompagnés du dimarque Chrysogelos pour aller visiter le monastère et la montagne de Saint-Elie, d'où on embrasse la vue de l'île tout entière avec les îles de Serphos, Milos, Santorin et Anaphi. Le chemin, pour y arriver, est des plus rudes et nous n'eûmes aucune compensation à notre fatigue dans l'intérêt du lieu. Les belles vues ne sont pour moi que dans les vues de mi-côte. Les moines de Saint-Elie ont quitté ce monastère trop froid pendant l'hiver pour en venir habiter un autre où la température est plus douce et qui est bâti dans un site très agréable, mais un autre inconvénient les fit bientôt renoncer également à ce second couvent ; ils trouvèrent qu'ils étaient trop éloignés du célèbre monastère des religieuses de Siphnos et ils en vinrent habiter un autre à un quart de lieue de Katavati. Aujourd'hui que le monastère de femmes est détruit, le troisième emplacement auquel on s'était arrêté a perdu beaucoup de son intérêt

et on en a choisi un quatrième en faisant du troisième un simple *métochi* de Saint-Elie et en y laissant seulement trois moines.

Malgré cette sorte d'abandon fait par les moines, le monastère près de Katavati a continué à être fort bien entretenu et, depuis quelques années, il a même pris un accroissement assez considérable. Anthimos, évêque de Belgrade, y a fixé sa résidence et l'a augmenté à ses frais d'un corps de logis fort vaste. Anthimos est né à Siphnos et il s'y était retiré avec une assez grande fortune pour y vivre dans le plaisir. Il y vivait dans une maison isolée, lorsqu'en 1833 deux grecs retenus prisonniers au fort Bourzi, à Nauplie, s'en échappèrent pendant la nuit, se rendirent au Port Tolon, s'emparèrent d'une barque et, dans cette frêle nacelle, bravèrent la pleine mer et se dirigèrent vers Siphnos. Ils y arrivèrent pendant la nuit, amarrèrent leur barque, pénétrèrent dans l'île et se glissèrent dans la maison de l'évêque Anthimos qu'ils trouvèrent au milieu de l'espèce de sérail qu'il s'était fait, pillèrent tout ce qu'ils purent rencontrer, et, comme l'un d'eux était du pays et connaissait parfaitement les localités, ils regagnèrent leur barque sans avoir été rencontrés et se rembarquèrent pour aller jouir ailleurs du fruit de leur butin. Depuis ce temps, l'évêque a cru plus prudent de se placer dans un lieu sûr et il vit maintenant retiré au monastère près de Katavati.

Le quatrième emplacement qui a été choisi porte le nom de Vrysi et est entouré de figuiers, d'oliviers et de bonnes sources d'eau. L'air y est doux et la situation bien choisie. Il contient aujourd'hui six caloyers et douze desservants et petits moines.

La route pierreuse qui conduit de Katavati à Mont Saint-Elie est d'une âpreté extrême, mais assez courte : nous ne fûmes que trois heures et demie pour aller et venir.

Après déjeûner, je remontai à mulet pour aller visiter le célèbre couvent de femmes supprimé en 1834. A cette époque un décret du 16 (28 mars), rendu à Nauplie par la régence, réduisit à trois les cloîtres de femmes en ordonnant qu'ils eussent au moins trente femmes et en leur interdisant de faire des vœux

avant qu'elles eussent atteint l'âge de quatorze ans. Ces cloîtres sont ceux de Loukou, dans la province de Kynouria, près d'Hagios Petros en Tzaconie, pour la Morée ; de Kaisarianou en Attique, pour la Grèce continentale ; et de Saint-Nicolas, à Thera, pour les îles. Le monastère de Siphnos se trouva ainsi supprimé. Il remontait à une assez grande antiquité. Il avait été d'usage, sous les empereurs grecs, d'exiler dans ce couvent les religieuses de Constantinople dont la vie n'avait pas été fort régulière. Les habitudes de ces exilées devinrent promptement les habitudes de tout le couvent. Un usage introduit par les Francs vint ajouter à la célébrité de ce couvent. Il était reçu parmi les habitants de Siphnos, ainsi qu'il l'est encore parmi les habitants de Corfou et de toutes les îles qui ont été occupées par les Vénitiens, que les femmes n'eussent aucune part à la succession et ne reçussent qu'un préciput. Lorsque les parents voulaient avantager une de leurs filles et lui faciliter un mariage qui leur plaisait, ils n'avaient d'autre moyen que de lui donner tout ce que à quoi eussent pu prétendre toutes leurs autres filles et de mettre ces dernières au couvent en leur donnant une petite dot. Le monastère de filles de Siphnos était destiné à recevoir ces victimes de la vanité des grands parents. Le monastère appelé Mongou et placé sous l'invocation de saint Jean le Théologien, et un autre du même genre appelé Phytia sous l'invocation de saint Jean Chrysostome avaient existé depuis le XII[e] siècle et ils furent supprimés en vertu de ce décret du 16 (28) mars 1834. L'exécution de ce décret fut pressée par M. Schinas, ministre de la régence bavaroise, d'une manière odieuse de brutalité, et le gouverneur Nicolas Gerakari ajouta encore à l'odieux de cette mesure en n'accordant qu'une heure pour l'évacuation du monastère. Les terres du couvent furent confisquées au profit du gouvernement, et ce qui faisait vivre cent personnes est aujourd'hui affermé mille drachmes avec un bail de vingt ans.

Je restai plusieurs heures à me promener dans les ruines de ce monastère. L'église seule reste et un bel oranger s'élève encore jeune et plein de vie au milieu de ces ruines. Au dessus

de la porte de l'église est un écusson qui rappelle celui des Soranzo de Venise [1].

Je n'ai pu savoir d'où provenait ce nom de Mongou donné à ce monastère. C'est là que les familles principales de Siphnos et de quelques îles voisines envoyaient de bonne heure celles de leurs filles qu'elles destinaient au célibat dans l'intérêt mondain de l'aînée. La règle était peu sévère ; il n'y avait pas de clôture et avec une permission du surintendant, tout homme, prêtre ou non, pouvait y entrer. De ce défaut de surveillance provint un grand relâchement dans les mœurs. Ce n'étaient pas seulement les moines qui trouvaient là une sorte de sérail, mais les principaux habitants de l'île et leurs amis. Les parents connaissaient ces désordres et continuaient à y placer leurs filles, l'habitude du pays empêchant qu'on y trouvât aucun déshonneur. Eux-mêmes m'ont assuré que pour adoucir cette sorte de captivité pour les filles, on leur cherchait une sorte de protecteur et d'ami. La coquetterie prédominait dans ce couvent qui renfermait de fort belles personnes. Chacune se piquait d'avoir un petit appartement élégant et une mise toujours recherchée dans leur uniforme blanc. Peu à peu, leur nombre s'était augmenté jusqu'à deux cents. Chacune d'elles avaient deux chambres et, quand les chambres anciennes ne suffirent plus, on en fit construire d'autres, car les champs, les vignes et les oliviers voisins appartenaient au monastère. On leur faisait apprendre la musique à toutes. Les étrangers accouraient à leurs cérémonies religieuses et aux bals et fêtes qui se donnaient dans l'intérieur du couvent ; c'était véritablement le palais des vierges folles. De grands désordres étaient la suite de cette vie dissolue, et souvent le torrent qui coule auprès des murs du monastère a servi de tombeau aux cadavres des enfants dont on voulait cacher la naissance. Dans les villages voisins existent encore bon nombre d'enfants illégitimes sortis de là. Il n'y eut donc qu'une voix après la révolution pour demander l'abolition du couvent de Mongou ; mais c'étaient des mesures moins violentes que l'on

1. Voir *Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XLI, fig. 14.

demandait. Chaque religieuse avait apporté une dot et un petit revenu : tout fut confisqué avec le couvent. En une heure, elles eurent l'ordre de sortir, emportant chacune ce qu'elle pouvait emporter de son mince mobilier; et elles furent jetées ainsi dans le monde au hasard et sans aucun moyen d'existence. Peu de jours après, les habitants des hameaux et villages voisins vinrent hâter la démolition, en prenant les uns des portes, les autres des fenêtres, ceux-ci des pierres, pour les employer à la construction et à l'arrangement de leur propre maison. Aujourd'hui, toutes ces cellules sont en ruines. Je visitai ces chambres abandonnées, souvent sans escalier et toujours sans portes et sans fenêtres, avec l'un des habitants qui à chaque cellule nous rappelait le nom de la belle religieuse qui avait occupé cette demeure, et avait présent à l'esprit les élégants petits arrangements qu'elles y avaient faits et les fêtes qu'elles y avaient données. C'est là qu'eût dû être placée la scène du couvent de *Robert le Diable*.

Un M. Jourdan, qui était venu en Grèce en 1823 avec M. Châtelain, en même temps que le général Roche et M. Vitalis y furent envoyés par le duc d'Orléans et le comité grec, et qui avait l'intention de relever l'ordre de Malte afin de faire rentrer les nouveaux chevaliers en possession des biens anciennement dévolus à l'ordre en Sardaigne et ailleurs, a, me dit-on, écrit un ouvrage sur Siphnos et son couvent.

Du couvent de Mongou je retournai à Castro pour visiter quelques maisons situées au bas de la ville, du côté du port du Serrail mentionné par Tourville dans ses romanesques mémoires. Sur une des maisons, au-dessus de la porte, je vis un beau buste de femme, en marbre, mais la tête manque. Dans la muraille de toutes les maisons, on aperçoit des restes de bas-reliefs provenant de tombeaux antiques et souvent assez bien conservés. J'en rencontrai un, d'une fort bonne époque, dans une maison où j'allai voir de vieux bahuts sculptés dans le genre du xve siècle, car il s'en trouve en bon nombre dans les maisons de Castro. Je revis aussi au bord de la mer le torse que j'avais examiné en arrivant. Il est d'une fort belle exécution. Je

remarquai aussi, près de la fontaine et du torrent, une statue colossale de femme drapée dont il ne reste que les jambes jusqu'au dessus du genou, un reste d'autel avec une inscription dans le jardin d'une petite maison en montant à la ville, des fragments de colonnes et beaucoup d'autres morceaux de marbres antiques. Vers la chûte du jour, je retournai à Katavati.

Samedi 23 octobre. — M. Brest, agent consulaire de France à Milos, était arrivé hier et nous l'avons invité à déjeûner pour aujourd'hui. Avant déjeûner, j'allai voir les restes d'une tour ronde hellénique, de 35 mètres de circonférence et 5 à 6 mètres de hauteur dans sa partie la mieux conservée. L'intérieur est comblé par des décombres.

La pierre qui fermait la voûte a été brisée. Les assises dont se composent les murailles de cette ville sont épaisses et larges et les pierres en sont fort grossièrement travaillées.

En retournant déjeûner avec M. Brest, je lui demandai des renseignements sur la célèbre Vénus de Milos qu'est venue chercher le vicomte de Marcellus et qu'il a apportée en France. Voici, selon M. Brest, comment cette affaire s'est passée. Un villageois, Théodore Kondiotas Batorios trouva, le 18 mars 1820, en faisant des travaux dans un de ses champs situé à l'est de l'amphithéâtre, pour en déraciner des lentisques, une statue de femme encore sur son piédestal et vint aussitôt avertir M. Brest de la trouvaille de l'idole. Celui-ci lui promit de l'acheter s'il en était satisfait. Il alla la voir, la trouva admirable et conclut l'achat avec le paysan pour la somme de six cents francs. La gabarre *la Lionne*, commandée par M. de Valdailli, et la corvette *l'Estafette*, commandée par le capitaine Robert surnommé le Diable à cause de sa bravoure, se trouvaient alors dans ces parages. Les officiers allèrent voir la statue et partagèrent l'admiration de M. Brest. Celui-ci écrivit alors à M. de Rivière, notre ambassadeur à Constantinople et lui offrit cette statue pour le roi de France. M. de Rivière répondit qu'il envoyait M. de Marcellus en Syrie, qu'il passerait par Milos, qu'il verrait la statue et que, s'il la trouvait telle que M. Brest la dépeignait, il l'emporterait.

M. de Marcellus arriva en effet sur *l'Estafette* et signa avec M. Brest une promesse faite aux primats que si, par suite de la sortie de cette statue, ils éprouvaient quelque avanie de la part du drogman de l'Arsenal, leur seigneur, qui était grand accapareur d'antiquités, l'ambassadeur de France les protégerait et les indemniserait. M. de Marcellus emporta donc la statue, après payement fait par M. Brest. A peu de temps de là, le drogman de l'Arsenal, Morousi, étant sorti pour faire sa tournée ordinaire de l'Archipel, apprit ce qui s'était passé au sujet de la statue. A son arrivée à Siphnos, il envoya sur le champ chercher les primats de Milos, leur fit donner la bastonnade et les obligea à lui payer six mille et quelques piastres d'amende. La piastre valait alors un franc. M. Brest, selon ce qui avait été convenu, remboursa les 6.018 piastres d'amende payées par les primats, mais il n'en fut lui-même remboursé par la France que six ans après, lorsque la piastre était tombée à cinquante centimes ; de manière que M. Brest a effectivement éprouvé dans cette affaire une perte de 3.000 francs. Quant aux coups de bâton donnés aux primats par l'ordre de Morousi, ils furent expiés trop chèrement par Morousi et la vengeance des primats fut trop complète, car M. de Rivière ayant demandé réparation, le sultan [1] fit couper la tête à Morousi.

A côté de la statue de Vénus placée sur son piédestal étaient, suivant ce que m'a raconté M. Brest, quatre *hermès* magnifiques, deux de femmes et deux d'hommes portant barbe, plus une quantité énorme d'ex-voto, de petites statues, de vases à parfums, etc. ; tout cela fut remis par M. Brest sur le même bâtiment que la statue, mais rien ne semble en être parvenu au musée. Les bras de la Vénus n'avaient pas d'abord été retrouvés, mais M. Brest se les procura depuis et les expédia à Bedford, négociant français de Marseille et correspondant de M. de Rivière. Ces bras manquent encore à la statue. Que sont-ils devenus ?

C'est au même M. Brest que nous devons le casque de

1. C'était alors Mahmoud.

Mnesthée, portant le nom de ce héros. Il avait été trouvé à Milos, ainsi qu'une urne qui contenait ses ossements.

Après déjeûner, j'allai visiter le second couvent de femmes, celui de Phytia, dans le village de Stavri. Il est beaucoup plus petit que celui de Mongou et est aujourd'hui transformé en école. Il est question de ce monastère dans les mémoires de Tourville, à l'année 1661 [1]. « Le chevalier d'Hocquincourt, y est-il dit [2], n'ayant plus rien à faire à bord (après avoir déposé Tourville blessé), mit pied à terre pour s'y délasser (dans l'île de Siphnos) et trouva de quoi s'amuser. La chasse qu'il aimait y était abondante. Il y avait de plus une abbaye de filles de fondation impériale où les religieuses qui la composaient étaient pour la plupart des principales maisons de la Grèce. Quelques-unes parlaient l'italien et presque toutes étaient jeunes et d'une grande beauté. Ce fut là où le chevalier s'attacha. Les autres volontaires qui se portaient bien suivirent son exemple [3]. » Tournefort qui en parle aussi, à l'an 1717, se contente de dire : « Ces bonnes filles ne sont pas trop régulières. »

1. Le maréchal de Tourville, alors jeune et simple chevalier de Malte, avait été dangereusement blessé dans un combat naval livré par le chevalier d'Hocquincourt.

2. Tome I, p. 91 (Note de Buchon).

3. Dans sa rédaction de la *Revue de Paris* (Quatrième Série, t. XX, p. 202), Buchon raconte ainsi la suite du roman de Tourville :

« Tourville confié aux soins de Jany (célèbre médecin issu d'une des plus illustres maisons d'Athènes et établi dans la ville de Siphnos) se rétablit à vue d'œil, grâce à un beaume admirable que savait faire le docteur, et grâce surtout à la force de sa jeunesse ; mais à mesure qu'il se guérissait, sa curiosité s'éveillait pour tout ce qui l'entourait. Jany avait une fille de dix-huit ans, nommée Andronica, la plus belle qu'il y eût alors dans toute la Grèce, et en même temps la plus sage, la plus raisonnable et la plus spirituelle, fort savante aussi dans l'histoire et dans la philosophie, que son père lui avait apprises. Pendant l'absence de son père, Andronica regardait fort souvent le jeune malade à travers une portière d'un taffetas fort clair, et lui envoyait par sa suivante maure des fleurs et des fruits, mais sans jamais se montrer, et sans que son père dit un mot révélât au chevalier qu'il eût une fille et une fille si belle. Le mystère et la solitude enflammèrent l'imagination de Tourville ; la suivante maure fut gagnée, Andronica se laissa apercevoir. Jusque-là elle n'avait vu que des hommes grossiers. « Ce n'était pas là, « dit Tourville, ce qu'il fallait à une fille d'un esprit aussi délicat que « celle-ci l'avait, et d'une si grande politesse qu'elle sentait plus la Grèce « triomphante que la Grèce esclave de la barbarie. » Une vive affection ne tarda pas à naître entre les deux jeunes gens. Cependant les blessures de

Le même Tournefort fournit quelques utiles renseignements sur Siphnos. Elle avait de son temps une population de 5.000 habitants qui passaient pour d'assez mauvaises gens, comme leurs ancêtres qui avaient mérité que σιφνιάζειν fût synonyme de manque de parole, suivant Etienne de Byzance. Outre les deux couvents de femmes de Sto Mongou qui avait vingt filles et de Kamosia qui en avait quarante du temps de Tournefort, il y avait quatre monastères d'hommes, Vrysi, Sto Mongou, Saint-Chrysostome et Saint-Elie, et cinq cents chapelles desservies par soixante papas. Les ports étaient Faro, Vati, Ketriani, Keronissi et Castro ou la Calanque. Il y avait des mines de plomb et autrefois des mines d'or et d'argent, de belle soie, de bon coton, des figues, des vignes, du miel et on y fabriquait des chapeaux de paille. Siphnos était la seule île, avec Serphos (dont les habitants avaient été transformés en pierres par Persée

Tourville étaient guéries, il devait reprendre ses courses de mer et continuer ses caravanes. Andronica ne put consentir à le quitter, et elle le décida à lui promettre de l'enlever secrètement. Mais d'Hocquincourt, qui avait déjà fait connaissance avec les religieuses de l'abbaye, et qui, par ses manières et ses libéralités, avait eu le secret de gagner leurs cœurs, apprit d'elles l'existence de la belle Andronica. Et quoiqu'il parlât avec un certain enthousiasme à Tourville des plaisirs de cette île, de la beauté des dames, et particulièrement de celles de l'abbaye, où il avait fait choix de la plus jolie et de la plus aimable enfant qu'il eût jamais vue, quoiqu'il lui proposât de la lui faire voir aussitôt qu'il serait en état de sortir, d'Hocquincourt ne tendait à rien autre chose qu'à surprendre la liaison de Tourville avec Andronica. En effet, informé à temps du projet d'enlèvement d'Andronica, il fit si bien qu'au lieu d'arriver au bâtiment que commandait Tourville, elle arriva à bord du vaisseau d'Hocquincourt. Il y a là tout un roman dans le genre de *Cyrus*. Andronica, toujours prise et reprise par les chevaliers de Malte et les Turcs et toujours respectée, reconquise enfin par hasard à bord d'un vaisseau turc par Tourville, fut conduite par lui à Venise et s'y enferma dans un couvent.

« Cette abbaye de bonnes filles qui, au moment où Tournefort la visita, en 1717, n'étaient pas, dit-il, trop régulières, n'existe plus ; mais plus d'une Andronica, née à Siphnos, non moins belle et non moins tendre que l'Andronica de Tourville, a été l'héroïne de romans d'amour qui auraient droit de figurer à côté de celui-ci. »

Le dernier historien de Tourville, M. Emmanuel de Broglie, conteste la véracité de cette partie des Mémoires de Tourville, rédigés, comme on sait, par l'abbé de Margon. Nous ne saurions être tout à fait aussi affirmatif. Le mot de la situation pourrait être cherché dans cette phrase de la fille de Tourville au sujet des Mémoires : « Les amours qu'on y a insérés ont l'air trop romanesques, quoique ce maréchal fût un peu galant » (Bibl. Nat., ms. fr. nouv. acq. 20216, f° 3).

à l'aide de la tête de Méduse pour avoir voulu forcer sa mère Danaé à épouser le roi Polydecte) et Milos, suivant Hérodote[1], qui eussent refusé de recevoir Xerxès qui s'était proposé de conquérir la Grèce et cherchait des alliés sous prétexte de demander la terre et l'eau.

Les mines d'or et d'argent de Siphnos eurent une grande célébrité dans les temps antiques. La plus fameuse était près d'Hagios Sosti, chapelle à demi ruinée sur le bord de la mer. Pausanias raconte qu'elle fut détruite par une inondation de la mer, suscitée par Apollon pour se venger du refus fait par les Siphniens de continuer à payer suivant l'usage au temple de Delphes la dîme de l'or et de l'argent de leurs mines. Siphnos, au temps de son opulence, avait consulté la pythonisse pour savoir si elle conserverait longtemps ses richesses. La pythonisse répondit qu'ils eussent à se garder d'une ambassade rouge dans leur hôtel de ville et leur marché tout blancs. Les vaisseaux des Samiens auquel l'oracle faisait allusion[2] étaient en effet peints en rouge et les maisons de Siphnos étaient alors comme aujourd'hui bâties en marbre blanc, la seule pierre de l'île.

Au moyen âge, Siphnos fut possédée par la famille de Corogna, aussi bien que l'île de Serphos. Voici les fragments de généalogie de cette famille donnés par Tournefort :

Yandali ou Louis de Corogna qui a pour fils Otuly de Corogna, qui a pour fille unique N., mariée à Angelo Gozzadino, seigneur de Thermia, qui devient par lui seigneur de Siphnos.

Les Gozzadini, ajoute Tournefort, ont possédé Siphanto ou Siphnos, jusqu'à l'époque où Barberousse s'en empara sous Soliman II. Du temps de Tournefort, en 1699, cette famille des Gozzadini était encore importante. Elle était réprésentée par trois frères et une sœur mariée au consul de France, M. Ganon, qui avait conservé le cachet de famille des Gozzadini.

Je restai quelque temps à examiner l'école de Stavri. De ce village on aperçoit Paros, Antiparos et Naxie. J'allai de là faire une nouvelle visite à Castro, dont la construction pittoresque

1. Livre VIII (Note de Buchon).
2. Hérodote, Livre III (Note de Buchon).

me plaît et revins au coucher du soleil passer la soirée à Exambelia, chez le dimarque Chrysogelos.

Dimanche 24 octobre. — A six heures du matin, je partis à pied avec le dimarque pour aller visiter un prétendu château vénitien situé sur le sommet du mont Saint-André, à une heure et demie de Katavati. Je fus fort étonné en approchant de trouver des murailles helléniques, fort bien conservées, en grandes assises régulières non taillées. Au dessus de ces murailles se retrouvent d'autres murailles en petites pierres qui prouvent qu'au moyen âge on aura pu utiliser ces ruines; mais les traces de l'antiquité sont évidentes. Il y a double muraille comme à Eleuthère et le mur intérieur est environ éloigné d'un mètre du mur extérieur. Ça et là on retrouve encore des soubassements de temples et de maisons antiques et, un peu au-dessus, les restes de l'acropolis. L'église de Saint-André est elle-même bâtie sur les fondements d'un temple antique. Du côté de la campagne opposé à la mer, on voit aussi les débris des gradins d'un amphithéâtre placé un peu au-dessous de la ville. C'était probablement là la ville d'Apollonia dont la situation a été mise à tort à Stavri.

De l'acropolis d'Apollonia, on aperçoit une petite église située sur un tertre, au-dessus de la mer, dans le lieu appelé Platy-Gialo. Entre l'église et la mer est une autre tour hellénique, ronde, qui est aujourd'hui en ruines. Elle servait probablement à communiquer les signaux entre Apollonia et une autre ville hellénique dont les ruines sont placées sur la montagne qui clôt la baie de Platy-Gialo. La troisième ville de l'île de Siphnos était à Castro et on correspondait avec cette dernière par la tour située près d'Exambelia, à l'aide d'une troisième tour dont je vais parler. J'allai la voir en descendant du mont Saint-André ou Apollonia, au bas duquel elle est située. Elle est aussi de forme ronde, mais les pierres en sont beaucoup plus considérables que celles de la tour ronde près du village d'Exambelia; elle est aussi beaucoup plus ruinée, La porte fabriquée de trois pierres brutes encore en place était de forme carrée et non arrondie en cintre.

En rentrant de mon excursion à Apollonia, je fis venir un mulet et partis pour voir Franco-Ecclesia, l'Hagios Sosti de Tournefort. Elle est située sur la plage, à une demi-lieue de Castro, en descendant du côté des moulins. Cette église était située sur le lieu même où étaient, dit-on, autrefois les mines d'or. La position au milieu des jardins qui appartiennent au vicariat latin de Santorin est vraiment charmante, mais l'église ne renferme rien de curieux. Je me la fis ouvrir et n'y trouvai aucune pierre sépulchrale, ni reste antique.

A mon retour, à une heure, j'allai déjeûner avec M. Brest, chez M. Procos. Brest a arrangé le mariage du grand benêt de fils de ce Procos avec une des protégées de l'évêque Anthimos. Les archontes du pays étaient réunis chez Procos qui est brouillé avec notre hôte Chrysogelos. Les femmes restèrent debout à nous regarder, et les maris, pour nous faire honneur, prirent place à table avec leurs bonnets de coton blanc. La chair fut toute grecque et détestable ; il y avait surtout un plat de raisins de Corinthe, de riz et de viande qui doit être arrivé par tradition et qui est un mets qu'on doit vanter, mais en se gardant d'y toucher.

A trois heures, je quittai Stavri et m'acheminai par des routes abominables jusqu'au port où nous avions laissé le cutter. Le vent n'était pas favorable et nous résolûmes d'attendre jusqu'au lendemain matin pour lever l'ancre.

Lundi 25 octobre. — A huit heures du matin nous quittâmes notre ancrage de Siphnos munis d'un bahut que Sartiges avait acheté parce qu'il était assez bien sculpté. Nous eûmes d'abord vent contraire, puis calme plat et enfin, après quatre heures de navigation, nous arrivâmes à Syra, à onze heures du soir, et vînmes coucher chez Devoize[1], où nous restâmes à causer jusqu'à trois heures du matin.

1. C'est ici que s'arrête le récit de la *Revue de Paris*. L'excursion de Tinos et d'Andros qui suit, est en partie racontée dans la *Revue Indépendante*, t. XIII (1844).

CHAPITRE X

Tinos, Andros.

Mardi 26 octobre. — Je passai la journée à Syra. Le matin j'étais resté à admirer le lever du soleil qui lance ses premiers rayons du mont Cynthien, de Délos. Dans la journée, je parcourus la ville qui fait de grands progrès. Dans la soirée, j'allai passer quelques instants chez M. Wilkinson, consul d'Angleterre et chez M. Curzer, consul de Russie, qui a épousé une belle La Pierre, de Constantinople.

Mercredi 27 octobre. — J'ai passé encore, malgré moi, cette journée à Syra, à la demande de Sartiges et de Devoize. Dans la soirée, je suis allé chez le consul russe où étaient réunies quelques personnes.

Jeudi 28 octobre. — M. Theotoki qui était venu à Syra, nous avait invités par l'intermédiaire de Sartiges à aller le voir à Tinos où il est établi depuis quatre mois avec sa femme, Mlle Digby, lady Ellenborough. Nous partîmes de Syra à onze heures, car quand on est ainsi plusieurs, chacun retarde l'autre. Le calme nous retint en mer plus longtemps que nous ne le pensions et nous ne pûmes arriver au port Saint-Nicolas de Tinos qu'à cinq heures du soir. Nous descendîmes chez M. Theotoki père, gouverneur de l'île.

Vendredi 29 octobre. — Le matin, j'allai visiter le monastère de la Panagia, construit sur l'emplacement d'un ancien temple. On a trouvé dans les excavations plusieurs fragments de statues de marbre, qui sont placées dans un hangar de l'hôpital de la Panagia. Il s'y trouve aussi plusieurs tombeaux et plusieurs inscriptions anciennes. Ce qu'il y a de mieux conservé est un

fragment de statue d'homme nu. En continuant les fouilles, à côté de là, un jeune homme qui est le secrétaire du juge de paix a trouvé un petit groupe d'albâtre, de la plus belle conservation, C'est une statuette d'homme et de femme nus, debout, appuyés l'un sur l'autre. Il a été vendu au consul anglais, M. Wilkinson, qui l'a envoyé à un de ses amis.

J'allai de là au jardin du docteur Zallony qui a publié en 1807, à Paris, un voyage dans l'île de Tinos et depuis un autre ouvrage, aussi en français, sur les Fanariotes et un troisième sur la Moldavie. Il n'y a pas de libraire à Tinos et je n'ai pu m'y procurer aucun de ces ouvrages. M. Zallony a vécu longtemps en France et possède même une jolie propriété dans les environs de Marseille. Il s'est retiré à Tinos où il exerce encore la médecine, en se faisant largement payer.

J'ai passé le reste de la journée dans la maison Theotoki.

Samedi 30 octobre. — Nous avions décidé de partir dès six heures du matin pour aller par terre rejoindre le cutter au port de Panormos, à l'extrémité de l'île du côté d'Andros, M. Theotoki père et M. et Mme Theotoki devant nous accompegner ; mais, au lieu de nous mettre en route à six heures du matin, nous ne pûmes être prêts qu'à onze heures et demie, après déjeûner.

Nous partîmes donc pour nous rendre, le long du port de Stavro et par Kardiani, au port Panormos. La route est détestable jusqu'à Kardiani. Les rochers de marbre n'offrent aucun point de vue pittoresque ni varié ; mais, dès qu'on a traversé la carrière de marbre qui est actuellement en exploitation et qui a fourni le marbre blanc grisâtre employé dans le nouveau bâtiment de l'université d'Athènes et connu sous le nom de marbre de Tinos, le charmant village de Kardiani vous apparaît bien groupé sur le penchant de la montagne au milieu d'une riche verdure. Cette apparition inattendue ajoute encore à la beauté du lieu. De tous côtés, sur les collines, sont semés des *peristerioni*.

Ces espèces de *peristerioni*, qui ressemblent de loin à une petite tourelle fort pittoresque, se retrouvent en fort grand

nombre par toute l'île de Tinos et aussi dans l'île de Naxie[1]. Les palombes y abondent : on en confit des tonneaux dans le vinaigre et on en fait commerce dans tout l'île. C'est un mets fort agréable.

Les églises de cette île ont aussi une apparence différente de celle des autres églises. Toutes ont des clochers à plusieurs étages, garnis d'un grand nombre de petites cloches, ainsi que je l'ai vu souvent dans les îles Ioniennes. C'est un privilège dont ne pouvaient jouir les églises chrétiennes dans les pays soumis à la domination turque. Tinos étant resté jusqu'en 1715 sous la domination vénitienne a conservé ses anciens clochers. Depuis la révolution, elle en a fait faire à toutes ses nouvelles églises et surtout à celle de la Panagia de Saint-Nicolas.

Le village de Kardiani est construit d'une manière fort originale. On monte en tournant sur des portiques de maisons qui ont l'air d'autant de chambres coupées dans des carrières, car elles sont composées de pierres sèches, arrangées à mesure qu'elles encombraient le chemin, et avec plusieurs rangs de murs à portes cintrées pour être plus solides. On tourne et on monte toujours sous des voûtes et arcades. Cette espèce de construction rappelle à l'esprit que Kardiani a dû souvent avoir à craindre les incursions de pirates qui débarquaient sur la plage située au bas de ce verdoyant côteau. Sartiges s'étant trouvé fatigué, nous nous arrêtâmes deux heures à Kardiani et continuâmes ensuite notre route vers Port-Panormos.

La descente des montagnes jusque dans l'intérieur de Port-Panormos, à traves ces rues bâties en échelles, est véritablement formidable. Il faut être bien habitué aux déplorables chemins du pays et bien compter sur la sûreté du pied des mulets pour descendre ces escaliers perpendiculaires et mal assurés. Port-Panormos est une petite ville assez malpropre. Nous n'y restâmes que peu d'instants. Elle est éloignée du port d'environ une demi-heure. Cette demi-heure offre une route facile et toute en plaine.

1. Les *peristerioni* sont des pigeonniers. — On en trouve un dessin dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XLII, fig. 13.

Notre cutter était arrivé dès le matin et nous attendait à l'ancre. Aussitôt après notre arrivée, nous fîmes préparer notre dîner à bord et attendîmes paisiblement le vent du soir pour nous éloigner de Port-Panormos et faire voile pour l'île d'Andros, vers Corthion que nous voulions visiter d'abord. Le vent se leva en effet vers le soir, et nous levâmes l'ancre et quittâmes Tinos.

Dimanche 31 octobre. — Notre traversée fut excellente et, à six heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans le port de Corthion [1]. Avec une dépense d'une centaine de mille drachmes, il serait facile de faire là une jetée qui donnât de la sécurité au port et augmentât la richesse du pays ; mais, jusqu'ici, une rivalité mesquine s'est opposée à l'exécution de ce projet. Castro, l'ancienne capitale, a un port détestable ou plutôt pas de port, car il est si large que le vent y entre de tous les côtés. Or, l'île d'Andros entière désirerait que le gouvernement fît quelques sacrifices pour lui donner un port et elle fait valoir que l'endroit où est Castro est la partie la plus fertile et la plus peuplée de l'île. Corthion, de son côté, fait valoir l'exiguité des dépenses à faire en sa faveur, et les propriétaires de Corthion assurent qu'ils n'attendent que cette amélioration de leur port pour descendre de la colline et s'établir sur la rive. Au milieu de ces discussions, rien ne se fait et le port peut à peine aujourd'hui offrir un sûr abri à plusieurs vaisseaux à la fois.

Nous débarquâmes près des magasins et de la Santé construite sur la rive et nous nous rendîmes sur le champ, les uns à pied, les autres à mulet, au village de Corthion, fort gracieusement situé sur une petite colline à pente douce, entre deux vallées arrosées par une petite rivière. Nous descendîmes chez le dimarque que nous trouvâmes dans une sorte de *pyrgos* et habillé, ainsi que ses parents et amis, de ce grand surtout nommé *tchoubé* que portaient autrefois les primats. La puissance des anciens *kodja baschis* semble s'être perpétuée dans cette île et dans plusieurs autres après la révolution grecque. Les hommes

1. Sur Andros, voir Meyssonnier, *Notice sur Andros* dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1870.

conservent aussi l'ancien costume, mais les femmes ont adopté l'habit franc parce qu'il peut se renouveler souvent et coûte moins cher. Seulement elles portent encore le mouchoir autour de la tête et souvent, par dessus la robe franque, vient s'ajouter la longue veste grecque ou turque.

Nous demandâmes à voir les anciens costumes auxquels on avait depuis peu de temps renoncé. Ce sont de longues robes ou plutôt des pelissons de soie à manches longues et repliées, et tout à fait brodées en or depuis le haut jusqu'en bas, absolument comme je l'ai vu porter par les femmes de Procida aux jours de cérémonie. La couleur de la soie varie ainsi que la richesse de la bordure, mais ces pelissons ou *tchoubé* de soie brodée et la robe de dessous également brodée en or devaient coûter de 3.000 ou 4.000 drachmes. A la vérité, un costume semblable durait toute la vie. On le portait aux grands jours, et on était le reste du temps vêtu de robes simples et malpropres. Aujourd'hui on vend l'or de ces robes, car elles étaient brodées en véritables fils d'or et non en fils de soie tissus d'argent doré comme chez nous. Quant à la robe ancienne, on la garde parmi les reliques de famille, et on se met les dimanches et autres jours plus simplement et plus proprement. Les femmes d'ici sont assez belles ; la coupe de leur figure est régulière ; leurs yeux, généralement bleus, sont pleins de vivacité et tous leurs traits sont fins et délicats.

Le dimarque et sa famille voulaient nous retenir jusqu'au lendemain et nous donner un bal en l'honneur du gouverneur et de Madame Theotoki, sa belle-fille ; mais quelques-uns de nous pensèrent qu'il valait mieux partir le jour même pour Castro. J'en fus fâché pour ma part, car cela me privait de voir toute cette population réunie. En vain le dimarque eut-il recours à la petite ruse de faire disparaître tous les mulets en les envoyant aux champs. On se fâcha de sa maladroite politesse forcée et on décida qu'on partirait. Il fit du moins de son mieux pour bien nous traiter. Nous avions d'abord voulu dîner dans un bois d'orangers, près de la maison, mais nous nous décidâmes à rester dans la maison où le nègre de Devoize nous fit

faire un excellent dîner un peu trop longtemps attendu, comme de coutume.

Pendant qu'on se reposait et qu'on allait dessiner des vues, moi je partis à pied pour aller visiter les ruines d'un *palæo-castro* situé au-dessus de la montagne qui domine la baie de Corthion.

En montant du port de Corthion au village de Conchylo, situé sur le haut de la montagne au pied de la cîme droite et escarpée sur laquelle est bâti le palæo-castro, je trouvai à moitié chemin, à droite de la route, une petite église bâtie de morceaux de marbre ancien provenant d'un temple qui aura été transformé en église. Sur une large plaque de marbre qui n'a pas été employée dans la construction de la chapelle est une croix sculptée de cette forme, ayant trois pieds de haut sur autant de largeur.

Un autre morceau de marbre sculpté est enchâssé dans le mur de la chapelle ; c'est un fragment d'un autre morceau plus considérable qui portait une croix avec des fleurs de lys penchées dans les quatre cantons, comme j'en ai trouvé plusieurs dans l'acropolis d'Athènes et en divers endroits du continent grec.

Le village de Conchylo est situé au milieu de champs bien cultivés et de vergers verdoyants d'oliviers et de figuiers. Quelques figues vertes restaient encore sur les arbres et, malgré la saison avancée, je les trouvai fort douces et sucrées. Un torrent coule derrière la petite église de Saint-Georges, située presqu'à l'extrémité du village. De là, on monte au sommet de la montagne par un chemin fort âpre. Conchylo est à un peu plus d'une lieue de hauteur au-dessus du village de Corthion et de la mer. Les maisons sont toutes bâties comme à Ischia et à Procida, en terrasse et sans toit. Elles sont assez propres et les habitants m'ont paru assez à l'aise, grâce sans doute à la fécondité des terres environnantes qui, malgré leur élévation, paraissent toutes riches et bien cultivées.

Le palæo-castro est bâti tout au-dessus de la montagne, à peu

1. Voir *Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XL, fig. 30.
2. *Ibidem*, pl. XLI, fig. 2.

de distance de Conchylo. La montagne sur laquelle il a l'air de trôner s'adoucit un peu en pente du côté du village et se termine brusquement du côté de la mer [1].

Le rocher sur lequel est bâti Apano-castro ressemble tout à fait par la forme à l'acropolis d'Athènes, mais sa surface est beaucoup plus considérable. Une ville du moyen âge tout entière, qui pouvait contenir plusieurs milliers d'âmes, y était construite, et les murs de cette ville ancienne se mêlent aux rochers pour en remplir les vides. Quelques fragments de tours se voient encore le long de ces murailles faites de petites pierres unies par du ciment et qui ne portent aucune trace de construction hellénique. Les débris de maisons sont considérables sur ce terre-plein, et plusieurs églises restent encore debout au milieu des ruines. Quelques-unes ont été raccommodées plus tard, bien ou mal, par l'attention religieuse des Grecs, avec de la pierre sèche pendant qu'au dedans on retrouve des voûtes de briques cimentées. Un puits, où une eau abondante se présente à peu de profondeur de la margelle, existe encore ; et à quelques centaines de mètres au-dessous de la montagne, est un réservoir destiné à recevoir l'eau qui découle du sommet. En s'approchant du côté de la mer, on arrive en montant à une sorte de passage fort étroit, de trois mètres seulement de largeur ; et des deux côtés s'ouvrent en précipice les deux flancs de la montagne. Cet isthme est aussi court qu'étroit. Au delà, le sommet de la montagne s'élargit toujours en montant un peu et se termine par les ruines d'une église et d'une vieille tour.

Je revins avec mon guide me reposer quelques instants à Conchylo où je l'avais pris et où je le laissai, et je partis seul pour retourner au village de Corthion ; mais, en route, je pensai qu'il valait mieux se diriger du côté du port et aller rejoindre le cutter pour aller coucher dans mon lit à bord. Les chemins tracés par le torrent dans le roc était horribles d'aspérités, et souvent je ne pouvais marcher qu'en m'appuyant sur le haut des murs pour ne pas glisser sur ces rochers unis. La nuit sur-

1. « Par un précipice de plus de six cents pieds », ajoute Buchon dans les *Excursions historiques dans les Cyclades, Revue Indépendante*, t. XIII (1844), p. 566.

vint et augmenta les difficultés du chemin. Arrivé au bas de la montagne, j'eus des ruisseaux à passer en tous sens et j'eus grande peine à retrouver ma route. Enfin, à près de sept heures, j'arrivai au port. Je trouvai la barque qui m'attendait, car mes compagnons, croyant qu'il n'y avait que deux heures de Corthion à Kato-Castro, avaient pris des mulets pour s'y rendre ; et M. Theotoki père s'était rendu à bord et m'envoyait chercher. Il comptait faire voile avec le cutter dans la nuit si je n'étais pas revenu à dix heures, s'imaginant que je serais allé aussi à Kato-Castro. Je retournai à bord, me fis servir à dîner et donnai ordre d'appareiller pour Kato-Castro, afin d'y arriver de bon matin.

Lundi 1er novembre. — Il n'y a pas de port à Castro, ou Kato-Castro (par opposition au château supérieur ou Apano-Castro), ou Andros du nom de l'île, ou Khora, c'est-à-dire « capitale », nom donné à tous les chefs-lieux. C'est une vaste rade, ouverte et séparée en deux par une langue de terre sur laquelle est bâtie la ville ; et à l'extrémité de cette langue, sur un rocher joint à la langue par un pont élevé, fort moderne, et autrefois par une jetée dont les vestiges se voient encore dans la mer, sont les ruines du château-fort.

L'île d'Andros a aujourd'hui 18.000 habitants, un peu moins que Tinos qui en a 21.000. Elle était, avant la révolution grecque, divisée en quatre *tmemata*, qui, depuis, ont été réunis en trois dêmes par la jonction des deux derniers *tmemata* pour faire un seul dême. Les archontes de l'île avaient, sous la domination turque, la domination absolue de tous les habitants et s'enrichissaient à leurs dépens, en se chargeant de payer au fisc les impôts qui leur étaient remis par chacun [1].

J'arrivai à Castro, à six heures du matin. Je me fis aussitôt débarquer et je commençai par faire le tour du rocher sur lequel était elle située. Suivant Du Cange [2], Marin Dandolo s'était d'abord emparé de l'île d'Andros, puis elle passa [3] à la maison Zeno. J'ai suivi avec attention l'histoire des seigneurs

1. On trouvera en appendice (n° X) ces divisions données ici par Buchon.
2. Livre I (Note de Buchon).
3. Livre III (Note de Buchon).

d'Andros qui habitaient le château bâti sur un rocher qui formait un îlot et qui est réuni aujourd'hui à la ville par un pont fort élevé et fort ruiné, là où il y avait probablement alors un pont-levis. Les Sanudo qui, comme cela est constaté par toutes les chroniques, s'étaient emparés de Naxos, y fondèrent le duché des Cyclades ou de la Dodécannèse, et Andros fut promptement adjointe au duché.

Pendant tout le temps de l'occupation du duché de Naxie par la famille Sanudo, Andros resta attaché au duché [1].

A la famille Sanudo succéda, dans le duché de Naxos, par l'assassinat de Nicolas dalle Carceri (héritier de la duchesse de Florence Sanudo et de son premier mari Jean dalle Carceri, de Négrepont), François Crispo qui avait épousé une autre Florence, cousine-germaine de la première. Le second fils François Crispo, dixième duc de Naxos, fut Jean, douzième duc à la mort de son frère Jacques, mort sans laisser d'enfants. Jean, pour vivre en paix avec ses trois frères et sa sœur, démembra le duché et donna à Nicolas l'île de Santorin, à Marc les îles de Nio et Therasia, à Guillaume l'île de Nanfio ou Anaphi et à Pétronille ou Pétrenelle l'île d'Andros, comme dot, lorsqu'elle eut épousé Pierre Zeno.

En allant en bateau autour du rocher sur lequel était bâti le château des seigneurs d'Andros, je remarquai les restes de la jetée qui réunissait le rocher à la ville à cette époque et sur laquelle devait être appuyé le pont-levis. Il est assez difficile de passer sous le pont en bâteau, tant les fragments de la jetée et du rocher encombrent le passage.

Je passai sur le pont pour aller visiter les ruines du château. Il ne reste plus que les pans de muraille et quelques débris de tours bâties au ciment. Trois grands fragments subsistent encore et on suit autour du rocher les fondements des murailles du château qui semble avoir existé du temps de Tournefort et qui était alors assez considérable, si on en juge par son dessin. Les Turcs s'emparèrent d'Andros en 1596.

1. Nous avons rejeté en appendice (n° XI) des notes historiques et généalogiques sur Naxos et Andros.

La ville était, comme le château entourée de murailles, dont on trouve les restes sur les deux revers de la montagne, du côté de la mer.

Castro s'est rendu célèbre, il y a quelques années, par l'école qu'y avait établie un ecclésiastique grec, nommé Theophilas Kaïri, de la famille andriote des Kaïri, anciens *kodja baschis* sous les Turcs et encore tout-puissants dans l'île. Theophylas Kaïri est un homme, dit-on, fort savant et du moins fort zélé, et son école réunissait près de quatre cents élèves, instruits par lui presque seul dans les lettres, la philosophie et les éléments de mathématiques. Il paraît que son enseignement philosophique déplût au synode d'Athènes. Sans faire comparaître Kaïri devant lui pour rendre compte de sa doctrine, car il était prêtre depuis 1827, sans articuler les motifs de sa condamnation, sans juger l'homme ni l'enseignement d'une manière régulière, le synode ferma en 1838 l'école de Kaïri, et l'exila lui-même d'abord dans le monastère de Skiathos, puis dans celui de Santorin. Déjà depuis 1834, Kaïri, informé du mauvais vouloir du synode, demande-t-il à être jugé et, depuis la fermeture de son école, demande-t-il, au lieu d'être tenu dans un cloître, de pouvoir quitter la Grèce et aller en Italie ou en France, le synode grec continue à se montrer aussi tyrannique qu'impitoyable et, sans daigner rendre compte de ses motifs, il continue à retenir Kaïri dans son exil de Santorin, en laissant seulement circuler quelques traits vagues, quelques accusations obscures contre lui, comme de théïsme, de protestantisme, de catholicisme, je ne sais quoi. Tout le monde est forcé d'avouer qu'il est, non-seulement un homme instruit, mais un homme d'une moralité irréprochable. Kaïri a aujourd'hui une cinquantaine d'années. Le roi n'a pas encore osé se mêler de cette affaire religieuse parce qu'il est catholique et craint d'exciter les susceptibilités orthodoxes, mais les hommes de bon sens commencent à se prononcer si hautement contre cette indigne persécution, qu'il faudra bien finir par rendre à Kaïri, sinon la liberté de son enseignement, ce qui serait trop prétendre du libéralisme du synode, au moins la liberté de sa personne.

Pendant que je cheminai par mer de Corthion à Castro, Sartiges, Devoize et Madame Theotoki avaient traversé la montagne et étaient descendus après de grandes fatigues à Mesaria. Ils me firent dire d'aller les trouver. Je partis donc à pied, à dix heures du matin, après avoir bien visité la ville.

En allant de Castro à Mesaria, on a vue des deux côtés sur deux revers de montagnes couverts de beaux arbres verdoyants. Du milieu des bosquets sortent çà et là de jolies petites maisons blanches. La partie sur la droite de la route forme surtout le plus gracieux coup d'œil. Le village de Mesaria est placé aussi dans une charmante situation. Toute cette partie de l'île est véritablement délicieuse. Les archontes habitent encore des espèces de *pyrgos* fort pittoresques et leurs maisons sont assez bien tenues. Les hommes principaux portent ici, comme à Corthion, le grand surtout ou *tchoubé* des Turcs, et leur vaste antichambre et salon a un certain air de salle d'armes ancienne par le concours fréquent des visiteurs. Tous les anciens *kodja baschis* avaient leur pyrgos et les archontes actuels les ont conservés. Le clocher, qui est situé à côté de l'église du village, fait un bon effet entremêlé à ces pyrgos massifs distribués dans la campagne. Dans l'intérieur de cette église, le voile du temple est en bois sculpté, et bien que le dessin en soit fort peu correct, l'ensemble ne manque cependant pas d'effet, car il annonce de la verve et de l'imagination. Ce morceau de sculpture sur bois a dû être fait il y a cent ou cent cinquante ans,

Près du village de Mesaria, à un quart d'heure, en passant le ravin et en montant sur la montagne, au milieu d'arbres verdoyants, est placée l'église de Notre-Dame de Cumulo, bâtie, dit-on, sur l'emplacement d'un temple de Bacchus. Une source abondante d'eau coule sous l'église même et se répand de là dans la vallée. Dans le temps des dionysiaques, les prêtres avaient, assure-t-on, l'habitude d'arrêter cette source et d'y substituer du vin qui allait remplir le bassin situé au-dessous. Aujourd'hui cette eau est une source d'opulence plus considérable que ne le serait le vin des dionysiaques, car elle fertilise et embellit toute cette vallée.

Le dimarque de Castro, qui s'appelle Kaïri et est un membre de cette aristocratie locale, nous reçut à merveille. Sartiges était malade et la fièvre l'avait repris après les fatigues de la route.

Après déjeûner, le dimarque me fit donner un mulet et me fit accompagner par un caloyer pour me rendre au ministère de Panacratos que je voulais visiter. Il est situé sur le haut du revers de la montagne qui descend d'Apano-Castro dans la vallée de Mesaria. Entre Mesaria, situé à mi-côte sur le flanc d'un autre monticule, et le monastère de Panacratos, situé très haut dans la montagne qui fait face, est un ravin assez joli dans lequel coule un torrent. Un pont jeté sur ce torrent forme un joli point de vue. En sortant du ravin on commence à monter une sorte d'escalier rapide fort dangereux à descendre, car les pierres qui forment cet escalier tournant et sans mur, sont presque toutes mobiles. Le couvent de Panacratos est situé au haut de cet escalier sur un terre-plein assez fertile. Il est bâti en étages comme le couvent de Megaspiléon, sur une plus grande étendue de terrain. Les moines m'y accueillirent à merveille, mais je n'y trouvai ni archives anciennes, ni bâtiments ou débris antiques ; et je pris congé d'eux après quelques heures de visite, de promenade et de repos, et retournai à Mesaria où je passai le reste de la journée avec mes amis et mes hôtes.

Mardi 2 novembre. — Il a fait toute la journée une pluie des plus violentes ; cela ne m'a pas empêché cependant d'aller faire quelques visites dans les petites maisons du voisinage sur le chemin de Notre-Dame de Cumulo, où coulent cinq sources qui forment une petite rivière. Je m'arrêtai pendant la violence de la pluie chez un paysan qui me donna sa *talagani* pour retourner à Mesaria, et j'eus grand plaisir à voir la familiarité, la politesse et la bonté de tous ces braves gens.

Avant de me rendre de Kato-Castro à Mesaria, voyant que le temps et le peu de sûreté du port ne permettaient pas au cutter de stationner à Castro, j'avais donné ordre qu'il allât nous attendre à Gabrion. Ne connaissant pas l'indisposition de Sartiges, mais voyant qu'il avait la fièvre et qu'il pourrait être hors d'état d'aller à cheval aussi loin que Gabrion, je me décidai malgré

la violence de la pluie à partir pour Gabrion, où devait nous attendre le cutter afin de voir ce qu'il y aurait de mieux à faire.

Le chemin de Mesaria à Gabrion passe par les ruines de Palæopolis et par le couvent d'Agias que j'étais bien aise de visiter. Je me mis donc en route à une heure par une pluie battante sur une mule du monastère et accompagné d'un caloyer sourd qui ne pouvait concevoir que je me misse en route par une telle pluie et un tel vent. La pluie et le vent étaient en effet des plus violents. C'était le premier vent du nord qui se prononçait et avec une telle force que je faillis plusieurs fois être renversé de mon mulet, et le mulet lui-même courut risque de plus d'une chute. Les chemins de l'île d'Andros qui pourraient être si aisément rendus excellents, car aucune île n'a plus de pentes douces et non rocailleuses, sont des plus détestables. J'arrivai, après trois heures de marche fatigante, entre des murs resserrés de manière à menacer à chaque instant les jambes jusqu'à la ville antique de Palæopolis. Ici la vue redevient plus belle et j'en jouis avec bonheur malgré la pluie.

Palæopolis était située sur le penchant d'une montagne, au-dessus d'une petite rade, où on avait cherché à faire un port au moyen d'une jetée et d'un môle dont on voit encore les traces sous les flots. J'arrivai à quatre heures et commençai par aller voir les fragments de marbres antiques que je pouvais rencontrer, et ils abondent partout au milieu des jardins actuels et leurs débris sont mêlés aux murs de séparation de tous les enclos. L'acropolis était situé tout en haut, sur le sommet d'une montagne dominée par la cime du mont Kouvala, la plus haute montagne d'Andros.

Dans une petite chapelle connue sous l'appellation de Sotira, sur l'autel même, est un marbre carré sur lequel je lus une inscription en faveur d'un certain Ménécrate, inscription déjà publiée, et sur laquelle a écrit, je crois, M. Lebas.

Un peu plus bas, le long d'un mur, est un bas-relief funéraire de deux pieds et demi carré environ. Il représente un homme debout, sur la gauche, regardant une femme assise, devant laquelle sont placés de l'autre côté deux autres hommes debout

qui prennent part à la cérémonie funéraire. Autour de ce bas-relief est une bande de marbre qui l'encadre en relief, et dans le coin de cette bande à droite est sculpté un petit faune assis avec cornes et pieds de bouc.

Au-dessus, en montant, est une petite masure soutenue par une colonne de marbre blanc et à côté, en dehors, une grande pièce de marbre sur laquelle est une inscription expliquée par M. Lebas et relative à la construction d'un temple placé ici.

Plus loin, sont trois colonnes composées chacune d'un seul morceau de marbre de quatre mètres de hauteur.

Sur un grand morceau, long, de marbre sont des lettres d'une grandeur décuple de celles des lettres ordinaires. Sur le bord d'un fossé est jeté un grand morceau de marbre contenant deux inscriptions votives du dème rapportées par Mustoxidi dans l'*Anthologie*. Dans une masure en ruines je lus sur un morceau de marbre une autre inscription en faveur d'un stratège. Elle a été publiée.

Les habitants du pays m'avaient parlé de deux statues qu devaient se trouver dans une masure et appartenaient à un certain Dimitri Loucresis, surnommé Ksiaris. La nuit commençait à survenir et le temps était détestable. Je crus donc à propos d'aller chercher un *konaki* dans le village situé au-dessus des ruines et d'attendre au lendemain pour poursuivre mes recherches. Je montai donc au hameau et, passant, m'arrêtai à voir deux vastes fragments de statues de marbre, mais presque entièrement enterrés, puis j'allai prendre mon *konaki* chez ce même Loucresis. Je fis acheter quelques œufs, quelques raisins, un peu de vin, fis allumer du feu, me séchai, et m'étendis peu confortablement sur un tapis et m'endormis promptement, car j'avais besoin de chaleur et de repos [1].

Mercredi 3 novembre. — Dès six heures du matin, j'allai de nouveau, accompagné de Dimitri Loucresis, visiter les ruines de Palæopolis. Nous descendîmes du côté opposé à celui par lesquels j'étais monté et nous nous arrêtâmes d'abord à la

1. C'est ici que s'arrête le récit de la *Revue Indépendante*.

porte antique encore debout. Elle est composée de trois énormes pierres, deux perpendiculaires hautes d'une douzaine de pieds et éloignées l'une de l'autre d'environ six pieds d'écartement ; la troisième, transversale, superposée sur les deux premières. Près de là, on retrouve les restes d'un mur hellénique. J'en ai mesuré un fragment d'environ quatorze ou quinze mètres de hauteur sur douze de largeur. Les assises sont composées de grandes pierres brutes, d'environ trois mètres de longueur. Ce fragment se trouve près du ravin et semble avoir été terminé par une tour dont il reste quelques débris épars. Ce mur se prolonge, avec des débris de colonnes cannelées et non cannelées, entassés sur la largeur dans des temps plus modernes, et avec des fragments considérables de marbre, jusqu'à un endroit qui semble avoir formé l'enceinte d'un temple. A peu de distance de là, est un fragment de mur des temps romains.

Les deux statues trouvées par Loucresis sont un peu plus bas. L'une représente une femme drapée. Elle a une dizaine de pieds de hauteur. La tête manque, mais le travail en est fort bon. La seconde statue est un morceau tout à fait capital. Elle représente un homme nu avec un manteau sur l'épaule gauche. Ses cheveux sont courts, sa tête est fière, dédaigneuse et noble. Est-ce une statue d'Apollon ? Mais comment a-t-il des poils, ce que n'ont pas les statues de dieux ? Ne serait-ce point la statue d'un vainqueur aux jeux olympiques ? L'exécution en est fort belle et la conservation presque parfaite. La tête n'a pas souffert. Le bras gauche est un peu mutilé, mais le bras droit est parfaitement conservé et la main se retrouve chez Loucresis. La statue est complète. Elle a été brisée au-dessous du genou, mais les deux morceaux des jambes sont conservés à côté et les pieds sont encore au piédestal rond sur lequel est posée la statue. A côté est une sorte de tronc d'arbre autour duquel s'enroule un serpent dont la plupart des morceaux se retrouvent dans la masure où est renfermée cette statue.

Je suis allé voir la fouille d'où cette statue a été retirée. Elle était cachée entre deux murs construits comme exprès pour la protéger. Il serait possible qu'au moment de la plus grande fer-

veur des premiers siècles chrétiens, on eût enterré cette statue pour la dérober aux insultes des iconoclastes. Loucresis, en voulant arracher des herbes profondément enracinées, la retrouva dans le lieu où elle avait été dérobée aux regards pendant plusieurs siècles. Il y a environ huit ans qu'il a fait cette découverte. Depuis ce temps le gouvernement local lui a fait défense de faire des fouilles dans le même endroit, sous prétexte que le ministère grec les ferait lui-même et l'indemniserait en lui payant 800 drachmes pour sa statue, mais rien n'a été fait depuis ce temps et la statue est encore là.

Loucresis m'a offert ses deux statues pour mille francs, ce qui lui eût donné le moyen de payer l'amende de 300 drachmes à laquelle on peut être condamné pour avoir exporté des objets d'art, mais j'étais sur le cutter du roi et j'avais des matelots grecs, et ne pouvais par conséquent d'aucune manière profiter de l'occasion.

Cette loi contre l'exportation des objets d'art, faite en apparence en faveur de l'art antique, lui est cependant fort contraire. Personne ne pouvant exporter quoi que ce soit des objets découverts, et ceux qui découvrent par hasard étant exposés à être inquiétés dans leur possession et à ne pas être indemnisés quand après longtemps le gouvernement grec achète d'eux, il en résulte qu'ils ne font aucune fouille et que, quand ils ont trouvé quelque chose, ils se hâtent de le cacher et quelquefois de le briser, pour ne pas être inquiétés sans cesse. Si, au contraire, le gouvernement se contentait de réserver le choix pour ses musées et permettait l'exportation du reste, on pourrait faire des fouilles productives et chacun se hâterait d'en faire.

Avant de quitter Palæopolis, j'allai encore revoir l'autre statue que j'avais aperçue la veille à environ cinq minutes de distance, en montant du côté des tombeaux récemment excavés par les laboureurs. C'est une statue de femme avec un enfant agenouillé, tous deux de grandeur naturelle. Mais ils sont plus d'à moitié enfouis et personne ne songe à les retirer de la terre où le soc de la charrue peut venir à chaque instant les briser. Mais qui veut s'exposer à être inquiété pendant plusieurs années

de suite pour recevoir à peine une indemnité suffisante de ses peines ?

Loucresis et quelques habitants du village possédaient quelques lampes antiques avec des sujets pornographiques, des objets de verre, mais brisés, et quelques pierres gravées. J'achetai une pierre gravée fort jolie. En général ce qu'on trouve à Andros et à Palæopolis est d'un fort bon style.

A dix heures du matin, je remontai sur mon mulet avec mon moine sourd pour m'escorter, et continuai ma route vers le monastère d'Agias. Le chemin est horrible, et ce qui le rend plus dangereux encore, ce sont les arbrisseaux dont les branches s'étendent au-dessus de la route de manière à menacer les gens et à vous réserver le sort d'Absalon. La vue du reste ne dédommage pas des fatigues de la route.

Le monastère d'Agias est situé sur le penchant d'une montagne exposée à toute la violence du vent du nord. Je n'ai jamais vu un vent aussi violent que celui qui mugissait à travers les corridors de cette sorte de forteresse au moment où j'y arrivai. Ce monastère a plutôt l'air d'une citadelle que d'un couvent. De hauts murs le protègent de toutes parts. Il est de construction assez récente, bien que sa fondation puisse être ancienne.

Les moines m'accueillirent avec beaucoup de cordialité et me conduisirent voir toutes leurs curiosités. L'église est fort petite, mais bien ornée. La bibliothèque est beaucoup plus petite encore et beaucoup moins bien ornée : il y a cependant deux manuscrits assez bien conservés ; ce sont deux évangéliaires, l'un du XIIIe et l'autre du XIVe siècle.

Au-dessus de la porte de l'église, à l'intérieur, est un morceau de marbre antique portant cette inscription que je n'ai pas vue ailleurs et que je vérifierai :

ΣΤΡΑΤΗΓΗΣΑΝΤΕΣ ΕΠΑΡΧΟΝΤΟΣ
ΑΡΙΣΤΕΟΥ ΝΙΚΗΝΟΡΟΣ Ο ΔΗΜΟΣ
ΛΙΕΓΝΟΟΥ ΕΒΔΟΜΙΣΧΟΣ ΑΡΙΣΤΕΟΣ
ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ ΑΙΝΕΟΥ ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ
ΠΕΡΣΟ ΚΑΙ Ο ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ ΚΑΙ
ΥΠΟΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ ΚΑΙ Ο ΤΑΜΙΑΣ
ΙΟΥΛΙΑΔΗΣ ΠΑΜΦΙΛΟΥ

Pendant que je prenais une légère collation dans le couvent, l'*hégoumène* me fit apporter une vingtaine d'actes sur parchemin rédigés en langue latine et en langue vénitienne. Je les parcourus et y trouvai des actes de ventes, donations et échanges. Le plus ancien est de 1497, le 6 juin[1].

Je pris congé des moines à quatre heures, ne voulant pas m'attarder sur ces mauvais chemins ; mais la route est de ce côté un peu meilleure que je ne m'y attendais. A quelques minutes de l'abbaye, je m'arrêtai pour voir les ruines d'une tour de vigie vénitienne, construite avec des petites pierres unies par le ciment ; et malgré un vent horrible qui empêchait mon mulet d'aller aussi vite que je l'aurai pu sur cette route, j'arrivai à Gabrion à cinq heures et un quart,

Gabrion est un village de quatorze ou quinze maisons. Le dême est d'ailleurs assez considérable et comprend beaucoup de petits hameaux et de maisons particulières, semées ça et là à une grande distance. Le port entre profondément dans la terre et est parfaitement garanti contre les vents. J'aperçus de loin le cutter qui, malgré la violence du vent du nord, y stationnait parfaitement paisible. Je descendis chez le dimarque, homme excellent dans sa sociabilité. Il porte le costume d'Hydra, car cette partie de l'île est habitée[1] par une population d'hydriotes émigrés qui ont conservé l'usage de la langue albanaise. On me dit que le dimarque de Gabrion est le seul des dimarque d'Andros qui n'ait pas conservé des habitudes d'archonte.

Jeudi 4 novembre. — Le village de Gabrion a l'avantage de posséder un médecin qui reçoit 400 drachmes du dême, plus une maison du dimarque. Il est tenu pour ce prix de visiter sans rétribution tous les malades du dême, mais ses médicaments sont payés et ce surplus qu'il obtient comme pharmacien, lui constitue une existence convenable. Le médecin de Gabrion est le fils de la femme du dimarque par un premier mariage. Il m'offrit de m'accompagner pour voir une grande tour ronde dans les environs de Gabrion et j'acceptai avec

1. On trouvera le détail de ces actes en appendice (n° XII).

plaisir. Nous partîmes aussitôt que nous le permit la pluie qui, depuis quelques jours, règne concurremment avec le vent du nord. Il faisait un peu froid quand je me mis en route, et une double redingote me fut fort agréable.

Cette tour est située à trois quarts d'heure de Gabrion, sur un tertre élevé, sur le penchant de la montagne, dans la direction du monastère d'Agias et dans le lieu appelé Hagios Petros. Son diamètre est de six mètres, auxquels il faut ajouter quatre mètres pour l'épaisseur des murs qui ont deux mètres d'épaisseur tout autour. La porte est carrée et de deux mètres de hauteur, de largeur et d'épaisseur. La circonférence va toutefois se rétrécissant un peu vers le haut. Les murs sont composés de grosses assises au-dessous desquelles s'élèvent vingt-sept assises plus petites, ce qui m'a semblé composer une hauteur de quatre-vingt-dix à cent pieds. Sur cette hauteur sont, au-dessus de la porte, deux grandes fenêtres de la même dimension que la porte en apparence, et entre ces deux fenêtres une troisième fenêtre carrée plus petite. Quelques avances en pierres paraissent çà et là le long des murs.

A l'intérieur, on aperçoit qu'il y avait plusieurs étages. Les restes de la voûte du premier étage subsistent encore. Au-dessus de ce premier étage, le long des murs, on voit tournoyer un escalier qui s'élevait jusqu'en haut de la tour. Au-dessus de la porte d'entrée, dans l'épaisseur du mur est un passage en forme de cheminée par lequel on monte en grimpant de manière à atteindre l'escalier. Cet escalier est interrompu au milieu par l'éboulement de cinq à six marches, ce qui m'empêcha d'arriver jusqu'au faîte. Cette partie du mur de la tour a d'ailleurs été ébranlée, peut-être par quelque tremblement de terre, et les assises sont disjointes. Du lieu sur lequel elle est placée, on aperçoit parfaitement les îles de Zéa, Giura et Thermia.

L'aspect de cette tour est vraiment imposant et je n'en connais aucune d'une aussi grande hauteur. Les deux tours de Karydi, près de la route de Mégare à Egosthenes, paraissent trop nouvelles, tandis que celle-ci a une couleur d'un brun rougeâtre qui lui donne un caractère plus austère.

Je revins de là à Gabrion, passai la journée à travailler à bord, et allai dîner et passer la soirée chez le dimarque.

Vendredi 5 novembre. — J'avais écrit à Sartiges que j'irais le chercher dans la baie de Palæopolis pour lui éviter la fatigue d'une longue route à cheval. Le vent du nord était fort violent, mais sans annoncer qu'il se changerait en fortunal. Je me décidai donc à partir sur l'assurance qui me fut donnée par le capitaine que si Sartiges se faisait attendre, le port de Palæopolis était assez bon dans un certain endroit pour qu'il pût s'y tenir à l'ancre même toute la nuit. Nous partîmes à onze heures par une fort grosse mer et nous fûmes poussés par un vent si impétueux qu'à midi et demi nous étions arrivés dans la baie de Palæopolis.' Je débarquai à une heure aussitôt que la pluie eût un peu cessé.

En attendant l'arrivée de mes compagnons de voyage, je me mis en route pour monter juqu'à l'acropolis situé à une heure au-dessus de l'emplacement de Palæopolis. Les murs antiques de cette ville s'étendaient depuis le bas du rivage jusqu'en haut de la montagne. On peut les suivre de l'œil et on retrouve d'énormes et continuels fragments sur la route et dans tous les murs de clôture des champs. Tout en haut de cet acropolis sont d'immenses fragments d'une fort grande tour carrée dont les murs subsistent jusqu'à une dizaine de pieds d'un côté. Ces murs sont surmontés d'une multitude d'énormes pierres aujourd'hui bouleversées. Cet acropolis ne pouvait évidemment servir à la défense de la ville, mais c'était probablement un refuge pour les habitants au cas où ils seraient surpris par une invasion de pirates ou d'ennemis arrivant par mer. Je fus deux heures à monter jusque sur le sommet, situé sur une des pointes de montagnes qui se lient au mont Kouvala. Les murs du côté du mont Kouvala subsistent assez bien conservés dans quelques parties. L'acropolis se joint de ce côté à la montagne par une pente assez douce.

Je redescendis à quatre heures et demie et trouvai mes compagnons déjà arrivés depuis quelque temps et ayant visité les ruines. J'insistai pour qu'au lieu de passer la nuit dans le port

ou de se mettre en route par terre, ils s'embarquassent avec moi pour Gabrion. Le vent était excessivement violent, mais le capitaine qui connaît son métier m'annonçait que nous pouvions arriver. Les lames étaient si fortes que nous eûmes quelque peine à gagner le bord. Nous nous embarquâmes enfin tous et levâmes l'ancre. Notre petit bâtiment fut constamment sous l'eau et ballotté comme une coquille de noix. Rien ne pouvait être amarré suffisamment pour tenir, et l'eau battait contre notre chambre et se faisait voie partout. Mais nous tînmes bon et malgré l'impétuosité du vent nous marchâmes à notre but. Nous nous étions embarqués à huit heures du soir et, à dix heures, par le vent, par la pluie, ballottés et mouillés, nous et nos effets, nous rentrions à Gabrion.

Samedi 6 novembre. — Un fortunal des plus violents s'est prononcé aujourd'hui. Ces vents du nord ou du nord-ouest qui dominent pendant tout l'été dans la mer Egée sont ce que les anciens appelaient les vents Etésiens (le vent de terre s'appelle ἀπόγειος αὔρα, c'est le vent du soir; le vent de mer s'appelle l'Embat: διότι ἡ θάλασσα ἐμβάρει τὸν ἀέρα disent les uns, διότι ἡ θάλασσα ἐμβαίνει disent les autres; les anciens l'appelaient αὔρα. Il est d'usage que les vents du nord soufflent avec une très grande impétuosité pendant quelques jours de novembre pour annoncer l'hiver; mais, aujourd'hui, c'était un véritable ouragan et nous aurions été fort exposés en mer. Le capitaine de notre cutter a été obligé de s'amarrer dans l'intérieur du port avec deux fortes ancres, et la mer est tellement agitée que la barque n'a pu se charger de transporter mes amis à terre; elle eût été culbutée. Il a fallu prendre une de ces grandes barques appelées ici *trates*, mot probablement tiré du catalan *tarides*. Pendant que mes compagnons allaient voir le dimarque et visiter la route, je suis resté à bord à travailler et à lire Cantacuzène; et j'ai très agréablement passé ainsi cette journée d'étude.

J'ai cherché aussi dans Tournefort tout ce que je pouvais y retrouver sur les derniers évènements d'Andros avant l'occupation des Turcs. J'avais trouvé au monastère d'Agias des actes

qui vont jusqu'à l'an 1578 ; les Turcs ne se rendirent maîtres d'Andros qu'en 1596. Il paraît que la jalousie des habitants grecs contre l'église latine les excita à se soulever contre les seigneurs d'Andros de lafamille latine des Sommerive. Ils préférèrent se soumettre aux Turcs plutôt que de rester soumis aux Latins. Ils cherchèrent à assassiner Jean-François de Sommerive, seigneur d'Andros, fils de Coursin III et ils appelèrent les Turcs qui entrèrent en 1596. Déjà une première fois, sous Coursin III, père de Jean-François, les Turcs y étaient entrés, conduits par Barberousse ; mais ils en étaient presque aussitôt sortis à la demande de l'ambassadeur de France.

CHAPITRE XI

Zéa, Thermia.

Dimanche 7 novembre. — Le vent a continué très violent pendant toute la nuit et pendant toute la matinée. Cependant je vis qu'il allait s'affaibissant et qu'il tomberait beaucoup vers midi ; nous résolûmes donc de profiter de ce moment pour faire mes adieux au bon dimarque et à toute la famille Theotoki, et à une heure du matin, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile pour Zéa.

A la sortie du port, nous trouvâmes une mer furieuse. Au moment où nous arrivâmes dans le courant des eaux qui passent dans le *boghaz* [1] situé entre le cap Héreste d'Eubée et la pointe d'Andros, les flots se déchaînèrent avec plus de puissance encore et s'élevaient comme ceux de l'Océan dans les gros temps. Cependant notre cutter était bon et notre timonier savait fort adroitement manier les vagues et nous évitâmes toutes les secousses qui eussent pu nous culbuter. Nous laissâmes donc Carystos d'Eubée sur notre droite et doublant le cap septentrional de Zéa, nous entrâmes à quatre heures et demie dans le port de Zéa, situé en face de l'île d'Hélène, ou Makro-Nisi, et de la pointe de l'Attique terminée par le cap Sunium. Ce port est l'ancien port de Coressus.

La journée était déjà trop avancée à cette saison pour que nous allassions à la ville qui est à une lieue et demie de là. Nous restâmes donc à bord dans le port. Les habitants des cinq ou six maisons de la marine ne pouvaient assez s'étonner que nous nous fussions risqués sur une aussi grosse mer, car le fortunal

1. Détroit, canal.

avait été si violent que, pendant la nuit et pendant la matinée, il avait bouleversé jusque dans l'intérieur du port les diverses embarcations qui y avaient cherché un abri et que les vaisseaux marchands eux-mêmes avaient cru devoir stationner plutôt que de continuer leur route. Nous envoyâmes prévenir le dimarque de nous envoyer des mulets dès le lendemain matin et passâmes une soirée et une nuit fort agréables à notre bord.

Lundi 8 novembre, — C'est dans l'île de Zéa que résidait le pasteur Aristée, fils d'Apollon, longtemps vénéré à Zéa par un culte particulier comme le bienfaiteur des hommes. Il y cultivait les abeilles ; et le miel de Zéa est encore célèbre. Valère Maxime, témoin oculaire, rapporte qu'à Ceos, il était d'usage que les gens très vieux, qui ne sentaient plus la vie que comme un fardeau, s'en débarrassent à l'aide de la ciguë en s'invitant l'un l'autre à cet acte qu'ils regardaient comme fait dans l'intérêt des plus jeunes qui leur survivaient. Cette coutume, déjà pratiquée quatre siècles avant Jésus-Christ, se perpétua plus de trois siècles après, jusqu'au siècle d'Ælien. Cet acte était tout volontaire et n'était nullement prescrit par les lois. Ælien dit que les vieillards de Ceos, quand ils sentaient leurs forces décliner et qu'ils ne se croyaient plus utiles à leur patrie, s'invitaient comme à un festin ou sacrifice solennel et s'assemblaient ensuite pour vider la coupe remplie de ciguë [1].

Nos mulets arrivèrent de bonne heure et, aussitôt après déjeûner, nous partîmes pour la ville de Zéa, située sur la montagne, à une lieue et demie du port.

La route moderne se continue sur le reste de la route antique qui était parfaitement tracée sur le flanc de la montagne par une pente aussi douce que l'ont les routes des îles Ioniennes. On voit encore de nombreuses traces du pavé antique et, en arrivant à la distance de plus d'un mille de la ville, on voit encore debout le mur antique et solide qui avait été construit pour soutenir et adoucir la route. Cette route a été réparée tout récem-

1. *Hist. var.*, l. III, c. 37 (Note de Buchon). — Buchon reproduit ensuite le passage de Valère Maxime relatif au même sujet (l. II, c. 37). Nous nous bornons à l'indiquer.

ment et est certainement la meilleure route de montagne qu'il y ait dans le royaume de Grèce.

En arrivant près de la ville, située sur le penchant de la montagne, au-dessus d'une jolie vallée, on voit à droite, le long du rocher, plusieurs tombeaux creusés dans le roc, avec les sarcophages ouverts de sept personnes et de plus même pour chaque tombeau. C'étaient là certainement d'antiques tombeaux de famille.

Après avoir pris possession de notre logement, nous allâmes visiter ce qui restait de la ville antique, sur les débris de laquelle la moderne ville de Zéa a été bâtie. Tournefort prétend que c'est là l'emplacement de Carthæa, mais il se trompe évidemment. Zéa est sur l'emplacement de Ioulis, dont Coressus était le port ou l'échelle.

L'île de Zéa était autrefois une communauté tétrapole, c'est-à-dire qu'elle avait quatre villes : Ἰουλὶς, Κορεσσία, Καρθαία, Ποιήεσσα.

Coressus était, comme je l'ai dit, situé à l'endroit où est le port actuel, où je débarquai. Quand ce port fut ruiné, les habitants montèrent à Ioulis. Les murs de la ville antique de Ioulis, formés de grandes pierres se montrent encore çà et là le long des montagnes. Au-dessus de la ville actuelle sont les ruines d'une ancienne tour du moyen-âge.

Dès la conquête de Constantinople, Pierre Giustiniani et Dominique Michieli s'étaient emparés de Zéa ; mais les Sanudo, maîtres de toutes les Cyclades, ne tardèrent pas à incorporer cette île à leur duché de Naxie, et les Crispo possédèrent Zéa comme les Sanudo l'avaient possédée. Jean Crispo, vingtième duc de Naxie, donna cette île en dot, selon le Père Sauger [1], ainsi que l'île de Myconi à sa fille Thadea, qu'il maria à Jean-François Sommaripa, treizième seigneur d'Andros, le même qui fut dépouillé par les Turcs en 1596.

En parcourant les ruines, nous retrouvâmes un bon nombre de restes antiques, tels que les fondements du temple d'Apollon

1. Page 296 (Note de Buchon).

et de plusieurs autres temples. A côté, sur la hauteur, sont des citernes fort belles. L'une d'elles est composée de trois chambres, revêtues de stuc, qui s'est parfaitement conservé.

Sur le penchant de la montagne qui se dirige du côté opposé à la route antique, vers Coressus, est un monument extrêmement intéressant et fort bien conservé. C'est un lion antique, de vingt-huit pieds de longueur sur neuf pieds de hauteur, taillé dans le rocher. Il est étendu dans l'attitude du repos. On dirait que ce lion a servi de modèle au lion colossal de Lucerne. Le rocher sur lequel il est sculpté à grands traits, mais avec talent, paraît avoir été détaché des rochers environnants, qui sont de la même espèce de pierre. L'aspect est imposant. Il gît aujourd'hui au milieu des arbrisseaux et dans une situation assez pittoresque, à une cinquantaine de pieds au-dessous du chemin de promenade, mais très haut sur le penchant de la montagne. Un passage d'Héraclide du Pont peut servir à expliquer comment ce lion colossal se trouve placé ici ; « Les Nymphes, dit-il, habitaient autrefois cette île riche en sources ; mais, un lion les ayant effrayées, elles s'enfuirent à Carystos. De là vient qu'un promontoire de Zéa s'appelle le Lion [1]. » Et en effet, près de ce lion colossal, est une source qui coule au milieu des vergers environnants, et cette vallée étroite et ombragée aurait pu être dédiée aux Nymphes. Le cap Lion est peut-être le cap Kephalo d'aujourd'hui, si redoutable quand des vents violents se font sentir. De la même manière que le golfe qui s'étend de Gênes à Marseille porte le nom de golfe du Lion à cause des dangers de sa navigation, le cap de Zéa a pu devoir à la même cause son nom antique de « cap du Lion ».

Nous allâmes faire visite à une femme qui est la représentante de la vieille aristocratie de Zéa, Marie Pangalo. Avant que Syra eût été choisi pour centre de la navigation européenne dans le Levant, Zéa était la station maritime et le dépôt du commerce des nations occidentales qui y avaient chacune leurs consuls. Les Pangalo étaient comme les accapareurs universels de tous ces

1. Buchon fait suivre ces deux lignes du texte grec qu'elles traduisent.

consulats à la fois. Les Pangalo dotaient leurs enfants de consulats comme les empereurs distribuaient des provinces : à l'un on donnait en dot la France, à celle-ci l'Angleterre, à un autre le Danemark, ou la Russie, ou l'Autriche. Marie Pangalo regrettait beaucoup cet heureux temps de sa jeunesse, où avec ses sept ou huit sœurs, toutes belles et vives, elle donnait à danser aux officiers des flottes françaises de la station. Depuis, elle n'a trouvé à danser qu'avec le roi Othon, lors de sa visite à Zéa : mais, si elle avait conservé sa vivacité de jeunesse, elle n'avait plus ce qui plaisait tant aux officiers de la marine française, la jeunesse et la beauté. Elle nous offrit de nous donner un bal ce soir, en faisant convoquer toutes les jeunes filles de l'île, mais nous appartenions à notre hôte, le dimarque, qui était un autre Pangalo.

Le soir, M. Pangalo, notre hôte, voulant sans doute nous offrir un dédommagement du bal que nous avions sacrifié chez sa parente qui habite la tour ancienne, nous prépara une agréable soirée chez lui-même. Plusieurs des jeunes filles de l'île avaient été invitées. Deux d'entre elles parlaient fort bien le français, surtout l'une d'elles, bien qu'elle n'ait jamais quitté la Grèce. Plusieurs des hommes parlaient aussi quelque peu de français et parlaient un peu mieux encore l'italien. Les jeunes filles chantèrent des airs français, italiens et grecs en s'accompagnant de la guitare. On n'a pas, sans doute, à Zéa les morceaux les plus modernes de la musique italienne ou française, car il n'y a pas un seul marchand de musique, et pas un bateau qui fasse le service régulier et postal jusqu'à Athènes; mais où est en France, je ne dis pas le village, mais la ville de province où on trouverait des jeunes filles parlant avec facilité deux langues étrangères, sans être jamais sorties de la maison paternelle, et des hommes d'une fortune médiocre parlant ces langues d'une manière assez satisfaisante pour être agréables à des hommes qui, comme Sartiges et moi, ont longtemps habité Paris ou Londres et l'Italie, et vécu dans un monde où sont cultivés les arts?

Mardi, 9 novembre. — A sept heures du matin, je partis de Zéa avec un guide pour aller visiter d'un autre côté de l'île

les restes de l'antique Carthæa. Quand on s'est élevé au-dessus de la montagne qui domine la ville moderne de Zéa, la vue devient fort gracieuse. Les montagnes s'aplanissent en vallées plus douces et tous leurs flancs sont revêtus de *valonides*, un des grands produits de l'île. Il y a trois heures de route de Zéa à Carthæa, et les chemins, bien que meilleurs qu'ils ne le sont dans les autres îles, sont encore assez difficiles. Pas une maison ne vient animer cette route, car il n'y a qu'une seule ville dans l'île de Zéa, et on ne trouve en dehors de cette ville que quelques maisons éparses.

Quand on est parvenu à la montagne qui ferme la vallée resserrée dans laquelle était située l'antique Carthæa, on commence à apercevoir les restes d'une grande route antique avec ses vastes murs de soutènement. Elle est construite sur le flanc de la montagne, en pente si facile que si elle était un peu réparée, on pourrait aussi aisément y aller en voiture que je l'ai fait dans les îles de Céphalonie et de Corfou. Outre le mur de soutènement du chemin, un autre mur antique était destiné à protéger l'autre côté du chemin contre les éboulements de terres et de rochers, et il s'est assez bien conservé aussi. Cette route est, avec celle de Ioulis, une des routes de montagne les mieux faites que j'ai vue dans aucun pays. Malheureusement on ne la retrouve que pendant deux à trois milles, et le temps y a fait beaucoup de brèches.

Quand on descend de cette montagne dans la vallée, on se trouve dans une double vallée fort resserrée, qui va se réunissant et s'abaissant jusqu'à la mer. Au milieu de ces deux vallées closes ou *avlon*, sur une éminence terminée du côté de la mer par un rocher sur lequel sont les débris d'un fort dont les murs sont fort bien conservés, et du côté des montagnes par un acropolis dont les murs en ruines marquent encore l'enceinte, s'étendait la ville de Carthæa et elle descendait jusqu'à la première vallée de droite qui est arrosée, ainsi que la première vallée, par un cours d'eau. Dans le lit d'un de ces ruisseaux j'aperçus de vastes fragments de marbre blanc, la base d'un temple et un piédestal où était inscrit le nom de César.

Au-dessus du ravin on montait à la ville par plusieurs escaliers dont deux subsistent encore en partie, l'un fort large et soutenu des deux côtés par des murs de pierre, l'autre plus étroit, mais en marbre blanc qui conduisait jusqu'à la mer. Les murailles de la ville sont des blocs de pierre immenses et irréguliers entre lesquels sont insérées de petites pierres pour combler les vides, et ainsi elles appartiennent à la forme connue sous le nom de cyclopéenne ou pélasgique. Je n'ai jamais vu, même à Tyrinthe, d'aussi vastes blocs. Ils paraissent avoir été travaillés et dépouillés de toute aspérité du côté extérieur.

En avant de la ville se projette, du côté de la mer, le rocher sur lequel était placée une tour de garde. Au bas de ce reste de muraille, mais sur le haut du rocher, entre le roc et la mer, est une sorte de petite esplanade sur laquelle on voit les bases d'un temple antique et, le long du rocher, de petites niches étroites dans lesquelles étaient sans doute placés des vases contenant les cendres des morts. Au-dessous de ces niches sont des sarcophages vides en marbre blanc et d'autres fragments de marbre. Sur un de morceaux qui a appartenu à un temple antique, je lis :

ΚΤΗΣΙΑΣ ΕΥΚΤΙΜΟΝΟΣ ΑΝΕΘΗ...
ΤΩ ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΔΕΚΑΤΗΝ

Bronsted, dans son ouvrage sur Zéa qui fait la première partie de son voyage en Grèce, rapporte une inscription relative à Caius Julius Cesar (Augustus), fils de Caius Julius Cesar, mais je ne me rappelle plus bien si c'est la suivante.

Parmi les ruines des monuments de ce même temple mentionné ci-dessus, je lus sur le piédestal d'une statue disparue cette inscription qui contient le nom de Carthæa :

Ο ΔΗΜΟΣ ΚΑΡΘΑΙΕΩΝ ΚΑΙΟΝ ΙΟΥΛΙΟΝ
ΓΑΙΟΥ ΥΙΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ ΤΟΝ ΑΡΧΙΕΡΕΑ
ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΓΕΓΟΝΟΤΑ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ ΚΑΙ ΤΗΣ ΗΜΕΤΕΡΑΣ ΠΟΛΕΩΣ

Pendant toute ma route, j'avais à supporter un terrible vent du nord ; mais là, à l'abri des montagnes, je jouissais d'une

délicieuse température et je restai à déjeûner sur le gazon en présence d'une belle mer bleue.

Mon agoïate qui avait passé toute sa jeunesse à Cutayeh, en Asie, connaissait fort imparfaitement les chemins de l'île. Il m'avait assez bien mené jusqu'à Carthæa, en se faisant de temps en temps expliquer la route à suivre ; mais quand, après avoir bien visité les ruines de Carthæa, je lui dis qu'au lieu de retourner dans la ville de Zéa, mon projet était d'aller voir le monastère d'Hagia Marina, il se trouva fort en peine. Il me fit d'abord prendre, en sortant de la vallée, un chemin de montagne qui suivait les restes de muraille de l'acropolis de Carthæa. Arrivé à l'autre montagne, il s'égara complètement et nous ne trouvâmes plus de chemin frayé. Nous allâmes fort près de la mer, dans la direction du point où devait se trouver l'antique Pœessa, dont les habitants s'étaient retirés à Carthæa. Les rochers étaient si coupés et si difficiles et périlleux même pour des mulets que je fus obligé de mettre pied à terre pour que les mulets pussent se frayer une route à travers ces rochers qu'aucun autre animal n'aurait certainement pu passer sans chute périlleuse. Pendant quatre heures, nous errâmes d'abord en montant dans les bois, puis en gravissant et descendant les rochers ; et nous ne pouvions découvrir la gorge qui conduit à Hagia Marina. Nous y arrivâmes enfin, et j'aperçus de loin la petite église blanche et la vieille tour carrée.

Le monastère d'Hagia Marina est aujourd'hui abandonné et est devenu une ferme, mais la vieille tour carrée est excessivement curieuse à visiter. Ses murs, composés de grandes pierres helléniques, ont environ dix mètres de chaque côté. Leur épaisseur est d'un mètre et la largeur de l'intérieur est de huit mètres sur chaque côté. Elle est divisée dans le milieu par un mur qui monte jusqu'en haut. Dans le bas étaient des citernes. Le premier étage était à une quinzaine de pieds au-dessus et on y entrait par une porte placée aujourd'hui en l'air, mais à laquelle on parvenait sans doute par un escalier à pont-levis, comme au château de Saint-Omer à Thèbes et comme dans les pyrgos modernes de Naxie et du Magne. Au-dessus de

cet étage étaient quatre autres étages. L'escalier est assez encore assez bien conservé pour permettre de monter jusqu'en haut, à l'aide d'un morceau de bois qui comble un vide laissé à moitié chemin de l'escalier par un éboulement[1].

Cette tour semble avoir de cent à cent vingt pieds de hauteur. Quelques balcons sont pratiqués à différents intervalles sur la hauteur, et un grand balcon règne tout au long de l'étage supérieur et est soutenu par de vastes pierres qui se projettent en dehors. Le dernier quart de la hauteur a dû être fait ou réparé dans les temps modernes, peut-être par les ducs de Naxie de la maison de Sanudo, car tout y paraît fort ancien. Le balcon paraît de la même époque, ainsi que quelques fenêtres dont les côtés sont entourés de pièces en marbre blanc, tandis que l'intérieur des autres est creusé en meurtrière, ainsi que le sont les fenêtres antiques. Au premier étage, au-dessus des citernes, sont deux chambres de même largeur et grandeur. Il paraît qu'au-dessus il y en avait un plus grand nombre. Il est évident que cette tour a été habitée dans des temps assez modernes.

Nous partîmes d'Hagia Marina pour nous rendre directement au port sans revenir par la ville et suivîmes un long ravin couvert d'une véritable forêt de lauriers roses, mêlés d'arbrisseaux et de rosiers à travers lesquels nous avions peine à nous faire jour et où nous courions à chaque instant le risque d'être déchirés par les ronces et aveuglés par les petites branches si nous avions quelque distraction. Arrivés au milieu de l'île, nous aperçûmes, le long de la montagne opposée à la route, les traces d'un mur antique. Ce sont probablement les ruines d'un vaste temple qui dominait le ravin, peut-être les ruines du temple d'Apollon Sminthien dont parle Strabon, car ces murs ne sont pas assez considérables pour avoir appartenu à quelque ville, et d'ailleurs Pœessa, la quatrième ville de la tétrapole de Zéa, était, comme je l'ai dit, d'un autre côté de l'île.

Nous arrivâmes au port après la chute du jour. Nous rega-

1. Buchon en a donné un dessin dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XVI.

gnâmes notre bâtiment, fîmes préparer notre dîner et passâmes agréablement, en lisant et faisant de la musique, notre soirée à bord, car le vent du nord était encore trop violent pour nous permettre de reprendre notre route ; et nous attendîmes la direction qu'il prendrait le matin, afin de faire voile pour Thermia.

Mercredi 10 novembre. — Le vent du nord a continué de souffler avec la même violence toute la nuit. Cependant dès quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile pour chercher à sortir du port, et nous en vînmes assez facilement à bout. La navigation fut dure pour parvenir jusqu'à la pointe du cap Kephalo qu'il nous fallait doubler, car il nous avait été impossible de passer au-dessus de Zéa. Le cap Kephalo est l'un des points les plus dangereux et les plus difficiles à doubler par les gros temps. La mer en tournoyant renvoie sans cesse, comme une raquette renvoie une bille, les plus gros bâtiments qui luttent souvent en vain pour le doubler.

Nous soutînmes, avec notre frêle embarcation, une lutte obstinée de plusieurs heures avant de pouvoir prendre le dessus. La mer entrait partout sur notre cutter et le frappait à coups redoublés, retentissants comme un boulet de canon. Les lames hautes et droites de la Méditerranée, dans les gros temps, sont beaucoup plus dangereuses que les vastes vagues arrondies de l'Océan, et leurs mouvements sont si brusques qu'il suffirait d'une mauvaise manœuvre de timonier qui prendrait mal une vague, ou de deux vagues vous frappant dans la même direction coup sur coup, pour vous faire culbuter. Notre capitaine qui était habile et vigilant fut obligé, dans ces moments de lutte, de remplacer un timonier peu attentif par son timonier de confiance qui courait avec lui l'Archipel depuis sept ans et qui était allé prendre un peu de repos.

Notre lutte était véritablement curieuse et poétique à contempler. Les flots de la mer Egée qui, en débouchant des *boghaz* entre Carystos et Andros, venaient se précipiter sur la pointe du cap Kephalo de Zéa, rugissaient autour de nous comme pour s'apprêter au combat, et notre léger cutter, confiant

dans sa légèreté et son équilibre, marchait à toutes voiles, au devant de leur fureur. Battu une fois et couvert d'ondes et d'écume, il revenait avec fermeté au combat et quelquefois semblait disparaître sous les attaques des flots amoncelés ; puis, se relevant avec souplesse, il s'élançait, chevauchant sur le dos des vagues mutinées et disparaissait de nouveau pour toujours revenir. Grâce enfin à l'habileté et au sang-froid obstiné du capitaine et aussi à la bonne construction du bâtiment sur lequel il comptait, nous soutînmes parfaitement la bataille et finîmes par en triompher. Seulement nous ne pûmes que sentir notre triomphe sans le contempler, car, aussitôt que nous voulions mettre la tête en dehors de notre chambre, une vague furieuse de son impuissance se ruait sur notre tête et nous inondait, nous et notre appartement dans lequel semblaient flotter nos effets.

Nous doublâmes enfin le cap Kephalo, trouvâmes une mer plus douce et continuâmes paisiblement notre navigation vers l'île de Thermia ou Cythnus. Nous arrivâmes à trois heures de l'après-midi dans la partie de l'île de Thermia où sont les eaux chaudes et jetâmes l'ancre dans la partie de ce port qui est plus au midi, du même côté. Nous envoyâmes aussitôt chercher des mulets à la ville qui est dans la montagne à trois quarts de lieue du port et nous fîmes débarquer.

En attendant l'arrivée de nos mulets, nous allâmes visiter l'établissement des bains. Il y a deux sortes d'eaux chaudes à Thermia, les unes fort salées, les autres un peu ferrugineuses. Les Romains avaient profité de ces sources ; et on voit encore les restes de leurs anciens établissements. Le gouvernement grec actuel a fait construire un établissement de bains pour loger les étrangers que le soin de leur santé y appelle, car ces eaux sont fort actives. Un architecte allemand a été chargé de la construction qui a coûté 45.000 drachmes, mais tout cela m'a semblé assez mal disposé et les chambres sont assez mal distribuées et exposées.

A cinq heures nous montâmes à la ville située à une demi-heure des bains. Nous nous fîmes donner une maison qui était

fort propre et bien tenue, et nous eûmes l'inappréciable satisfaction de trouver de bons matelas, des couvertures de soie bien rembourrées et une fort belle exposition.

Jeudi 11 novembre. — Avant de déjeûner nous prîmes des mulets pour aller voir les ruines de l'ancienne Kythnos, appelée aussi Hebræo-Castro ou Rigo-Castro, à une heure du village actuel de Thermia.

Il y avait dans l'antiquité deux villes dans l'île de Kythnos ou Thermia, la ville de Kythnos et celle de Dryopis. Plus tard, les habitants se refugièrent plus haut dans la montagne pour y trouver une protection contre les pirates et fondèrent la ville actuelle de Thermia, qui subsistait sans doute au moment de la conquête franque, en même temps que furent fondées deux grandes forteresses aux deux extrémités de l'île. Dans la ville actuelle de Thermia, j'allai visiter une petite église portant des armoiries qui annoncent la conquête latine. Ces armoiries avec la date de 1611 sont celles des Barozzi, de Venise : une fasce d'azur en champ d'argent. Cet écu se trouve au-dessus de la porte principale de l'église[1].

Sur l'une des fenêtres et sur la porte de côté est une croix avec deux rosaces en forme d'ornement des deux côtés. Une autre église, appelée Saint-Sabas, placée un peu plus loin dans le village, porte une croix fleuronnée[2]. Une troisième église fort ancienne, tout à côté de celle-ci, porte la dénomination de la Sainte Trinité, Hagia Triada. Au-dessus de la porte d'entrée est une plaque de marbre avec cette inscription :

ΣΑ

ΩΝ

ΕΝ

Nos mulets étaient enfin prêts. Ce n'est pas une petite affaire dans les îles que de se procurer des mulets, car il n'y a pas de mulets de louage et on est obligé de requérir les mulets des particuliers et souvent de les aller chercher dans les champs.

1. Voir *Atlas des Nouv. Rech.*, pl. XLI, fig. 21.
2. Voir *Atlas des Nouv. Rech.*, pl. XL, fig. 35.

Nous partîmes avec le dimarque pour nous diriger vers les ruines de l'antique Cythnus, à une heure de là, du côté de la mer.

L'île de Thermia semble le rendez-vous général des perdrix, et on leur fait la chasse d'une manière particulière. Je priai le dimarque de vouloir bien amener avec nous, dans notre excursion à travers l'île, quelques-uns de ces chasseurs de perdrix. Voici la manière dont il a fait cette chasse. On place sur deux bâtons croisés une grande pièce carrée d'étoffe épaisse, gris et noir, à bandes. Deux trous bordés d'un liseré rouge sont ouverts pour y placer les yeux, et une fente placée au-dessous et bordé aussi de liseré rouge est pratiquée pour y passer le bout du fusil.

Le chasseur place sa main gauche sur le point où se croisent les deux bâtons et porte devant lui cette sorte de pavillon comme il porterait un bouclier, puis tenant son fusil d'une autre main, il s'avance vers le lieu où se tiennent les perdrix en marchant silencieusement et lentement. Cette manœuvre est assez laborieuse dans un pays où tous les terrains sont échelonnés par des terrassements perpétuels et où les terres sont seulement de longues bandes appuyées sur des murs. Dès que le chasseur s'approche du lieu où les perdrix sont arrêtées, on voit que ce papillon gris aux yeux rouges produit sur les perdrix un effet assez extraordinaire. Celles qui sont le plus éloignées prennent la fuite en poussant des cris d'effroi ; et les plus rapprochées, n'osant remuer, se tapissent avec terreur sur la terre comme si elles sentaient qu'elles sont perdues. Les habitants du pays disent qu'elles croient voir fondre sur elles un vautour ou un aigle aux ailes immenses et qu'elles sont fascinées comme par l'œil d'un faucon. Réduites à cet état de parfaite immobilité, elles deviennent la proie facile du chasseur qui tantôt applique son fusil sur l'ouverture longue en se faisant un point d'appui de la jonction de deux bâtons — car les Grecs ne savent tenir le gibier que quand il est posé et avec une arme souvent appuyée — et qui tantôt se sert d'un bâton pour les tuer ou même les prend avec la main, tant l'effroi leur enlève la volonté

de fuir. On peut en prendre ainsi des quantités considérables, car elles abondent toute l'année dans l'île de Thermia, aussi bien que dans l'île de Zéa ; et, à chaque instant, nous faisions partir d'immenses compagnies, tout le long de notre chemin jusqu'à la mer.

Nous arrivâmes ainsi chassant jusqu'aux ruines de Kythnos. Elles sont placées dans une fort belle situation au-dessus d'un excellent port. Des habitants du village de Thermia ont demandé à renouveler cette ville en venant la rebâtir et y demeurer, si on voulait leur faire quelques avantages ; mais ils n'ont jusqu'ici rien pu obtenir. Cette reconstruction eût cependant été fort utile à l'île de Thermia en donnant essor à l'esprit maritime de ses habitants, mais rien ne se termine à Athènes. Cette disposition pour la navigation est partout fort remarquable en Grèce. Les marins grecs font seuls le service de la Turquie et il y a peut-être plus de 30.000 matelots grecs employés soit en Grèce, soit à l'étranger. Ce n'est même qu'ainsi que rentre en Grèce une partie de l'argent qui en sort continuellement pour aller à Trieste ou à Livourne.

Les murs de Kythnos sont conservés en partie. On en suit les vestiges au milieu des champs. Quelques grands fragments de marbre, quelques débris de temples, de pavés en mosaïque ordinaire, de citernes antiques, voilà tout ce qui reste de cette ville où aucun monument n'est debout. Les murs de la ville descendent jusqu'à la mer, en face d'un petit îlot sur lequel on aperçoit les ruines de quelque grand édifice que le dimarque me dit être, suivant la tradition du pays, les écoles antiques de Kithnos.

Je revins déjeûner à Thermia. J'avais quelque envie d'aller voir les ruines de Dryopis et sa grotte, à une lieue et demie de Thermia, mais mes compagnons de voyage étaient impatients de partir et accusaient mon avidité de recherches. Je me décidai donc à aller plutôt visiter les ruines d'un palæo-castro situées dans le voisinage des bains et d'où je pouvais revenir au cutter.

Ce palæo-castro est environ à une heure de la ville et près du monastère. La route est fort bonne, de la ville jusqu'aux bains ;

mais là on commence à monter une série de rochers qui ont une physionomie toute différente des autres monticules de l'île. Les montagnes de Thermia qu'on laisse derrière soi paraissent comme une série de nombreuses taupinières sans beauté de couleur ni de forme. A mesure qu'on approche de Thermia, le rocher devient plus pittoresque ; et, après une heure de marche, on se trouve au-dessus d'un ravin fort étroit et fort profond, terminé d'un côté surmonté d'une roche unie et droite jusqu'à la mer, et de l'autre par un rocher aigu sur lequel était bâti le palæo-castro. Sur le coteau qui précède ce roc on aperçoit le monastère de Saint-Georges. Au bas du ravin, quelques arbres revêtent les flancs de la montagne qui s'étendent jusqu'à la mer et s'allongent ou s'aplanissent au bas en une petite vallée fort étroite.

Le chemin est fort difficile pour arriver au rocher de Palæo-Castro. C'est une espèce de presqu'île entre le ravin, qui est profond de plusieurs centaines de pieds, et le rocher qui surplombe sur la mer. Si on glissait en tournant sur ce chemin étroit, on roulerait au pied du ravin sans pouvoir s'arrêter. Les mulets ne peuvent aller jusque là et il faut y grimper avec précaution. La vue du rocher, vue de ce point, est fort pittoresque ; car, entre tous les vides du rocher, on aperçoit les restes des murs gothiques conservés jusqu'en haut. Parvenu au sommet, j'aperçus les débris d'une véritable ville, avec plusieurs églises. Dans l'une d'elles, qui a une voûte gothique et un seul autel, est encore le bénitier encadré dans le mur, à gauche de la porte. C'est un vaste mortier en marbre commun. La forme de l'église, et ce bénitier encore subsistant à sa place, signalent cette église comme une église latine. Il me paraît toutefois que les ruines de la ville appartiennent à une époque plus ancienne que l'époque de la domination latine. J'y vois une église grecque, bâtie en briques, qui me semble bien plus ancienne. Je crois qu'au moment de l'affaiblissement de l'empire byzantin, les habitants de Thermia, ou des villages situés près de la côte sur laquelle sont placés les bains, ne pouvant résister seuls aux attaques incessantes des pirates et ne recevant aucun appui

du gouvernement impérial qui avait de plus en plus laissé affaiblir sa marine, se seraient réfugiés dans cet endroit, véritablement inabordable de deux côtés, car l'isthme étroit qui conduit au rocher est une défense aussi sûre que le serait un pont-levis. Plus tard, il est fort probable que les pirates eux-mêmes auront pris abri au milieu des ruines.

La vue prise du haut du rocher sur lequel sont disséminées ces ruines, est vraiment magnifique ; et le ciel était si parfaitement clair que tous les objets se présentaient à moi avec la plus grande netteté. A deux pas de moi, parfaitement visible dans toute son étendue et dans toute sa diversité de plaines et de montagnes, comme les vagues d'une mer agitée, était l'île de Zéa. A gauche de la côte se présente Makro-nisi, où Hélène fut transportée après son premier enlèvement par Thésée, et, un peu au-delà, le cap Sunium. Tout à fait au nord apparaît le cap de Carystos, en Eubée, avec l'âpre rocher qui porte les débris de son château franc [1].

De l'autre côté, en se tournant vers l'est, on voit se développer dans toute son étendue les îles d'Andros et de Tinos, et tout près, entre ces îles et vous, apparaît le rocher nu de Gyouros qui, au temps de la domination romaine, servait de lieu d'exil :

Aude aliquis brevibus Gyaris et carcere dignum [2].

Plutarque, dans son traité de l'exil, et Tacite dans ses Annales [3] en parlent aussi.

Toujours à l'est et en descendant vers le midi, on voit poindre toutes les autres Cyclades : Syra, Délos, Myconi d'abord, puis Paros et Naxie : tout à fait au midi Serphos, Siphnos et Milos.

A l'ouest, enfin, surgit toute la côte de Péloponnèse, depuis la baie d'Eleusis jusqu'au cap Malia. L'île d'Hydra se détache de cette côte par la couleur de son rocher et se montre fort distinctement dans sa largeur.

1. L'*Atlas des Nouvelles Recherches* en contient une vue, pl. XV.
2. Juvénal, I, 73 (Note de Buchon).
3. L. III, c. 68-69 ; l. IV, c. 30 (Note de Buchon).

Le ciel était d'une pureté parfaite et je ne pouvais me rassasier de la beauté de ce spectacle. J'entrai dans quelques-unes de ces chapelles abandonnées. Au-dessus de la porte de l'une d'elles est un morceau de marbre sculpté, de l'époque byzantine. Il est tellement brisé que je n'ai pu en déterminer le dessin précis ; ce sont des fleurs d'ornement. Dans une autre chapelle, à la droite de l'autel, est un ancien tombeau ouvert. Il est construit en grandes briques et absolument semblable aux deux tombeaux qui se trouvent dans la petite église ruinée située, de l'autre côté du ravin, à côté de l'abbaye de Daphni, près d'Athènes. Cette espèce de sarcophages me semble devoir remonter aux premiers temps chrétiens, peut-être au IVe ou Ve siècle.

Je redescendis vers les bains avant la chute absolue du jour, par un chemin d'abord terrible et que les mulets eux-mêmes ne pouvaient aborder, puis s'adoucissant peu à peu à mesure qu'il se rapproche de la terre végétale. Des bains au port où stationnait notre cutter, le chemin est aussi fort âpre. La nuit était déjà avancée et je ne pouvais voir assez bien pour me diriger moi-même, mais les mulets ont le pied sûr et connaissent parfaitement les bons et mauvais pas. Je me laissai donc diriger et arrivai sans encombre au port. Mes compagnons de voyage étaient déjà arrivés et m'attendaient à bord où j'allai sur le champ les rejoindre

Nous dînames paisiblement à bord, puis, après dîner, nous fîmes lever l'ancre. Le vent était faible, mais la mer était délicieuse et nous cheminâmes agréablement vers l'île de Syra où j'allais déposer M. Devoize avant de retourner à Athènes.

Vendredi 12 novembre. — Dès le lever du soleil, nous étions parvenus tout près des côtes de Syra ; mais, pour pouvoir aller chercher le port, il nous fallait doubler le cap septentrional. Le vent nous manqua et nous ne filions plus qu'à peine un mille à l'heure. La bonace devint bientôt complète et nous ne pûmes bientôt faire quelque mouvement qu'en nous faisant remorquer par notre yole mise en activité par quatre rameurs ; mais cette marche était fort lente. Au reste, cette

journée était fort délicieuse. Assis à l'ombre des voiles du cutter, penché sur le pont, je me laissai doucement aller au bonheur de respirer cet air pur et chaud. Je songeais que bientôt j'allai quitter ce beau climat pour retourner en France et que les émotions que j'éprouvais à voir cette mer si calme, à sentir cet air chaud et embaumé, étaient des sentiments qu'il me fallait recueillir avec plus de délices, puisque je les éprouvais pour la dernière fois.

Nous avancions cependant peu à peu ; et à quatre heures du soir, nous entrâmes dans le port de Syra, ayant préféré cette douce navigation à la proposition que nous faisait le matin même notre capitaine de nous débarquer de l'autre côté de l'île, que nous eussions traversée à cheval pour nous rendre au port.

Nous débarquâmes aussitôt après notre arrivée et allâmes loger chez Devoize.

Samedi 13 novembre. — Nous restâmes cette journée presque sans sortir, chez M. Devoize, à lire les journaux de France que nous n'avions pu lire depuis notre voyage. J'aurais fort désiré partir ce jour même pour aller à Hydra ;mais quand on voyage avec quelques amis, il faut s'imposer des sacrifices. Tout voyage scientifique devrait être fait seul, si on ne veut pas qu'il y ait de temps perdu. Autrement on abandonne les objets qu'on désirerait le plus voir, comme j'ai moi-même abandonné Milos et Santorin, et renoncé, pour aller à Tinos avec Sartiges, à voir Skopelos Skiathos et Skyros que je désirais si vivement voir. Tel qu'il est, mon voyage des îles a pourtant été fort agréable.

Dimanche 14 novembre. — Au lieu de partir ce matin pour Hydra, comme je le désirais, j'ai dû pour être agréable à Sartiges, rester encore cette journée à Syra et pendant ce temps le vent a changé et ne nous permet plus de faire voile de ce côté. Nous nous sommes toutefois décidée à nous embarquer ce soir et à faire voile vers l'Attique, tout prêts à profiter du vent s'il nous permettait de prendre la voie d'Hydra. A dix heures nous nous sommes donc fait conduire à bord et nous avons levé l'ancre à onze heures du soir.

Lundi 15 novembre. — Le vent a été fort violent pendant toute la journée et nous n'avons eu possibilité que de nous diriger vers le Pirée. Il nous a fallu même soutenir une véritable lutte, comme celle de l'autre jour, pour pouvoir passer entre Zéa et Thermia. J'ai fait plusieurs fois cette route en bateau à vapeur, mais je ne me doutai pas de la difficulté qu'il y avait à franchir ce passage. Un bateau à vapeur, quand le vent n'est pas extrêmement contraire, trouve même un point d'appui contre la résistance des vagues, là où un bâtiment à voile est obligé de renoncer au passage ou lutter avec péril pour le franchir.

Mardi 16 novembre. — La nuit fut très mauvaise et Sartiges fut fort éprouvé par le mal de mer. Nous eûmes quelque peine à tirer des bordées suffisantes pour nous faire entrer dans le port étroit du Pirée ; mais enfin nous passâmes entre les deux colonnes et, à dix heures, nous débarquâmes dans le port.

APPENDICE

I

Notes historiques sur Zante

D'après l'ouvrage de Remondini.

(p. 86).

Outre son mémoire, M. Mercati m'a aussi prêté un petit volume en latin, par l'archevêque Remondini, sur les antiquités de Zante. Ce volume a été corrigé et traduit en italien par Serra sous le titre suivant : « Storia antica e moderna della cita ed isola di Zante, scritta gia in latino da S. M. Remondini, vescovo di Zante, ed ora tradotta in italiano, riformata, corretta, arrichita di molte considerabili fatiche di Niccolo Serra, nobile Zacintio, 1784. » Cette traduction est encore inédite, mais M. de Loverdo dans son *Anthologie ionienne* (p. 629) dit en devoir une copie à la complaisance de M. Denis Barbigianni, notaire de Zante. L'ouvrage de Balthasar-Maria Remondini, évêque de Zante et de Cephalonie en 1753, porte ce titre : De Zacinthi antiquitatibus et fortunis commentarius, Venetiis apud Dominicum Lovisa, superiorum permissu, MDCCLVI, in-8° de 260 pages. J'y trouve les notions suivantes : le sénat vénitien fit réparer en 1506 les murs du château et il l'augmenta, comme on peut le voir dans le *libro degl' ordini*, cartulaire de la ville déposé au Mont-de-Piété et aux archives municipales (p. 16). Remondini rapporte (p. 60 et suiv.) d'après les témoignages de 1747, qu'en construisant près de la mer et de l'église Sainte Marie des Grâces, un frère mineur trouva un tombeau antique avec cette inscription :

M. TVLLI CICERO
HAVE
ET TV
TERTIA
ANTONIA

On trouva, dit-on, dans ce sépulchre une urne de verre et un lacrymatoire et D. Lignamini de Padoue, sur le témoignage duquel Remondini rapporte ce fait, dit les avoir vus lui-même l'année sui-

vante à son retour de Crète dans la sacristie de Sainte-Marie-des-Grâces. Il ajoute qu'on lisait, sur le fond de l'urne qui devait contenir les cendres, l'inscription suivante :

MAR. TVL. AVE.

Il ne dit que peu de mots de la famille française des comtes palatins de Céphalonie. « Cephaloniæ et Zacintho, dit-il (p. 137) principio francica quædam familia, quod omnes scriptores tradunt, per annos amplius centum, insigni comitum palatinorum titulo, imperitavit. Cujus gentis ea familia fuerit incompertum. Attamen gentilitium ejus stemma, eques videlicet clypeum liliis respersum lævâ gerens, districtum dexterà ensem, adhuc viditur in pastillo quodam cereo quo obsignantur duo codices, alter pactorum dotalium ob Mariam Comnenam, despotæ Etoliæ filiam, desponsam Johanni I comiti Cephaloniæ et Zacinthi, anno 1304 exaratus : alter census episcopalis Cephaloniæ, descripti anno ab o. c. 6772 qui incidit in annum Christi 1264, sub Richardo comite et Henrico episcopo. » L'un de ces manuscrits est indiqué par Du Cange dans son édition de Villehardouin, l'autre se trouve à Zante. Il donne la notice suivante sur ces comtes de la branche française :

1207, Maïus, comte de Cephalonie. *Regesta* d'Innocent III. L. 10 Epist. 33 et 128. — Il est aussi appelé Caïus, Gaïus et Gallus.

1236, N. épouse la sœur de Théodore, despote d'Epire. Il fait hommage à Geoffroy de Villehardouin et à Grégoire IX.

1264, Richard, mentionné dans le cens de l'évêché de Céphalonie et dans la Chronique de Morée.

1280, Jean I épouse Marie Comnène, fille de Nicéphore despote d'Etolie, suivant l'acte cité par Du Cange. Il en eut deux fils, Jean et Thomas.

1312, Jean II épouse Anne Paléologue sœur de l'empereur Andronic, et en a deux enfants, l'un nommé Nicéphore et l'autre dont le nom est inconnu. Empoisonné par sa femme en 1332.

Nicéphore encore enfant au moment de la mort de son père est conduit par sa mère, Anne Paléologue, auprès d'Andronic. Pendant ce temps Jean de Gravina et après lui Robert, fils de Catherine de Valois gouvernent Céphalonie ; mais Nicéphore qui avait épousé une fille du grand domestique Jean Cantacuzène, rentre en 1350 à Céphalonie, par le secours de son beau-père, et meurt peu de temps après dans la guerre de Macédoine. Ce fut alors que l'île passa en 1357 à la maison Tocco.

M. Mercati m'a assuré que le recensement de 1264 existe encore à l'évêché et m'a dit qu'un exemplaire du *libro degli ordini* était déposé au Mont de Piété.

II

Epitaphe de Guys, à Zante.

(p. 87).

HIC QUIESCIT
PETRUS AUGUSTINUS GUISIUS
ACADEMICUS MASSILIENSIS, LYCEI
PARISIENSIS SOCIUS 'ET
CIVIS ATHENIENCIS
MUNIFICA POTENTIS DANIÆ REGIS
CLEMENTIĀ
NOBILITER INSIGNITUS.
PERMULTIS EDITIS OPERIBUS ADMODUM
CLARUS
VIRTUTIS, SCIENTIÆ, CANDORIS, PIETATIS
EXEMPLAR PERSPICUUM.
OBIIT ZACYNTHI A. S.
MDCCXCIX. POSTRIDIE ID. AUGUSTI
ÆTATIS SUÆ LXXIX
ANASTASIUS COMES LUNZIUS
DANIÆ PREPOSITUS EMPORIO P. F.

III

Notes sur les archives épiscopales de Zante.

(p. 90).

Je ne trouve pas la série des évêques latins de Zante de 1212 à 1479 pendant tout le temps que cette île fut gouvernée comme comté palatin par une famille française[1], puis par la famille Tocco. Le nom de l'évêque Henri se trouve seulement à côté de celui du comte Richard dans un acte grec de 1264 des archives de l'évêché. Ces archives sont déposées dans des armoires placées dans une autre chambre sous la garde du vicaire général qui voulut bien me les montrer. Elles renferment plusieurs pièces intéressantes en grec et en latin, et entre autres le diplôme grec de 1264 mentionné plus haut. Ce diplôme est un rouleau composé de 23 feuilles de parchemin de 8 pouces de largeur, contenant un dénombrement des propriétés de l'évêché de Céphalonie en 1264, pendant que Richard était comte de Céphalonie, et qu'Henri était évêque[2].

Au bas de ce diplôme est le sceau en cire rouge du comte Richard; mais la cire en a tellement été pressée par les enroulements du parchemin que quelques parties du sceau ont été endommagées aux extrémités et que les armoiries du bouclier ne paraissent plus. Ce sceau représente un chevalier lancé à pleine course sur un cheval à tête fine et parfaitement légère. Dans le bras gauche il tient son bouclier qu'il présente en avant. Son bras droit tenu en arrière est armé d'une épée levée. La tête du chevalier et les lettres qui entouraient le chevalier et le cheval ont été brisées. Sur l'écusson du bouclier, je crois distinguer une croix et des fleurs de lis[3].

Une transcription exacte de ce manuscrit a été faite en 1677 par Georges Metaxa, qui l'a fait suivre d'un abrégé en langue vulgaire.

1. C'était en réalité une famille italienne, les Orsini, mais très francisée.

2. Nous avons supprimé la transcription de ce diplôme en langue grecque.

3. Un dessin de ce sceau se trouve dans l'*Atlas des Nouvelles Recherches*, pl. XXXVIII, fig. 4.

Cette copie fut faite à la demande de l'évêque latin, Jacinthe-Marie Conili, ainsi que le témoigne le copiste.

A la suite de cette copie et de cet extrait ἐς ἁπλῆν γλῶσσαν, se trouvent dans ce même cahier les copies de plusieurs lettres relatives aux lieux possédés par l'évêché. Dans la première lettre, qui est du dernier mars 1661, je lis :

» La chiesa del vescovado latino di questa città e di quella di Zante fu dotata per suo decoroso mantenimento, del quondam conte Rizzardo, di quelli boni, particolarmente in questa isola, che si vedono descritti nelle antiche sue concessioni. »

Il se trouve dans ces mêmes archives un autre rouleau, mais sur papier, écrit en langue vénitienne vers l'an 1529 et déterminant aussi les propriétés de l'église. C'est une pièce beaucoup moins intéressante que l'ancien diplôme grec. Elle ne porte pas de sceau. J'ai vainement cherché des lettres de la famille Tocco, bien que l'évêque Remondini cite quelques-uns de leurs diplômes.

IV

Colonisation de Zante par les Vénitiens à la fin du XV[e] siècle.

(p. 93).

Une fois que Zante fut dépeuplée, les Turcs l'abandonnèrent. Les Vénitiens l'achetèrent alors, probablement vers 1482 ou 1483, du successeur de Mahomet II. Un acte du doge Barbarigo de l'an 1487 (Libro d'ordini n° 1) mentionne cet achat, *post emptionem insulæ predictæ*, et l'affaire était trop nouvelle pour qu'on pût ne pas dire le vrai. Dans un autre acte du 16 mai 1500 (même volume), les habitants disent qu'ils sont venus, à la demande des Vénitiens, s'établir dans cette île abandonnée par les Turcs. La république avait en effet cherché aussitôt les meilleurs moyens d'assurer à la fois la population, la culture et la défense de l'île d'une manière qui ne lui fût pas onéreuse ; et elle avait formé une sorte de colonie militaire d'hommes éprouvés, de race grecque, tirés de leurs *stratiotes* de Modon, Coron, Lépante et Nauplie, sous les ordres de deux Grecs de la famille impériale récemment renversée, Théodore Paléologue et un de ses frères. Quels sont ces deux frères Paléologues ? L'empereur Manuel avait eu dix enfants dont les trois derniers sont Constantin, Démétrius et Thomas. Constantin, empereur en 1449, fut tué au siège de sa capitale en 1453 ; Démétrius n'eut qu'une fille que Mahomet II épousa en 1460. Reste Thomas. Celui-ci passa en 1462 à Corfou, puis à Rome, avec sa famille composée d'une fille nommée Hélène et de deux fils, André né en 1453 et Manuel né en 1455. Théodore et son frère étaient-ils fils de l'un de ces deux fils de Thomas ?

Les Vénitiens commencèrent donc par donner des terres, maisons et vignes, avec exemption de tout tribut moins la dîme pour quatre ans, sous condition d'entretenir un cheval, de servir la république en dehors, et de ne pouvoir vendre, donner ou léguer qu'après avoir planté, labouré et bâti. Bientôt ils exemptèrent même de la dîme pour quelque temps ; puis ils ajoutèrent à leurs exemptions l'entrée libre des bestiaux et autres objets nécessaires aux colons ; puis ils appelèrent d'autres colons. Tous ceux qui voulaient avoir des terres

pouvaient les choisir. La colonie s'augmenta ainsi de cent cinquante à trois mille habitants. Les oliviers furent greffés, les vignes plantées, les maisons bâties, la dîme put se percevoir. Quand le clergé régulier et irrégulier, qui avait abandonné les terres, les vit en bon rapport, il réclama ses anciennes propriétés ; les discussions sur la propriété devenaient nombreuses. Venise rendit alors une ordonnance par laquelle elle déclare que ceux qui avaient cultivé, planté, greffé, bâti, étaient investis du droit de propriété, absents ou présents : mais en même temps afin d'éviter toutes difficultés dans les nouvelles concessions à faire, elle voulût que la demande fut proclamée le dimanche, en face du peuple, avec toutes les délimitations et circonstances de la propriété, et que les opposants eussent un mois pour réclamer. Ainsi l'île de Zante se peupla et se cultiva promptement et, en peu de temps, arriva à une population de quarante mille habitants. Les terres basses furent desséchées et données à la culture, les montagnes furent plantées ; et Zante est aujourd'hui une des îles les plus agréables à habiter. A mesure qu'on avance dans la lecture du *Libro degli ordini* on voit que la force répressive manquait au gouvernement vénitien. Le vol, l'assassinat, la piraterie y étaient très fréquents, et la justice était sans puissance.

V

Archives de Céphalonie.

Registre de délibérations de l'administration vénitienne.

(p. 109).

Dans les premières pages sont insérés des actes du conseil municipal de l'île, datés de 1593 ; et à la suite vient (f° 37) la pièce la plus ancienne qui est du 18 mai 1502.

Elle commence ainsi : « Principia la copia di tutto il Libro di ordini dell' isola della Cefalonia, consistente nell'estratto della cancelleria, per me Theodoro vis-garda-nota in essa cancelleria, nel presente volume qual doverà star appresso di me in servitio de tutti quelli universalimente etc.

L'originale incomanza a trascrirsi.

I. D'alcuni stradiotti. Leonardus Lauredanus, Dei gratia dux Venetiarum etc. Nobilibus et sapientibus viris Aloysio Salomoni, provisori nostro Cephaloniæ et successoribus suis, fidelibus dilectis, salutem et dilectionis affectum. Significamus vobis quod die 19 instantis, in consilio nostro rogatorum, capta fuit pars tenoris infrascripti, videlicet : sono comparsi al conspetto della signoria etc. » (Suivent les noms de stratiotes, de Théodore Paléologue) 28 mai 1502.

Ensuite vient :

II. Ordonnance de Benoît de Ca da Pesaro, procurateur de Saint Marc en faveur des stratiotes. Il leur distribue des fiefs et baronnies dans l'île de Céphalonie aux mêmes conditions que cela avait été fait précédemment pour l'île de Zante.

VI

Prise de Céphalonie par les Vénitiens en 1500.

(p. 109).

Une chronique italienne donne les détails suivants sur cette prise : « Melchior Trivisano si pon a combattere la Cefalonia... da mare, et sbarcati soldati et ciurme, e piantate le artiglierie, diede l'assalto alla città. Ma perche s'era entrata grossa ed ardita guardia de Turchi, fu valentemente difesa et in quell' assalto molti ne morirono dall' una parte e d'all'altra. Stetto per molti mesi l'assedio, ma le genti de' Veneziani consunte dai disagi, della carestia et da maligno aere, morirono molto, e dati più assalti alla mura e sempre insultati con gran uccisione se ne partirono senza fatta cosa alcuna ; il che torno a lor gran danno, impercioche uscirono i Turchi dal golfo di Lepante e dallo stretto di Gallipoli, si misero a combattere Modone, e le presero. Ma morto il Trevisano ed eletto in sua vece Pesaro, s'uni con un' armata di 60 navi del re cattolico e si pon a combattere la Cefalonia. Sbarcati soldati et ciurme, fatta la batteria, duro l'assalto alla soria parrecchie ore con grand' uccisione : ma i Christiani furono si valorosi che, vinti et morti i nemici, presero maggior parte della terra, e i vivi ritirandosi nella rocca restarono abbrucciati. E cosi città ed isola venne ai Veneziani. »

VII

Eclaircissements historiques, géographiques et statistiques sur Corfou.

Extrait de l'ouvrage de Théotoky.

(p. 128).

Canal de Corfou. Il y a deux passes par lesquelles l'on peut y entrer et en sortir : celle du nord, entre Buthrotum et Cassiope, qui n'a qu'un quart de lieue de largeur, et celle du sud entre Leukimno et Siboto qui a environ deux lieues. Sa longueur est d'à peu près neuf lieues. Il y a dans l'île quatre petites rivières : Potami et Messongy dans le canton de Leukimno ; Potamos et Dissopotamos dans le canton de Gyri. Cette dernière se jette dans le golfe Adriatique et les autres dans le canal d'Epire. Il y a vingt faubourgs dont les principaux sont : Potamos, Gorgyta, Anemomilos, Evropulus, Phynichia, Afra. etc. Les faubourgs et la ville, y compris les étrangers, forment une population de 30.000 habitants. — Palaeocastriti a été, dit-on, bâti par un des frères de Constantin, dernier empereur de Constantinople. (Cette assertion me semble dénuée de tout fondement. Ce ne pourrait être que Thomas qui se réfugia en effet à Corfou en 1461 ; mais il n'y resta que peu de temps. Peut-être les Vénitiens lui assignèrent Palæocastriti pour sa résidence temporaire). — La maison de campagne du comte Viaro Capo d'Istrias s'appelle Kukurita ; son frère Jean le président est enterré dans la ville de Corfou où il a un tombeau. — Les pommes de terre ont été introduites par les Français. — M. Théotoky s'élève contre le système des colons. — A Saint-Jacques, à quatre lieues de la ville, sont de curieuses peintures anciennes qui présentent la vue des divers supplices de l'enfer. — Le comte Jean Capo d'Istrias a été le fondateur et le premier secrétaire de l'Ecole de médecine. — L'île de Corfou a 38 milles anglais de longueur sur 16 de largeur. La plus grande largeur de son canal est de 14 milles, la moindre d'un quart de mille. — L'imprimerie de Corfou est due aux Français qui l'y introduisirent ; la politique des Vénitiens n'en avait jamais permis l'usage. Elle appartient au gouvernement ionien. — Le peuple personnifie la mort sous le nom de Charon que

l'on représente toujours comme un vieillard chétif et décrépit. — On croit aux Néréides. On prétend qu'elles visitent souvent l'île où elles ont leurs demeures dans les bois et sur les bords de la mer. On leur offre du lait et du miel toutes les fois que, suivant l'avis des femmes qui prétendent avoir des communications avec elles, elles traversent certaines parties de l'île, Elles ne font qu'effleurer la terre de la plante de leurs pieds, mais leur passage est annoncé par un tourbillon subit et poudreux plus ou moins violent. — Dans le canton de Leukimmo est une montagne aride qui porte le nom de Nereido-Castro ; c'est là que, suivant les croyances populaires, se réunissent les Néréides qui sont comme nos fées. — Les Parques (Moirai) habitent un antre d'où elles prennent leur vol pour venir visiter les mortels, au troisième jour de leur naissance, et fixer leur avenir. — A Prinilla, se trouve un écueil que l'on dit être le vaisseau d'Ulysse et qui porte encore le nom de τὸ καράβιον. — C'est à Corfou que Jason transporta Médée. — Fano est l'ancien Othonus de Pline. « Les paysans nomment encore Othonus la presqu'île à trois lieues de Corfou. »

Voici quelques autres renseignements statistiques que j'extrais d'un volume publié par les Anglais sur leurs colonies :

Canal entre Corfou et l'Albanie :

Longueur	21	milles	géographiques.	
Largeur	10	—	—	la plus grande près Corfou.
	7	—	—	au sud entre Gomenizza et le cap Bianco.
	2	—	—	au nord près du cap Kara.
Profondeur	de 40 à 50 toises au plus.			

Population de la ville de Corfou en 1836 :

Ville. — Habitants grecs.	4.700	7.529	14.218 habitants.
— latins.	1.600		
— juifs.	1.229		
Faubourg Saint-Roch.	508	6.689	
— Manduchi.	1.829		
— Potamos.	2.192		
— Castrades.	2.160		

Les îles de Fano et Merlino ont 773 habitants.
Dans toute l'île on compte 5.000 Juifs.
— 3.000 Latins.

Voici les proportions entre les trois églises chrétiennes, l'église grecque, l'église latine et l'église anglaise dans les sept îles :

Eglises grecques dans les sept îles :	2.226	desservies par	868	prêtres.
— latines —	13	—	27	—
— anglaises —	3	—	3	—

Répartition des 13 églises latines dans les sept îles :

Corfou	6	13
Céphalonie	1	
Zante	5	
Sainte-Maure	1	

Les forces anglaises dans les sept îles sont de 3.300 hommes.

Population des sept îles en 1836, elles sont appelées encore par les Grecs Φραγκονήσια :

Corfou	mâles. . .	35.221	74.913	216.659 habitants.
	femelles .	29.886		
	étrangers.	9.806		
Céphalonie	mâles. . .	34.864	64.133	
	femelles .	28.333		
	étrangers.	936		
Zante	mâles. . .	19.675	36.475	
	femelles .	15.673		
	étrangers.	1.127		
Sainte-Maure	mâles. . .	9.077	17.365	
	femelles .	8.098		
	étrangers.	190		
Ithaque	mâles. . .	4.942	9.752	
	femelles .	4.702		
	étrangers.	108		
Cerigo	mâles. . .	4.156	8.744	
	femelles .	4.451		
	étrangers.	37		
Paxos	mâles. . .	2.561	5.287	
	femelles .	2.503		
	étrangers.	223		

VIII

Généalogie des Sommaripa de Paros[1].

(p. 158.)

Léon de SOMMERIVE,
part de Vérone en 1230 et s'établit en Achaïe,
épouse la veuve d'un prince de Morée.

Lionel,
épouse une fille de Jean, comte de Céphalonie,
de la première maison française[2].

Nicolas.

François.

Gaspard,
épouse Marie Sanudo, dame de Paros et d'Antiparos,
fille de la duchesse Florence Sanudo
et de son second mari, Nicolas Spezzabanda.

Coursin, seigneur de Paros,
épouse Canziana Zeno, héritière de l'île d'Andros.

1. On trouvera une généalogie plus complète dans Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 483.

2. C'était en réalité une famille italienne, les Orsini, mais très francisée.

IX

Extraits du manuscrit du P. Riechter sur Naxos.

(p. 163).

Thésée abandonna Ariane à Naxos près de la fontaine au bas de la ville. Les Sarrasins s'étaient établis en Crète en 825. Les Naxiotes qui les redoutaient construisirent alors une grande quantité de tours de vigie et de refuges du côté occidental de l'île. On en retrouve encore çà et là plusieurs vestiges.

Lemnos fut donnée par le doge Dandolo à Nicolas Navajoso. Lesbos, Chios, Samos, Rhodes et les autres îles, depuis Andros jusqu'à la côte de Thrace, étaient dans le partage des Francs ; Skopelos, Skiathos, Skyros, Tinos, Myconi furent pris par les Ghisi ; Zéa par Pierre Giustiniani et Dominique Michieli réunis : Paros et Andros par les Sommaripa qui les gardèrent jusqu'au milieu du XVIe siècle ; Naxie, Milos, Argentière, Polycandro, Tera (Santorin), Sifanto, Nanfi et Nio par les Sanudo ; Jacques Barozzi, en récompense de services qu'il rendit à l'empereur français de Constantinople, eut de lui, en 1220, les domaines de Santorin et Therasia avec plusieurs possessions en Dalmatie. Cette famille conserve ces îles jusqu'en 1350 où elle fut dépouillée par Marc Sanudo, duc de Naxie. Marc Sanudo bâtit le château de Naxie sur la colline qui domine la ville et le garnit de douze tours (c'est une enceinte flanquée de grosses tours qui en renfermait une carrée plus considérable). Le château fut comme il l'est aujourd'hui (et l'est aujourd'hui même) l'habitation des Latins. Le reste, vers la marine, entouré de murailles, est le bourg, habité par les Grecs, aussi bien que ce qui est hors de l'enceinte des murs, et s'appelle Neo-Chorio. Au milieu du château, Marc bâtit son palais. Il bâtit aussi la cathédrale latine et érigea un évêché latin.

Bajazet, après avoir subjugué la Bithynie, la Phrygie, la Pamphylie en 1390, voulut aussi être maître des îles et s'avança jusqu'en Eubée et à Chio qu'il ravagea. C'est vers ce temps qu'il semble qu'on doit fixer la fondation de l'Apano-Castro de Naxie. On y voit encore les ruines du palais ducal. Le haut était occupé par les Latins qui

dominaient alors, le bas par les Grecs. Le reste des fortifications ne permet pas d'en renvoyer la construction à une autre époque.

Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient de grands biens à Naxie. Plus tard ce devint une commanderie ou plutôt un bailliage qui apporta 51.000 florins annuels au grand-maître. L'église de Saint-Antoine du Port leur appartenait. Ils y avaient six ou sept galères.

Nicolas dalle Carceri fut assassiné en 1401 par Francesco Crispo. Marie Sanudo, dame de Paros et Antiparos, sœur de Nicolas et mariée à Gaspar Sommaripa, devait hériter ; mais son mari était alors à Milan (juillet 1401), auprès du duc Visconti, et ce fut pendant son absence que Crispo s'empara du duché. Crusino ou Chrysanthe Sommaripa, seigneur de Paros et Antiparos, épousa Crucciana Zeno, dame d'Andros et alla à Venise en 1403, comme héritier de Marie Sanudo, pour se plaindre de l'usurpation des Crispo ; et le Sénat donna le duché à la maison Querini, en qualité de régent. Ce moyen pris par le Sénat ne paraît pas avoir eu lieu, puisque les Crispo se succèdent dans le duché sans interruption.

Après Francesco, usurpateur et dixième duc, mort sans enfants, suit Jacques onzième duc, pour avoir épousé Floranza Sommaripa, véritable héritière du duché comme fille de Gaspar et Marie Sanudo, et Zuan, son frère et le douzième duc, auquel succède Jacques, treizième duc, puis Zuan Jacomo, son fils, quatorzième duc, mort sans enfants. Le duché aurait dû passé à Andriana, sa tante, fille de Zuan, treizième duc, mariée à Dominique Sommaripa, seigneur d'Andros : mais ce duché fut usurpé par Viellus ou Guillaume Crispo, seigneur de Nanfio, quinzième duc, auquel succéda Francesco Crispo, seigneur de la Sude en Candie et de Santorin, seizième duc. Vient après son fils Jacques Crispo, dix-septième duc, contre lequel Crussino Sommaripa, seigneur d'Andros, héritier d'Andriana susdite, va à Venise en 1463 pour revendiquer le duché, mais inutilement, puisque à Jacques Crispo succède son frère Zuan Crispo, vingtième duc, qui s'accommoda avec le seigneur d'Andros et laissa le duché après sa mort à Francesco son fils, vingt-et-unième duc, mort sans enfants. Enfin Jacques Crispo fut le vingt-deuxième et dernier duc de Naxie.

Le grand-maître des chevaliers de Rhodes, Jacques de Milly, nomme, en 1459, commandeur de Naxie, Jean Crispo, de la langue d'Italie.

Le pape, prévoyant que les chrétiens ne pourraient longtemps s'opposer aux Turcs, après la conquête de Rhodes en 1520 par Soliman, transporta la métropole de l'Archipel, établie à Rhodes, dans l'île de Naxie qui avait encore son duc, et donna au nouvel arche-

vêque et métropolitain les biens de la commanderie de Saint-Jean avec tous ses droits.

Barberousse fit une descente à Naxie en 1539, sous Jean Crispo, vingtième duc, et lui impose un tribut de 6,000 écus d'or, d'où il s'ensuivit enfin la perte entière du duché et de l'île, qui arriva en 1566 sous Jacques Crispo, le vingt-deuxième et dernier duc, à l'occasion de la révolte des sujets grecs, à l'égard desquels les Latins ne faisaient pas la vingtième partie des habitants. Les Grecs donc secouèrent le joug pour subir celui de la Porte Ottomane qui, sans opposition, entra en possession de l'île. Le duc se retira à Venise où on dit qu'il mourut de chagrin. J'ai vu un acte en parchemin dans lequel un Coronello se nommait duc de Naxie et signait, à Constantinople, dans son palais ducal. Ce Coronello était probablement un gouverneur de la Porte, comme elle en nomme pour un an.

Grégoire XIII, dans sa bulle de 1579, confirme à Dominique de la Grammatica le droit de métropolitain sur les suffragants de Chios, Tinos, Syra et Santorin. Ces suffragants dépendaient auparavant de Rhodes dont les autres suffragants étaient alors Stanco (Cos), Samos, Mitylène (où il y avait alors deux évêques, dont l'un dans la capitale), Délos, Andros, Sifanto, Milo, Nio, Amorgo et Astypalea ; mais il n'y a plus d'évêques latins dans ces îles.

« Les Jésuites furent appelés à Naxie en 1626 par Mgr Raphaël Schiattini. Les particuliers leur firent des dons. On leur concéda la chapelle de la Vierge et une église assez ample pour le pays,

Environ neuf ans après, en 1635, les pères capucins furent appelés à Naxie.

Au moment de la guerre de 1769 entre la Russie et la Porte, la flotte russe n'ayant pu se maintenir dans l'île de Lemnos, vint établir son quartier général à Naussa, grand port de l'île de Paros. Nous eûmes en quartier à Naxie environ 600 hommes des gardes du corps, avec d'autres Dalmates et Grecs au service de la Russie, et un commandant pour toute l'île. Les impôts furent levés à la moitié de ce qu'on donnait aux Turcs ; mais, la paix étant faite en 1774, les Russes retournèrent en Moscovie.

Les villages principaux sont Engarès, Potamia, Drymalia, Manganès, Calamitzia, Sangri.

Tout autour de la tour carrée qui servait de palais ducal, il y avait un balcon soutenu par deux grands morceaux de marbre fichés dans la muraille, avec une balustrade de fer d'où l'on avait vue sur la mer et le pays, et pour les promenades du jour. Ce palais fut confisqué par les Turcs et est en ruines.

L'église latine qui est un ouvrage du premier duc, a cinq nefs.

Les Jésuites ont apporté les oranges douces à Naxie. Ils y ont

planté deux arbres nommés Adam et Eve, d'où sont venus tous les autres. Adam est séché depuis quelques années (c'était vers 1800), Eve se soutient en bon état.

La porte du temple de Bacchus a 11 pieds 8 pouces d'ouverture ; elle est placée sur une île appelée Palatia, jointe à la grande.

Il y avait un aqueduc, mais il est détruit et n'en reste que quelques fragments.

La fontaine d'Ariane est connue aussi sous le nom de Bains de Diane.

On trouve encore quelques restes de l'arsenal, construit par les Chevaliers pour remiser leur galères, mais ce ne sont que des débris de murailles.

A Xylo Castro, à une demi-lieue vers l'est, on trouve les ruines d'un vieux château.

A Paliri, à une demi-lieue au sud-est, sont les ruines d'un autre château. On y remarque les remparts, des églises, des citernes. C'était une situation très forte. Cette ville date peut-être des premiers temps de l'ère chrétienne. Toutes les églises y sont de forme grecque.

A Apano Castro, à trois lieues de la ville à l'est et sud-est, sont les ruines d'un vieux château sur le chemin de Drymalia. Suivant le Père Sauger, il aurait été construit par le premier duc de Naxie, Suivant Riechter, il aurait été construit en 1390 pour protéger les habitants contre les incursions de Barberousse. Placé entre Drymalia et Potamia, il était facile de s'y procurer le nécessaire et sa position forte était une protection pour les habitants.

Mikri Vigla et d'autres tours qui se trouvent du côté de l'ouest auront été bâties pour se garantir contre les corsaires probablement vers l'an 831 et elles sont toutes plus anciennes qu'Apano-Castro. Près de Mikri-Vigla sont quelques restes de bâtiments antiques, comme l'annonce le nom de Polichoria donné à ce lieu.

Il y a une tour hellénique presque entière, nommée Chimaron, au delà des montagnes, à une lieue et demie du sommet du mont Jupiter vers le sud-est. On l'appelle dans le pays Tour d'Achille. Elle est ronde et a environ trente pieds de hauteur. Elle a une petite porte d'entrée construite de grandes pierres de marbre. La tour se rétrécit par le haut. L'escalier est formé de longues pierres fichées dans la muraille intérieure. Il est gâté vers le bas, mais conservé vers le haut, quoique sans appui. Les bergers y montent encore. Deux petites églises grecques ont été bâties près de là, dans une espèce de cour ; tout auprès sont quelques tombeaux antiques, mais sans inscription et avec une plaque de marbre.

Du côté de Kalando, vers le sud, sont les ruines d'un autre château.

Sur un des points du mont Coronis sont beaucoup de ruines qui annoncent l'existence d'une ville.

Un M. Supareti possède dans l'île de Naxie une collection de monnaies anciennes.

Voici la liste des archevêques latins de Naxie depuis la prise de Rhodes par les Turcs en 1520 :

1. Jacques Coppo ; 2. Joseph Montanaco ; 3. Sébastien Leccavalo, de Scio ; 4. Antoine Giustiniani, de Scio ; 5. François Pisani ; 6. Dominique della Grammatica, d'Andros ; 7. Denis Rendi, de Scio ; 8. Ange Gozzadini, de Naxie ; 9. Sébastien Querini, de Candie ; 10. Raphaël Schiattini, de Scio ; 11. Barthélemy Salo, de Syra ; 12. Pierre-Martin Giustiniani, de Scio ; 13. Antoine Giustiniani, de Naxie ; 14. Jean-François Bossi, de Milan ; 15. Antoine Maturi, de Trente ; 16. Pierre-Martin de Stefani, de Scio ; 17. Jean-Baptiste Crispo, de Naxie ; 18. Godefroi de la Porte ; 19. N. Coressi, de Scio ; 20. N. Vagatti, de Scio ; 21. N. Candone, de Corfou.

Voici quelles sont celles des anciennes familles nobles qui subsistent encore à Naxie : les Sommerive, les Barozzi, de Venise et de Candie ; les Grimaldi, de Gênes ; les Cuoco, de Venise ; les Basegio, de Venise ; les Girardi, de Venise ; les Coronello, d'Espagne. Les autres familles nobles sont éteintes.

Autrefois, les biens du mari étaient séparés des biens de la femme. Le mari dotait les garçons, la mère dotait les filles, et chacun créait un majorat de son côté, le père pour son fils aîné, la mère pour sa fille aînée.

Les Naxiotes donnaient au Grand Seigneur jusqu'à 20.000 thalari pour qu'il ne leur donnât pas d'aga ; et ils payaient au capitan pacha 5.975 thalari, lors de sa visite, plus soixante bœufs, soixante moutons et soixante têtes de fromages (*sic*), sans compter le bois à brûler et autres frais.

A six lieues de Naxie, vers l'est, est l'endroit qu'on appelle Apollon. C'est un désert où il n'y a qu'un moulin à eau. Il y a cependant plusieurs choses à remarquer. Il paraît clair qu'il y avait vers la mer une ville. Les restes du quai en beaux morceaux de marbre en font foi. Le port ne vaut rien, trop ouvert et exposé au nord-est, mais il y avait un môle dont il ne reste qu'autant qu'il en faut pour ne pas être entièrement ignoré. Un ruisseau se décharge dans le port quand les sables ne l'engloutissent pas. Vers le nord-est du port le terrain relève dès le bord de la mer, et va en montant jusqu'à une colline, à un quart de lieue, où il y avait un petit château dont les ruines en portent encore le nom. Dans tous ces terrains, on trouve de temps en temps, en fouillant, des vestiges d'antiquité ; surtout on voit des morceaux de marbre et des colonnes

bien travaillées, et une grande trace de débris, là où l'on croit qu'était le tombeau d'Apollon. Entre ces ruines et le petit château, que Tournefort dit avoir été bâti par les Athéniens à la pointe de Naxie, se voit la fameuse statue commencée. Cette masse énorme de marbre détachée de la carrière, sur le lieu même, a trente-trois pieds de long, six de large et six d'épaisseur. Il n'y a que la tête de faite avec une grande barbe. Le visage a été gâté par le temps et la pluie. Un rocher de marbre uni, de la hauteur de douze à quinze pieds, qui paraît avoir été un fondement de petit château, porte une inscription grecque qui dit que les appartements du temple d'Apollon s'étendaient jusque-là. La montagne nommée Calogera, qui forme le port d'Apollon vers l'est, s'étend du nord-est au sud-est, absolument inaccessible. Des autres côtés il y a des endroits par où on y monte avec peine. Au défaut des rochers qui, même vers l'ouest, défendent le sommet, il y a une muraille de pierres sèches, mais si bien entrelacées qu'elles subsistent encore à la hauteur de quatre ou cinq pieds. Vers la mer, au nord, il y a une citerne dont le fond et les côtés sont entiers. Le reste de la montagne ne nous montre aucun vestige d'habitation, si ce n'est à l'extrémité, vers le sud-ouest, où on se rend du nord, toujours par une montée assez douce où il y a un château ou petite ville (l'acropolis) qui occupe toute la largeur de la montagne, qui n'est guère là que d'un jet de pierre. La longueur est un peu plus étendue. Ce n'est que du côté nord que l'on pouvait s'en rapprocher et, de ce côté-là, le château était défendu par deux tours carrées et une triple muraille qui les joignait, avec une petite porte pour des sorties. La porte principale, à ce qu'il paraît, est vers l'ouest où la descente est rude. Dans l'intérieur du château sont des tas de pierres et de débris, surtout près de la triple muraille. Une quantité de débris montre qu'elle était assez haute. Rien des maisons n'a résisté au temps. Il n'y a que plusieurs citernes qui subsistent encore, dont deux presque entières et si bien bâties qu'à grands coups l'on n'en peut détacher le ciment.

X

Divisions administratives d'Andros sous les Turcs.

(p. 214).

Les quatre *tmemata* comprenaient les villages suivants :

I. — ANDROS

Castro, ou Kato-Castro, ou Andros, ou Khora, Mesaria, Livadia, Asinati, Lamira, Strapouriès, Apsilon, Apichia, Patouria, Vourkoti, Petriphos, Aladinon, Perakhoria, Palæopolis.

II. — CORTHION

Corthion, Marschonas, Aïdonia, Amolaplaion, Pisomeria, Aipatia, Kaparia, Roos, Conchylon ou Apano-Castro, Piscopios, Alamania, Bonni.

III. — GABRION

Le troisième dême, celui de Gabrion, comprend deux des anciens *tmemata :*

1. Tmema d'Arna.

Arna, Palaious, Courtesaious, Reumata, Katakilos.

2. Tmema de Gabrion.

Gabrion, Megalokhorio, Baridi, Vitali, Ghidès, Makrotadoulo, fort vénitien, Paleston, Philis, Hagios Petros, tour ronde.

Il y a quatre monastères d'hommes dans l'île d'Andros :

Panacratos, sur la montagne, au-dessus du village de Mesaria, dans le dême d'Andros.

Saint-Nicolas, dans le même dême d'Andros.

Tromaschia, dans le dême de Corthion.

Agias, le plus grand de tous, dans le dême de Gabrion, à trois heures et demie de Palæopolis et à une heure et demie du port de Gabrion.

Il y avait aussi deux autres monastères de femmes, mais ils ont été supprimés.

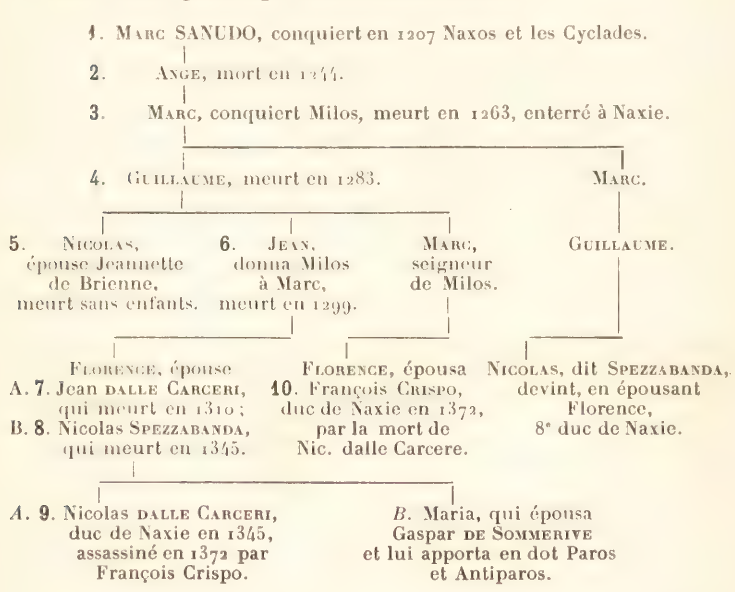
XI

Eclaircissements historiques et généalogiques sur Naxos et Andros.

(p. 215.)

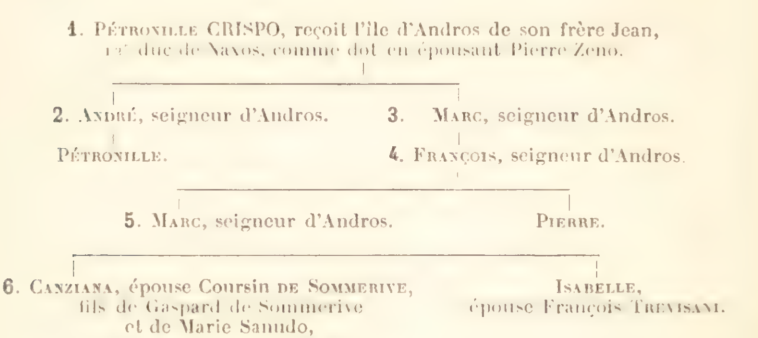
Serra, dans son histoire de Gênes, mentionne l'occupation de Naxos par les Sanudo : « I Dandoli prestero Gallipoli, i Carceri Veronesi Negroponte, Sanuti Naesos, i Michieli Cos, Navageri Stalimene con titulo di gran ducato. Nel medesimo tempo i Montigny di Francia si fecero principi in Tessaglia, i de La Roche in Atene, i Villehardouin, sinischalci della Sciampagna, in Morea[1]. »

Voici la brève généalogie de la famille Sanudo[2] :



1. Serra, *Storia di Genova*, t. II, p. 9 (Note de Buchon).
2. On trouvera une généalogie plus complète dans les *Chroniques gréco-romanes* d'Hopf, p. 480.

Descendance de Pétronille Crispo et de Pierre Zeno, seigneur d'Andros[1] :



Pour la descendance de Canziana Zeno et de Coursin de Sommerive, voir le tableau ci-contre.

1. Les renseignements donnés par Hopf diffèrent quelque peu sur la transmission de la seigneurie d'Andros, voir *Chroniques gréco-romanes*, p. 481 et 483.

GASPAR DE SOMMERIVE, fils de Lionel et d'une fille du comte de Céphalonie, épouse Marie Sanudo, et reçoit en dot Paros et Antiparos.

- COURSIN Ier, seigneur de Paros et Antiparos, devient seigneur d'Andros, en épousant Canziana Zeno.
  - 7. DOMINIQUE, épouse Adriana Crispo, fille de Jean, 12e duc de Naxie.
    - 8. JEAN, mort sans issue.
    - 9. COURSIN II.
      - 10. NICOLAS, mort sans issue.
      - 11. BERT.
        - ADRIENNE, épouse Alvise BEMBO, noble vénitien.
        - 12. COURSIN III, dépouillé par Barberousse, réintégré par Sélim II à la demande de la France.
          - 13. JEAN-FRANÇOIS, épousa Taddea Crispo, fille de Jean, 20e duc de Naxie. Les Andriotes veulent l'assassiner et appellent les Turcs en 1596.
            - COURSIN.
            - MARIETTE.
            - ADRIENNE.
            - MARC.
            - NICOLAS.
              - FRANÇOIS, épouse Marguerite Loredano.
                - COURSIN, épouse Adrienne Coronello, fille du consul de France à Naxie.
                - PHILIPPE.
          - ALVISE, sans issue.
          - NICOLAS, sans issue.
          - ANDRÉ, sans issue.
          - CÉCILE, ép. Jacques CRISPO, 21e duc de Naxie.
          - JÉRÔME, sans issue.
          - CLAIRE, ép. François MICHIELI, noble vénitien.
          - LOUIS, sans issue.
          - CORNÉLIE, sans issue.
      - JANULLI.
      - MARC.
    - FRANÇOIS.
      - GASPAR et ses trois frères.
    - JACQUES.
      - POLIMÈNE et ses frères.
- FLORENCE, épouse Jacques CRISPO, 12e duc de Naxie.
- ISABELLE.

XII

Documents historiques sur Andros

Tirés des archives des monastères d'Agias, à Andros.

(p. 224).

Le plus ancien acte est de 1497, le 6 juin. C'est un petit rouleau, rédigé en langue vénitienne.

Il commence ainsi :

« In Christi nomine, amen.

« Magnifesto fazo mi, Pri Michel Crispo, canonico al prixinte in Andri, di feudo e possessioni, etc., etc. »

Puis vient la donation terminée ainsi :

« Io, P. Micheli Crispo, per mazor firmeza e certitudine, de mia man sotoscrisi e confirmo tuto chelo che si sopra se contien. »

Et, d'une troisième écriture :

« Ego, Zuane Girardino, confeso et fu presente. »

Dans plusieurs de ces actes, il est question de cette famille Girardino établie alors à Andros. Je lis dans un autre acte :

« In Christi nomine, amen.

« Anno ejusdem Nativitatis MCCCCCXIIII (1514), indiction II, die 9 mensis maii, in civitate Andri, presentibus nobili viro domino Nicolao Zeno et Januli Diascuffi et Caroli de Carisco, vocatis et rogatis, ibique ego Zuane Girardin quondam Teluso et Jacobo, suo filio primogenito, pro loro et por li suoi heredi et successori, dono et libenter concedo, etc. »

Le reste de cet acte, moitié latin, moitié italien, est rédigé en langue vénitienne.

Je passai successivement en revue ces divers actes qui me furent confiés avec autorisation d'en prendre copie, si bon me semblait.

Acte de 1542.

Acte de 1560.

Acte de 1562.

Acte de la même année, 1562, avec cette confirmation des Somma-

ripa d'Andros : « Nos, Joane Rene Summarippa, de la insule di Andro et el S[r] confirmamo quanto di sopra si contiene. »

Acte de 1563, rédigé devant notaire. Le notaire qui a signé cet acte et plusieurs autres, signe ainsi : « Nicolaus Bonacalo, civis Clodiensis, publicus apostolica ac Venetorum auctoritate notarius. »

Acte de 1564.

Acte du 24 août de 1566. C'est un acte de vente. Un certain Cacarucha vend une de ses propriétés à Dominique Summaripa, avec la permission « dell illustrissimo S[r] ».

Acte du 22 septembre 1567. Acte de vente entre les frères Siriano.

Acte du 26 août 1573. Vente faite par Maria et par Filippa, sœur et fille de Constantin Melisurgo. Ce nom de Melisurgo avait été, comme l'atteste Phrantzi, donné aux Mélissène. Je ne sais s'il s'agit ici de cette famille ou de quelque branche illégitime établie dans l'île d'Andros après la conquête de la Morée par les Turcs. Cette famille Melisurgo est mentionnée dans plusieurs autres de ces actes.

Acte de 1574, fait « nel castello ».

Acte du 12 octobre 1574.

Acte de 1574. Le propriétaire mentionné dans cet acte est un Janulli della Grammatica. Cette famille catholique était depuis longtemps établie à Andros et elle s'y est conservée jusqu'aujourd'hui. Tournefort fait mention de cette famille.

Deux actes de 1578.

Enfin, quatre autres actes sur parchemin.

On me montra ensuite une trentaine d'autres actes sur papier, écrits tantôt en français, tantôt en italien ; mais ils étaient sans intérêt pour mes recherches historiques, et tous étaient relatifs à des affaires particulières du dernier siècle et du XVII[e] siècle.

TABLE

DES NOMS DE PERSONNE ET DE LIEU[1]

1. Cette table contient les noms de personne et de lieu du *Voyage dans l'Eubée, les Iles Ioniennes et les Cyclades* et de l'Appendice. — Les noms de lieu ont été mis en *italiques*.

B

C

TABLE DES MATIÈRES

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

BUCHON

VOYAGE DANS L'EUBÉE, LES ÎLES IONIENNES ET LES CYCLADES EN 1841